



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



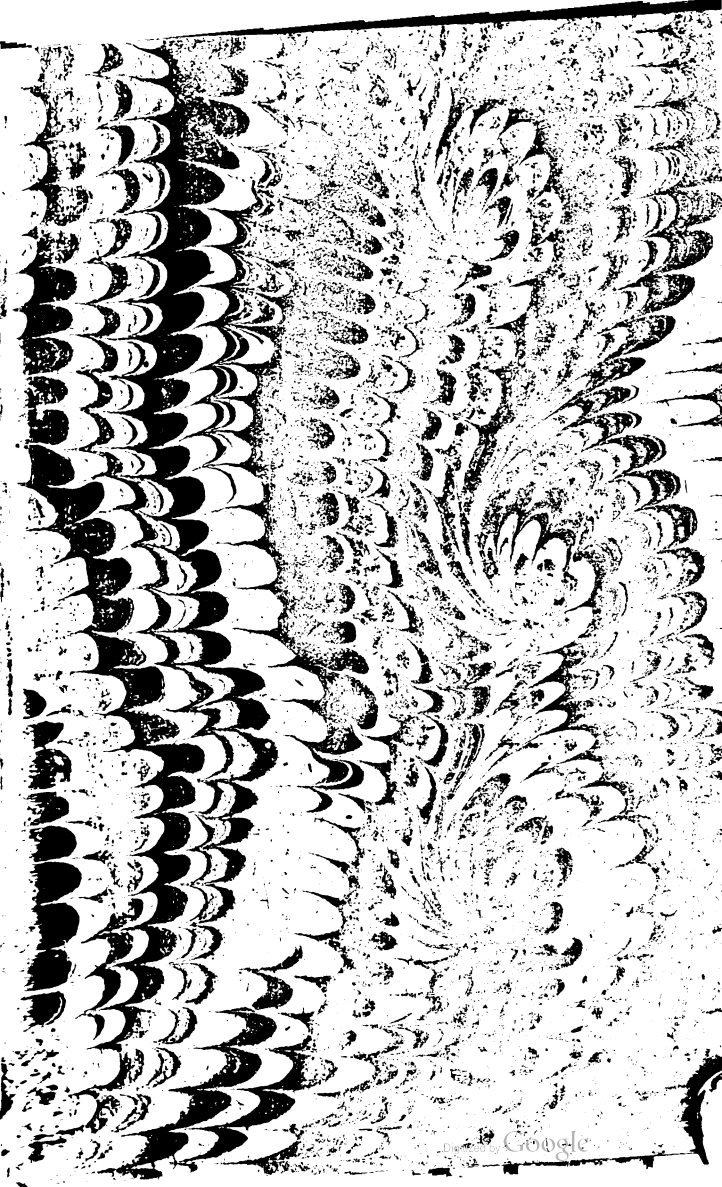


Ex Libris

Petri Adamoli

*Regi à Consiliis, à portibus
pontibus, transitibus que
urbis Lugdunensis ac
veteris Provinciae Summi*

17 33



11

869023

LETTRES
CABALISTIQUES,
TOME PREMIER.



THE UNIVERSITY OF CHICAGO

PHYSICS DEPARTMENT

RECEIVED



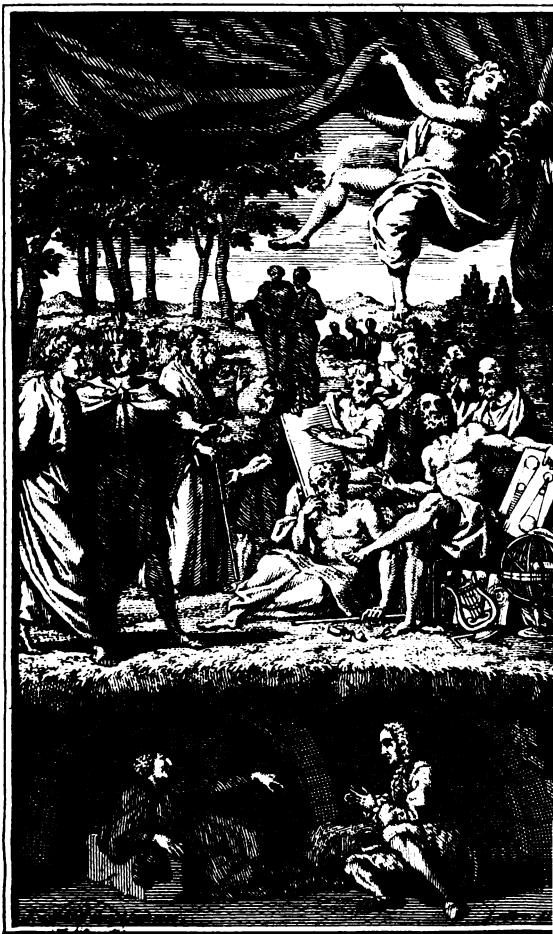
JEAN-BAPTISTE DE BOYER

Marquis d'Argens

Né le 24^e Juin 1704.

Stangl del. Por. pinxit.

J. v. Schley sculp. 1790.



*La VERITÉ lève le voile qui dérobe
à nos yeux l'état après la mort*

LETTRES CABALISTIQUES,

O U

CORRESPONDANCE

PHILOSOPHIQUE,

HISTORIQUE & CRITIQUE,

*Entre deux Cabalistes, divers Esprits Elements,
& le Seigneur Astaroth.*

NOUVELLE EDITION, AUGMENTÉE

de LXXX. Nouvelles Lettres, de Quantité
de Remarques, & de plusieurs Figures.

TOME PREMIER,

DEPUIS LA I. JUSQU'À LA XXX.

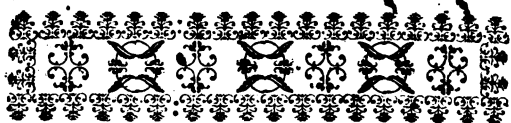


ACAD.
SCIENT. LITT
ET. ART.
IUGD.

Chez **LA HAYE,**
PIERRE PAUPIE,
M. DCC. XLI.

Choix des lettres les plus importantes
les plus intéressantes de ce volume.

Lettre 2 un prêtre riche prélat ^{en} —
 Lettre 3 dialogue de ^{curator} guignard et 2 —
 Lettre 4 dialogue de 2 courtisanes —
 Lettre 5 contre les procureurs ... 8 —
 Lettre 6 11 dialogue entre jgnace et Suro —
 Lettre 13 sur 2 saints, et 2 saintes, ^{id est} —
 Lettre 14 dialogue entre girard et diogene —
 Lettre 15 sur les courtisanes loys et florent —
 Lettre 16 sur la morale des jettés —
 Lettre 18 dialogue entre st bernard et st jérôme —
 Lettre 27 sur les difformités contre les philosophes et —
 Lettre 28 de mesme que la 27 ^{de} théologie —



PREFACE

GÉNÉRALE.



Les deux Editions que le Libraire a faites de ces Lettres en feuilles périodiques, ayant été vendues presque aussitôt qu'elles ont été achevées, j'ai cru que je ne pouvois mieux témoigner ma reconnaissance au Public, qu'en rendant cette troisième Edition beaucoup plus correcte que les précédentes, & en l'augmentant considérablement.

Je ne repeterai point ici ce que j'ai dit souvent ailleurs au sujet du rapport & de la connexion qu'ont ces Lettres avec les *Lettres Juives* & avec les *Chinoises*. Ces trois Ouvrages n'en font réel-

le-

P R E F A C E

lement qu'un seul, qu'on peut, & qu'on doit même réunir sous le nom général de *Correspondance Philosophique, Historique & Critique* qu'ils portent également tous les trois. Voulant donner une Critique générale des mœurs & des coutumes des Peuples anciens & modernes, je formai l'idée de faire voyager un Juif dans toute l'Europe & dans les principales parties de l'Afrique, un Chinois dans l'Asie & dans les pays Septentrionaux; mais il me sembloit que quant à ce qui regardoit les usages des Anciens & le caractère des grands hommes, morts depuis plusieurs années, je pourrois donner plus de vivacité & plus d'enjouement à ce que j'en dirois, si je les introduisois eux-mêmes sur la scène, & les faisois parler les uns avec les autres comme s'ils avoient été vivans. L'idée de deux Cabalistes qui sont en relation avec des Esprits ter-
ref-

G E N E R A L E.

restres, aériens, &c. s'offrit à mon esprit; j'en profitai d'autant plus volontiers, que je compris qu'elle me fourniroit aisément, toutes les fois que je le souhaiterois, le moien de faire des Dialogues dans le goût de ceux de *Lucien*. Ce projet m'a réussi heureusement, & trois Editions considérables que l'on a faites dans un an des *Lettres Cabalistiques*, semblent devoir m'assurer qu'elles ont trouvé plusieurs Lecteurs auxquels elles n'ont pas déplu.

Je n'ai point cherché dans cet Ouvrage à critiquer, ni les Personnes, ni les Ecrits par le plaisir de médire; j'ose protester que l'amour de la vérité m'a conduit uniquement. Je puis m'être trompé dans les jugemens que j'ai faits; si cela est, on doit attribuer mes fautes à tout autre motif qu'à celui d'avoir voulu flétrir l'innocence. J'ai été si craintif dans mes critiques, que j'ai même é-

P R E F A C E

pargné les gens contre lesquels il semble que j'ai écrit le plus vivement. Il n'a pas tenu aux Réverends Peres Jesuites & à leurs Secretaires les Journalistes de Trevoux, qu'on ne me regardât comme l'homme du monde le plus dangereux, parce que j'ai fait parler dans quelques Dialogues deux ou trois de leurs Peres un peu trop naturellement, & un peu trop véritablement. Cependant, sans vouloir ici apporter tout ce qui pourroit pleinement me justifier, je dirai seulement qu'au gré de bien des Savans j'ai été trop retenu sur le compte des Jesuites dont j'ai parlé dans cet Ouvrage. Qu'il me soit permis de placer ici le jugement qu'a porté un des plus illustres Savans de l'Europe, *des Lettres Cabalistiques* dans la Préface de son dernier Ouvrage; non pas que je prétende tirer vanité des loiianges qu'il a eu la complaisance de me don-

G E N E R A L E.

donner, mais pour montrer que j'ai été taxé de trop ménager les personnes contre lesquelles j'ai étendu le plus loin la liberté de la critique. Voici ce que dit Mr. *de la Croze* au fujet de ce que j'ai écrit du Pere *Hardouin*. * *L'Auteur poli & ingénieux des Lettres Cabalistiques a fait voir dans le troisième Volume de cet Ouvrage l'absurdité & la folie des entreprises de ces Novateurs. Je voudrois qu'il en eût fait voir la malice, personne n'en est plus capable que lui.* C'est là un certificat bien authentique que je n'ai point songé, en critiquant les fautes, à relever le principe criminel qui les avoit causées. Je n'ai jamais cherché à blâmer personne, qu'autant qu'il étoit nécessaire de le faire pour défendre la vérité, & pour empêcher le Public de n'être

* *La Croze, Hist. du Christianisme d'Ethiopie, Pref.*

P R E F A C E

tre la dupe de l'impôture, de la mauvaise foi, de l'hypocrisie & de la superstition.

J'AI tâché, autant que j'ai pû, de rendre cet Ouvrage utile à tout le monde, & sur-tout aux personnes, qui par leur état sont obligées de vivre différemment que le commun des Savans. Il y a un nombre infini de gens, qui, quoiqu'ils fassent profession d'un métier qui paroît entièrement opposé à l'étude, aiment cependant les Sciences & les cultivent dans les momens que leurs occupations leur laissent. Ils sont bien aises de s'instruire ; mais souvent le tems leur manque. C'est donc pour leur éviter la peine d'aller vérifier les faits que j'avançois, & de feuilleter beaucoup d'Auteurs, que j'ai rapporté exactement tous les passages qui autorisoient mes sentimens.

IL est encore une autre espèce de Lecteurs que j'ai eue souvent en vûe.

G E N E R A L E.

vûe. L'expérience m'a appris combien il y a de jeunes Officiers, de Gentilshommes, de Seigneurs qui ont infiniment de l'esprit, & auxquels il ne manque, pour favoir autant que bien des Savans, qu'un peu d'amour pour l'étude. Je me suis efforcé de leur donner du goût pour approfondir certaines matières, en les exposant à leurs yeux de la manière la moins pedantesque & la plus enjouée qu'il m'a été possible. C'est cette envie d'être utile à mes anciens Camarades, & à tous les Militaires, qui m'a fait inserer dans ces *Lettres* les REFLEXIONS SUR LE CARACTÈRE D'UN OFFICIER. J'ignore qui en est l'Auteur, je ne fais pas même si elles n'ont jamais été imprimées ; mais les ayant lûes dans un manuscrit qu'un de mes amis m'avoit prêté, je crus ne pouvoir rien faire de plus utile pour toute la jeune Noblesse que de les publier. J'espere qu'en fa-

* 4

veur

P R E F A C E

veur de mon intention on ne me condamnera pas d'avoir grossi cet Ouvrage d'un petit Ecrit de quatre ou cinq pages, auquel je n'ai aucune part, non plus qu'aux quinze *Lettres*, renfermées dans le Tome VI. de cet Ouvrage, que je n'ai pû achever. Ce n'est pas que je ne fusse disposé à remplir mon engagement envers le Public ; mais l'intérêt du Libraire ne lui permettant pas d'attendre mon retour, il a cru devoir suppléer au défaut par une Plume étrangère.

EN travaillant pour la commodité de mes Lecteurs, j'ai aussi eu en vûe d'arrêter les reproches des Critiques de mauvaise foi, dont la République des Lettres n'est que trop remplie. On n'auroit pas manqué de dire que j'avançois des faits sans aucun fondement, que je prêtois des opinions à bien des gens qu'ils n'avoient jamais soutenues. Il est aisé

G E' N E' R A L E.

fé de voir par les citations, placées au bas des pages, que je n'ai rien dit qu'avec des preuves; si je me suis trompé, ce sont mes témoins qu'on doit accuser de mauvaise foi, non pas moi, qui n'ai fait que juger sur leurs dépositions. On pourroit objecter à cela qu'un bon juge doit savoir discerner le degré de croiance qu'il doit donner à la déposition des témoins sur la foi desquels il prononce ses arrêts. Je réponds à cela qu'il est difficile d'agir sur cet article avec plus de précaution que je l'ai fait; car ordinairement je ne juge d'une personne que sur les actions qu'elle a faites, ou sur les Ecrits qu'elle a publiés. Je ne pense pas qu'on puisse passer pour condamner aisément les gens lorsqu'on ne les condamne que sur leur propre aveu, & qu'on a soin de mettre dans l'arrêt un extrait exact de cet aveu.

P R E F A C E

JE n'ai jamais interrompu le texte de mon Ouvrage par aucune citation Grecque ou Latine, parce qu'il est à présupposer que les trois quarts des Lecteurs n'entendent pas ces Langues. Cette bigarure rebute ordinairement les personnes qui ne se soucient guères de savoir où l'on prend ce qu'on leur dit, & qui ne sont ni assez savantes, ni assez critiques pour vouloir discuter certains faits. D'ailleurs, il est certain que c'est à ce mélange confus de Grec, de Latin & de François qu'on doit attribuer ce dégoût que l'on avoit pris en France tout-à-coup pour tout ce qui sentoit l'érudition; cela n'étoit pas étonnant dans un pays où l'amour de la bagatelle tient son empire, & où un Roman trouve bien plus de Lecteurs que *Cicéron* & *Patru*. Il a fallu que Bayle, l'enjoûé Bayle, ce génie universel qui
fa-

G E N E R A L E.

favoit si bien mettre à la portée de tout le monde les matières les plus abstraites , ramenât le goût de la bonne & véritable érudition , & prouvât par l'expérience que des *in folio* , remplis de Grec , de Latin , & de la Philosophie la plus subtile & la plus sublime , pouvoient être lûs avec autant de plaisir par les femmes & par les Petits-mâîtres , que les œuvres de Madame *des Houlières* & les Lettres de la Marquise de *Sevigné*. Actuellement la critique & l'érudition sont le partage de plusieurs Savans Académiciens , & tel qui auroit rougi autrefois de jeter les yeux sur un Commentateur , parle avec éloge de l'illustre Président *Bouhier* , & rend au mérite de ce savant Magistrat toute la justice qu'il mérite.

IL est assez surprenant qu'aujourd'hui que le goût pour la bagatelle semble vouloir diminuer
en

P R E F A C E

en France, & qu'on commence de nouveau à suivre les traces des *Scaligers*, des *de Thou*, des *Ménages*, ceux qui devroient favoriser cet heureux changement, semblent au contraire prendre à tâche de décrier & de tourner en ridicule tous ceux qui veulent chercher dans les bons Auteurs anciens, & dans les modernes qui les ont expliqués, de quoi perfectionner leurs connoissances. Les uns agissent aussi pitoiablement, pour ne pas dire aussi iniquement, parce que certaines gens qu'ils n'aiment point, ou qu'ils n'ont point aimés, ont été partisans des Anciens; ils haïssent *Horace*, *Homere*, *Pindare*, parce qu'ils ont eu quelques démêlés avec *Despreaux*, *Racine*, &c. Les autres se figurent qu'il est du bel air de traiter de haut en bas les Savans les plus respectables: ils espèrent apparemment que le Public,

G E' N E' R A L E.

blic , voiant le ton décisif avec lequel ils condamnent les plus grands hommes, jugera qu'il faut qu'ils soient infiniment au-dessus de ces grands hommes ; ils se trompent bien , s'ils pensent de même.

C E qu'il y a de plus étonnant, c'est que parmi ces gens qui jugent si peu équitablement , il y en a quelques-uns qui ont véritablement un mérite distingué, & qui condamnent au fond du cœur ce qu'ils disent autrement. Qui pourroit croire qu'un homme, tel que *Mr. de Fontenelle*, qu'un homme qui fait autant d'honneur à la France que *Newton* à l'Angleterre, fût persuadé qu'il est inutile de lire les Auteurs anciens, même les meilleurs? Personne à coup sûr, excepté qu'il ne soit privé du sens commun, ne se figurera que *Mr. de Fontenelle*, un des plus grands génies
uiql

P R E F A C E

qu'il y ait aujourd'hui en Europe, & sans contredit le plus universel, ait pû penser une pareille absurdité. Cependant il l'insinue clairement dans vingt endroits de ses Ouvrages, & sans parler ici de sa digression sur les Anciens & les Modernes, je rapporterai ce qu'il dit dans l'éloge du Pere Mallebranche *. *Il avoit assez peu lû, & cependant beaucoup appris. Il retranchoit de ses lectures celles qui ne sont que de pure érudition, un Insecte le touchoit plus que toute l'Histoire Grecque ou Romaine, & en effet un grand génie voit d'un coup d'œil beaucoup d'Histoires dans une seule réflexion d'une certaine espèce. Il méprisoit aussi cette espèce de Philosophie, qui ne consiste qu'à apprendre les sentimens de différens* Phi-

* Eloges des Académiciens, &c. Tom. 1. pag. 347. Edit. de la Haye.

G E N E R A L E.

Philosophes ; on peut savoir l'Histoire des pensées des hommes sans penser. Après cela , on ne sera pas surpris qu'il n'eût jamais pu lire dix Vers de suite sans dégoût. Il méditoit assidûment, & même avec certaines précautions, comme de fermer ses fenêtres.

MONSIEUR de Fontenelle y pensoit-il lorsqu'il tenoit un pareil discours, qu'il louoit & qu'il approuvoit l'exemple du Pere Malbranche ? Et que sauroit un homme , qui sauroit aujourd'hui ce qu'avoit appris cet ennemi de l'érudition avec tant de peine & tant de méditation ? *Que nous ne savons point si nous avons des corps ; que nous ignorons si le Monde dans lequel nous existons, n'est point une chimère, un fantôme ; que nous voions tout en Dieu, & qu'une Courtisanne y voit les infamies dont elle se souille, comme le Saint les vertus qu'il exerce ;*

P R E F A C E

ce ; que Montagne n'est qu'un pedant. S'il y a de la science à apprendre des opinions ridicules & fausses, il faut tâcher d'augmenter cette Science ; & les opinions des Philosophes anciens le fussent-elles autant que celles du Pere *Mallebranche*, on gagneroit toujours à les savoir, puisqu'on pourroit mieux juger des travers où l'esprit humain peut donner. Je ne m'étendrai pas davantage sur ce sujet dont j'ai déjà parlé dans deux endroits différens, j'y renvoie mes Lecteurs *.

Puisque j'ai ôsé dire avec liberté mon sentiment sur un aussi grand homme que Mr. *de Fontenelle*, pour lequel je proteste d'avoir non seulement un profond respect, mais même de la vénération, je crois pouvoir m'expliquer

* Dans la Préf. de la Philos. du Bon-Sens, *nouv. Edit.*

G E N E R A L E.

quer avec la même ingénuité sur le compte d'un illustre Poëte, dont les qualités du cœur égalaient celles de l'esprit. Tout le monde fait assez l'estime & l'amitié que j'ai pour lui. Hé! quel est le galant homme qui puisse s'empêcher de l'estimer & de l'aimer? Laisant à part son caractère personnel, il a tant de talens différens, qu'un seul suffit pour former un grand homme. Avec tant de génie n'est-il pas surprenant qu'il ait décidé quelquefois si mal & si partialement de la bonté de certains Ouvrages? Quel est l'homme de Lettres qui ne soit surpris, en lui entendant dire *.

*Là j'apperçus les Daciers,
les Saumaises,*

Gens

* Dans le Temple du Goût.

Tome I.

**

P R E F A C E

*Gens hérissés de savantes
fadaïses.*

JUSTE Dieu ! quel pitoiable jugement ! Il est si mauvais , que dans la même page Mr. *de Voltaire* l'a démenti lui-même. Il dit , en parlant de Dacier , *Son Livre est plein de recherches utiles , & on loue son travail en voyant son peu de génie.* Et comment un Livre peut-il être plein de recherches utiles , & plein de fadaïses ? N'est-ce pas ici le lieu de dire que de même que l'infini exclut tout autre être , de même la plénitude ne permet plus d'augmentation ? Si un Livre est plein de recherches utiles , où seront les fadaïses ? Sur les couvertures ? qu'on les attribue donc au Relieur. Quant à *Saumaïse* , Mr. *de Voltaire* a été obligé de faire aussi une espèce de rétractation. *Saumaïse* , dit-il , *est un Auteur*
sa-

G E N É R A L E.

savant qu'on ne lit guères plus. Tant pis pour ceux qui ne le lisent plus. Est-ce la faute d'un bon Ecrivain si une foule de fots méprise ses Ouvrages, & lui préfère quelques misérables Romans, & quelques rapsodies écrites dans le goût de celles de l'Abbé *des Fontaines*? Mais où est-ce que Mr. *de Voltaire* a trouvé qu'on ne lit plus guères *Saumaïse*? Qu'il consulte les *la Crozes*, les *Leibnitz*, les *Beaufobres* dans leurs Ouvrages; qu'il interroge les Savans qui vivent en Hollande, en Allemagne, & même en France, il verra s'ils ne le lisent plus. Il verra encore que bien loin que l'estime qu'on a eue pour *Ménage*, soit diminuée, elle augmente tous les jours, & que six pages du Commentaire de cet Auteur sur *Diogene Laërce*, valent mieux & sont plus utiles, que les trois quarts des Ouvrages qu'on a faits en

PREFACE GENERALE.

France depuis vingt ans. *L'Anti-Baillet de Menage* est un des plus excellens morceaux de critique que nous aions. Mr. *de la Monnoie* en a jugé de même.

AU



A U

S I L P H E O R O M A S I S .

AIMABLE SILPHE,

LA reconnoissance , vertu aujourd'hui si ignorée chez les hommes, m'engage à vous offrir cet Ouvrage. C'est vous qui l'avez soutenu contre les cabales & les cris d'une troupe d'Ecrivains faméliques, il ne leur a resté que la douleur d'avoir fait des efforts impuissans.

Je vous ai encore une obligation bien plus essentielle. Vous Vous êtes chargé de faire connoître au Public quels étoient les personnages qui se déchaînoient contre moi. Votre mémoire m'a servi heureusement , en Vous rappelant que vous aviez vu

** 3

au

E P I T R E.

*autrefois un de mes prétendus Critiqu^s Barbier & Vendeur d'orvi^{tan}, un autre Bohémien & Vagabond, & un autre Baladin & Domestique. Vous n'avez point été la dupe de la nouvelle forme sous laquelle ils se présentent aujourd'hui dans le Monde; le phäeton antique dans lequel vous apperçûtes le premier, le titre de Médecin dont il est décoré actuellement *, n'ébloüirent point vos yeux. Vous demêlâtes au travers de tout cela, Jaquelin, ci-devant Frater à Toulouse, devenu Jean Farine dans les suites. Son Camarade Pierre-Paul, de fils de Messager, érigé tout à coup en Baron, ne vous trompa pas davantage; & le troisième, voituré dans un carosse, aussi délabré que ses affaires, acheté à crédit, & traîné par des chevaux privés de l'usage de la moitié de leurs membres, n'ayant entre*

eux

* Voyez la Lettre XXI. & la XXIX.

E P I T R E.

eux deux que cinq jambes & un œil, ne vous en a point imposé. Vous avez d'abord reconnu le personnage.

Vous ne vous êtes pas contenté, aimable Silphe, d'avoir découvert ce qui étoit caché, vous l'avez appris au Public, en m'évitant la peine de le faire moi-même, Vous m'avez rendu un service co si érabable & très essentiel; car il n'est rien de si fâcheux pour un homme qui pense, & qui veut plaire aux honnêtes gens, que d'être obligé d'attaquer directement une troupe d'Imbécilles, dont on ne sauroit parler sans courir risque d'ennuier presque tous les Lecteurs, à qui ces Barbouilleurs de papier ne sont non plus connus, que l'est la physionomie du Grand-Mogol aux bourgeois de la rue St. Denis. Par votre moïen ils ont été depeints tels qu'ils sont, & leurs portraits, rendus vifs & plaisans par vos traits badins,

* * 4

n'ont

E P I T R E.

n'ont point déplu aux gens de goût.

J'ESPERE que vous voudrez bien dans les suites me rendre quelquefois de pareils services. Vous savez encore bien des faits amusans que vous avez jugé à propos de conserver pour un autre tems; tel est celui de la parente d'un Chanoine, regardée comme un bien d'Eglise pendant plusieurs années. Mais je ne dois point révéler ce que vous voulez taire encore; je finis donc, en vous assurant que je suis avec une considération infinie,

*Votre très humble & très
obéissant Serviteur,*

Le Traducteur des

LETTRES CABALISTIQUES.

PRE'-



P R E F A C E

D U

TRADUCTEUR.

L'ATTENTION que j'ai pour le Public, la bonté avec laquelle il a reçu jusques ici les Ouvrages que j'ai donnés, ne me permettent pas de l'ennuyer de l'inutile récit des cabales & des efforts que quelques Ecrivains subalternes ont faits pour s'opposer au cours de cet Ouvrage; mais ils ont réussi de la même manière que dans les critiques prétendues qu'ils ont publiées contre les *Lettres Juives*.

LORSQUE je commençois les *Lettres Cabalistiques*, deux autres feuilles périodiques parurent dans le même tems. Leurs Auteurs crurent que leur réussite dépendoit de la chute de mon Ouvrage; ils se déclarerent dès leur première feuille. L'un annonça six Volumes de *Critiques*; l'autre promit un Livre, aussi excellent qu'il prétendoit que le mien étoit méprisable. Les pauvres gens ont éprouvé un sort assez dur : les unes de ces feuilles périodiques ont cessé dès la neuvième;

P R E F A C E.

les Auteurs des autres , dès le commencement du second Volume, ont eu soin d'assurer le Public qu'ils ne l'affommeroient point , ainsi qu'ils l'en avoient menacé , de six Volumes , & qu'ils finiroient dès que ce Tome seroit achevé.

ON ne sauroit prier plus poliment les gens de vouloir bien sacrifier une trentaine de sous à acheter quelque plate rhapsodie , leur promettant qu'on ne les importuneroit pas davantage à l'avenir ; mais le Public a été assez cruel & assez avare pour laisser pourrir en paix cet Ouvrage , annoncé avec tant de pompe.

Ces sages & sensés Ecrivains qui s'étoient promis d'acquérir une gloire immortelle, voyant qu'il falloit renoncer aux belles esperances dont ils s'étoient flattés, ont voulu soulager leurs chagrins en vomissant contre moi , qu'ils regardent comme le principal sujet de leurs infortunes , les injures les plus grossières. Je les ai si fort méprisées, qu'il a fallu que quelques personnes de mes amis m'aient fait violence , pour ainsi dire , pour y répondre. J'avois si peu à craindre qu'elles pussent prévenir les honnêtes gens contre moi , qu'il est encore des momens où je me repens d'y avoir fait la moindre attention. En effet , préjugés à part , & regardant les choses comme n'y étant point intéressées.

P R E F A C E.

téressé, je ne crois pas qu'on puisse raisonner si pitoiablement, si follement, & si ridiculement que mes prétendus Censeurs. Quelque stupide, quelque imbécille, quelque prévenu que fût un homme, il ne pourroit s'empêcher de sentir, dès les trois ou quatre premières pages, le ridicule & le peu de bon sens qui regnent dans leur Ouvrage.

QUELQU'UN de mes Lecteurs sera peut-être curieux de voir un échantillon de ces impertinences ; & comme il n'y a pas apparence qu'il veuille se donner la peine de les chercher dans le Livre où elles se trouvent, je veux bien en rappeler ici deux, dont l'une regarde mes Ouvrages, & l'autre mon style.

DANS la *Préface* un de ces sages & éloquens Ecrivains me reproche d'écrire comme un *Porte-Faix* & un *Crocheteur*; dans un autre endroit il prétend que mes *Ecrits moisissent dans la boutique de mon Libraire*. On s'attend peut-être que je vais, pour détruire ces faux reproches, parler des différentes Editions que l'on a faites des *Lettres Juives*, des Traductions qu'on en a données en Anglois, en Allemand & en Hollandois. Je ne dirai pas un mot de tout cela, je n'aurai recours pour ma justification qu'à la première
feuil-

P R E F A C E.

feuille de mes Censeurs. *Depuis le tems, y disent-ils (*), qu'on répand dans toutes les parties de l'Europe les Lettres Juives avec tant de succès.*

IL faut avouer que le bon sens & la justesse dans le raisonnement sont le partage de mes Critiques. Que peut penser, je ne dis pas un homme de goût, mais un homme qui n'est pas entièrement privé de la raison, lorsqu'il voit de pareilles contradictions? Après cet endroit sur le débit des *Lettres Juives*, suit un éloge pompeux de mon style, de ma morale, & de mes critiques; en voici les termes originaux. *Je ne doute point, mon cher Lisandre, que les Lettres Juives ne soient tombées entre vos mains. Ces Lettres, toutes pleines d'esprit, écrites dans un style séducteur, ne vous ont-elles point fait d'impression? Ma crainte est légitime, & par conséquent excusable.*

LES Lecteurs qui ont eu le plus de complaisance pour mes Ouvrages, trouveront peut-être ces éloges outrés. Ils auront raison; mais ils seront encore bien plus surpris lorsqu'ils apprendront que
mon

(*) *Lettres I. Corresp. &c. pour servir de Réponse aux Lettres Juives.*

P R E F A C E.

mon Critique, dans une autre rapsodie qu'il a composée (*), m'a élevé *au-dessus de Pascal & d'Erasmus*, & qu'il a préféré les *Lettres Juives* aux *Provinciales*. Je conviens qu'un pareil jugement est digne de sa pénétration; & c'est ce jugement ridicule qui est la cause des injures qu'il a vomies contre moi dans les suites. Honteux qu'on voulût m'honorer aux dépens des deux plus grands génies dans leur genre que la Nature ait produits, je plaisantai sur les éloges de mon Panégyriste; & malheureusement, comme je savois qu'avant d'être Médecin & Auteur, il avoit été *Frater* & Vendeur d'orviétan, je m'avisai, croiant rendre un service considérable à la République des Lettres, de le détourner amicalement à reprendre son ancien métier. Ce conseil charitable émut sa bile, il regarda mes avis comme d'odieuses vérités. Dès ce moment il annonça au Public qu'il avoit cru jusques alors les *Lettres Juives* excellentes; mais qu'il avoit été convaincu du depuis qu'un homme qui l'ôsoit accuser d'avoir été Charlatan, & de suivre toujours les anciennes pratiques de son premier métier, étoit incapable de rien écrire de bon

(*) *Anecdotes Historiques, Littéraires & Galantes.*

P R E F A C E.

bon & de sensé. Le pauvre Garçon , s'il avoit sù qu'on eût païé ses éloges de tant d'ingratitude, il se feroit bien gardé de les prodiguer.

JE reviens aux *Lettres Cabalistiques*. Mes prétendus Critiques, malgré tous leurs efforts, n'ont pû les décréditer. Leur destin a semblé au commencement devoir être moins heureux que celui des *Lettres Juives*; mais elles ont vaincu leurs ennemis, elles ont eu le bonheur de plaire à ces mêmes personnes, auprès de qui Aaron Monceca & Jacob Brito avoient trouvé quelque grace, & j'ôse dire quelque estime. En dépit des envieux, elles auront le même sort que leurs Sœurs aînées; déjà on les traduit en Anglois. Quel coup pour mes adversaires, qu'une Nation des plus savantes, des plus polies, & des plus judicieuses de l'Europe, ne dédaigne point de lire & de s'approprier un Ouvrage qui leur déplaît! S'ils doutoient par hazard de ce que je leur dis, ils n'ont qu'à voir le *Wotsveri Journal* du mois de Décembre, & ils y trouveront les *Dialogues de Diogene & de Girard*, de *Cartouche & de Guignard*, d'*Hipparchia & de Marie l'Egyptienne*, &c.

JE sais que les Anglois n'ont point le bonheur de plaire à mes Censeurs, & qu'ils

P R E F A C E.

qu'ils les méprisent presque autant qu'ils mésestiment les Membres de l'Académie Française ; ils ont traité les uns & les autres avec de petits airs hautains tout-à-fait réjouissans. Les *quarante* (*), c'est ainsi qu'ils appellent les Académiciens, ne sont que des imbécilles & des ignorans, & *Messieurs les Anglois* ne méritent point d'être imités (†). Londres, cette ville dont ils font tant de cas, est une *seconde tour de Babel*. Que ce mot de *Messieurs* est spirituel, qu'il a de sel, de finesse & d'enjouement ! *Messieurs les Anglois* ! Non, il est impossible de pouvoir rien dire d'aussi joli (‡). Mrs. Buscon & Nicolas mettent de l'esprit par-tout, & du plus fin.

Il est vrai qu'on pourroit objecter d'où vient on fait à la ville de Londres le reproche de tolérer toutes les Religions, & de ressembler par cette confusion à la tour de Babel, tandis qu'on approuve la tolérance & la liberté de la ville d'Amsterdam ? A cela je réponds que

(*) *Corresp. Hist. &c. pour servir de Réponse aux Lettres Juives, Lettre IV.*

(†) Au même endroit.

(‡) Voiez la *Lettre XXI.* de ce Volume.

P R E F A C E.

que mes Critiques font en droit de louer une chose, & de la blâmer trois pages après. D'ailleurs, il faut épargner les gens chez qui l'on vit; c'est bien assez de tuer par de mauvais remèdes les Hollandois, sans aller encore les injurier.

AVANT de finir cette Préface, je dirai un mot d'un reproche que m'ont fait quelques personnes sages, desintéressées, & j'ose dire partisans des *Lettres Juives*. Ils se plaignent que dans le I. Volume des *Lettres Cabalistiques* il y a quelques *Lettres* un peu trop sérieuses, & même trop abstraites. Je passe condamnation, & je conviens de ce fait; mais j'ai cru devoir travailler pour l'utilité & pour le plaisir de tous mes Lecteurs. Un Physicien pense bien différemment d'un Petit-maître, un Théologien d'une jeune Dame. J'avoue que j'ai peut-être un peu trop songé aux Savans, je rendrai dans le Volume suivant tout ce que je dois au Beau Sexe & à mes anciens Confreres les Petits-maîtres, que j'estime beaucoup, sans pourtant regretter leur état.

LET-



LETTRES CABALISTIQUES,

O U

CORRESPONDANCE

PHILOSOPHIQUE,
HISTORIQUE & CRITIQUE,

*Entre deux Cabalistes, divers Esprits Elements,
& le Seigneur Astaroth.*

LETTRE

DU TRADUCTEUR

AU LIBRAIRE.

Je suis mortifié, Monsieur, de ne
J pouvoir contenter votre envie, en
vous procurant un nouveau Volume
me de LETTRES JUIVES. Je
vous ai envoyé la Traduction de toutes celles
que m'avoit laissées AARON MONCECA;
Tome I. A &

& c'est en vain que j'en ai cherché quelques nouvelles dans un tas de papiers que ce Philosophe Hébreu m'a laissés en retournant à Constantinople. Je sens combien cela va vous affliger ; car je n'ignore point quelle est la douleur d'un Libraire qui voit tout-à-coup cesser un Ouvrage, dont le débit lui est aussi agréable qu'avantageux. Mais, une chose doit vous consoler, c'est de finir l'impression du mien dans le plus haut période de son bonheur. Savez-vous ce qui eût pû arriver ? Il en est des meilleurs Écrivains, ainsi que des plus grands Généraux. Les premiers ne doivent pousser leurs Ouvrages que jusqu'à un certain point ; les derniers doivent donner des bornes à leur ambition, & s'arrêter au milieu de leurs conquêtes : sans cela, ils courent également risque de perdre dans un seul jour la réputation qu'ils n'ont acquise qu'après plusieurs années de travaux & de peines. Si Charles XII. ne se fût pas laissé entraîner à la fantaisie de pénétrer jusques dans le cœur de la Moscovie, il eût évité les malheurs qui l'attendoient à Bender & en Norwege. Combien n'y a-t-il pas eu d'Écrivains, à qui un neuvième & un dixième Volume ont été aussi funestes, que le furent à ce grand Prince la bataille de Pultawa & le siège de Frederikshall ?

IL me semble vous entendre dire, que vous vous passeriez très bien de ces merveilleuses comparaisons, & qu'un septième Volume de *Lettres Juives* vous accommoderoit

deroit incomparablement mieux que les faits historiques les plus éclatans que je pourrois vous citer. Hé bien, consolez-vous, Si vous ne pouvez l'avoir, vous obtiendrez au moins l'équivalent, & un équivalent pour le moins aussi digne de la curiosité du Public. En feuilletant les vieux Manuscrits dont AARON MONCECA m'a fait présent, j'en ai trouvé un qui m'a paru très propre à succéder à ses *Lettres*; j'en ai d'abord entrepris la traduction. C'est un Recueil aussi rare que précieux, qui contient les *Lettres* de deux *Cabalistes*, celles d'un *Silphe*, d'un *Salamandre*, d'un *Ondin*, d'un *Gnome*, & enfin celles d'un *Diable*.

VOILA d'étranges gens, dont la plupart vous seront certainement inconnus; mais leurs Ecrits vous les feront connoître, & sans doute estimer, puisqu'ils ne se vendront pas moins bien que ceux de MONCECA, d'ONIS, & de BRITO.

APRÈS avoir voïagé avec ceux-ci dans les principales parties du monde, vous ne serez pas fâché de faire une course avec ceux-là, non seulement dans les airs, dans le sein des mers, des rivières, dans le centre de la terre, mais même dans les abîmes de l'Enfer. Il y a dans tous ces pays-là une infinité de choses très curieuses & très dignes de la curiosité des Mortels: les voïages qu'on y fait, sont non-seulement tout-à-fait divertissans, mais encore très instructifs.

Je suis, Monsieur,

Votre &c.

A 2

LET-



L E T T R E P R E M I È R E.

*Le Gnome Salmankar , au sage Cabaliste
Abukibak.*

TOUJOURS attentif, mon cher Abukibak, à t'instruire de ce qui se passe dans nos demeures souterraines, je croirois manquer à mon devoir, si je ne t'apprenois une aventure qui y a causé pendant quelques jours des troubles très considérables.

UN Gnome, qui s'étoit laissé toucher par les charmes d'une jeune Parisienne, résolut de se rendre visible à la Belle qui l'avoit charmé. Mais croiant qu'il devoit auparavant examiner sous quelle forme il seroit plus certain de lui plaire, il étudia le caractère de sa Maitresse, & découvrit sans aucune peine que son cœur renfermoit toutes les passions; l'ambition & l'avarice dominant néanmoins sur toutes les autres. Le Gnome en fut surpris, & resta fort embarrassé. *Si je m'offre, dit-il, à la belle Lucinde, (c'étoit le nom de la Parisienne) sous la figure d'un jeune Seigneur, sa vanité sera flattée; mais je ne pourrois contenter son avarice, sans sortir du caractère que je veux feindre. Rarement un Duc & un Marquis paient bien chèrement les faveurs de l'amour : ma profusion, ou mes riches*

riches présens pourroient faire douter de la grandeur de ma naissance. Si j'emprunte la ressemblance d'un Fermier général, Lucinde rougira des biens dont je la comblerai; sa fierté sera blessée que ses faveurs ne soient payées que par des trésors arrachés à des peuples infortunés.

DANS cet embarras, le Gnome perdoit déjà l'esperance de pouvoir réunir sous la figure d'un seul homme tout ce qui pouvoit remplir les desirs de sa Maitresse, lorsqu'il résolut enfin de s'offrir à elle sous la figure d'un riche Prélat. *C'est-là, dit-il, la seule avec laquelle je sois assuré de réussir : & je réunirai par-là toutes les qualités qu'il faut pour plaire à ma belle Parisienne. Les noms fastueux de Grandeur, d'Illustrissime, de Monseigneur, auront des charmes pour sa vanité. Les revenus d'un grand nombre de Bénéfices autoriseront mes largesses; & elles seront d'autant mieux reçues, que ma discrétion, attachée nécessairement à mon caractère, sera un garant assuré qu'elles ne seront jamais connues dans le Public.*

LE Gnome, satisfait de son dessein, ne songea plus qu'à l'exécuter. Il s'établit à Paris, prit un grand nombre de Domestiques, & loua un hôtel superbe. Tout aussi-tôt, beaucoup d'Abbés, attirés par l'odeur de sa cuisine, s'empressèrent de lui faire la Cour : les Poètes composèrent des Vers à sa louange, & plusieurs Membres de l'Académie Françoisé lui offrirent leur voix pour le nommer à la première place qui vaqueroit parmi eux. Le Gnome remercia ces Messieurs de leurs offres, & répondit qu'il ne

croioit point mériter cet honneur, ni posséder les talens qui convenoient à un Académicien. Les Fils d'Apollon lui firent comprendre qu'on étoit toujours assez savant, lorsqu'on étoit excessivement riche. Quelques-uns même allèrent plus loin. Ils lui représentèrent qu'il en étoit des Académiciens ainsi que des Magistrats; qu'il falloit qu'il y en eût plusieurs des premiers qui n'assistassent non plus aux assemblées de l'Académie, que quelques-uns des derniers aux instructions des procès, afin que les jettons, aussi bien que les épices, fussent moins divisés, & partagés en moins de portions.

Tous ces discours ne firent aucune impression sur le Gnome. Il n'avoit pas fixé son séjour à Paris pour s'amuser à décider de la durée d'un mot: *il vouloit des actions, & non pas des paroles.* C'étoit Lucinde qu'il cherchoit, & non pas de vains honneurs qui lui eussent été à charge. Il pensa donc sérieusement à s'introduire auprès d'elle, & à lui déclarer sa passion. La chose étoit assez embarrassante; car, le *Detorum* attaché à la Prélatrice l'obligeoit à mille bienféances gênantes. Si un Prélat a de grands avantages pour réduire un cœur lorsqu'il peut s'expliquer librement, il a aussi bien des peines à essuier avant de parvenir à ce point. Le Gnome n'osoit aller rendre visite à Lucinde, n'ayant aucun prétexte pour autoriser une pareille démarche. Il ne savoit comment s'y prendre pour la prier de venir chez lui. De quelle excuse eût-il pu se
fer-

fervir ? Sa Belle auroit peut-être été piquée qu'il l'eût regardée comme une de ces Beautés faciles, chez qui le Rendez-vous précède la déclaration.

DANS cette fâcheuse situation, il eut recours à un Abbé sur lequel la Bonne-chère de sa table lui avoit acquis un pouvoir absolu. *Je veux*, lui dit-il, *vous confier un secret. Je fais plus : j'exige que vous me serviez dans un dessein que j'ai formé. Aussi vous promets-je que vos soins seront amplement récompensés, & que ma libéralité surpassera vos espérances.* A ce discours, l'avidé Abbé sentit une joie inexprimable, & crut être déjà nanti de quatre ou cinq Bénéfices. *Voire Grandeur*, dit-il, *n'a qu'à parler. Elle doit être persuadée que je suis toujours prêt à exécuter ses ordres.* Le Gnome, rassuré par cette protestation, ne hésita plus à lui découvrir son secret. *Vous ne pouviez*, lui répondit le nouveau Confident, *vous adresser à quelqu'un qui fût plus capable de faire réussir vos projets ; car j'ai de merveilleux talens pour bien remplir l'emploi dont vous me chargez. Si j'avois vécu sous un autre Regne, je n'aurois pas désespéré de parvenir aux plus hautes dignités. Malheureusement, nous sommes dans une maudite conjoncture, où l'art de conduire adroitement une intrigue amoureuse, donne à peine de quoi subsister à ceux qui s'en mêlent. Hélas ! que sont devenus ces tems heureux, où des qualités bien moindres que les miennes, élevaient un Cuisire de Collège au rang le plus distingué, & le rendoient digne d'être honoré de la Pourpre Romaine ?*

A 4

Mais,

Mais, je dois mettre fin à mes regrets, puisqu'enfin la Fortune me procure le bonheur de vous être utile. Laissez-moi faire: vous serez heureux dans peu de jours. L'Abbé tint sa parole, & manœuvra si prudemment, que le Gnome fut possesseur de sa chère Lucinde.

JE crois t'avoir déjà dit, sage & savant Abukibak, que cette Belle étoit extrêmement avare. Le Gnome la combla de richesses; & les diamans le plus précieux que nous gardions dans nos demeures, en étoient tirés pour contenter l'avidité de Lucinde. Pendant quelques mois, le Gnome jouït d'une félicité parfaite: il es-
peroit qu'elle dureroit encore long-tems, lorsque tout-à-coup sa fortune changea. Sa Maitresse devint inconstante: dès que son avarice fut rassasiée par les trésors, elle se dégouta d'un Amant qu'elle n'avoit écouté que pour s'enrichir. Le Gnome fut d'abord fâché de la perte d'un cœur qui lui avoit été précieux: mais il prit dans la suite son parti; & content d'avoir jouï pendant quelque tems de sa Maitresse, il retourna dans le séjour de ses confreres.

EN y arrivant, il fit le récit de ses aventures: plusieurs Ames, attentives à son récit, les trouverent assez singulières. Entre autres, celle du Pape Clément VII. condamnée à rester jusqu'au jour du Jugement dans nos sombres retraites, voulut plaisanter le Gnome sur le mauvais usage qu'il avoit fait de ses richesses. *Vraiment, lui dit-elle, vous avez parfaitement bien fait d'aban-*
donner

donner Paris : & c'est un bonheur pour tous les Gnomes que Lucinde vous ait donné votre congé. Si votre tendresse eût continué encore deux ans, vous eussiez épuisé tous les trésors que la terre renferme dans son sein. Les feux que vous inspirés, ne doivent pas beaucoup vous flatter. Vous les allumez par l'or que vous prodiguez ; & vous n'êtes redevable de votre bonheur qu'à l'avarice.

LE Gnome, piqué de la plaisanterie du Pontife Romain, lui répondit avec beaucoup d'aigreur. „ Il vous sied bien de condamner „ l'avarice, après que vous & vos Prédéces- „ seurs avez mis toute l'Europe en feu pour „ contenter votre avidité. Par quel autre „ motif Léon X. faisoit-il prêcher par toute „ l'Allemagne une foule de vagabonds & „ de fainéans, qui vendoient aux imbécil- „ les de prétendues Indulgences, qui avoient „ selon eux cent fois plus de vertus que les „ prières les plus ferventes des cœurs les „ plus justes & les plus innocens ? Ces in- „ fames Fermiers, pour faire valoir leurs „ denrées, publioient des choses dignes „ d'exciter l'indignation de tous les hon- „ nêtes-gens. J'ai lû dans Sleidan, qu'un „ de ces Prédicateurs assûroit que la vertu „ de ses Indulgences étoit si grande, que „ si un homme avoit même engrossé la „ bienheureuse Vierge Marie, il en obtien- „ droit par leur moïen le pardon. Qui doit- „ on accuser des maux qu'ont causés ces „ discours, si ce n'est l'avarice sordide de „ vos Prédécesseurs ? Répondez, Clement.

A 5

„ Si,

„ Si, sous le prétexte de vouloir ramasser
 „ de l'argent pour faire la guerre aux Turcs,
 „ Léon X. n'eût point fait prêcher cette
 „ foule de Moines mandians, jamais Lu-
 „ ther ne se fût élevé contre l'avarice de
 „ l'Eglise Romaine. Les maux que ce Pape
 „ a faits au pouvoir Pontifical, sont abso-
 „ lument inguérissables; au lieu que les
 „ trésors que j'ai ôtés de minières, seront
 „ bientôt réparés, la nature travaillant
 „ sans cesse à en reproduire d'autres. Vos
 „ Successeurs seroient heureux s'ils avoient
 „ le même espoir, & s'ils pouvoient se flat-
 „ ter de voir guérir peu-à-peu les blessures
 „ que l'avarice a faites au Papisme. Mais,
 „ à leur grand dommage, elles vont toujours
 „ de mal en pis. „

Vous mentez impudemment, repliqua au
 Gnome l'Ame du Pontife Romain. On ne
 peut sans injustice accuser Léon X. d'avoir été la
 cause du Schisme qui commença sous son Ponti-
 ficat. Ses intentions étoient bonnes; il vouloit
 ramasser de l'argent pour s'opposer effectivement
 aux progrès des Turcs; & si les Prédicateurs
 des Indulgences allèrent trop loin, & sortirent
 de la décence qu'ils devoient conserver en les pu-
 bliant, ce n'étoit pas sa faute. Etant à Rome,
 pouvoit-il deviner ce qui se passoit à Wittem-
 berg? „ Hé! pourquoi, répondit le Gnome,
 „ lorsque vous fûtes parvenu au Pontifi-
 „ cat après la mort d'Adrien VI, pour répa-
 „ rer les maux qu'avoit causés sous Léon
 „ X. la prédication des Indulgences, ne fî-
 „ tes-vous pas assembler un Concile Na-
 „ tional

CABALISTIQUES, *Lettre I.* II

„ tional que l'Allemagne entière vous de-
 „ mandoit avec instance? Loin d'acquiescer
 „ à ses desirs, vous envoiâtes Pietro-Paolo
 „ Vergerio en qualité de Nonce auprès du
 „ Roi des Romains, & vous le chargeâtes
 „ d'empêcher par toutes sortes de voies la
 „ tenue de ce Concile que vous appréhen-
 „ diez très fort. Vous aviez peur apparem-
 „ ment qu'on n'y découvrit les friponne-
 „ ries de la Cour de Rome, & qu'on n'y
 „ exposât ses larcins au grand jour. „

Vous êtes un plaisant Marmouset, répondit Clément VII, d'oser parler aussi insolemment à l'Âme d'un Pape ! Convient-il bien au Compagnon d'une Taupe de vouloir pénétrer dans les raisons qui empêchent un souverain Pontife de s'opposer à l'assemblée d'un Concile? Vous auriez dû apprendre dans le séjour que vous avez fait à Paris, qu'il n'y a que des Hérétiques, & qui pis est, des Jansénistes, qui osent soutenir l'utilité de pareilles assemblées. On voit bien, petit Guichetier de minières, que vous ne connoissez guères les intérêts de la Cour de Rome. Apprenez donc que chaque Concile général lui arrache quelque chose de son autorité, & sachez que trois Assemblées, telles que celle de Constance, feroient autant de mal que Luther à la Papauté. Ce Concile a décidé qu'il étoit au-dessus du Pape. Un second prononceroit peut-être que les décisions du Pontife Romain ne peuvent jamais établir des Articles de Foi; cas, qui pourroit arriver très aisément, si les Evêques s'assembloient aujourd'hui, & qu'ils se déclarassent pour le sentiment de St. Augustin sur les matières de la Grace. Le troisième enfin pourroit s'aviser de réformer le luxe

Et le faste de la Cour de Rome; Et que deviendrait alors la splendeur de la Papauté? Considérez la peine que les souverains Pontifes ont eue pendant la tenue du Concile de Trente. Malgré toutes les intrigues qu'ils mirent en usage pour que leur autorité ne fût point endommagée, elle n'a pas laissé de recevoir de dangereuses atteintes. Si j'avois vécu autant que Charles-Quint, jamais il n'y auroit eu de Concile.

„ C'EST là n'est pas trop certain, repliqua
 „ le Gnome. Ce Prince eût bien trouvé le
 „ secret de vous faire faire ce qu'il souhai-
 „ toit : il savoit vous réduire au point qu'il
 „ vouloit. Avez-vous donc oublié que son
 „ armée sacagea Rome sous votre Pontifi-
 „ cat, & qu'il vous tint long-tems prison-
 „ nier dans le Chateau Saint-Ange, pen-
 „ dant que pour se moquer de vous, il
 „ faisoit faire des prières publiques pour vo-
 „ tre délivrance, tant en Allemagne & dans
 „ les Pays-Bas, qu'en Italie & en Espagne?
 „ vous ne sortirez de cette prison que
 „ moyennant quarante mille écus d'or. Se-
 „ lon toutes les apparences, il y avoit dans
 „ cette somme considérable bien des pistoles
 „ qui ne venoient que du produit des In-
 „ dulgences; & par une juste décision du
 „ Ciel, elles retomberent ainsi entre les
 „ mains de leurs premiers maîtres. „

IL est vrai, répondit Clément, que Charles-Quint eut la hardiesse de s'emparer de Rome, Et de me tenir renfermé dans le Chateau St. Ange; mais il n'osa m'y faire arrêter, ni m'en enlever, quoiqu'il en fût le maître. Il craignoit, tout vainqueur qu'il étoit, la puissance d'un En-
 nemi

nemi vaincu. „ S'il ne vous força point dans
 „ votre prison , reprit le Gnome , c'est qu'il
 „ crut que cela étoit inutile à ses intérêts.
 „ La politique seule , & nullement la crain-
 „ te , fut la cause de sa conduite. Ce fut
 „ cette même politique , qui lui fit ordon-
 „ ner les prières dont je vous parlois tout-
 „ à-l'heure ; & y a-t-il rien qui ait plus dû
 „ vous mortifier , que l'étrange comédie
 „ que jouoit en cela ce Prince ?

„ CONCEVEZ donc , orgueilleux Ponti-
 „ fe , qu'après les affronts que vous avez
 „ essués , & les maux que vous & vos
 „ Prédécesseurs avez causés , il ne vous
 „ convient nullement de vous récrier con-
 „ tre l'avarice , ni de blâmer mes généro-
 „ sités pour Lucinde. Je suis certain qu'il
 „ n'est aucun Gnome , qui ne soit persuadé
 „ qu'il contenteroit plus aisément l'avidité
 „ de toutes les Coquettes de l'Europe , que
 „ celle du plus petit Prélat Romain. „
*Tous les Gnomes , s'écria le Pontife irrité ,
 sont dignes des foudres les plus terribles du Vati-
 can , s'ils parlent aussi insolemment que vous.*

Ces derniers mots , sage & savant Abu-
 kibak , ont été comme le signal d'une guer-
 re civile. Le nombre infini d'Ecclésiast-
 iques condamnés à rester dans nos som-
 bres demeures , a pris le parti du Pontife
 reprimandé ; & l'on n'a plus entendu dans
 le sein de la terre que des injures & des
 invectives de leur part. Enfin , le grand O-
 rosmakan , qui étoit allé faire un voiage
 aux mines du Perou , a ramené le calme
 par

par son retour en obligeant toutes ces Ames échauffées à boire chacune une pinte d'eau de neige. Je te salue, mon cher Abukibak, & t'avertirai toujours soigneusement de ce qui se passera de curieux dans nos antres souterrains.

. L E T T R E D E U X I E M E .

Astaroth au sage Cabaliste Abukibak.

IL n'est arrivé depuis quelques mois, sage & savant Abukibak, aucun événement considérable dans ces ténébreuses demeures. Il y vient à la vérité tous les jours un grand nombre de Maltotiers, de Gens d'Affaires, de Procureurs, de Médecins, de Banqueroutiers, de Théologiens de toutes les Communions, de Moines de tous les Ordres, de Courtisanes, de Messageres d'Amour, & de Protecteurs de mauvais lieux. Mais, c'est-là une chose fort ordinaire, & à laquelle nous ne faisons aucune attention en Enfer. Je n'aurois donc rien de nouveau à t'apprendre, si en descendant hier dans les abîmes les plus profonds du séjour infernal, je n'y avois été le témoin d'une conversation fort vive entre le Voleur CARROUCHE, & le Jésuite GUIGNARD. Je la trouvai si singulière, que je l'écrivis d'un bout à l'autre sur mes tablettes; je t'en envoie une copie très exacte.

DIA.

DIALOGUE ENTRE CARTOUCHE ET LE PERE GUIGNARD.

CARTOUCHE.

„ EN vérité, Pere Guignard, vous avez
 „ tort de prendre ces airs de hauteur qui
 „ vous rendent insupportable à tous les Dam-
 „ nés. Il semble que vous aïez oublié que
 „ vous avez été pendu & brulé. Il n'est au-
 „ cun Voleur de grand chemin, à qui vous
 „ soiez en droit de reprocher sa mort igno-
 „ minieuse. Cependant, à vous entendre,
 „ on croiroit que je ne suis pas digne d'ô-
 „ ser vous regarder en face. Ma foi, détrom-
 „ pez-vous, mon pauvre Guignard: je m'es-
 „ time autant que vous; & je suis assuré
 „ qu'il est beaucoup de gens sur la terre, qui
 „ ont moins d'horreur pour ma mémoire
 „ que pour la vôtre.

„ LE PERE GUIGNARD.

„ VOILA un plaisant Maraut, pour ôser
 „ se comparer à moi ! Ecoute, Faquin, fais-
 „ tu bien qu'après ma mort j'ai été mis sur
 „ la terre au nombre des Martirs & que
 „ plusieurs célèbres Auteurs ont fait mon
 „ apologie.

„ CARTOUCHE.

Je fais tout cela; mais si vous voulez
 „ que nous continuions notre entretien,
 „ tâchez d'adoucir vos expressions. Vous
 „ conservez toujours quelque chose du sti-
 „ le Jésuitique: vous ne sauriez parler sans
 „ inju-

„ injurier les gens. Vous devriez cepen-
 „ dant vous être corrigé de ce défaut : il
 „ vous en a coûté assez cher ; & pour avoir
 „ répandu sur un morceau de papier une
 „ partie de cette noire bile qui vous agite ,
 „ le Parlement de Paris vous fit donner une
 „ leçon bien vive.

„ LE PERE GUIGNARD.

„ ON m'a bien vengé de l'affront qu'il
 „ m'a fait , & on a publié vingt différens
 „ Ecrits , dans lesquels on accusoit les Ju-
 „ ges de ce Tribunal d'être des gens sans
 „ foi , sans honneur , & qui m'avoient in-
 „ justement condamné. On ne peut nier cet-
 „ te vérité ; & le Pere Richeome a bien
 „ ôsé la faire sentir à Henri IV , dans un
 „ Ecrit qu'il adressa à ce Monarque. *Sire ,*
 „ *lui dit-il , je ne veux ici accuser personne ,*
 „ *ni plaider pour ce Défunt ; il est mesbui hors*
 „ *de Cour & de Procès , ni demander vengeance-*
 „ *ce , non plus que celui que je crois prier au*
 „ *Ciel pour ses Ennemis. Je dis seulement , que*
 „ *Votre Majesté avoit pardonné tout ce qui s'é-*
 „ *toit passé de semblable , & ce prudemment ,*
 „ *& roïalement **. Tu vois bien que ce Jé-
 „ suite ne se contente pas de faire sentir à
 „ Henri IV , que j'avois été condamné in-
 „ justement ; mais qu'il ôse presque assurer
 „ ce Prince que je suis dans les Cieux. Dans
 „ un autre Ecrit , ce sage Confrere m'a cano-
 „ nisé

* Richeome , Plainte Apologétique , pag. 135,
 136.

„ nisé d'une manière plus décisive. Tu ne
 „ m'engarderas pas... dit-il à un de mes
 „ ennemis *, que je ne loue ce Père, parce
 „ qu'il étoit un bon Théologien, & faisoit bon-
 „ neur à la France sa Patrie, que tu desbono-
 „ res. Prends garde aux expressions de ce Jé-
 „ suite, & considère qu'il dit que je faisois
 „ honneur à la France. Peut-on rien écrire
 „ de plus flatteur ? Après cela, est-il extraor-
 „ dinaire que je méprise Cartouche, voleur
 „ des plus insignes, qui ose me traiter com-
 „ me son compagnon ? Pour achever de
 „ rabattre ton orgueil, écoute la suite des
 „ louanges qu'on me donne. Crois qu'il est
 „ au Ciel, si ce n'est au rang des Martyrs,
 „ au moins au nombre des Bienheureux ; non
 „ pour avoir été condamné au supplice, mais
 „ pour avoir quitté la vanité du Monde, pour
 „ servir Dieu & le Public en Religion, avec
 „ l'appareil de toutes ses forces ; pour avoir vé-
 „ cu en bon Religieux plusieurs années ; pour
 „ avoir enseigné la Foi Catholique, & combat-
 „ tu l'Hérésie, que tu défens sous le manteau
 „ de l'Etat ; en somme, pour avoir enduré pa-
 „ tiemment tous les tourmens de la mort, & la
 „ confusion du supplice, & avoir rendu l'âme
 „ en bon & fermé Catholique †.

„ Les éloges les plus fastueux ne sont-
 „ ils pas insérés dans ce passage ? On assu-
 „ re que j'ai vécu en bon Religieux, que j'ai
 „ toujours

* Richeome, Examen Cathégorique de l'Anti-
 Cotton, Chap. XXI. pag. 182.

† Ibid.

„ toujours combattu l'Hérésie, que je suis
 „ mort en Héros Catholique, & que je suis
 „ dans le Ciel au nombre des Bien-heureux. Que
 „ pourroit-on dire davantage d'un Apôtre
 „ réellement martyrisé pour la Religion ? J'ai
 „ été invoqué comme il le seroit ; & voici
 „ la prière qu'a composée pour moi mon
 „ cher Confrere Bonarscius. O ! *Etoile luisan-*
 „ *te au Ciel & en la Terre, & dernière Expia-*
 „ *tion de la Maison qui après cela ne devoit*
 „ *rien souffrir ! Aucun jour pourra-t-il effacer*
 „ *les traces de ta mémoire ? Ta mort sera tou-*
 „ *jours glorieuse, & toute la France se joindra*
 „ *à mes vœux **.

„ CROIS-TU donc que je n'aie pas été
 „ bien vengé de l'affront que le Parlement
 „ a voulu me faire ? Quelle réparation plus
 „ authentique pouvois-je espérer, que cel-
 „ le d'être prié comme un Saint des plus
 „ renommés ? Après que tu eus expiré sur
 „ la rouë, quelqu'un s'est-il avisé de t'ap-
 „ peller *Etoile luisante au Ciel & en la Terre ?*

„ CARTOUCHE.

„ Si les voleurs avoient été aussi inté-
 „ ressés à me canoniser, que les Jésuites
 „ l'étoient à vous placer dans le Ciel, ne
 „ doutez pas un instant qu'il ne s'en fût
 „ trouvé quelqu'un d'assez effronté pour me
 „ placer

* *Tacebo ego te, clarum Cælo Terræque Sidus, &*
ultimum nihil amplius dolitura Domus innocuum
Piamentum ? Nullus tui Sanguinis-vestigia diet ex-
teret, totaque in hac vota mea ibit Gallia.

„ placer parmi les Bien-heureux. Il auroit
 „ facilement imaginé des mensonges sem-
 „ blables à ceux de votre Pere Richeome.
 „ Car, tout ce qu'il a ôsé avancer en votre
 „ faveur, n'est absolument autre chose. En
 „ effet, comment pouvoit-il avoir l'audace
 „ de représenter à Henri IV. que vous
 „ étiez dans le cas de l'amnistie qu'il avoit
 „ accordée après la réduction de Paris? Ou-
 „ tre que cette amnistie obligeoit indis-
 „ pensablement tous les particuliers qui a-
 „ voient des Ecrits séditieux, de les bruler,
 „ & que vous étiez coupable de n'avoir pas
 „ obéi à cet ordre, l'Ecrit qui vous fit con-
 „ damner à être pendu, avoit été fait
 „ long-tems après que Henri IV. eut em-
 „ brassé la Religion Catholique, & pacifié
 „ les troubles de son Roïaume. La preu-
 „ ve de ce fait est visible par cette Propo-
 „ sition qui s'y trouvoit insérée : *Que la*
 „ *Beurnois, ores que converti à la Foi Catholi-*
 „ *que, seroit traité plus doucement qu'il ne mé-*
 „ *ritoit, si on lui donnoit la Couronne Mona-*
 „ *cale en quelque Couvent bien réformé, pour*
 „ *illec faire Pénitence de tant de maux qu'il a*
 „ *faits à la France, & remercier Dieu de ce*
 „ *qu'il lui avoit fait la grace de se reconnoi-*
 „ *tre avant la mort.* Pensez-vous que lors-
 „ qu'il est des gens assez impudens pour sou-
 „ tenir à la face de l'univers que vous étiez
 „ dans le cas de l'amnistie, il n'y en eût
 „ pas qui ôfassent avancer que je méritois
 „ d'être exempt de la rouë, s'ils avoient
 „ les mêmes raisons?

„ QUANT aux apologies qu'on a faites
 „ de votre crime, je pourrois me glorifier
 „ d'un nombre d'Ecrits qui ont paru après
 „ ma mort, & dans lesquels on a voulu il-
 „ lustrer ma mémoire. Votre Pere Bonar-
 „ scius a composé un commencement de
 „ Litanie en votre honneur. Il vous a ap-
 „ pélé, *Etoile luisante*, *Expiation de la Mai-
 „ son*, *Gloire de la France*. Vraiment, voilà
 „ quelque chose de bien digne d'être com-
 „ paré avec un Poëme Epique, que l'on
 „ a composé à ma louange. Un fils d'Apol-
 „ lon a cru s'illustrer en me rendant le même
 „ service qu'Homere a rendu à Achille, &
 „ Virgile à Enée. Je suis devenu après ma
 „ mort le camarade des plus grands Héros,
 „ & j'ai été chanté comme eux par les fa-
 „ voris des Muses. Le Poëme, dont je suis
 „ le Héros, a été lû avec plaisir de toute
 „ la France; chacun a applaudi aux belles
 „ choses qu'on m'y fait dire. Et il n'est
 „ rien de si superbe que la Harangue que
 „ je prononce devant les scélerats qui s'é-
 „ toient associés avec moi, & qui m'avoient
 „ reconnu pour leur chef. L'habile Poëte
 „ qui m'a fait parler, a trouvé le secret de
 „ placer dans mon discours tout ce que Mi-
 „ thridate dit de plus beau à ses enfans dans
 „ cette magnifique Scene *, qui seule au-
 „ roit suffi pour immortaliser le nom de Ra-
 „ cine. J'ai même paru avec éclat sur la sce-
 „ ne.

* La I. du III. Acte de la Tragédie de *Mitbri-
 date*.

„ ne : les Poètes de théâtre ont disputé aux
 „ Poètes Epiques la gloire de célébrer mon
 „ nom, & tout Paris a couru avec empref-
 „ sement aux représentations de la Comé-
 „ die de *Cartouche*. Après cela, je vous
 „ conseille de faire un parallele des hon-
 „ neurs que vous avez reçus avec ceux
 „ qu'on m'a rendus. Allez, allez, mon pau-
 „ vre Guignard, défaites-vous de votre
 „ vanité ridicule. De roué à pendu, il n'y
 „ a que la main, & votre mépris pour moi
 „ est tout-à-fait déplacé.

„ LE PERE GUIGNARD.

„ On voit bien que tu n'eus jamais au-
 „ cune idée du véritable honneur. Apprens
 „ que le *crime seul fait la bonte, & non pas*
 „ *l'échafaut*. Qu'importe que j'aie subi un
 „ supplice aussi ignominieux que le tien,
 „ si je fus toujours exempt de crimes?

„ CARTOUCHE.

„ IMPUDENCE Jesuitique, puisqu'il est
 „ vrai que vous en commîtes de beaucoup
 „ plus grands que les miens. Car enfin, tous
 „ les assassinats que j'ai faits, ne sont que
 „ de légères *Peccadilles*, en comparaison du
 „ forfait dont vous vous êtes souillé. Est-il
 „ de crime plus énorme, que celui de vou-
 „ loir faire périr son Maître, son Roi, son
 „ Souverain; & quel Souverain? le meilleur
 „ Prince de l'univers, l'amour des peuples,
 „ la gloire de la France, le Pere de la Pa-
 „ trie. Il falloit que votre cœur fût hor-
 „ rible-

„ riblement endurci , pour n'être pas tou-
 „ ché des vertus d'un aussi grand Monar-
 „ que. Je veux vous donner une preuve
 „ essentielle que j'étois moins fait au cri-
 „ me que vous. Sur les récits que j'avois
 „ entendu faire des vertus de Henri IV.
 „ j'avois conçu un si grand respect pour sa
 „ mémoire, que je puis vous protester ,
 „ que si un homme se fût réfugié sur le
 „ Pont-neuf au pied de sa statue équestre,
 „ je n'aurois jamais ôsé l'y égorger, parce
 „ qu'un certain respect m'auroit arrêté la
 „ main. L'original n'a pu produire sur vous
 „ l'effet qu'une foible copie auroit produit
 „ en moi ; & il n'a pas tenu à vous que
 „ vous n'avez eu le plaisir cruel de voir
 „ couler le sang de cet incomparable Prin-
 „ ce. *Si l'on est saigné* , disiez - vous , *la Vei-*
 „ *ne Basilique au jour de Saint Barthelemi* ,
 „ *nous ne serions pas tombés de fièvre en*
 „ *chaud-mal, comme nous expérimentons.*

„ LE PERE GUIGNARD.

„ Si j'ai soutenu qu'il étoit bon de faire
 „ périr Henri IV. c'est parce que je croiois
 „ que sa mort étoit utile au bien de la Re-
 „ ligion. Mon erreur est excusable ; mais
 „ tu n'avois aucun motif pareil qui pût
 „ te porter à assassiner. Tes crimes ont été
 „ commis uniquement par méchanceté , &
 „ mes fautes venoient d'un bon principe.

„ CARTOUCHE.

„ Ce n'est pas d'aujourd'hui que je m'ap-
 „ perçois que vous aimez extrêmement à
 „ vous

CABALISTIQUES, *Lettre II.* 23

„ vous flatter. Apprécions plus justement
„ vos motifs & les miens. J'étois conduit
„ par l'avarice, & par l'envie de conten-
„ ter toutes mes passions; vous l'étiés par
„ le Fanatisme & par l'esprit de rébellion :
„ peut-être aussi par celui de votre Socié-
„ té, du moins l'ai-je entendu assurer à
„ beaucoup d'honnêtes gens, lorsque j'étois
„ dans le monde. Mais savez-vous, mon
„ cher Guignard, qu'il a été décidé depuis
„ long-tems que le Fanatisme, & la rebel-
„ lion contre son Prince, sont des crimes
„ incomparablement plus grands que l'a-
„ varice & la débauche? Ainsi, avouez de
„ bonne-foi que vos motifs ne valoient pas
„ mieux que les miens.

„ LE PÈRE GUIGNARD.

„ En convenant de ce que tu dis, j'aurois
„ toujours l'avantage d'avoir persuadé aux
„ hommes que je suis mort en Héros Chré-
„ tien : c'est-là un des éloges sur lesquels
„ mes Apologistes ont le plus appuyé. Au
„ contraire, tu mourus comme un enragé.
„ Lorsque tu vis que tes camarades n'exé-
„ cutoient pas ce qu'ils t'avoient promis,
„ & qu'ils ne tentoient point de t'enlever,
„ tu demandas d'être conduit à la Maison
„ de ville, où tu fis un testament d'un nou-
„ veau goût, qui couta dans peu de jours la
„ vie à quatre-vingt personnes de tes amis.

„ CARTOUCHE.

„ JE fis ce que vous auriez dû faire.
„ Voiant qu'il falloit que je mourusse, &

B 4

„ qu'il

„ qu'il ne me restoit plus aucune ressource.
 „ pour sauver ma vie, je voulus réparer,
 „ autant qu'il m'étoit possible, les maux que
 „ j'avois faits, & arrêter ceux que je pou-
 „ vois causer encore après ma mort. Je
 „ déclarai mes complices: je demandai par-
 „ don à Dieu, au Roi, & à la Justice; &
 „ c'est ce que vous ne voulûtes jamais fai-
 „ re. Vous contestâtes pendant plus d'un
 „ quart d'heure avec le Sieur Rapin, Lieu-
 „ tenant-Criminel de Robe courte, qui
 „ ne put rien obtenir sur votre esprit: vous
 „ soutintes toujours avec obstination, que
 „ n'ayant point offensé le Roi, vous n'aviez
 „ aucune excuse à lui faire; & vous fûtes
 „ pendu, sans vouloir donner aucune mar-
 „ que qui témoignât que vous vous repen-
 „ tiez de votre crime. Si c'est-là ce que vos
 „ Apologistes appellent *mourir en Héros Chré-*
 „ *tien*, il vaut mieux pour être loué d'eux,
 „ mourir dans les sentimens du mauvais Lar-
 „ ron que dans ceux du bon. Vous voyez du
 „ moins que leurs louanges n'influent guè-
 „ res dans le séjour infernal, & que vos pei-
 „ nes seront beaucoup plus longues que les
 „ miennes, puisque vous êtes condamné à
 „ rester ici trois millions d'années plus que
 „ moi, avant de retourner pour toujours dans
 „ le néant. Et vous êtes fort heureux que les
 „ peines des Damnés ne soient point éter-
 „ nelles: car sans cela vous auriez souffert
 „ sans doute éternellement, puisqu'il n'en
 „ est point qui soit condamné à d'aussi lon-
 „ gues souffrances que les vôtres. Que cet-
 „ te

CABALISTIQUES; *Lettre II.* 25
„ te réflexion serve à vous guérir de votre
„ ridicule vanité. „

VOILA, sage & savant Abukibak, un récit fidèle de la conversation dont je fus hier le témoin: je souhaite qu'elle te soit agréable, & qu'elle te convainque de l'impartialité de nos sentences infernales.

JE te salue en *Belsebut* & par *Belsebut*.

LETTRE TROISIEME.

*L'Ondin Kakuka, au sage Cabaliste
Abukibak,*

TU ne t'es point trompé, sage & savant Abukibak, lorsque tu as jugé que les ames des Ecrivains de Port-Roïal-des-Champs devoient avoir été condamnées à rester dans le fonds de l'Océan, séjour ordinaire des aimables Ondins.

LA Divinité, toujours juste & équitable, a imposé à ces ames une peine conforme aux péchés dont elles s'étoient souillées lorsqu'elles animoient des corps mortels. Elles sont donc condamnées à boire tous les jours dix-huit pots de Thé élémentaire. Cette liqueur, dont les Ondins consomment à peine deux pintes par semaine, est excessivement froide, & tempere l'ardeur immodérée de ces bilieux Théologiens. A chaque verre qu'ils en avalent, ils sont

B 5

obli-

obligés de s'écrier douloureusement : *Ah ! combien n'aurions-nous pas été heureux , si , lorsque nous étions sur la terre , nous avions bu tous les matins trente verres d'eau de la Seine , pour éteindre ce zèle outré , dont nous étions dévorés , qui nous persuadoit que les injures donnoient du poids aux raisons , & qui nous faisoit oublier les règles les plus communes de la bienséance & de la modestie !*

Tu feras peut-être curieux de savoir , sage & savant Cabaliste , ce qui s'est passé lorsque ces Théologiens ont essuié leur condamnation : je vais t'en faire un détail , qui pourra ne t'être point désagréable.

LORSQUE l'ame du fameux ARNAULD s'éleva jusqu'à la région des Salamandres , pour y entendre prononcer par la Divinité l'arrêt de son destin , l'Ange protecteur de ce savant Théologien ne se contenta pas de demander , qu'en attendant le jour du Jugement universel , il restât dans les airs ; il crut qu'il obtiendrait sans peine des bontés du souverain Etre , qu'une ame aussi illustre séjourneroit dans la région du feu parmi les Salamandres. Il représenta combien les mœurs de ce savant homme avoient été pures ; il rappella tous les maux qu'on lui avoit fait souffrir , pour avoir défendu la vérité ; il n'oublia pas le soin qu'il avoit pris de s'opposer à la pernicieuse Morale des Jésuites ; & il comptoit que l'Ange accusateur n'auroit rien à reprocher à une ame , en faveur de laquelle tant de vertus par-

parloient. Il fut donc extrêmement surpris, lorsque l'Adversaire du bonheur des humains demanda que le pauvre Arnauld fût renfermé dans les sombres demeures des Gnomes.

„ CE n'est point assez, dit-il, pour être
 „ vertueux, de défendre la vérité, il faut
 „ la soutenir d'une manière qui ne la fasse
 „ pas rougir du secours qu'on lui prête.
 „ Les injures, les invectives, les médisan-
 „ ces, sont des crimes qui ne perdent rien
 „ de leur noirceur, parce qu'ils sont com-
 „ mis par des gens qui défendent la bonne
 „ cause. Convierdroit-il que l'Auteur de
 „ la *Morale Pratique des Jésuites*, le cœur
 „ rempli de fiel, demeurât dans la pure
 „ région du feu avec les modestes & les
 „ retenus Salamandres? Quel étrange lan-
 „ gage ne leur apprendroit-il pas à parler?
 „ Les termes d'*imposteurs*, de *fourbes in-*
 „ *signes*, d'*idolâtres*, de *menteurs audacieux*,
 „ d'*hommes sans foi*, &c. sont inconnus dans
 „ l'idiome de ces sages Intelligences. C'est
 „ chez les Gnomes qu'ils sont en usage.
 „ Là, les banqueroutiers, les femmes dé-
 „ bauchées, les Prêtres imposteurs, se don-
 „ nent les uns aux autres les titres qu'ils ont
 „ si justement mérités pendant leur vie;
 „ mais qui ne convinrent jamais dans la
 „ bouche d'un sage Théologien, c'est-
 „ à-dire, d'un homme qui ne cherche à
 „ écrire que pour établir & défendre la
 „ vérité.

COMMENT voudriez-vous donc qu'on fit,
 re-

repliqua l'Ange protecteur, pour relever des mensonges & des impostures qui nuisent à la Religion & à la Société civile? Ne doit-il pas être permis à un Docteur qui écrit, de faire connoître que ses Adversaires soutiennent des principes évidemment faux, & de la fausseté desquels ils sont eux-mêmes convaincus? Quand un Auteur ment, comment faire connoître qu'il ment, si l'on ne montre qu'il déguise la vérité?

„ IL est, répondit l'Ange accusateur, une
 „ manière de s'expliquer, qui n'ayant rien
 „ d'injurieux, ni même de contraire à la
 „ bienséance, ne laisse pas fortement d'ex-
 „ primer les choses, & ne les fait pas moins
 „ bien sentir que les termes les plus inju-
 „ rieux. Si l'on disoit, par exemple: Le
 „ Système que soutiennent les Jésuites sur le
 „ culte que l'on rend à Confucius, est évidem-
 „ ment faux; il allie le Christianisme avec le
 „ Paganisme, l'adoration légitime avec l'idola-
 „ trie. Ces Peres sont eux-mêmes convaincus
 „ dans le fonds de leur cœur que leurs Mission-
 „ naires poussent trop loin la complaisance. S'ils
 „ vouloient parler naturellement, ils convien-
 „ droient qu'ils méritent à cet égard les repro-
 „ ches qu'on leur fait. Croiez-vous que ces
 „ expressions modestes & mesurées ne fîs-
 „ sent point autant d'impression sur l'esprit
 „ d'un Lecteur sage & judicieux, que si
 „ l'on écrivoit: L'infame culte que les Jésui-
 „ tes souffrent qu'on rende à Confucius, mar-
 „ que évidemment jusqu'où ils poussent dans
 „ certaines occasions leur lâche complaisance :
 „ il

„ il n'est rien que ces imposteurs ne mettent
 „ en usage pour se faire des créatures. Lors-
 „ qu'on leur reproche leurs excès , ils croient se
 „ justifier en les niant effrontément ; & l'on ne
 „ doit leur faire aucune réponse , si ce n'est celle
 „ du fameux *Pere Valerien* , mentiris impu-
 „ dentissime ?

„ CES phrases sont assez communes dans
 „ les Ecrits de tous les Ecrivains de Port-
 „ Roial , & sur-tout dans ceux du Théo-
 „ logien que j'accuse. Cependant , il faut
 „ convenir non seulement qu'elles blessent
 „ la politesse & la bienséance , mais enco-
 „ re qu'elles sont absolument inutiles à la
 „ défense de la vérité. Je viens de vous le
 „ montrer évidemment. Examinez bien mes
 „ premières expressions : comparez-les avec
 „ les secondes ; & vous verrez qu'elles di-
 „ sent dans le fonds la même chose , d'une
 „ façon plus ou moins convenable à la dé-
 „ cence d'un Théologien.

„ LE prétexte de défendre la vérité n'au-
 „ torise point les injures grossières. PAS-
 „ CAL n'a-t-il pas été privé par la Divini-
 „ té du bonheur d'habiter parmi les Sala-
 „ mandres , à cause de certains passages de
 „ ses *Lettres Provinciales* ? Cependant , ses
 „ mœurs étoient tout aussi pures que celles
 „ d'Arnauld. Il étoit d'une piété exem-
 „ plaire ; il exerçoit sur son corps des ma-
 „ cérations étonnantes : jamais Chartreux ,
 „ ni Moine de la Trape ne se ceignit d'un
 „ si rude cilice. Vous savez que son Ange
 „ pro-

„ protecteur cita avec beaucoup d'emphase
 „ cé qu'on a dans la suite inféré dans son
 „ Histoire; savoir, que les conversations aux-
 „ quelles ce Savant se trouvoit engagé, quoi-
 „ qu'elles fussent pleines de charité, ne laissent
 „ pas de lui donner quelque crainte qu'il ne s'y
 „ trouvât du péril: mais que comme il ne pou-
 „ voit en conscience refuser le secours que les
 „ personnes lui demandoient, il avoit trouvé un
 „ remède à cela; qu'il prenoit dans les occa-
 „ sions une ceinture de fer, pleine de poin-
 „ tes; qu'il la mettoit à nud sur sa chair; &
 „ que lorsqu'il lui venoit quelque pensée de va-
 „ nité, ou qu'il prenoit quelque plaisir au lieu
 „ où il étoit, il se donnoit des coups de cou-
 „ de, pour redoubler la violence des piquûres,
 „ & se faisoit ainsi souvenir lui-même de son
 „ devoir *.

„ TOUT cela, vous le savez, ne put
 „ justifier Pascal des invectives qui se sont
 „ glissées quelquefois dans ses *Lettres Pro-
 „ vinciales*, & voici quelques-unes de cel-
 „ les qui lui ont été reprochées. Le
 „ croiez-vous vous-mêmes, misérables que vous
 „ êtes. . . Et à quelle extrémité êtes-vous ré-
 „ duits, puisqu'il faut que vous passiez pour
 „ les plus abandonnés calomnieurs qui furent
 „ jamais? . . . Votre silence là-dessus sera une
 „ pleine & entière conviction de cette calomnie
 „ diabolique. . . . Cruels & lâches Persé-
 „ cu-

* Vie de Pascal, par Madame Perrier sa Sœur,
 page 22.

CABALISTIQUES, *Lettre III.* 31

„ cuteurs, faut-il donc que les cloîtres les plus
 „ retirés ne soient pas des asyles contre vos ca-
 „ lomnies * ? Elles parurent si mésséantes au
 „ souverain Juge, qu'il lui dit : Ce n'étoit
 „ pas assez de vous donner des coups de cou-
 „ de, pour enfoncer dans votre chair les poin-
 „ tes de votre cilice, lorsqu'il vous venoit quel-
 „ que pensée de vanité. Vous auriez dû vous
 „ piquer encore plus vivement, pour réprimer
 „ vos mouvemens de colère, & pour vous obli-
 „ ger à supprimer des expressions aussi choquan-
 „ tes, aussi injurieuses, & aussi peu convena-
 „ bles au stile d'un homme, portant une ceintu-
 „ re de fer pour se faire souvenir de son de-
 „ voir. Cependant, peut-être la Divinité
 „ eût-elle pardonné à Pascal ces termes
 „ violens, en faveur du bien que ses Ecrits
 „ avoient produit, & de la confusion dont
 „ ils avoient couvert les partisans d'une
 „ Morale dépravée; mais une plaisanterie
 „ mordante, & qui renfermoit l'insulte la
 „ plus atroce, le priva du bonheur de
 „ rester non seulement dans la région du
 „ feu, mais même dans celle des airs. Cet-
 „ te plaisanterie est celle où il fait fine-
 „ ment sentir que si justice étoit faite aux
 „ Réverends Peres Jésuites, plusieurs d'en-
 „ tre eux seroient vivement fustigés, non
 „ par le correcteur de leur Collège, mais
 „ par celui du Parlement de Paris. Les
 „ Auteurs d'un Ecrit diffamatoire, dit-il, qui
 „ ne

* Pascal, *Lettres Provinciales*, *Lettre VI.*

„ ne peuvent prouver ce qu'ils ont avancé,
 „ sont condamnés par le Pape Adrien à être
 „ fouettés, mes Réverends Peres : FLAGEL-
 „ LENTUR *.

„ CE seul mot a fait reléguer Pascal dans
 „ la demeure des Ondins ; la Divinité ju-
 „ geant qu'un homme, qui malgré son ci-
 „ lice étoit assez bilieux pour vouloir faire
 „ fouetter ses Adversaires, avoit besoin
 „ d'être pendant plusieurs siècles dans le
 „ sein des mers, afin de pouvoir tempérer
 „ sa trop grande ardeur & sa vivacité ou-
 „ trée. Et vous voudriez que l'Auteur de
 „ la *Morale Pratique des Jésuites*, & qui pis
 „ est, d'un affreux Libelle diffamatoire,
 „ écrit contre un Héros moderne, contre
 „ un illustre Souverain †, dont il n'avoit
 „ non seulement jamais reçu aucune offen-
 „ se, mais sous la protection duquel il
 „ avoit même été obligé de se réfugier ;
 „ qu'un tel homme, dis-je, obtint un bon-
 „ heur, dont Pascal n'a été privé que pour
 „ avoir dit de ses ennemis, *Flagellentur* ?
 „ Ce seroit établir qu'il est plus criminel
 „ de soutenir qu'on devroit fesser quelques
 „ Moines pour le bien & le repos public,
 „ que de déchirer injustement la réputa-
 „ tion des plus grands Monarques, au nom-
 „ bre desquels on ne peut sans injustice
 „ refuser de placer Guillaume III. Je
 „ passe,

* Pascal, *Lettres Provinciales*, *Lettre VI*.

† Le véritable portrait de Guillaume de Nassau, &c.

„ passe, si vous voulez, toutes les injures
 „ que l'Accusé a dites aux Jesuites; mais
 „ je ne puis lui pardonner celles qu'il a vo-
 „ mées contre ce grand Prince.

A peine l'Ange accusateur eut-il achevé ces derniers mots, que la Divinité prononça cet arrêt décisif : *L'ame du Docteur Arnauld séjournera jusqu'au Jour de mon Jugement universel dans le sein des mers, où elle sera obligée de boire la même quantité de Thé élémentaire, que celle de Pascal; excepté que pour n'avoir point pris de nom supposé, comme Pascal qui se fit infidèlement appeller Montalte, il sera dispensé de boire dou^{le} dose les trois premiers jours de sa réception.*

VOILA, sage & savant Abukibak, quel a été le destin du fameux Arnauld après sa mort. Tu penseras peut-être que l'avantage qu'il a eu sur Pascal est bien peu de chose; & que la dispense de double dose de Thé élémentaire pendant trois jours n'est pas une grande grace. J'en conviens; illustre Cabaliste; cependant le fameux NICOLE eût bien voulu, lorsqu'il arriva parmi nous, pouvoir obtenir la même faveur. Il fut au contraire condamné à boire triple dose; ce qui lui fut très à charge. Le nom de guerre qu'il avoit pris; fut la cause de cette punition; & parce qu'il avoit feint d'être Allemand sur la terre, on lui ordonna de jouer le même rôle dans le sein des mers, & d'y boire comme une ame Allemande. S'il n'eût pas eu la fan-

taisie d'aller se donner le nom bisarre de *Wendrock*, il eût simplement subi le même arrêt que Pascal.

LORSQU'ON défend la vérité, c'est un crime punissable de n'ôser paroître au grand jour. Il semble qu'un Auteur ne prenne un nom de guerre, que pour avoir le moien d'injurier ses ennemis avec plus de sûreté, & sans s'exposer à être traité de la même manière. Du moins est-il assuré que les injures qu'on lui dit, sont des coups portés à faux, qui ne peuvent lui nuire, puisqu'elles retombent sur un personnage imaginaire. Il mérite d'être puni comme un espion qui prend un nom supposé pour parvenir plus aisément à ses fins. Malheur à lui s'il est arrêté; il est pendu dans l'instant. Malheur aussi à tous les Théologiens, qui en défendant la vérité, craindront de paroître à visage découvert : ils boiront la triple dose de Thé élémentaire.

JE te salue, sage & savant Cabaliste, en *Jabamiab*, & par *Jabamiab*.





LETTRE QUATRIÈME.

*Le Cabaliste Abukibak, à son Disciple
ben Kiber.*

TO U J O U R S occupé , mon cher ben Kiber , à vous perfectionner dans l'étude de nos divines Sciences , je vais vous découvrir aujourd'hui les plus grands & les plus augustes mystères de la sainte Cabale.

Vous savez depuis long-tems que tous les Elémens sont habités par différentes sortes d'Esprits ; que la *région du feu* est le séjour des *Salamandres* ; que les *Silphes* voltigent dans les *airs* ; que les *Gnomes* sont les gardiens des trésors renfermés dans le centre de la *terre* ; & que les *Ondins* vivent dans le *sein des mers* , & au *fond des rivières*. Mais vous ignorez encore que tous ces peuples sont destinés à rentrer un jour dans le néant dont ils sont sortis , & qu'il n'est qu'un seul moyen qui puisse les en garantir. Les ames de ces infortunées créatures sont mortelles , ainsi que celles des simples animaux. Il est vrai qu'elles subsistent beaucoup plus long-tems : foible consolation dans leur malheur , puisque la durée de cent millions de siècles n'est rien en com-

paraïson de l'immortalité. Les sages Cabalistes, touchés du sort infortuné de ces Esprits élémentaires, représenterent à la Divinité qu'elle devoit en avoir pitié ; & la Divinité suprême, dont la miséricorde égale le pouvoir immense, apprit & inspira à nos Peres les Philosophes le secret que je vais vous révéler.

„ DE-MEME que l'homme, par l'Al-
 „ liance qu'il a contractée avec Dieu, a
 „ été fait participant de la Divinité, les
 „ *Silpbes*, les *Gnomes*, les *Nimphes*, & les
 „ *Salamandres*, par l'alliance qu'ils peuvent
 „ contracter avec les hommes, peuvent
 „ être faits participans de l'immortalité.
 „ Ainsi, une *Nimphe*, ou une *Silpbide*, de-
 „ vient immortelle, & capable de la Béa-
 „ titude à laquelle nous aspirons, quand
 „ elle est assez heureuse pour se marier à
 „ un *Sage* ; & un *Gnome*, ou un *Silpbe*,
 „ cesse d'être mortel, dès le moment qu'il
 „ épouse une de nos filles. De-là naquit
 „ l'erreur des premiers siècles, de *Tertul-*
 „ *lien*, du Martir *Justin*, de *Lactance*,
 „ de *Ciprien*, de *Clément d'Alexandrie*, d'*A-*
 „ *theganoze* Philosophe Chrétien, & géné-
 „ ralement de tous les Ecrivains de ce
 „ tems-là. Ils avoient appris que ces *De-*
 „ *mi-hommes* élémentaires avoient recher-
 „ ché le commerce des filles ; & ils ont
 „ imaginé de-là que la chute des Anges
 „ n'étoit venue que de l'amour dont ils
 „ s'étoient laissé toucher pour les femmes.
 „ Quel-

CABALISTIQUES, *Lettre IV.* 37

„ Quelques *Gnomes* , desirieux de devenir
 „ immortels , avoient voulu gagner les
 „ bonnes graces de nos *filles* , & leur a-
 „ voient apporté des pierreries , dont ils
 „ sont gardiens naturels : ces Auteurs ont
 „ cru , s'appuiant sur le Livre d'*Enoch* mal
 „ entendu , que c'étoient les pièges que
 „ les *Anges* amoureux avoient tendus à la
 „ chasteté de nos *femmes*. Au commence-
 „ ment , ces enfans du Ciel engendrèrent
 „ les *géans* fameux , s'étant fait aimer aux
 „ *filles* des hommes ; & les mauvais Ca-
 „ balistes *Joseph* & *Philon* , & après
 „ eux tous les Auteurs que j'ai nommés
 „ tout-à-l'heure , ont dit , aussi bien qu'*O-*
 „ *rigene* & *Macrobe* , que c'étoient des *An-*
 „ *ges* , & n'ont pas sçû que c'étoient les
 „ *Silpbes* & les autres peuples des *Elemens* ,
 „ qui sous le nom d'*enfans d'Eloïm* , sont
 „ distingués des *enfans des hommes*. De
 „ même , ce que le sage *Augustin* a eu la
 „ modestie de ne point décider touchant
 „ les poursuites , que ceux qu'on appelloit
 „ *Faunes* ou *Satires* , faisoient aux *Africaines*
 „ de son tems , est éclairci par ce que je viens
 „ de dire du desir qu'ont tous les *habitans*
 „ des *Elemens* de s'allier aux *hommes* , com-
 „ me du seul moïen de parvenir à l'im-
 „ mortalité qu'ils n'ont pas. Nos *Sages*
 „ n'ont garde d'imputer à l'amour des fem-
 „ mes la chute des premiers *Anges* , non
 „ plus que de soumettre assez les hommes à la
 „ puissance du Démon , pour lui attribuer
 „ toutes les aventures des *Nimpbes* & des

„ *Silphes* , dont tous les Historiens sont
 „ remplis. Il n'y eut jamais rien de cri-
 „ minel en tout cela: c'étoient des *Silphes*
 „ qui cherchoient à devenir immortels.
 „ Leurs innocentes poursuites, bien loin
 „ de scandaliser les Philosophes , nous ont
 „ paru si justes, que nous avons tous réso-
 „ lu d'un commun accord de renoncer en-
 „ tièrement aux *femmes* , & de ne nous a-
 „ donner qu'à immortaliser les *Nimphes* &
 „ les *Silpbides* *.

VOILA , mon cher ben Kiber , les myf-
 tères les plus cachés de la Cabale. Ils
 sont expliqués très clairement, quoiqu'en
 peu de mots , dans ce passage tiré des E-
 crits d'un fameux Ecrivain , qui eût été un
 des plus parfaits Philosophes Cabalistiques ,
 s'il eût eu autant de discrétion que de sci-
 ence. Mais , il se laissa séduire par les
 impostures d'un profane, qui ôsa découvrir
 au Public les mystères qui lui avoient été
 révélés.

Vous comprenez sans doute , mon cher
 Fils , que dès que vous voulez être admis
 au nombre des Sages , il faut que vous
 renonciez à tout commerce sensuel avec
 les femmes , & que vous choisissiez quel-
 que belle *Silpbide* , ou quelque *Nimphe* ai-
 mable pour votre épouse. Elle fera rede-
 vable de l'immortalité à votre amour: l'ex-
 cès de ce bienfait vous est un sûr garant
 de

* Le Comte de Gabalis , ou Entretiens sur
 les Sciences secretes, *Entretien II. pag. 27-30.*

de sa reconnoissance; & jugez par-là quelle sera sa tendresse.

Vous ne devez point regretter, mon cher Fils, de renoncer pour toujours au commerce des femmes. Dès l'instant de la Création de l'Homme, il lui fut sévèrement interdit par la Divinité, & le genre humain n'a été malheureux, que parce qu'Adam eut le malheur de s'approcher d'Eve dans ce Jardin délicieux, où Dieu lui avoit donné la naissance. Ecoutez, mon cher ben Kiber, ce que dit le même Cabaliste dont je viens de vous parler, & réfléchissez mûrement sur ses Discours.

C E ne fut jamais la volonté du Seigneur, que l'homme & la femme eussent des enfans comme ils en ont. Le dessein du très sage Ouvrier étoit bien plus noble : il vouloit bien autrement peupler le Monde qu'il ne l'est. Si le misérable Adam n'eût pas disobéï grossièrement à l'ordre qu'il avoit de Dieu de ne toucher point à Eve, & qu'il se fût contenté de tout le reste des fruits du Jardin de volupté, & de toutes les beautés des Nimpbes & des Silpbides, le Monde n'eût pas eu la honte de se voir rempli d'hommes si imparfaits, qu'ils peuvent passer pour des monstres auprès des enfans des Philosophes. . . . Etes-vous du nombre de ceux qui ont la simplicité de prendre l'histoire de la Pomme à la lettre? Ha! sachez que la Langue sainte use de ces innocentes métaphores, pour éloigner de nous les idées peu bonnêtes d'une

*action qui a causé tous les malheurs du genre humain. Ainsi, quand Salomon disoit, Je veux monter sur la palme, & j'en veux cueillir les fruits, il avoit bien un autre appetit que de manger des dattes *.*

C'EST pour satisfaire à cet appetit, mon cher ben Kiber ; qu'il faut que vous vous déterminiez bientôt à vous unir par de saints nœuds à quelque Esprit élémentaire. Car, vous ne sauriez être reçu au nombre des Sages, & vouloir encore tenir par un commerce criminel avec un sexe qui a causé tous les maux dont le genre humain est accablé. Les enfans que vous auriez d'une femme, seroient conçus par la volonté de la chair, & non pas par la volonté de Dieu ; & cette façon d'engendrer est si contraire à la sagesse & à la vertu, que les Païens, qui n'ont été éclairés que par les foibles lumières d'une raison obscurcie par les ténèbres du Paganisme, ont connu qu'il étoit impossible que la Divinité eût créé des hommes pour se multiplier par le secours des femmes. Ils ont compris qu'il falloit qu'il fût arrivé dans l'ordre des générations, quelque dérangement, causé par les fautes des premiers humains.

PLATON † a prétendu qu'au commencement du Monde les hommes étoient mâles

* Là-même, *Entretien IV. pag. 84. 85.*

† Plato, *in Convivio.*

CABALISTIQUES, *Lettre IV.* 41

mâles & femelles tout à la fois ; qu'ils avoient deux visages , quatre bras , quatre pieds , &c. mais que s'étant enorgueillis de leur force , les Dieux , résolus de les en punir , les avoient partagés en deux , & séparé le mâle d'avec la femelle. Il arriva de-là que lorsque les différentes parties séparées venoient à se rencontrer , elles s'embrassoient & se ferroient si étroitement , qu'elles se laissoient mourir de faim & de soif , plutôt que de se quitter. Les Dieux , touchés de pitié , changèrent ces embrassemens mortels en caresses agréables , mais passagères ; c'est-là l'origine & le fondement de l'amour naturel.

Vous voyez , mon cher Fils , qu'un Philosophe Païen , qui n'avoit qu'une très légère connoissance des mystères de la sainte Cabale , a néanmoins compris qu'il étoit impossible qu'un commerce aussi hon-teux que celui-là , n'eût pas une origine flétrissante. Il a cherché à la développer ; mais c'étoit un secret au-dessus de ses foibles lumières , & qui n'est révélé qu'aux Cabalistes , les seuls vrais Sages.

PLUSIEURS Auteurs ont paru être à peu près dans les mêmes sentimens que Platon. Dans ces derniers tems , un Mélancolique agréable , qui avoit quelque légère teinture de la Cabale , s'est plaint fort plaisamment du malheur où la nécessité réduisoit les hommes à cet égard. *Pourquoi ,*
C 5
dit-il ,

dit-il , ne pouvons-nous nous multiplier comme les plantes ? Et par quelle dure nécessité sommes-nous obligés de ne pouvoir procréer des enfans , que d'une manière aussi sotte & aussi impertinente que celle qui est en usage ? Que pourroit-on imaginer d'aussi contraire au caractère de l'homme sage , ou qui avilisse autant la grandeur de notre ame ? Et est-il quelque honte égale à celle qu'on ressent , lorsqu'après avoir contenté sa passion , on réfléchit sur son ridicule & sa brutalité * ?

F A I T E S attention , mon cher ben Kiber , aux dernières paroles de cet Auteur ; elles sont capables de donner de l'horreur pour cet odieux commerce à quiconque n'a point encore entièrement perdu l'idée de la grandeur de l'ame humaine. En effet , n'est-ce point l'avilir , que de la faire servir d'instrument aux actions les plus ridicules & les plus méprisables ?

L E S *Augustins* , les *Jérômes* , les *Ambroises* , & divers autres , connoissoient aussi parfaitement que cet Auteur moderne , combien ce commerce étoit immodeste & indigne.

* *Mibi satis placeret , si nobis etiam arborum more citra conjunctionem procreare liceat. . . . Nihil profecto ineptius est , aut viro sapiente indignius , nihil quod mentis celsitudinem turpius dejiciat , quam si animo jam deferbente reputet , quam insigniter ineptierit.* Thom. Browne , Religio Medici , Part. II. Sect. IX.

digne d'un homme sage; & si l'on en eût voulu croire ces hommes saints & pieux, on se fût bien-tôt desabusé de ces unions criminelles. Ceux qui ont écrit contre ces savans Docteurs, & qui leur ont reproché que leurs sentimens nuisoient au bien de la Société, ont été de francs ignorans, qui ne savoient point que ces illustres Ecrivains ne se déclaroient si vivement contre le mariage, que parce qu'ils connoissoient les mystères les plus cachés de la Cabale, & qu'après avoir desabusé les hommes du commerce des femmes, ils prétendoient leur faire connoître le bonheur qui les attendoit dans l'amour & l'union des peuples élémentaires.

Si ce n'étoit pas là le véritable but de ces grands Docteurs, il faudroit croire qu'ils ont quelquefois écrit les choses les plus absurdes. Car, si Dieu avoit voulu que les humains n'eussent point d'autre moyen pour se multiplier, que celui dont ils usent aujourd'hui, n'auroit-ce pas été non-seulement la plus grande folie, mais même la plus criminelle rébellion du monde, que de décrier une union ordonnée & sanctifiée par la Divinité; une union, sans laquelle la Société seroit bien-tôt détruite; une union, d'où dépend la gloire & le bonheur d'un Etat, le grand nombre de citoiens faisant presque toujours la plus grande richesse des villes? Lors donc que ces Peres ont assuré que la chaste-

chasteté étoit la plus grande des vertus , ils ont entendu cette chasteté que Dieu ordonna lorsqu'il dit à Eve , *Allez & multipliez* : c'est - à - dire , *Vous , Eve , allez & multipliez avec les Esprits élémentaires mâles ; & vous , Adam , avec les femelles.*

Si ces saints Docteurs n'avoient parlé que de cette chasteté que les Moines feignent de pratiquer aujourd'hui , ils auroient soutenu une erreur , non - seulement ridicule , mais même très-nuisible , puisqu'il est certain que plus un homme est utile au bien public , & plus il est agréable à la Divinité. Or , il n'est rien , je ne dis pas de plus inutile , mais de plus à charge & de plus pernicieux à la Société civile , que des milliers de fainéans , qui sous prétexte d'avoir fait vœu de chasteté , passent toute leur vie dans le fond de prétendues Maisons Religieuses , uniquement occupés à boire & à manger aux dépens d'une infinité d'idiots & d'imbécilles.

Je te salue , mon cher ben Kiber , en *Jabamiab* & par *Jabamiab*.



LETTRE CINQUIÈME.

Astaroth , *au sage Cabaliste* Abukibak :

JE t'envoiai dans ma dernière Lettre , sage & savant Abukibak , le récit exact d'une conversation assez particulière , dont j'avois été le témoin. Je me flatte qu'il aura pu t'amuser ; & c'est dans cette esperance que je te communique aujourd'hui une dispute , arrivée entre le Jésuite MARIANA & l'Âthée SPINOSA , deux Damnés de très-grande distinction , & des plus étroitement resserrés dans nos prisons Infernales. J'ai copié très-exactement leurs discours , tant afin que tu puisses mieux juger du sujet de leur différend , que pour ne point affoiblir les raisons de l'un & de l'autre , en les rapportant dans des termes différens de ceux dont ils se sont servis.

DIALOGUE ENTRE SPINOSA
ET MARIANA.

„ SPINOSA.

„ Si vous voulez examiner d'un œil
„ désintéressé les faits dont nous disputons ;
„ vous conviendrez que ma mémoire &
„ mes

„ mes Ouvrages doivent être moins en
 „ horreur , que vous & vos Ecrits , à tous
 „ les gens de bien.

„ M A R I A N A.

„ Vous vous trompez , si vous pensez
 „ qu'en me préférant à vous , je me laisse
 „ séduire par l'amour propre. J'ai toujours
 „ fait gloire , lorsque j'étois sur la terre ,
 „ d'être sincère , & cette excellente quali-
 „ té m'a suivi dans les Enfers.

„ AVANT d'en venir aux actions qui
 „ ont causé notre réprobation & notre
 „ perte , examinons les vertus morales que
 „ nous avons eues ; & vous verrez com-
 „ bien celles dont j'ai été doué étoient
 „ au-dessus des vôtres. L'orgueil & la va-
 „ nité vous firent souhaiter les choses les
 „ plus contraires à votre bonheur. Vous
 „ poussâtes la passion que vous aviez de
 „ transmettre votre nom à la postérité ,
 „ jusques à souhaiter d'être déchiré & mis
 „ en pièces par le peuple , pourvû qu'une
 „ mort aussi cruelle pût vous assurer l'Im-
 „ mortalité. Vous étiez si jaloux de la
 „ gloire de vos criminelles & absurdes o-
 „ pinions , que craignant de laisser entre-
 „ voir quelque doute qui pût les décrédi-
 „ ter , vous ne voulûtes voir personne qui
 „ vous fût suspect. Lorsque vous fûtes à
 „ l'article de la mort , vous redoutiez tel-
 „ lement la présence de tout le monde ,
 „ qu'un de vos amis vous aiant demandé
 „ si

„ si vous ne fouhaiteriez point de parler
 „ à quelque Ecclésiastique, vous répondi-
 „ tes que votre intention étoit de mourir
 „ tranquillement & sans dispute. Voilà
 „ certes une vanité bien peu digne d'un
 „ Philosophe ! Vous vous craigniez vous-
 „ même ; vous sentiez toute votre foi-
 „ bleffe, & cependant vous fouhaitiez de
 „ persuader à ceux que vos Livres perni-
 „ cieux avoient jettés dans l'erreur, que
 „ vous aviez jouï en mourant d'une par-
 „ faite sécurité.

„ SPINOSA.

„ JE conviens de bonne-foi que j'ai
 „ été trop livré à la passion d'éterniser ma
 „ mémoire ; mais il vous sied très-peu de
 „ me reprocher d'avoir eu de la vanité.
 „ Personne n'a été plus atteint de ce vi-
 „ ce que vous : votre orgueil étoit cent
 „ fois plus grand que le mien. Si j'étois
 „ prévenu en faveur de mes sentimens ,
 „ du moins ne trouvois-je pas mauvais
 „ qu'on les examinât, & même qu'on les
 „ critiquât. Mais vous, vous pensiez que
 „ vos décisions étoient des oracles, aussi
 „ infaillibles que ceux de la Divinité, qu'il
 „ falloit croire aveuglément, sans ôser les
 „ éclaircir qu'autant que vous l'aviez jugé
 „ à propos. Dom Pedro Mantuano, Sé-
 „ cretaire du Connétable de Castille, aiant
 „ publié une *Critique* de votre *Histoire*
 „ d'Espagne, & Thomas Tamaño de Vargas
 „ aiant

„ aiant répondu à cet Auteur pour vous
 „ justifier des fautes qu'il vous imputoit,
 „ vous ne voulûtes jamais voir ni l'Ouvra-
 „ ge de votre Critique, ni celui de votre
 „ Apologiste; comme si ces deux Ecrivains
 „ avoient également été criminels, l'un
 „ pour avoir ôsé trouver des défauts dans
 „ vos Ecrits, & l'autre pour avoir été
 „ assez hardi pour se croire digne de sou-
 „ tenir vos intérêts. Après une condui-
 „ te aussi altière & aussi dédaigneuse, n'a-
 „ vez-vous pas bonne grace de m'accuser
 „ d'avoir eu de la vanité? Et quand je
 „ n'aurois point une époque aussi décisive
 „ à vous rappeler, avez-vous oublié que
 „ vous étiez Espagnol & Jésuite? En vé-
 „ rité, lorsque je vous entends vous van-
 „ ter de votre humilité, il me semble que
 „ j'écoute Sardanapale faisant l'éloge de
 „ sa tempérance & de sa chasteté:

„ MARIANA.

„ AU-MOINS ne me refuserez-vous
 „ pas d'avoir possédé cette dernière vertu
 „ dans le degré le plus éminent. Pendant
 „ quatre-vingt-dix ans que j'ai vécu, je ne
 „ me suis jamais souillé par aucune impu-
 „ reté: aussi mes Confreres ont-ils répan-
 „ du dans le Public, qu'après ma mort la
 „ Divinité avoit permis qu'on apperçût
 „ en moi les marques visibles de ma con-
 „ tinence. Je m'étonne que n'étant mort
 „ que plusieurs années après moi, vous
 „ igno-

„ ignorez ce qu'a publié là-dessus mon
 „ Confrere Alegambe. *Il y a apparence ,*
 „ dit-il , *que la chasteté de Mariana fut*
 „ *cause, qu'après sa mort ses mains se trou-*
 „ *verent aussi souples & aussi maniables, que*
 „ *s'il étoit encore été en vie **. Vous voyez
 „ que peu s'en faut qu'on ne m'ait ré-
 „ gardé dans l'autre Monde comme un
 „ saint personnage , digne d'être cano-
 „ nisé.

„ SPINOSA.

„ LA preuve que vous me donnez-là de
 „ votre chasteté, me paroît assez mauvai-
 „ se : si je n'en avois aucune autre assû-
 „ rance que celle du Miracle qu'ont pu-
 „ blié vos Confreres les Jésuites, vous me
 „ permettriez d'en douter. Est-il surpre-
 „ nant qu'ils aient tâché de vous placer
 „ au rang des Bienheureux ? Ils ne vous
 „ ont voulu rendre par-là que le même
 „ service qu'ils avoient déjà rendu à vo-
 „ tre Confrere Guignard. Si je ne savois
 „ donc pas d'ailleurs que vous avez eu
 „ réellement des mœurs fort bien réglées,
 „ les contes fabuleux de votre Père Ale-
 „ gambe ne serviroient qu'à vous décrier
 „ dans

* *Castitatis Cultor studiosissimus, cujus aliquis effectus esse potuerit, quod mortuo manus fuerint ita tractabiles, ac si viveret. Alegambe, Biblioth. Scriptor. Soc. Jesu, pag. 258.*

Tome I.

D

„ dans mon esprit. Je soupçonnerois qu'il
 „ falloit que vous fussiez peu chaste, puis-
 „ qu'on prenoit dans la Société des pré-
 „ cautions contre les reproches qu'on
 „ pouvoit vous faire , & qu'on se mu-
 „ nissoit du secours d'un Miracle pour les
 „ détruire.

„ MAIS, quel avantage votre chasteté
 „ peut-elle vous donner sur moi ? Mes
 „ mœurs ont été aussi pures que les vô-
 „ tres : mes plus grands ennemis en con-
 „ viennent. Un Philosophe qui ne flattoit
 „ guères, & qui a ruiné & détruit de fond
 „ en comble mon Système, m'a donné des
 „ éloges qui valent bien (le Miracle de
 „ la souplesse des mains à part) ceux que
 „ vous a prodigués votre Confrere Ale-
 „ gambe. *Spinoza*, dit ce Philosophe *,
 „ ne juroit jamais. Il ne parloit jamais irré-
 „ véremment de la Majesté Divine. Il assis-
 „ toit quelquefois aux Prédications, & il ex-
 „hortoit même les autres à être assidus aux
 „ Temples. Il ne se soucioit ni de vin, ni de
 „ bonne-chère, ni d'argent. Ce qu'il donnoit
 „ à son Hôte, qui étoit un Peintre de la Haye,
 „ étoit une somme bien modique. Il ne
 „ songeoit qu'à l'étude, & il y passoit la meil-
 „ leur partie de la nuit. Sa vie étoit celle
 „ d'un Solitaire.

„ PRENEZ garde que rien n'a obligé
 „ ce Philosophe à flatter mon portrait.

„ Nous

* Bayle, Diction. Hist. & Critique, Article
 SPINOSA.

„ Nous n'avions eu aucune liaison ensem-
 „ ble. Il ne pouvoit esperer aucune ré-
 „ compense des loüanges qu'il me don-
 „ noit ; mais votre Confrere Alegambe, en
 „ élevant jusqu'au Ciel la pureté de vos
 „ mœurs, contentoit l'orgueil d'une Com-
 „ pagnie, dont vous aviez été un des prin-
 „ cipaux Membres.

„ MARIANA.

„ IL y a toujours cette différence en-
 „ tre vous & moi, que la pureté de vos
 „ mœurs, & les années que vous avez
 „ employées dans la Retraite, n'ont servi
 „ qu'à donner plus de force à vos perni-
 „ cieux sentimens. Votre inutile vertu a
 „ séduit plus aisément ceux qui embras-
 „ soient vos opinions ; au lieu que mes
 „ travaux ont été utiles à ma Patrie.
 „ Voiant que l'Espagne seroit un jour ruinée
 „ par les changemens qui se faisoient dans
 „ les monnoies, je composai un Ouvrage,
 „ dans lequel je montrai les fraudes & les
 „ voleries que commettoient ceux qui é-
 „ toient chargés de l'administration des
 „ Finances. Je prévoiois bien que mon
 „ zèle m'attireroit des affaires fâcheu-
 „ ses : mais le Bien public l'emporta sur
 „ mon intérêt personnel ; je n'en pu-
 „ bliai pas moins mon Livre, & je fus
 „ mis en prison pendant toute une an-
 „ née.

D 2

„ S r f

„ SPINOSA.

„ IL n'a pas tenu à moi que je ne ren-
 „ disse à tous les Juifs de la Hollande un
 „ service, incomparablement plus essentiel
 „ que celui pour lequel vous fûtes si mal
 „ récompensé. Je voulus les desabuser de
 „ leurs erreurs. Je condamnai leur supers-
 „ tition ; & mes soins eurent des suites
 „ beaucoup plus dangereuses que celles
 „ qu'eurent les vôtres. Un soir, en sor-
 „ tant de la Sinagogue, un Juif me donna
 „ un coup de couteau, par un effet de ce
 „ zèle furieux qu'enflamme d'ordinaire la
 „ superstition : & vous voyez que je ris-
 „ quai beaucoup plus que vous, pour a-
 „ voir voulu être plus utile à mes Con-
 „ citoïens.

„ MARIANA.

„ IL est vrai que vous étiez animé d'un
 „ admirable zèle, & qu'en les desabusant
 „ de leur superstition, vous vouliez leur
 „ inspirer de fort pieux sentimens. Le
 „ beau service que vous leur rendiez de
 „ les délivrer de la superstition, pour
 „ les précipiter dans l'Athéisme ! Le Systé-
 „ me que vous en avez établi, tant dans
 „ votre *Tractatus Theologico-Politicus*, que
 „ dans vos *Opera Posthuma*, est une preu-
 „ ve évidente de l'excellence de votre
 „ doctrine.

„ SPI-

„ SPINOSA,

„ JE conviens qu'elle est exécrationnelle, &
 „ j'en connois à présent toute la fausseté.
 „ Heureux ! si lorsque j'étois en vie, j'eus
 „ se pû voir clairement une vérité dont
 „ les maux que je souffre me convainquent
 „ sans cesse ! Mais enfin, cette Doctrine
 „ que vous me reprochez si fort, a pour-
 „ tant fait beaucoup moins de mal sur la
 „ Terre, que celle que vous avez en-
 „ seignée dans votre Livre de l'*Institu-*
 „ *tion des Rois* *. Mes Ouvrages n'ont été
 „ lus que par quelques Savans, qui sa-
 „ voient à quoi s'en tenir sur leur Croian-
 „ ce ; & je suis bien assuré qu'aucun d'eux
 „ ne s'est déterminé sur le choix de sa Re-
 „ ligion par la lecture de mon Livre. Je
 „ veux bien cependant avouer que mes
 „ opinions ont pû égarer plusieurs per-
 „ sonnes ; mais leurs égaremens ont-ils
 „ causé à la Société civile les malheurs
 „ dont votre pernicieux Système l'a acca-
 „ blée ? Dans quelles infortunes l'affreu-
 „ se maxime qu'il est permis d'assassiner
 „ un Roi Héretique ou Tyran, n'a-t-elle
 „ pas plongé la France ? On a imputé à
 „ l'éloge que vous avez osé faire du
 „ Meurtre de Henri III, le Parricide
 „ de son Successeur. Le Parlement de
 „ Paris a fait brûler votre Livre par la
 „ main

* *De Rege & Regis Institutione.*

D 3

„ main du boureau, & vous êtes regardé
 „ parmi tous les gens d'honneur, comme
 „ un de ces monstres exécrables que
 „ Dieu fait naître de tems en tems pour
 „ le malheur du genre humain. Lorsqu'un
 „ bon François entend prononcer votre
 „ nom, & qu'il se souvient que vos af-
 „ freuses maximes priverent autrefois sa
 „ Patrie du plus grand, du plus glorieux,
 „ & du plus invincible des Rois, il fré-
 „ mit, & déteste le jour qui vous vit na-
 „ tre. Pensez-vous que j'inspire la même
 „ horreur? En ce cas, vous vous trom-
 „ periez fort. L'on parle de moi sur
 „ la Terre de la même manière que de
 „ Lucrece: on condamne mes sentimens;
 „ mais on loue mon génie, ma gandeur,
 „ & ma probité.

„ MARIANA.

„ IL faut que ceux, qui donnent des
 „ louanges à votre esprit, soient, ou des
 „ ignorans, ou des gens qui n'ont jamais
 „ lû vos Ouvrages. Est-il rien d'aussi ab-
 „ surde que votre Système? Vous supposez
 „ que la matière * étant infinie, est Dieu
 „ elle-

* *Revocandum nobis in memoriam est id, quod
 supra ostendimus; nempe, quod quicquid ab infini-
 to intellectu percipi potest, tanquam substantiæ es-
 sentiam continens, id omne ad unicam tantum sub-
 stantiam pertinet; & consequenter quod substantia
 cogi-*

CABALISTIQUES, *Lettre V.* 55

„ elle-même ; qu'elle est animée , & qu'ain-
 „ si que nos corps sont des portioncules
 „ de la matière , notre ame est une peti-
 „ te partie de l'ame de l'Univers. Com-
 „ bien de contrariétés ne s'ensuit-il pas
 „ d'une opinion aussi fausse ? Vous n'ad-
 „ mettez qu'une seule substance , & par
 „ vos principes il faut nécessairement qu'il
 „ y en ait autant de différentes , qu'il y a
 „ de différentes personnes ; car la substan-
 „ ce ne sauroit exister sans modification.
 „ Or , par-tout où il y a plusieurs modifi-
 „ cations diverses , il faut nécessairement
 „ qu'il y ait plusieurs substances diverses.
 „ Vous ne sauriez nier cela , & dire que
 „ la même substance forme ces modifica-
 „ tions , qu'en soutenant qu'une substance
 „ aimante , & une substance haïssante ne
 „ diffèrent point entre elles : en sorte que
 „ moi Mariana , & vous Spinoza , n'étant
 „ qu'une même substance , vous avez part
 „ également au crime que j'ai commis en
 „ composant mon *Livre de Regis Institu-*
 „ *tione* , puisque nous ne sommes point
 „ réellement distincts , que nous sommes
 „ une

cogitans , & substantia extensa , una eademque sub-
stantia est , quæ jam sub hoc , jam sub illo attri-
buto comprehenditur : sic etiam modus extensionis
& idea illius modi , una eademque res est , sed
duobus modis expressa. Bened. Spinos. opera
posthuma , Ethices part. 2. de Mente , pag. 42.
 Edit. in 4.

„ une seule substance , & aussi intimement
 „ unis ensemble que votre pied & votre
 „ main ; ne différant que par un peu plus
 „ d'éloignement , & par une autre mo-
 „ dification. En vérité , il faut bien a-
 „ voir envie de donner des louanges ,
 „ pour en accorder à des opinions aussi
 „ insensées.

„ SPINOSA.

„ J'AVOUE qu'il se rencontre dans mon
 „ Système des difficultés insurmontables ,
 „ & j'ai été obligé , pour les diminuer
 „ aux yeux de mes disciples , de supposer
 „ plusieurs principes évidemment faux.
 „ Je puis excuser les travers où j'ai don-
 „ né , par l'invincible nécessité qui semble
 „ m'y avoir conduit. Ce n'est pas d'au-
 „ jourd'hui qu'on sçait qu'un Philosophe
 „ est pardonnable de se laisser séduire par
 „ l'esprit systématique. Mais vous , par
 „ quelle raison , dans un Livre où rien ne
 „ vous forçoit à extravaguer , où vous
 „ étiez le maître de raisonner toujours sur
 „ des idées claires & distinctes , avez-vous
 „ fait des raisonnemens cent fois plus pi-
 „ toiables que ceux que vous me repro-
 „ chez ? Comment vous êtes-vous assez
 „ oublié , après avoir posé ce principe
 „ affreux , que ceux qui conspirent con-
 „ tre un Prince Héretique & qui trouble
 „ la Religion , s'ils sont assez heureux pour
 „ réussir dans leur entreprise , doivent
 „ être

„être regardés comme des Héros , &
 „s'ils y succombent , comme des victimes
 „agréables à Dieu & aux hommes * ? com-
 „ment , dis-je , après avoir posé un prin-
 „cipe aussi détestable , affectez-vous d'a-
 „voir une grande délicatesse sur la ma-
 „nière dont il faut empoisonner les Rois ?
 „Vous ne vouliez point qu'on s'en défit
 „par le moïen d'un poison mêlé dans les
 „alimens , parce que vous regardez com-
 „me une chose contraire au Christianis-
 „me qu'on soit cause qu'un homme en
 „mangeant se donne la mort lui-même ;
 „mais vous permettiez qu'on l'empoison-
 „nât , en mettant du poison dans la selle
 „de son cheval , ou bien sur ses habits † .
 „En vérité voilà un plaisant scrupule.
 „Et après avoir parlé d'une manière aussi
 „impertinente , n'avez-vous pas bonne
 „grace de me reprocher mes contra-
 „dictions ? „

Si ces conversations infernales peuvent
 te

* *Quod si evaserint , instar magnorum Heroum
 in omni vitâ suspiciuntur. Si secus accidat , grata
 Superis , grata hominibus , hostia cadunt. Mariana
 de Rege & Regis Institutione , pag. 48.*

† *Hoc tamen temperamento uti , in hac quidem
 Disputatione licebit : si non ipse qui perimitur ve-
 nenum baurire cogitur , quo intîmis medullis concep-
 to pereat : sed exterius ab alio adhibeatur , nihil ad-
 juvante eo qui perimendus est ; nimirum cum
 tanta vis est veneni , ut fellâ aut veste delibutâ
 vim interficiendi habeat. Mariana , ibid. pag. 67.*

te plaire, sage & savant Abukibak, j'aurai soin de te faire part de celles qui me paroîtront les plus intéressantes.

Je te salue, cher Abukibak, en *Belsebut*, & par *Belsebut*.



L E T T R E S I X I E M E.

Le Cabaliste Abukibak, à son Disciple ben Kiber.

JE vous pressai dans ma dernière Lettre, mon cher ben Kiber, de vous déterminer sur le choix de l'Esprit élémentaire auquel vous vouliez vous unir par de saints nœuds. Je vous fis connoître tous les biens que vous procureroit cette union; mais je ne vous parlai point du profond secret qu'on est obligé de garder sur tout ce qui regarde les mystères de la Cabale, & principalement sur la possession de la belle Silphide, ou de la charmante Nimphe dont on a gagné le cœur.

IL faut que vous sachiez, mon cher Enfant, que le silence est une des principales qualités du Sage. Si vous veniez jamais à découvrir ce que vous êtes obligé de cacher éternellement aux yeux du Vulgaire, votre indiscretion seroit rigoureu-
se-

CABALISTIQUES, Lettre VI. 59
sement punie, & vous couteroit peut-être la vie.

LA Divinité ne souffre point que les profanes & les ignorans aient aucune connoissance des mystères de la Cabale. Le sage Raimond Lulle nous assure qu'un Ange a souvent tordu le cou à des Philosophes indiscrets; & avant que ce grand homme eût donné cette instruction utile à ceux qui pourroient avoir quelque démanigaison de se vanter de leurs bonnes-fortunes, plusieurs illustres Anciens avoient fait connoître par des Allégories que la punition suivoit de près l'indiscrétion & le babil.

HOMERE, un de nos savans Cabalistes, nous apprend quel fut le triste sort d'Anchise, pour avoir révélé la bonne-fortune qu'il avoit eue avec une Nimphe. Car, vous devez savoir, mon cher Fils, que tous ces Esprits aériens, auxquels les Païens aveuglés accordoient le titre de *Dieux* & de *Déeses*, étoient ces mêmes *Silphes*, *Gnomes*, *Salamandres*, & *Ondins*, que vous connoissez aujourd'hui n'être que de simples créatures. Le sage Homere, instruit de ces choses aussi parfaitement que vous, n'avoit garde de les publier. Cependant, voulant exhorter les Sages à la discrétion, il raconta l'aventure d'Anchise & de la Nimphe qui l'aima, sous le nom d'une de ces Déeses imaginaires du Paganisme.

Ce

V O L E T T R E S

CE Prince Troïen plut si fort à une ci-
 toïenne des ondes , qu'elle lui déclara son
 amour , & lui accorda ses faveurs les plus
 précieuses. Elle l'avertit bien de ne se
 vanter jamais de sa bonne-fortune , &
 l'assûra que son indiscretion attireroit sur
 lui la foudre de Jupiter *. Mais ce Prin-
 ce , malgré cet avis salutaire , n'eut point
 assez de force pour garder le secret ; & en
 vrai Petit-Maître François , qui ne fait
 cas des faveurs d'une Belle qu'autant qu'il
 en peut faire parade , il déclara follement
 à quelques-uns de ses amis ce qu'il au-
 roit dû cacher avec tant de soin. Son
 crime ne demeura pas long-tems impuni.
 L'Esprit exécuter , armé d'un glaive de
 feu , alloit lui ôter la vie ; mais la Nim-
 phe , touchée du malheur d'un amant
 qu'elle avoit tendrement aimé , retint son
 bras , & détourna le coup. Cependant ,
 l'ardeur du glaive ardent rendit foible &
 débile ce Prince indiscret , & il passa le
 reste de sa vie dans une langueur causée
 par la perte de son humide radical , que

* Εἰ δὲ καὶ ἐξέσῃς καὶ ἐπιβῇαι αὐτοῖσι θεῶσι
 Ἐν φιλότῃ μιγῇαι ἐνισφάνω Κυβερνήτη.
 Ζεὺς δὲ χολώμενος βαλεῖ φοβόοντι κεραυνῷ.

Si vero rem declaraveris, & te jactaveris amen-
ti animo

In amore mistum esse cum bene coronatâ Cy-
thered ,

Jupiter te iratus feriet ardenti fulmine.

Homer. in Hymno Veneris.

CABALISTIQUES, *Lettre VI. 61*
la violence du feu avoit à demi consumé.

VIRGILE, aussi grand Cabaliste qu'Homere, a de même élégamment décrit cette Histoire, & l'a enveloppée, ainsi que le Poëte Grec, d'une prudente obscurité, qui ne laisse qu'au vrai Sage la liberté d'en connoître toutes les particularités *.

SCARON, qui n'étoit qu'un étourdi, & qui ne connoissoit de la Cabale que ce qu'il en avoit appris dans quelques méchantes Rapsodies, a voulu faire voir qu'il n'ignoroit pas les particularités les plus secretes de cette Histoire. Il les a donc inférées dans sa Traduction burlesque de l'*Æneïde*, & cela d'une manière d'autant plus impertinente, qu'il veut se donner un air de Cabaliste par une discrétion très-mal placée, & qu'il n'affecte qu'après avoir publié tout ce qu'il savoit.

* *Me si Cœlicolæ voluissent ducere vitam,
Has mihi servassent sedes : satis una superque
Vidimus excidia, & captæ superavimus urbi :
Sic, ô, sic positum affati discèdite corpus.
Ipse manu mortem inveniam : miserebitur hostis
Exuviasque petet : facilis jactura sepulcri est.
Jam pridem invisus Divis, & inutilis annos
Demoror, ex quo me Divûm Pater, atque Hominum Rex,
Fulminis afflavit ventis, & contigit igni.*

Virgil. Æneïd. Libr. II, Vers. 601.

voit. Voici ce qu'il fait dire à Anchise.

*Vieil, cassé, mal propre à la guerre,
Je ne sers de rien sur la terre;
Spectre, qui n'ai plus que la voix,
Je suis un inutile poids;
Depuis le tems que de son foudre
Jupin me voulut mettre en poudre;
Depuis le tems qu'il m'effraïa,
Ce Grand Dieu, qui me giboïa
Par une vengeance secrete.
Mais, je suis personne discrete;
Je n'en dirai point le sujet.
Suffit que j'aurois eu mon fait,
Sans Vénus, qui sauva ma vie *.*

Vous voyez bien, mon cher ben Kiber, que cet étourdi de Scaron a cru faire quelque chose de beau, en publiant ce que Virgile & Homere ont jugé à propos de ne dire qu'à demi mot : car ces deux derniers Vers,

*Suffit que j'aurois eu mon fait,
Sans Vénus, qui sauva ma vie.*

contiennent tout le mystère de l'épée flamboïante, dont je vous ai parlé, & dont Anchise ne fut garanti que par le secours de sa chere Nimphe.

Q V I-

* Scaron, Virgile travesti, Livr. II.

OVIDE fut autrefois encore plus indiscret que Scaron ; mais il en fut sévèrement puni. Aiant surpris l'Empereur Auguste avec la Silphide Hehugasse , & cette Belle n'ayant pu disparaître assez subitement pour n'être pas apperçue , il eut l'imprudence de révéler un secret qu'il eût dû soigneusement cacher : l'Empereur , piqué de son indiscretion , l'exila dans des Climats barbares. Les Ecrivains modernes , qui ont ignoré toutes ces particularités , ont inventé une fable absurde pour expliquer les causes de cet exil. Ils ont débité que ce Poëte fut relegué à Tomès , pour avoir surpris Auguste en flagrant délit avec sa propre fille ; mais si cela fût véritablement arrivé , l'Empereur n'auroit-il pas fait ôter la vie à Ovide , pour ensevelir dans un éternel silence l'action infame qu'il pouvoit faire connoître ? L'auroit-il banni de sa Cour , pour le forcer par le chagrin que cette punition devoit lui causer , à publier ce qu'il n'avoit auparavant confié qu'à quelques amis ? Y a-t-il apparence qu'Ovide , qui prioit sans cesse Auguste de lui accorder son retour , lui eût rappelé dans presque tous ses Ouvrages la cause de son bannissement , qui auroit dû être bien odieuse à cet Empereur ? Cependant il dit en trente différens endroits qu'il n'est exilé que pour avoir trop vu. Il proteste à Auguste qu'il ne veut point lui rappeler un souvenir fâcheux

cheux *. Se fût-il servi de ces termes, s'il eût voulu parler d'un inceste aussi exécrationnable que celui dont on prétend qu'il fut le témoin?

Ce souvenir fâcheux, c'est la perte que l'Empereur fit de la Silphide Hémigaste. Car elle fut si piquée de ce que ce Prince n'avoit pas donné d'assez bons ordres, pour qu'on ne les surprît point dans leurs tendres embrassemens, qu'elle ne voulut plus le revoir, & l'abandonna pour toujours. Quoique ce malheur eût infiniment aigri l'esprit de l'Empereur contre Ovide, il ne put pas cependant se résoudre à le punir d'une faute qu'il n'avoit commise qu'involontairement & par mégarde; il lui ordonna seulement, sous peine de son indignation, de garder le silence. Ovide obéit durant plusieurs années; mais enfin il manqua à son devoir. Auguste, informé de son indiscretion, sentit rallumer toute sa colère, & le bannit à jamais de sa présence.

OVIDE nous apprend lui-même que sa punition n'a commencé que long-tems après son crime, & qu'il porte dans sa vieillesse la peine d'une faute de sa jeunesse.

* *Nam non sum tanti, ut renovem tua vulnere;*
Cæsar;

Quem nimio plus est indoluisse semel.

Ovid. Trist. Libr. II. Vers. 2092

nessé *. N'est-il pas ridicule après cela de soutenir qu'il fut banni pour avoir surpris Auguste dans un inceste avec sa fille ? Cet Empereur eût-il attendu plusieurs années à le punir de son imprudente témérité ?

TEL est, mon cher ben Kiber, l'aveuglement des Ecrivains modernes. Comme ils sont entièrement privés de la connoissance des mystères de la Cabale, ils inventent les contes les plus absurdes, pour expliquer des choses dont nous connoissons les replis les plus cachés. Mais, laissons ces ignorans dans leurs préventions, & songeons seulement à profiter des talens que la Divinité a bien voulu accorder aux Sages.

Vous devez sentir, mon cher Fils, par ce que je viens de vous apprendre de la punition du Prince Troïen, & de l'indignation de la Silphide Hehugaste envers Auguste, combien les Esprits élémentaires sont délicats sur ce qui regarde leur réputation. Si par hasard vous vous sentiez quelque disposition à publier vos bonnes fortunes, & que semblable aux Galans de profession qui ne recherchent les faveurs d'une femme que pour les raconter, vous ne crussiez être véritablement

* *Supplicium patitur non nova culpa novum.*

Ovid. Trist. Lib. II. Vers. 140.

ment heureux qu'autant que l'Univers entier seroit instruit de votre bonheur, gardez-vous bien de vous unir avec aucun Esprit élémentaire : renoncez aux légères & folâtres Silphides , aux aimables Nymphes , aux charmantes Salamandres , aux graves & sérieuses Gnomides , & contentez-vous de vous attacher à la recherche des vérités Cabalistiques , sans vous mettre au risque d'être puni sévèrement pour une faute qu'on vous avoit recommandé d'éviter , & dont vous ne pourriez accuser que vous seul.

COMBIEN croiez-vous , mon cher Kiber , qu'on trouvât à Paris d'hommes qui fussent assez réservés pour pouvoir être reçus au nombre des époux des Silphides ? Si l'on ne les cherchoit pas dans l'Etat Ecclésiastique , à peine en rencontreroit-on deux ou trois dans toute la France. L'homme de Robbe est aujourd'hui aussi indiscret que l'Officier , & le bourgeois que l'homme de Robbe. Une vanité ridicule s'est emparée de tous les hommes ; ils pensent n'être véritablement heureux en aimant , qu'autant que le Public est instruit de leurs bonnes fortunes. Le prix & la valeur d'une conquête s'apprécie par le nombre des gens qui connoissent la foiblesse de celle qu'on a vaincue. Combien y a-t-il de personnes à Paris , qui ne voudroient pas être aimées d'une belle personne , à condition qu'on

qu'on ignorât qu'elles en seroient aimées ?

Il est vrai, mon cher ben Kibre, que les Ecclésiastiques se sont jusques ici garantis d'une folie aussi ridicule. Le silence chez eux est le nœud d'une intrigue, soit que leur état demande de la discrétion ; soit qu'ils profitent beaucoup de l'idée qu'ont les femmes de leur retenue. Ils sont en général très capables de conduire secrètement une intrigue amoureuse. Aussi plusieurs Ninphes & Silphides s'adressent-elles à des Prélats, à des Prêtres ; & même à des Moines, plus volontiers qu'à de jeunes Seigneurs, beaucoup plus aimables que ces Ecclésiastiques, mais aussi beaucoup plus indiscrets. Elles ne s'accommodent néanmoins que très rarement des Abbés, parce qu'ils ressemblent trop aux Petits-Maîtres, & ne sont guères plus discrets.

D'AILLEURS, aiant le cœur excessivement tendre, elles sont charmées de posséder entièrement celui de leurs amans ; cela fait que la plupart d'entre elles cherchent à s'unir à quelques riches Ecclésiastiques, chez qui elles prennent la forme de directrice de ménage, ou de surintendante de toute la maison. Sous cette figure empruntée elles y restent pendant toute leur vie, la médifance la plus mordante ne pouvant trouver à redire qu'un Prélat ait une femme chez lui, pour avoir soin de mille choses qui n'entrent point dans

le détail de celles qui concernent les hommes.

MAIS, comme le nombre des Prélats & des autres Ecclésiastiques du haut rang n'est pas fort considérable en comparaison de celui des Esprits élémentaires, les Silphides & les Nymphes, pour ne se point priver des avantages qu'elles peuvent recevoir en s'alliant avec le bas Clergé, se placent souvent dans les maisons des Curés, des Vicaires, & des autres simples Prêtres, sous le nom de leurs sœurs, de leurs nièces, & de leurs cousines; & cachant ainsi aux yeux du Vulgaire ignorant leurs chastes amours sous le voile d'une parenté simulée, elles travaillent fort tranquillement & avec beaucoup d'efficacité à se rendre immortelles.

Les Démons, qui ne sauroient souffrir le bonheur de ces Esprits élémentaires, & qui leur envient l'avantage de jouir d'une Eternité bien-heureuse, ont fait tout ce qu'ils ont pu pour s'opposer à ces sortes d'unions: c'est dans cette vûe que dans ces derniers tems ils ont suscité tant d'Hérétiques, qui ont vivement déclamé contre le concubinage des Prêtres, & soutenu qu'il leur étoit permis de se marier. Ces Esprits méchans & impurs esperoient par-là de les engager à s'unir par des nœuds indissolubles avec les femmes, & frustrer ainsi les Silphides & les Nymphes d'obtenir l'Immortalité par leur commerce avec des Ecclésiastiques. Mais, heu-
reu-

CABALISTIQUES, *Lettre VI.* 69

reusement pour les peuples élémentaires, les clameurs outrées des ces Hérétiques n'ont point été écoutées, ni leurs pernicious conseils suivis ; & ces peuples n'ont rien perdu des justes droits qu'ils ont acquis sur le haut & le bas Clergé.

FAITES usage, mon cher ben Ki-ber, de toutes les vérités que je vous révèle, & gardez-vous bien d'en abuser.

Dans cette espérance, je vous salue cordialement en *Jabamiab*, & par *Jabamiab*.



LETTRE SEPTIEME.

*L'Oudin Kacuka, au sage Cabaliste
Abukibak.*

IL est survenu, sage & savant Abukibak, un différend dans nos humides retraites, qui y partage actuellement tous les Esprits. Le Conseil suprême des Ondins n'a pû encore en décider ; & je t'écris de la part de nos Puissances souveraines, pour te prier de vouloir bien les assister de tes avis dans le Jugement d'une Cause tout-à-fait singulière. Je vais t'expliquer de quoi il s'agit, le plus succinctement qu'il me sera possible.

UNE ancienne Philosophe Païenne, nommée *Hipparkia*, qui pendant sa vie

avoit embrassé la Secte des Ciniques, à été condamnée à rester jusqu'au grand jugement dans nos demeures aquatiques, & à y boire par jour trente-deux pintes de Thé élémentaire, pour rafraîchir cette ardeur immodérée qui la dévorait lorsqu'elle étoit sur la terre, & qui lui faisoit impudemment braver les plus simples règles de la pudeur. Une Courtisane Égyptienne, nommée *Marie*, morte il y a plus de douze cens ans, & que les Papes ont mise assez mal-à-propos au rang des Saintes, a été condamnée à la même peine que la Philosophe Païenne, & pour le même espace de tems.

Ces deux femmes avoient vécu fort tranquillement au fond de l'Océan: elles s'y étoient même fait aimer de tous les Ondins. *Hipparkia*, par ses discours philosophiques avoit gagné l'estime de plusieurs Ondins, & *Marie*, par les récits plaisans de ses aventures passées, s'étoit acquis un nombre considérable d'amis. Mais il y a quelques jours qu'une cabane étant devenue vacante par le départ d'un Ondin qui est allé habiter dans le Pont-Euxin, ces deux femmes voulurent obtenir ce logement, & eurent sur cela une dispute très vive, chacune prétendant devoir l'emporter sur sa concurrente. Elles firent agir leurs amis auprès des Magistrats pour obtenir la préférence. Comme elles sont condamnées à une semblable pénitence, les Juges ne sçurent à quoi se dé-

déterminer, l'ordre & la règle dans l'Empire des Ondins voulant que, lorsqu'il survient quelque différend entre les Ames, ce soient celles, dont les penitences sont les moins rigoureuses, qui obtiennent ce qu'elles demandent. Ils prirent enfin le parti d'ordonner que la Philosophe Grecque, & la Courtisane Egyptienne plaideroient chacune leur Cause, & que celle qui prouveroit avoir laissé dans le monde une plus haute idée de sa réputation, jouïroit de la cabane.

EN vertu de cet Arrêt provisionnel, *Mari* parla la première. „ Est-il permis,
 „ dit-elle, Hauts & Fluides Ondins, qu'un
 „ ne Grecque, dont les débauches ont
 „ étonné les hommes les plus criminels,
 „ ose comparer ses mœurs avec celles d'un
 „ ne femme, dont le nom & la vie se
 „ trouvent dans la *Légende* ? Il est vrai
 „ que pendant quelque tems j'ai été livrée
 „ à l'impudicité ; mais quelle rigoureuse
 „ penitence n'en ai-je pas faite dans
 „ les suites ? Si vous ne voulez pas m'en
 „ croire, pouvez-vous refuser d'ajouter
 „ foi aux Historiens qui ont écrit ma
 „ Vie ? Ne certifient-ils pas, qu'étant allée
 „ à Jérusalem pour y faire le vilain métier
 „ que j'avois exercé dans Alexandrie, je
 „ me sentis poussée & conduite par force
 „ dans une Eglise, où j'aperçus une
 „ image de la Vierge ; & que lui aiant
 „ demandé ce qu'il falloit que je fisse
 „ pour

„ pour plaire à Dieu , cette image m'or-
 „ donna d'aller dans le désert ? J'obéis ;
 „ je me retirai dans une solitude ; j'y vé-
 „ cus pendant quarante-sept ans , &
 „ j'y fus servie les trente derniers par
 „ les Anges. Il est vrai qu'ils n'eurent
 „ pas beaucoup de peine à faire ma cui-
 „ sine ; car je ne mangeai dans les dix-
 „ sept dernières années de ma solitude ,
 „ que deux pains d'une livre.

„ VOILA, Hauts & Fluides Ondins ,
 „ ce que l'on a dit de moi après ma mort.
 „ Ces faits sont reçus de tous les gens
 „ pieux , comme des vérités évidentes ; &
 „ c'est sur leur authenticité , que j'ai été
 „ placée au nombre des plus grandes Sain-
 „ tes. Ne croiez pas que ce ne soient
 „ que des Auteurs ordinaires qui aient
 „ pris soin d'illustrer ma mémoire , le
 „ Jésuite *Tbéophile Raynaud* , reconnu
 „ pour un Savant des plus illustres , l'a
 „ défendue avec beaucoup de vivaci-
 „ té contre ceux qui prétendoient la flé-
 „ trir.

„ APRES cela , n'est-il pas ridicule
 „ qu'*Hipparkia* veuille comparer sa réputa-
 „ tion avec la mienne ? Ignore-t-elle ce
 „ qu'on pense d'elle dans le monde ?
 „ Souffrez , Equitables Ondins , que je
 „ vous rappelle quelques circonstances de
 „ la Vie de cette prétendue Philosophe.
 „ Etant jeune , elle feignit d'être fort é-
 „ prise des charmes du Cinique *Cratès* ,
 „ l'hom-

„ l'homme le plus laid , & le plus mal
 „ fait de la Grece. Ce fut en vain que
 „ ses parens firent ce qu'ils purent pour
 „ la détourner de choisir un tel époux, la
 „ liberté, dont elle esperoit de jouir en
 „ vivant à la manière des Ciniques , l'em-
 „ porta sur toutes les représentations. El-
 „ le obtint enfin le consentement de sa
 „ famille , & montra , dès le moment
 „ qu'elle eut donné la main à Cratès ,
 „ plus de hardiesse & plus de fermeté dans
 „ les actions les plus infames, que Dio-
 „ gene n'en auroit pû témoigner lui-mê-
 „ me. Son nouveau mari la conduisit sous
 „ le Portique ; & ce fut-là qu'il consom-
 „ ma son mariage. Sans un de ses amis ,
 „ qui eut la charité de les couvrir de son
 „ manteau, le Public auroit eu la Comé-
 „ die en entier : mais cela sans doute n'eût
 „ pas fait rougir *Hipparkia* : elle ne con-
 „ noissoit pas la honte , elle étoit plus
 „ faite au crime, que ceux qui n'admet-
 „ toient aucune Divinité. Se trouvant
 „ dans un repas chez Lisimachus avec l'A-
 „ thée Théodore , il ne tint pas à elle
 „ qu'elle ne donnât avec lui une scène
 „ pareille à celle qu'elle avoit représen-
 „ tée sous le Portique. Cet Athée eut
 „ plus de pudeur qu'elle ; car après avoir
 „ poussé les choses fort loin, il ne put se
 „ résoudre à les terminer aux yeux du
 „ Public.

„ Vous voyez , Hauts & Fluides On-
 „ E 5 „ dins,

„ dins, un échantillon de ce que les Au-
 „ teurs de tous les tems ont écrit des
 „ mœurs d'*Hipparkia*. Elle mourut dans
 „ les sentimens où elle avoit vécu. Jugez,
 „ si aiant tenu une pareille conduite, el-
 „ le a bonne grace de vouloir s'égalér
 „ à une Sainte, qui tient une place dis-
 „ tinguée dans le Bréviaire Romain. „

LORSQUE la Courtisane *Marie* eut
 cessé de parler, *Hipparkia* lui répondit a-
 vec un ris moqueur : „ Vous ne vous
 „ plaindrez pas sans doute que je vous
 „ aie interrompue dans le récit de vos
 „ loüanges. Je vous avoue qu'il m'a beau-
 „ coup amusé : mais vous devriez moins
 „ me reprocher d'avoir suivi les maximes
 „ des Ciniques ; car il me paroît que ,
 „ sans être attachée à la Secte de ces Phi-
 „ losophes, vous les pratiquiez aussi au-
 „ thentiquement que moi. La *Légende*,
 „ qui fait mention de vos vertus, & dont
 „ vous vous glorifiez tant, nous apprend
 „ qu'ayant un jour passé dans un bateau
 „ une rivière, & n'ayant point d'argent
 „ pour paier les bateliers, vous leur of-
 „ frîtes l'usage de vous-même pour les sa-
 „ tisfaire.

„ Vous me direz peut-être qu'on n'est
 „ obligé d'acquitter ses dettes, qu'avec les
 „ espèces dont on est en possession ; &
 „ que ne trouvant pas un sou dans votre
 „ bourse, vous pratiquâtes le Proverbe
 „ qui dit, *qu'on doit paier en chair, lors-*
 „ qu'on

„ qu'on ne le fait point en argent. Mais, vous
 „ me permettrez de vous dire que je crois
 „ qu'il y avoit beaucoup plus d'avarice,
 „ que d'indigence dans votre procédé.
 „ Comment étoit-il possible qu'une aussi
 „ riche Dame que vous l'étiez, n'eût pas
 „ la moindre petite monnoie à sa disposi-
 „ tion ? Cela ne peut s'accorder avec ce
 „ que racontent vos Historiens. Ils affû-
 „ rent que vous aviez plusieurs amans ex-
 „ cessivement riches, qui vous combloient
 „ de présens. Vous ne sauriez disconve-
 „ nir que lorsque vous sortîtes de cette
 „ Eglise où vous eûtes cette conversation
 „ avec une image qui vous donna de fort
 „ bons conseils, vous ne fussiez couverte
 „ de bijoux ; car tous les Ecrivains de
 „ vos hauts faits assûrent que vous déchi-
 „ râtes vos plus beaux vêtemens, que
 „ vous arrachâtes vos perles & vos dia-
 „ mants, & que vous les donnâtes aux
 „ pauvres. Hé quoi ! Une Dame aussi
 „ bien nippée n'avoit pas un sou dans sa
 „ poche ! cela est incompréhensible. En
 „ tout cas, ne valoit-il pas mieux don-
 „ ner quelqu'un de vos bijoux à ces ba-
 „ teliers, que de recourir à l'offre que
 „ vous leur fîtes ? Convenez de bonne
 „ foi que vous aimiez mieux user du pri-
 „ vilège des Philosophes Ciniques, que
 „ de mettre la main à la bourse. La Po-
 „ litique n'étoit pas mauvaise : je ne la
 „ condamne pas ; & je sçais qu'elle est au-
 „ jour-

„ jourd'hui fort approuvée des Filles
 „ d'Opéra. Mais je trouve seulement mau-
 „ vais , qu'après l'avoir assez heureuse-
 „ ment mise en pratique, vous la blâmiez
 „ avec tant de hauteur.

„ JE viens à présent à votre Canonisa-
 „ tion & à votre *Légende*, dont vous croiez
 „ que tous les gens pieux soient fort in-
 „ fatués. Il est vrai que dans un tems d'i-
 „ gnorance , où la superstition rendoit
 „ croiables les choses les plus extraordi-
 „ naires , les Moines s'aviserent de vous
 „ faire canoniser. Vous fûtes donc alors
 „ placée au nombre des Saintes. Mais
 „ dans les suites , lorsque le bon sens &
 „ la raison recouvrèrent leurs droits , on
 „ attaqua de tous côtés votre chere *Lé-
 „ gende*. Les Savans s'en servirent pour
 „ autoriser les reproches sanglans qu'ils
 „ firent aux Papes, & vous servîtes plus
 „ d'une fois de prétexte aux Luthériens
 „ & aux Calvinistes, pour rejeter tout
 „ ce qu'on racontoit des Saintes de votre
 „ espèce *.

„ JE

* *Vitas Sanctorum sic descripserunt Pontificii , quasi propositum eis fuisset eos deferre populo , & exhibilandos proponere. Mariam Aegyptiacam perhibent , cum non haberet unde Naulum solveret , voluisse facere Nautis corporis sui copiam , ut quod non habebat in aëre , lueret in corpore. Petrus Molinæus ; in Hiperaspiste ad vers. Silvestrum Petram Sanctam , pag. 46.*

CABALISTIQUES, *Lettre VII.* 77.

„ JE vous parle sincèrement & sans
 „ passion. Votre réputation n'est guères
 „ mieux établie aujourd'hui, que la mien-
 „ ne : on nous regarde chez les gens sen-
 „ sés à peu près sur le même pied. S'il
 „ avoit pris fantaisie à quelque Pape de
 „ me canoniser, je n'eusse guères pû ser-
 „ vir de Patrone qu'aux femmes qui se fi-
 „ gurent qu'en se mettant dans la classe
 „ des Esprits forts, elles acquièrent le
 „ droit de faire cocus leurs maris, sans
 „ qu'ils soient en droit de s'en plaindre :
 „ & quant à vous, ma chere Egyptienne,
 „ malgré votre *Légende*, il faut désormais
 „ que vous vous retranchiez à n'être in-
 „ voquée que par quelques Comédiennes
 „ furannées, ou par quelques vieilles Fil-
 „ les d'Opéra. Ce n'est pas-là un fort
 „ grand avantage, & votre réputation
 „ n'est pas à beaucoup près aussi brillante
 „ que vous vous l'imaginez. Pensez-vous
 „ qu'il ne me soit pas incomparablement
 „ plus fâcheux de voir mon portrait dans
 „ le cabinet d'une Savante, qu'à la ruel-
 „ le du lit d'une antique pécheresse, qui
 „ ne vous invoque que par rapport à la
 „ conformité qu'elle a eue avec vous ?
 „ Elle vous place avec plaisir en Pa-
 „ radis, parce qu'elle espère qu'après
 „ s'être aussi bien divertie que vous dans
 „ ce monde, elle aura aussi avec vous
 „ le même bonheur dans l'autre.

„ QUANT aux jeûnes imaginaires, que
 „ vos

„ vos Historiens assurent avec beaucoup
 „ de confiance que vous observâtes dans
 „ le désert , vous nous dispenserez bien
 „ d'y ajouter foi , aussi-bien qu'aux Pages
 „ célestes par lesquels vous fûtes servie
 „ pendant trente ans , & aux deux Lions ,
 „ qui après votre mort vinrent creuser
 „ une fosse pour y enterrer votre corps .
 „ Ces pages-là , tout Anges qu'ils étoient ;
 „ n'étoient guères bien appris , & obser-
 „ verent bien peu les règles de la bien-
 „ séance envers vous , puisqu'ayant assisté
 „ à votre trépas , ils vous laisserent sans
 „ vous inhumér à la merci des Brutes .
 „ Voilà , je l'avoue , des domestiques bien
 „ insensibles , & bien peu attachés à leur
 „ maîtresse . Quoi ! pendant trente an-
 „ nées , ils sont à vos gages , & dès que
 „ vous êtes morte , ils ne daignent pas
 „ vous rendre les honneurs funébres ! Il
 „ faut en vérité que les Serviteurs céles-
 „ tes ne soient guères compatissans , &
 „ aient le cœur plus dur , non-seulement
 „ que les plus vils esclaves , mais même
 „ que les bêtes féroces qui vous en-
 „ terrerent .

„ PEUT-ÊTRE direz-vous que je n'ai
 „ point encore oublié mon ancienne ma-
 „ nière de plaisanter , & qu'il est aisé de
 „ voir que je mords comme une Cinique ,
 „ ou plutôt comme l'animal même de qui
 „ ma Secte a tiré son nom . Vous en pen-
 „ serez tout ce qu'il vous plaira ; mais de
 „ quel-

„quelque façon que je dise les choses
„que je vous reproche, elles n'en sont
„pas moins véritables. „

T'E voilà présentement instruit, sage & savant Abukibak, des raisons réciproques de ces deux femmes pour autoriser leurs prétentions. Nos sages Supérieurs n'ont point encore voulu décider leur différend, & tu les obligeras beaucoup de vouloir les aider de tes profondes lumières.

J'E te salue, sage & savant Abukibak, en *Jabamiab*, & par *Jabamiab*.

LETTRE HUITIÈME.

Le Silphe Oromasis, au sage Cabaliste Abukibak.

D'EUIS que j'ai reçu ta dernière Lettre, sage & savant Abukibak, j'ai parcouru, comme tu le souhaitois, toutes les vastes régions aériennes. Mes recherches ont été absolument inutiles ; & je n'ai pu découvrir parmi les Ames bienheureuses, qui, dégagées des liens du corps, vivent dans l'Empire des *Silphes*, aucune de celles dont tu voudrois savoir la demeure. Il faut que tu ordonnes aux *Gnomes* & aux *Ondins* de t'informer de leur sort ;

fort ; car eux seuls peuvent t'en apprendre des nouvelles. Je te jure foi de *Silphe*, qu'il n'y a parmi nous autres heureux habitans des airs , aucun Esprit qui ait autrefois animé le corps d'un Procureur. A peine , dans la perquisition exacte que j'en ai faite , ai-je trouvé quelques Ames d'Avocats. Celles même des Magistrats y sont en très petit nombre ; & les gens , qui pendant leur vie ont occupé des emplois de Judicature , sont rarement après leur mort assez purs pour venir habiter dans les airs , en attendant le grand Jour où toutes les Créatures paroîtront au pied du Trône du Souverain Juge de l'Univers , pour ouïr l'Arrêt de leur bonheur ou de leur anéantissement.

DANS toutes les nouvelles régions que j'ai parcourues , lorsque je demandois aux Ames que je rencontrois , s'il n'y en avoit point quelqueune parmi elles qui eût animé le corps d'un Procureur , elles frémissaient toutes à ce nom , & paroissoient aussi indignées de ma demande , que si j'eusse profané le sacré mot cabalistique *Nebmamiab*. Leur silence me tenoit lieu de réponse ; & je perdois toute espérance de savoir la raison de leur indignation , lorsque je rencontrai l'Ame d'un Magistrat , qui me parut moins surprise que les autres de ma question.

„ LES

„ LES gens que vous cherchez, me dit-
 „ il, n'habitent point ce délicieux séjour.
 „ Ils ont leur demeure chez les *Gnomes*
 „ & les *Ondins*, au fond des mers, ou dans
 „ le centre de la terre. Vous ignorez
 „ sans doute quel a été leur profession
 „ pendant leur vie, puisque vous pensez
 „ qu'on puisse en trouver quelqu'un au
 „ nombre des heureux citoyens des airs.
 „ Jamais Procureur n'est venu souiller
 „ la pureté de ces lieux par sa présen-
 „ ce. „

Vous me paroissez, répondis-je à l'Ame
 de ce Magistrat, beaucoup moins supersti-
 tieuse que les Ames auxquelles je me suis adres-
 sé jusqu'à présent. Il me sembloit qu'elles
 crussent qu'il y avoit quelque crime à m'ap-
 prendre ce que je leur demandois. Je ne com-
 prens point pourquoi elles affectoient d'avoir
 plus d'horreur pour les Procureurs, que vous
 ne paroissez en avoir.

„ LA raison, repliqua le Magistrat, qui
 „ me les rend moins odieux, c'est que je
 „ leur ai de grandes obligations & que
 „ sans eux peut-être n'aurois-je point été
 „ digne après ma mort d'habiter dans
 „ l'empire des airs. „ Ce que vous méditez-là;
 repliquai-je, me paroît extraordinaire. Com-
 ment pouvez-vous être redevable de votre bon-
 heur à d'aussi méchantes gens qu'on les croit
 communément? „ C'est, répondit l'Ame,
 „ par les soins que j'ai pris de punir leurs
 „ friponneries, de m'opposer à leurs ra-

„ pines , & de défendre la Veuve & l'Or-
„ phelin contre leurs ruses & leurs malver-
„ sations.

„ PENDANT trente ans que j'ai été
„ Conseiller au Parlement de Paris , ma
„ plus grande & ma plus sérieuse occupa-
„ tion étoit de tâcher à découvrir les fri-
„ ponneries des Procureurs. Dès que je
„ m'appercevois de quelqu'une , j'en fai-
„ sois punir l'auteur avec beaucoup de
„ sévérité. Il n'y avoit presque aucun
„ jour , où je ne trouvasse une ample
„ matière à exercer mon zèle. La Justi-
„ ce divine m'en a tenu compte , & en
„ mourant , mes fautes m'ont été pardon-
„ nées , en faveur de mon attention à
„ châtier les Procureurs. Vous voyez
„ donc que je ne dois point avoir hor-
„ reur , comme les autres Ames , d'en en-
„ tendre parler , puisque s'il n'y en a-
„ voit jamais eu , je ne jouïrois pas , se-
„ lon toutes les apparences , du bon-
„ heur de vivre parmi les habitans de
„ l'air.

„ Je veux, continua l'Ame du Magistrat ,
„ vous apprendre ce qui m'arriva au sor-
„ tir de l'autre Monde. Dès que je fus
„ mort , mon Ame s'éleva jusqu'à la ré-
„ gion du feu. Là , je trouvai deux An-
„ ges , qui devoient me servir , l'un d'A-
„ vocat , & l'autre d'Accusateur. Le der-
„ nier , élevant sa voix , commença à por-
„ ter jusqu'au pied du Trône du Souve-
„ rain

„ rain Juge toutes mes iniquités; & quoi-
 „ qu'il y eût encore des millions de lieux
 „ de l'endroit où j'étois à celui qu'habite
 „ la Divinité immense & suprême, il se
 „ fit aisément entendre à elle. Il préten-
 „ doit que je devois être privé de la com-
 „ pagnie des citoïens de l'air, à cause des
 „ desordres de ma jeunesse. Il me repro-
 „ choit de m'être livré à des plaisirs cri-
 „ minels, de m'être plû pendant long-tems
 „ dans l'esclavage des femmes, & de m'é-
 „ tre abandonné à la colère, à la vanité,
 „ & à la présomption. Sur ces accusa-
 „ tions, je me comptois déjà relegué par-
 „ mi les *Gnomes*, ou tout au plus parmi
 „ les *Ondins*, lorsque mon Avocat prit
 „ ainsi ma défense. *Il est vrai*, dit-il,
 „ *qu'il a été sujet à des faiblesses humaines;*
 „ *mais il les a réparées par les soins qu'il a*
 „ *pris dans l'administration de la Justice.*
 „ *Pendant le cours de sa Magistrature, il a*
 „ *fait punir quatre-vingt Procureurs, empê-*
 „ *ché la ruine de deux cens orphelins, & de*
 „ *trois cens veuves. Que dis-je, de trois cens*
 „ *veuves? d'un million de personnes; chaque*
 „ *Procureur, dont il a arrêté les malversa-*
 „ *tions, eût pu lui seul ruiner un Roïaume*
 „ *entier. Est-il rien de plus grand, de plus*
 „ *sage, de plus utile, que de mettre un frein*
 „ *à l'avarice insatiable des fils avides de l'af-*
 „ *freuse chicane? S'il se trouvoit dans un Etat*
 „ *deux cens Magistrats qui eussent cette at-*
 „ *tention, n'y verroit-on pas bien-tôt renaitre*

„ un Siècle d'Or ? Otez les Procureurs du
 „ Monde, vous en ôtez les dissensions & les
 „ procès. Or, n'est-ce pas prendre un moyen
 „ certain pour les détruire, que celui de les
 „ empêcher de voler ? Un Magistrat, attentif
 „ à punir leurs ruses, est lui seul aussi utile,
 „ que trente Manéchauffées vigilantes & acti-
 „ ves. L'on peut venir à bout d'assurer la
 „ tranquillité & la liberté des grands chemins
 „ par une exacte recherche des voleurs & des
 „ assassins : mais on ne peut se flatter de pou-
 „ voir établir la même sûreté dans les études
 „ des Procureurs. En général, ces gens-là
 „ sont nés pour être fripons : c'est-là leur ca-
 „ ractère indélébile. On est bien convaincu
 „ de cette vérité sur la terre : & voici de quel-
 „ le manière les apostropha le Premier Prési-
 „ dent d'un Parlement célèbre * : Procu-
 „ reurs, tâchez de devenir honnêtes gens ;
 „ ou bien, si la chose est impossible, ef-
 „ forcez-vous de friponner un peu moins.
 „ Donnez au moins à vos Parties le tems
 „ de respirer, & ne les égorgez point.
 „ Après les services que l'Âme de l'Accusé a
 „ rendus à la Justice, & le bon exemple qu'il
 „ a donné aux autres Magistrats, peut-on lui
 „ con-

* M A R I N, Premier Président au Parlement
 de Provence. Ses bons mots & ses plaisanteries
 lui devinrent funestes, & lui firent ôter sa
 charge.

„ contester de jouir de la compagnie des habi-
 „ tans de l'air? „

„ MON Avocat aiant cessé de parler ,
 „ mon Accusateur voulut réfuter ce qu'on
 „ venoit de dire à mon avantage. Mais
 „ dans le même moment la Divinité fit
 „ entendre sa voix majestueuse. Que l'A-
 „ me , dit-elle , présentée au pied de mon Tré-
 „ ne , pour y entendre prononcer son Jugement ,
 „ reste dans les airs. Ma clémence lui par-
 „ donne ses fautes , en faveur des soins qu'elle
 „ a pris de défendre la Veuve , l'Orphelin , &
 „ tout le Public , contre les malversations &
 „ les pillages des Procureurs. Et je déclare
 „ que tous les Magistrats , qui agiront ainsi
 „ que lui , trouveront en moi un Juge indul-
 „ gent.

„ A ces mots , je me prosternai hum-
 „ blement pour adorer le Tout-Puissant ,
 „ & lui rendre graces de sa bénignité. A-
 „ près quoi , l'Ange qui m'avoit servi d'A-
 „ vocat , me conduisit lui-même en ces
 „ heureux Climats , où je resterai , ainsi
 „ que vous savez , jusques au grand Jour ,
 „ auquel la Divinité rappellera tous les
 „ Justes dans son sein. „

CE récit achevé , l'Ame de ce sage &
 heureux Magistrat , me conseilla de ne point
 continuer ma recherche , & s'envola à trois
 cens lieues de là , pour aller voir celle du
 Chancelier de l'Hôpital avec laquelle elle
 étoit unie d'une très étroite affection , &
 qui tient , ainsi que tu le sçais , sage & sa-

vant Abukibak, un rang très distingué parmi les fortunés habitans de l'empire des airs.

Je suis très mortifié de n'avoir pu t'éclaircir de ce que tu souhaitois d'apprendre. Tu pourrois peut-être en savoir des nouvelles par quelque *Ondin*, ou par quelque *Gnome*. Mais, à mon avis, tu feras mieux de t'adresser d'abord à quelque Diable. Car, il y a toute apparence que des Ames aussi méchantes que celles des Procureurs, ne seroient point assez punies d'habiter au fonds de la mer, ou au centre de la terre. L'Enfer doit être leur véritable séjour. Une raison, qui me le persuaderoit, c'est que les *Gnomes* étant les gardiens des riches métaux & des pierres précieuses, & les *Ondins* des richesses perdues par les mortels, les avares Procureurs trouveroient leurs demeures des séjours délicieux. Peut-être même y introduiroient-ils tôt ou tard l'affreuse chicane avec toutes ses suites, & se rendroient un jour les maîtres de tous leurs trésors.

Je te salue, sage & savant Abukibak, en *Jabamiab*, & par *Jabamiab*.



LETTRE NEUVIEME.

*Le Silphe Oromafis , au sage Cabaliste
Abukibak.*

JE me suis informé , sage & savant Abukibak, selon les ordres que tu m'avois donnés il y a quelque tems, des raisons qui déterminèrent la Divinité à placer FRANÇOIS I, Roi de France, parmi les heureux habitans de l'air. Pour satisfaire plus amplement ta curiosité, j'ai cru devoir m'adresser à ce Roi lui-même, personne ne pouvant mieux m'instruire des faits les plus intéressans, que les deux Anges avoient agités au pied du Trône de la Divinité lors de son Jugement.

IL me dit donc, que lorsqu'il comparut devant le Tout-Puissant pour ouïr l'Arrêt de son sort, il crut pendant quelque tems qu'il seroit fort heureux, s'il n'étoit relegué que parmi les *Ondins*. Il craignit d'être condamné à rester dans les ténébreuses demeures des *Gnomes*, & connut alors, mais trop tard, combien la plupart des louanges qu'on lui avoit données sur la terre, étoient fausses & ridicules. Le discours, que prononça contre lui l'Ange accusateur, lui fit sentir pour la première

fois bien des défauts, qui lui avoient été inconnus jusqu'alors : le portrait , qu'il traça de ses mœurs & de ses sentimens n'étant nullement fardé , lui fit connoître qu'il n'avoit plus affaire avec des Courtifans flatteurs , toujours prêts à déifier les vices des Grands & des Souverains.

„ Vous devez être renvoié dans le sein de
 „ la terre , lui disoit cet Ange accusateur ,
 „ & cela par toutes les raisons qui doivent
 „ faire punir un Prince , peu soigneux du
 „ bonheur & de la tranquillité de ses peuples.
 „ Vous n'avez jamais eu assez de
 „ force & de courage pour vous conduire
 „ par vous-même ; vous avez été livré
 „ pendant toute votre vie aux pernicioeux
 „ conseils de vos Favoris & de vos Maîtresses ,
 „ & quelles sottises ne vous a point
 „ fait faire votre Duchesse d'*Etampes* ! Elle
 „ le donnoit des avis secrets à Charles-
 „ Quint , votre ennemi & votre rival de
 „ gloire , de tout ce qui se déliberoit dans
 „ votre Conseil. La haine de cette femme
 „ contre *Diane de Poitiers* , votre ancienne
 „ Maîtresse , & ensuite celle de votre
 „ fils , a plus fait de mal à la France ,
 „ que la perte de trois batailles. Vous auriez
 „ dû cependant avoir appris à vous
 „ défier des femmes , & le Ciel vous avoit
 „ assez puni de vos débauchés , pour vous
 „ faire réfléchir sur votre conduite criminelle.
 „ Pouvoit-il vous donner une infirmité
 „ , , truç-

„ truction plus salutaire , que la maladie
 „ honteuse , dont le mari de la belle *Fer-*
 „ *roniere* , justement indigné de l'affront
 „ que vous lui faisiez , trouva le moïen de
 „ vous infecter , après l'avoir prise lui-
 „ même dans un mauvais lieu , & l'avoir
 „ donnée à son épouse , qui ne tarda guè-
 „ res à vous la communiquer. Elle en
 „ mourut bien-tôt ; & sans les soins de vos
 „ Médecins , qui ne purent néanmoins
 „ vous guérir qu'imparfaitement , vous ne
 „ pouviez éviter le même sort.

„ U N E leçon , aussi vive & aussi utile
 „ que celle-là , auroit bien dû vous desa-
 „ buser d'un Sexe trompeur , qui vous avoit
 „ causé tant de maux. Mais , bien loin
 „ d'en profiter , non plus que des avis
 „ qu'on vous donnoit , vous continuâtes
 „ votre première manière de vivre ; &
 „ pour contenter plus facilement vos de-
 „ sirs criminels , vous favorisâtes la pas-
 „ sion la plus violente des femmes , en au-
 „ torisant la coutume que prirent les Da-
 „ mes d'aller fréquemment à la Cour. Ce
 „ pernicieux usage , qui prendra toujours
 „ plus de force chez vos Successeurs ,
 „ perdra tôt ou tard les bonnes mœurs
 „ dans tout votre Roïaume : & voici ce
 „ qu'en dira un jour un Courtisan , assez
 „ livré à ses passions pour n'être point ta-
 „ xé de bigoterie. Je veux bien vous
 „ prédire les maux que causera dans la sui-
 „ te votre mauvais exemple ; & cela , dans

„ les mêmes termes qu'il les décrira lorsqu'ils seront arrivés.

„ IL faut avouer , dira-t-il * , qu'avant François I. les Dames n'abordoient , ni ne fréquentoient la Cour , que peu , & en petit nombre. Il est vrai que la Reine Anne commença à faire sa Cour des Dames plus grande que les autres précédentes Reines ; & sans elle , le Roi son mari ne s'en fût guères soucié. Mais , ledit Roi François venant à son Regne , considérant que toute la décoration d'une Cour étoit de Dames , l'en voulut peupler S'il n'y eût eu que les Dames de la Cour qui se fussent débauchées , c'eût été tout un. Mais elles donnoient les exemples aux autres de la France , qui se façonnant sur leurs habits , leurs grâces , leurs façons , leurs danses , & leurs vies , elles se vouloient aussi façonner à aimer & à paillarder , voulant dire par-là : A la Cour on s'habille ainsi , on danse ainsi , on paillarde ainsi. Nous en pouvons aussi faire ainsi.

„ JUGEZ vous-même , continua l'Ange accusateur , par les reproches que vous feront dans les suites les Courtisans les moins scrupuleux , si l'on ne doit pas vous imputer le luxe , la débauche , l'impudicité , & les autres vices qui troublent
„ ront

* Brantome , Mémoires , Tom. I. pag. 277.
§ 280.

„ ront votre Roïaume , & qui regneront
 „ dans la Cour de vos Successeurs. Si vous
 „ vouliez passer pour un Prince pieux , c'é-
 „ toit à rétablir les bonnes mœurs qu'il fal-
 „ loit vous appliquer , & non point à per-
 „ sécuter quelques honnêtes gens , que
 „ vous avez fait bruler sous prétexte qu'ils
 „ étoient Luthériens. Cette conduite me
 „ fournit contre vous de nouvelles accu-
 „ sations , beaucoup plus graves que les
 „ premières.

„ EN EFFET , comment est-ce que vous
 „ pouviez avoir l'audace de condamner un
 „ homme à la mort , sous prétexte qu'il
 „ adoptoit les sentimens de Luther , dans
 „ le tems même que vous vous étiez ligué
 „ avec les Protestans d'Allemagne , & que
 „ vous faisiez tout ce que vous pouviez
 „ pour les secourir ? Ne vous êtes-vous
 „ pas obligé de recevoir le fils aîné du
 „ Duc de Saxe en France , & de lui per-
 „ mettre en particulier l'exercice de sa Re-
 „ ligion ? N'avez-vous pas envoyé cent
 „ mille écus à cet Electeur , & cent mille
 „ autres au Landgrave de Hesse ? Ne vous
 „ êtes-vous pas obligé à secourir ces Prin-
 „ ces ? N'avez-vous pas arraché Genève
 „ des mains du Duc de Savoie ? Et sans
 „ vous , la Métropole du Calvinisme n'eût-
 „ elle pas été renversée ? Pourquoi donc ,
 „ dans le même tems faisiez-vous bruler à
 „ Paris quelques infortunés particuliers ,
 „ parce qu'ils suivoient des sentimens que
 „ vous faisiez triompher dans toute l'Al-
 „ le-

„lemagne? Si vous croïez le Protestan-
 „tisme une erreur dangereuse, vous ne
 „pouviez donc en honneur & en conscien-
 „ce, employer toutes vos forces pour le
 „protéger & pour l'accroître. Si vous
 „pensiez que c'étoit une Doctrine bon-
 „ne, ou tout au moins indifférente, vous
 „étiez plus cruel que les Empereurs Païens
 „qui persécutoient les premiers Chrétiens.
 „Ils ne les condamnoient au dernier sup-
 „plice, que parce qu'ils se figuroient que
 „leurs opinions étoient abominables, per-
 „nicieuses au bien de la Société, & con-
 „traires à la véritable Religion.

„JUGEZ vous-même à présent, si vous
 „êtes digne d'habiter dans les airs avec
 „les heureux *Silphes*, & si ce n'est pas
 „vous imposer une peine bien douce,
 „que de ne vous reléguer que parmi les
 „*Gnomes*. „

LORSQUE l'Ange accusateur eût ainsi
 détaillé les plus notables des fautes qu'a-
 voit commises pendant sa Vie *François I.*
 elles l'accablèrent de douleur. *Hélas !* di-
 soit-il, *qu'un Roi est malheureux au milieu*
des grandeurs qui l'environnent ! Il lui est pres-
que impossible d'appercevoir la véritable justice.
Il prend pour des principes certains & confor-
mes à la droiture & à l'équité, ceux que lui
dictent son amour propre & la trompeuse a-
dulation de ses Courtisans. Pendant qu'il
 faisoit ces tristes réflexions, & qu'il at-
 tendoit avec fraïeur l'Arrêt de sa con-
 damnation, l'Ange protecteur prit sa dé-
 fense,

CABALISTIQUES, *Lettre IX.* 93
fense, & répondit à l'Accusateur en ces
termes.

„ I L est vrai que l'Ame de l'Accusé ne
„ peut être entièrement justifiée des cri-
„ mes que vous lui reprochez : mais , si
„ les vertus dont elle a été douée l'ont
„ emporté de beaucoup sur ses fautes ,
„ n'est-elle pas digne de la miséricorde di-
„ vine ? Le Tout-Puissant ne punit que
„ ceux , dont les vices ont effacé le mé-
„ rite des bonnes actions. *François I.* doit
„ donc par ses excellentes qualités obte-
„ nir le pardon de ses fautes. Quelle gran-
„ deur d'ame ne fit-il pas paroître dans les
„ occasions les plus dangereuses ? Avec
„ quel courage n'affronta-t-il pas les périls
„ les plus grands ? avec quelle fermeté ne
„ soutint-il pas les plus rudes fatigues de
„ la guerre ? La nuit , qui précéda cette
„ fameuse Bataille qui lui couta la liberté ,
„ il n'eut d'autre lit que l'affut d'un ca-
„ non.

„ M A I S la valeur & l'intrépidité de
„ *François I.* n'ont pas été ses plus émi-
„ nentes qualités. Sa bonne foi & sa can-
„ deur ne méritent-elles pas qu'il habite
„ parmi les heureux *Silphes* ? Peut-on pouf-
„ ser plus loin la générosité qu'il l'a fait ,
„ en refusant d'accepter les offres sédui-
„ santes que lui firent les Gantois , & en
„ accordant à *Charles-Quint* la liberté de
„ traverser toute la France , pour aller
„ châtier ces peuples tumultueux , des
„ mou-

„ mouvemens desquels lui *François I.* pou-
„ voit tirer de grands avantages , s'il a-
„ voit eu moins de magnanimité ? Et qui
„ l'empêchoit , lorsque son Ennemi se
„ fut avancé , & comme renfermé dans
„ le milieu de son Roïaume , de l'y faire
„ arrêter , & de se venger ainsi de ses
„ perfidies , de ses trahisons , & de ses
„ fausses promesses , dont il avoit été si
„ souvent le jouët ? Quel plus juste sujet
„ pouvoit-on exiger pour excuser la dé-
„ tention de *Charles-Quint* ? Cependant ,
„ *François I.* ne crut point que le crime
„ d'un autre pût justifier les siens , &
„ il fut religieusement l'esclave de sa pa-
„ role.

„ P A R la manière , dont il s'est com-
„ porté dans une occasion si délicate , par
„ l'exemple qu'il a donné à tous les Prin-
„ ces qui viendront après lui , de ne s'é-
„ carter jamais des règles de l'exacte é-
„ quité , quelque profit qu'ils puissent re-
„ tirer de leur manque de droiture , il doit
„ obtenir le pardon des défauts qu'on lui
„ reproche avec trop d'aigreur. Il s'est
„ laissé tromper , il est vrai , par ses Favo-
„ ris & ses Ministres ; mais il y a plus
„ de bonté que de négligence dans la
„ conduite qu'il a tenue à leur égard. Ne
„ sçait-on pas que la défiance est la derniè-
„ re vertu des grands cœurs ? Un Héros ,
„ incapable de tromper , & qui ne con-
„ noît ni la mauvaise foi , ni le menson-
„ ge ,

„ ge, se persuade avec peine qu'il y ait
 „ des hommes trompeurs, sur-tout par-
 „ mi ceux dont l'extérieur & la politi-
 „ que cachent les fourberies & les ruses.
 „ IL est plus difficile de justifier *Fran-*
 „ çois I. sur la différente conduite qu'il
 „ a tenue envers les Luthériens de son
 „ Roïaume & ceux d'Allemagne. Mais
 „ enfin, la tranquillité qu'il vouloit con-
 „ server dans ses Etats, les troubles &
 „ les divisions dont il voioit toute l'Al-
 „ lemagne remplie, ont pû lui persuader
 „ qu'il devoit éviter avec soin que son
 „ Roïaume ne fût agité par une pareille
 „ guerre de Religion. Il n'étoit point
 „ Théologien : il ne connoissoit pas dans
 „ lequel des deux Partis se trouvoit la
 „ vérité : il suivoit les préjugés qu'il avoit
 „ reçus dans son enfance, & croioit devoir
 „ éloigner tout ce qui pourroit apporter
 „ quelque changement aux anciennes cou-
 „ tumes. Il est vrai qu'il favorisoit en Al-
 „ lemagne les personnes qui professoient
 „ les mêmes opinions pour lesquelles il
 „ en persécutoit d'autres en France ; &
 „ c'est-là une conduite qu'on ne peut en-
 „ tièrement justifier en ne consultant que
 „ l'équité naturelle. Mais, si l'on fait at-
 „ tention que la Politique oblige les Prin-
 „ ces pour leur bien, & pour celui de leurs
 „ Etats, à plusieurs démarches qu'on leur
 „ pardonne, & qu'on n'excuseroit point
 „ dans de simples particuliers, on ne trou-
 „ vera plus que le secours que *François I.*

„ 2

„ a donné aux Protestans Allemands, ait
 „ quelque chose d'incompatible avec la
 „ persécution qu'il faisoit à leurs freres
 „ en France. Il a cru que la tranquillité
 „ & la gloire de son Roïaume demandoit
 „ qu'il agît d'une manière qui paroît ainsi
 „ contradictoire.

„ A U R E S T E , j'oublierois une des plus
 „ grandes qualités de l'Âme du Prince que
 „ je défends, si je ne faisois pas mention
 „ de son amour pour les Sciences. C'est
 „ lui qui les a amenées en France, d'où
 „ elles avoient été bannies depuis long-
 „ tems. Aiant été le pere & le protecteur
 „ des gens de Lettres dans l'autre Monde,
 „ n'est-il pas juste qu'après sa mort il ait
 „ sa demeure avec eux dans les airs? „

A-P E I N E l'Ange protecteur eut-il fini
 ce discours, qu'en faveur des vertus émi-
 nentes qu'avoit eues *François I.* la Divinité
 voulut bien lui pardonner plusieurs défauts
 très considérables, & qu'il obtint d'elle le
 bonheur de demeurer avec nous dans
 l'heureux séjour des *Silphes*.

J E t'ai rapporté fidèlement, sage & sa-
 vant Abukibak, ce que m'apprit cet heu-
 reux Prince. Je souhaite que le récit que
 je t'en ai fait, ait pû te plaire. Toujours
 attentif à remplir les ordres que tu me
 donnes, je n'oublie rien pour me rendre
 digne de l'amitié d'un Sage aussi savant
 que toi.

J E te salue, loüable Abukibak, en *Jaba-
 miab*, & par *Jabamiab*.

L E T-



L E T T R E D I X I E M E.

*Le Silphe Oromafis , au sage Cabaliste
Abukibak.*

SI tous les hommes pouvoient connoître , sage & savant Abukibak , quel est aujourd'hui le sort de bien des gens à qui ils ont accordé après leur mort des honneurs divins , ils seroient surpris de voir que ceux qu'ils considèrent comme des Héros , ont été admis avec bien de la peine au rang des Ames les plus ordinaires. Il n'est personne sur la terre , qui ne regarde *Hercule , Thésée , Romulus* , & quelques autres vagabonds de cette espèce , comme des hommes illustres. Cependant tu sçais , sage & savant Abukibak , que tous ces prétendus Héros ont été condamnés après leur mort à rester dans les sombres demeures des *Gnomes* ; encore ont-ils été heureux de n'être point précipités dans les Enfers.

IL y a quelques jours , que je fus obligé de faire un voyage dans les mines du Potosé ; j'allois y visiter un *Gnome* de ma connoissance. Je rencontrai par hasard *Hercule & Thésée*. Hé bien , dis-je au premier , avouez sincèrement que vous
Tome I. G faites

*fûtes un grand fou pendant votre vie. „ Jo
 „ suis fort éloigné, répondit-il, de vous ac-
 „ corder ce que vous avancez mal-à-pro-
 „ pos. Pouvez-vous appeller fou un hom-
 „ me, qui n'eut d'autre occupation que
 „ celle de défendre les malheureux, de
 „ protéger les orphelins, de secourir les
 „ affligés? On doit me regarder comme
 „ le fondateur de l'Ordre des Chevaliers
 „ errans. C'est à mon exemple, qu'un
 „ nombre de Héros, parcourant le mon-
 „ de, se sont dévoués au service du Pu-
 „ blic. Lorsque j'étois en vie, je valois
 „ moi seul trente Maréchaussées diffé-
 „ rentes, pour assurer la sûreté des grands
 „ chemins. Avez-vous oublié le nombre
 „ de criminels que j'ai punis; & ne vous
 „ souvenez-vous plus que je sacrifiai Bu-
 „ siris, que j'étouffai Anthée, que je tuai
 „ Cycnus, que je brisai la tête à Cerme-
 „ rus? „ *Je conviens*, répondis-je, *que par*
ces actions vous purgeâtes la terre de quelques
Malheureux. Mais il eût été à propos qu'a-
près ces victoires, quelqu'un vous eût envoyé
dans l'autre Monde, pour le repos de beau-
coup d'innocentes gens. Que vous avoit fait
*cet infortuné Prince *, que vous précipitâtes*
dans la mer dans un des accès de votre fu-
reur? En vous rendant la justice que vous
méritez, on peut dire que vous fûtes un grand
brigand, qui en détruisîtes plusieurs autres.
Est-il rien de si plaisant que la conduite que
 vous*

* Iphitus.

vous tintes pour vous purger de ce forfait ? Vous vous engagâtes pour trois ans au service d'Omphale : & à peine êtes-vous vû cette Princesse, que vous en devintes fou. C'étoit sans doute une chose charmante, que de vous voir auprès d'elle une quenouille au côté & un fuseau à la main, filer comme une simple servante. Il falloit que de votre tems, les véritables Héros fussent bien rares, puisqu'on faisoit autant de cas d'un homme qui noïoit ses amis, qui se livroit aux excès les plus criminels, & qui par amour faisoit les extravagances les plus risibles. Si les Poètes, qui sont venus après vous, n'avoient point embelli votre histoire par les faits merveilleux que leur a fournis leur imagination échauffée, je crois que vous n'eussiez guères été estimé par la Postérité. Vous auriez tout au plus trouvé quelques partisans parmi les vagabonds, qui auroient pu vous choisir pour leur patron. Voyez, je vous prie, combien il a été heureux pour vous de vivre dans des siècles barbares. Si vous saviez les qualités qu'il faut aujourd'hui pour former un Héros, vous seriez étonné. „ Comment ! diriez-vous, l'Antiquité m'a rangé avec tant „ de facilité au rang des Dieux ! & les „ hommes sont si difficiles à accorder „ le titre de Héros à des personnes „ dont les qualités du cœur & de l'esprit „ sont aussi éminentes ! Je n'aurois jamais „ pensé que les choses fussent si fort changées. Quoi ! l'encensoir à la main, on „ n'adore pas les Luthéniens & les Condés, „ les



„ les Marlbourougs & les Eugenes , on
 „ épilogue sur la conduite de ces grands
 „ hommes , au travers de leurs vertus
 „ & de leurs talens , on cherche à décou-
 „ vrir leurs foiblesses ! C'est une chose à
 „ laquelle je ne me ferois point attendu.
 „ De mon tems , on prenoit en gros les
 „ actions , on n'avoit garde d'entrer dans
 „ un détail critique. Un homme , qui en
 „ avoit fait cinq ou six belles , quoiqu'il
 „ en eût autant de mauvaises par-devers
 „ lui , étoit assuré d'être placé après sa
 „ mort au rang des Demi-Dieux. Les
 „ Poètes & les Historiens donnoient une
 „ tournure à toutes les actions qui s'op-
 „ posoient à sa déification ; mais les E-
 „ crivains qui vivent aujourd'hui , sont
 „ plutôt des Critiques , que des Panégy-
 „ ristes. Je vois bien actuellement que si
 „ je fusse né dans ces derniers siècles , on
 „ ne m'eût regardé que comme un vaga-
 „ bond. „

HERCULE , sage & savant Abukibak ,
 écoutoit avec peine un discours aussi sin-
 cère , & dont sa vanité étoit mortifiée.
 Il est dur à une personne , que la super-
 stition a divinisée , d'ouïr des vérités qui
 rendent ridicule le culte qu'on lui a ren-
 du. Il gardoit cependant le silence , &
 sembloit céder malgré lui à la force de mes
 raisons , lorsque Thésée , qui crut que sa
 gloire étoit intéressée à défendre celle
 d'Hercule , me dit avec un air piqué :

„ On

„ On doit juger du mérite des hommes
 „ par les tems & les situations. Si Marl-
 „ bouroug & Eugene avoient vécu dans
 „ ces siècles qui produisoient des hommes
 „ d'une taille prodigieuse, qui surpassoient
 „ en force tous les mortels, & qui n'em-
 „ ploioient les dons qu'ils avoient reçus de
 „ la Nature, qu'à persécuter les voyageurs,
 „ à détrousser les Marchands, à violer les
 „ femmes qu'ils pouvoient surprendre ; si,
 „ dis-je, Marlbouroug & Eugene eussent
 „ vécu dans ces tems-là, ils auroient été
 „ beaucoup moins utiles aux hommes,
 „ que des gens tels qu'Hercule, & j'ose
 „ dire tels que moi. Car il ne s'agis-
 „ soit point alors de savoir commander
 „ une armée de cent mille combattans ;
 „ mais il falloit lutter & se battre corps
 „ à corps avec un Géant, ou quelque
 „ Monstre qui désoloit lui seul toute une
 „ contrée. Dans le voyage que je fis de
 „ Trezene à Athenes, où je tâchai d'imi-
 „ ter les glorieux faits d'Hercule, j'acquis
 „ plus de gloire que tous les Héros de
 „ ces derniers tems, puisque je ne fus re-
 „ devable de mes victoires qu'à moi seul.
 „ Dans les combats que je livrai, je n'eus
 „ d'autre second que ma valeur & ma pru-
 „ dence. En passant par les terres d'Epi-
 „ daure, je vainquis le Géant Peripetès,
 „ qu'on appelloit le Porteur de Massue. Il
 „ eut l'insolence de vouloir m'arrêter : sa
 „ mort me vengea de son insolence. En

„ traversant l'Isthme de Corinthe, je pu-
 „ nis Sinnis, le Ploëur de pin, de la mê-
 „ me manière dont ce cruel Géant faisoit
 „ mourir les malheureux qui tomboient
 „ en sa puissance. Quand il avoit vaincu
 „ quelqu'un, il courboit deux pins, atta-
 „ choit à chacun un bras & une jambe, &
 „ laissant ensuite retourner ces arbres dans
 „ leur état ordinaire, il écarteloit ainsi
 „ les misérables voyageurs. A Crommion,
 „ je tuai une laïe, qui ravageoit tout le
 „ territoire. Près des frontières de Mé-
 „ gare, je défis Scirion, & le précipitai
 „ du haut des rochers dans la mer. Ce
 „ fier Géant présentoit ses pieds aux é-
 „ trangers, leur ordonnoit de les laver; &
 „ tandis qu'ils étoient occupés à cette
 „ fonction servile, il les pouffoit & les
 „ précipitoit du haut de ces rochers. En
 „ passant à Hermione, je fis mourir le
 „ Géant Damastès, qu'on appelloit Pro-
 „ custe. Ce cruel avoit plusieurs lits dans
 „ sa maison; & lorsqu'un hôte arrivoit
 „ chez lui, il le forçoit de s'égalier à la
 „ mesure de ses lits. S'il étoit grand, il
 „ le faisoit coucher dans un fort petit, &
 „ lui coupoit les jambes. S'il étoit d'une
 „ taille médiocre, il le plaçoit dans un
 „ grand, & lui étendoit les jambes jusqu'à
 „ la mesure prescrite. Je couchai ce Mon-
 „ tre de cruauté dans un lit fort court,
 „ & d'un coup de mon épée je lui coupai
 „ les deux jambes. Mais la plus glorieu-

„ se

„ se de mes actions est celle d'avoir vain-
 „ cu le Minotaure de Crete, & délivré
 „ Athenes du Tribut qu'elle paëoit à Mi-
 „ nos. Je passai dans la Crete; & mal-
 „ gré les détours du Labyrinthe, je vain-
 „ quis le Monstre à qui les infortunés
 „ Athéniens servoient de pâture, & j'ex-
 „ posai généreusement ma vie pour garan-
 „ tir celle de mes concitoyens. Si vous
 „ trouvez qu'un si grand nombre d'actions
 „ généreuses ne méritent pas d'obtenir un
 „ rang parmi les Héros les plus distingués,
 „ je ne sçais quels sont les hommes que
 „ vous voudrez y placer. „

THESEE, en me parlant ainsi, sage &
 savant abukibak, s'applaudissoit de ses
 triomphes: il croioit que j'allois avouer
 que j'avois eu grand tort de le compa-
 rer, lui & Hercule, à des vagabonds,
 lorsque je lui dis en riant: *Examinons un
 peu, Seigneur Thésée, en détail tous les
 hauts faits dont vous vous vantez si fort;
 & nous les apprécierons à leur juste prix.*

CETTE prétendue victoire contre le Géant
 Peripetès ressemble fort au recit de celles que
 l'Arieste raconte de Roland. Les hommes au-
 jourd'hui ne se paient plus de chimères: ils
 savent que de votre tems il n'y avoit plus de
 Géans sur la terre, & que tous ces hommes
 d'une taille monstrueuse n'ont existé que dans
 l'imagination des Poètes & des Historiens qui
 ont écrit vos actions. Ainsi, cette gran-
 de victoire contre Peripetès peut être regar-
 dée avec assez de justice comme un combat

fort ordinaire entre deux grands vauriens.

QUANT à celle que vous remportâtes sur Sinnis , si de votre tems il y avoit eu une justice aussi sévère & aussi bien établie qu'elle est à présent , elle eût dû vous faire pendre. Est-il rien de si effroiable que de violer une fille , après avoir tué son pere ?

J E viens à la laïe , que vous fîtes périr près des frontières de Mégare. Si pour avoir tué un sanglier , on plaçoit un homme parmi les Héros , il y auroit dans tous les siècles , dans la seule Europe , huit ou neuf cent mille chasseurs qui prétendroient être dignes de cet bonheur.

I L en seroit de même , si pour avoir précipité un homme dans la mer , on obtenoit ce glorieux titre. Tous les lutteurs , tous les porte-faix , enfin tous les gens à qui la Nature a accordé une grande force , prétendroient qu'on dût les ranger parmi les hommes illustres.

QUANT au supplice dont vous punîtes Procuste , c'est la meilleure action que vous ayez faite de votre vie. Cependant , il y entre quelque chose de cruel & de barbare. Vous deviez le tuer en Héros , & non point en bourreau. Cette cérémonie d'attacher un homme sur un lit , & de lui couper ensuite les deux jambes , ne convient point à un grand courage , qui ne peut se résoudre à donner la mort à un ennemi désarmé , à plus forte raison à un homme lié & hors d'état de faire la moindre résistance.

LA mort du Minotaure de Crete , que vous citez comme la plus belle de vos actions , fut suivie de tant de mauvaises , que la gloire que vous

vous en auriez pu obtenir a été flétrie entièrement. D'ailleurs, quel grand effort fîtes-vous de vaincre ce Monstre ? C'étoit à Ariane que vous fûtes redevable de votre victoire. Pour prix de ses bienfaits, après l'avoir enlevée de chez elle, vous la laissâtes dans une île déserte, & vous débauchâtes Phedre sa sœur.

NE voilà-t-il pas de beaux exploits, & bien dignes d'immortaliser le nom de celui qui les a faits ? Je m'étonne que vous ne comptiez pas parmi les choses qui doivent vous acquérir une réputation immortelle, d'avoir enlevé Helene lorsqu'elle étoit encore dans l'âge le plus tendre, & entrepris de ravir la femme d'un Souverain, après vous être introduit chez lui sous le titre d'ami. Il n'en couta pour cette dernière aventure, que la vie de votre ami Piritboüs. Mais si justice vous eût été faite, vous auriez essuïé le même sort que lui ; & parmi les brigands, que vous vous vantez d'avoir punis, il n'en est aucun dont il eût été plus à propos de purger la terre. En vérité, je trouve qu'il est assez surprenant qu'un homme, qui de gaieté de cœur violoit les femmes, & les enlevait à leurs époux, se donne pour un Héros & pour le défenseur de la sûreté publique.

MES discours, sage & savant Abukibak, ne plurent point à Hercule, ni à Thésée : mais ils pourront peut-être t'amuser ; toi, qui connois combien la plupart des hommes que l'Antiquité a placés au nom-

bre des Héros & des Demi-Dieux, étoient indignes de ce rang.

J E te salue, loüable Abukibak, en *Jabamiab*, & par *Jabamiab*.



LET TRE O N Z I E M E.

*L'Ondin Kacuka , au sage Cabaliste
Abukibak.*

P U I S Q U E les conversations des Ames, qui sont condamnées à rester dans nos humides séjours, servent quelquefois à ton amusement, sage & savant Abukibak, je te ferai aujourd'hui le récit de celle dont j'ai été le témoin entre *Ignace de Loïola* & *Luther*.

J E ne comprends point, disoit le *Pélage Espagnol* à l'*Augustin Allemand*, comment vous eûtes l'audace de pouvoir vous élever contre le Pape, votre légitime Souverain. Quant à moi, tant que j'ai vécu, j'ai eu pour un souverain Pontife un respect si parfait, que s'il m'avoit ordonné de m'exposer pendant un orage aux flots impétueux de la mer, sur le plus léger & le plus petit esquif, je n'eusse pas balancé un seul instant à lui obéir.

„ Ce que vous me dites-là, répondit
„ Luther, est une preuve essentielle de
„ l'espèce de Fanatisme, dont vous fûtes
„ at-

„ attaqué pendant les trois quarts de vo-
 „ tre vie. Je ne m'étonne pas si vous vous
 „ déclarâtes partisan si zélé de l'obéissance
 „ qu'on doit à la Cour de Rome , puisque
 „ vous saviez que sans son autorité, les
 „ extravagances que vous faisiez, au lieu
 „ de vous conduire à être déifié , n'au-
 „ roient servi qu'à vous rendre ridicule ,
 „ non seulement aux personnes raisonna-
 „ bles qui vivoient de votre tems, mais
 „ encore à toutes celles qui dans les sui-
 „ tes auroient eu quelque idée de vos fo-
 „ lies. Dites-moi, je vous prie, n'avez-
 „ vous pas bien des obligations à la Cour
 „ de Rome ? Elle vous a canonisé pour
 „ les mêmes extravagances , qui ont ren-
 „ du Dom Quichotte si ridicule & si co-
 „ mique.

„ Vous souvient-il qu'une nuit, dans
 „ un des accès de votre Fanatisme, vous
 „ sortîtes de votre lit en chemise, & que
 „ dans ce galant équipage vous étant prof-
 „ terné devant une image de Notre-Da-
 „ me, vous la priâtes instamment de vou-
 „ loir bien vous recevoir pour son Che-
 „ valier ? Si l'on en croit vos disciples *,
 „ l'image fut sensible à votre prière. Elle
 „ vit avec plaisir la gloire qu'elle alloit
 „ acquérir par les hauts faits d'un aussi il-
 „ lustre

* Ribadeneira, *Vita Ignatii Loyolæ*, Cap. I.
 Orlandini Hist. Soc. Jësu , Lib. I. Num. XII.

„ lustre Chevalier ; elle vous lorgna amour-
 „ reusement , & au mouvement de ses yeux
 „ la maison trembla , & on entendit un
 „ bruit étonnant dans la chambre , & tou-
 „ tes les vitres des fenêtres furent fracas-
 „ sées. Il est vrai qu'Orlandin prétend
 „ que ce tapage & ce desordre furent
 „ moins causés par le tendre regard de vo-
 „ tre Dame , que par le Diable qui vous
 „ dit un éternel Adieu. Il falloit apparem-
 „ ment que ce fût la présence de cet Es-
 „ prit de ténébres , qui empêchât l'image
 „ de vous montrer toute l'étendue de sa
 „ reconnoissance ; car dès qu'il fut sorti
 „ de la chambre par un des carreaux rom-
 „ pus , ainsi que le Diable Asmodée par
 „ l'ouverture que l'écolier fit à sa bouteil-
 „ le , elle vous présenta son fils qu'elle te-
 „ noit en son giron , & vous encouragea
 „ fort à suivre votre premier projet. Vous
 „ lui obéîtes exactement ; & depuis votre
 „ voyage à Mont-Serrat , jusqu'à ce que
 „ vous vous fûtes établi à Rome , vous
 „ fîtes tant de sottises , & vous donnâtes
 „ tant de marques d'égarement , qu'il est
 „ peu de gens de bon sens , qui ne pré-
 „ vissent que pour vous empêcher d'être
 „ renfermé dans les Petites-Maisons , il
 „ ne vous restoit que le seul parti de fai-
 „ re approuver toutes vos extravagances
 „ par la Cour de Rome , en instituant une
 „ Société , toujours prête à combattre a-
 „ veuglément en faveur de cette même
 „ Cour

„ Cour, à laquelle vous deveniez aussi re-
 „ devable qu'elle vous l'étoit. „

IL est aisé, répondit Ignace, d'apperce-
 voir dans vos discours ce fiel & cette aigreur
 qui se font sentir dans vos Ouvrages. Si j'ai
 donné dans un excès vicieux, en accordant trop
 de pouvoir à la Cour de Rome, à quelle ex-
 trémité ne vous êtes-vous pas porté, en voulant
 totalement le lui ôter? Vous avez causé le Schis-
 me le plus pernicieux qu'il y ait eu dans la Re-
 ligion; vous avez occasionné par vos nouvelles
 opinions des guerres sanglantes, qui pendant
 plus d'un siècle ont déchiré l'Europe entière.
 N'auriez-vous pas mieux fait de vivre tran-
 quille dans votre Couvent de Wittenberg, &
 de vous y amuser à boire copieusement, ainsi
 qu'on vous accuse d'avoir fait pendant tout le
 cours de votre vie? Si vous aviez eu le don
 des Miracles, je ne doute pas que pour persua-
 der vos nouveaux Sectateurs, vous n'eussiez
 changé en fontaines de vin toutes celles de la
 Saxe. Vous auriez retiré une grande utilité
 de ce prodige, & ce terrible verre que vous vui-
 diez d'un seul trait, n'eût plus fait renchérir
 dans le País votre liqueur favorite. Alors,
 vous eussiez pu chanter, sur l'air des Hymnes
 que vous disiez autrefois dans votre Couvent,
 cette chanson bachique que vous composâtes sur
 l'air d'un Cantique de l'Eglise. N'est-il pas bien
 digne d'un homme qui s'érige en Réformateur,
 de faire des chansons qu'on pardonneroit à pei-
 ne à un jeune Poète débauché? Vous vous sou-
 venez sans doute de cette Ode bachique, dans
 laquelle vous disiez :

Si

Si Vino te impleveris,
 Dormire statim poteris;
 Et post Somnum, Venterculum
 Vino implere iterum:
 Nam Alexandri Regula
 Præscribit hæc Remedia.

C'est-à-dire à peu près: Si tu te remplis de vin, tu dormiras bien-tôt; & après le sommeil, si tu bois dérechef aussi copieusement, tu suivras la Règle d'Alexandre, qui prescrit cette ordonnance. Je ne m'étonne pas, si en établissant de pareilles Règles, & en réformant de cette manière la Discipline Ecclésiastique, vous vintes à bout d'attirer aussi aisément dans votre Parti tous les Augustins du Couvent de Wittenberg. Ils n'avoient garde de refuser de suivre des Opinions qui leur étoient aussi commodes.

„ JE conviens, répondit Luther, qu'il
 „ eût été à souhaiter que j'eusse été plus
 „ réservé dans bien des discours que j'ai
 „ tenus à table avec quelques-uns de mes
 „ amis. C'est à leur imprudence qu'il faut
 „ attribuer cette réputation d'ivrognerie
 „ qui s'est établie peu à peu, & que les
 „ Controversistes Romains ont tâché de
 „ répandre par tout l'Univers. Je ne nie-
 „ rai point que je n'aimasse la bonne-che-
 „ re, lorsque j'étois en vie. Je buvois
 „ même assez copieusement; mais c'est
 „ une calomnie de prétendre que je m'en-
 „ vrois. On n'eût peut-être même jamais
 „ su que j'aimois le vin, si quelques-uns
 „ de

CABALISTIQUES, *Lettre XI.* III

„ de mes disciples n'eussent indiscretement
 „ publié sous mon nom après ma mort cer-
 „ tain Livre intitulé *Colloques de Table.*
 „ C'est un ramas des discours que j'avois
 „ tenus à mes amis ; discours , que la li-
 „ berté de la table autorisoit , mais qui
 „ n'eussent jamais dû transpirer dans le
 „ Public. Ils furent cependant recueillis
 „ sans choix & sans discernement , & im-
 „ primés avec fort peu de prudence & de
 „ discrétion , par une personne que la trop
 „ grande amitié rendoit aveugle sur mes
 „ défauts. Voilà la cause des reproches
 „ assez mal fondés , qu'on m'a faits sur
 „ mon ivrognerie. Quant aux Miracles
 „ sur lesquels vous badinez , prétendant
 „ que si j'avois eu le don d'en faire , j'au-
 „ rois changé les fontaines d'eau en fon-
 „ taines de vin , je ne sçais pas si vous
 „ aviez eu vous-même le pouvoir d'en fai-
 „ re , de quelle espèce ils eussent été. Mais
 „ enfin , ce qu'il y a de certain , c'est que
 „ ni vous , ni moi , n'en fîmes jamais. Vos
 „ disciples , quelque tems après votre
 „ mort , ne balancerent pas à convenir de
 „ cette vérité. Le Jesuite Ribadeneira ,
 „ dans les premières Editions qu'il donna
 „ de votre Vie , avoua naturellement que
 „ vous n'aviez jamais fait aucun Miracle
 „ *. Il est vrai que la Société s'aperçut
 „ qu'il

* *Quid causæ est quamobrem illus sanctitas mi-
 nus est testata miraculis , & ut multorum Sancto-
 rum*

„ qu'il étoit dangereux d'exposer certai-
 „ nes vérités aux yeux du Public, & que
 „ bien des gens pourroient croire qu'un
 „ Saint, qui n'avoit point fait de Miracles
 „ pendant sa vie, couroit grand risque de
 „ n'en point faire après sa mort. Cette
 „ opinion eût porté un grand préjudice
 „ à vos disciples; aussi ordonnerent-ils à
 „ Ribadeneira d'inferer dans une Edition
 „ nouvelle de votre Vie, qu'il donna quin-
 „ ze ans après la première *, assez de
 „ Miracles pour rassurer la crainte de tous
 „ les dévots & dévotes attachés à la So-
 „ ciété.

„ IL

torum vita, signis declarata potuit ille
(Deus) pro sua occulta sapientia, nostræ hoc
imbecillitati dare; ne Miracula unquam jacta-
re possemus; potuit utilitati, ut auctore instituti
nostri minus illustri, a Jesu potius quam ab illo
nomen traberemus, & nostra nos appellatio sacra
moneret, ne ab illo oculos unquam dimoveremus.
Ribadeneira in Vita Ignat. Lib V. Cap. XIII. pag.
539.

* *Quamvis enim cum anno 1572. primum vi-*
tam ejus Latine scriberem, alia nonnulla Mira-
cula ab eo facta novissem, tamen adeo mihi cer-
ta & explorata non erant, ut in vulgus edenda
mibi persuaderem: postea vero quæstionibus de ejus
in Divos relatione publice habitis, gravibus &
adoneis testibus fuerunt comprobata. Ribadeneira
in Vita Ignat. in compendium redacta, Cap. XVIII.
pag. 121.

„ IL seroit ridicule que vous tirassiez vanité de ces prétendus Miracles. Je puis vous protester qu'il est peu de gens de bon sens, qui y aient ajouté foi. En effet, n'est-il pas absurde de soutenir qu'un Jésuite, qui avoue de bonne foi que son Fondateur n'a jamais fait de Miracle, étoit mal instruit de ce qu'il écrivoit, & qu'il a fallu quinze ans pour qu'il pût s'en éclaircir? Les prodiges & les actions miraculeuses qu'on vous attribue, avoient si peu fait d'impression sur l'esprit des personnes qui vécurent plusieurs années après vous, que deux jours, pour ainsi dire, avant qu'on vous canonisât, des Auteurs très Catholiques écrivoient & plaisantoient sur votre Fanatisme. Je suis bien assuré que lorsque Pasquier vous dépeignoit si bien & si vivement aux yeux du Parlement de Paris, il ne pensoit pas à coup sûr que la Cour de Rome dût l'obliger bien-tôt à invoquer comme une Divinité, le même homme dont il s'étoit moqué * avec tant de raison peu de tems auparavant.

„ IL s'en faut bien que mes sectateurs & mes disciples aient poussé l'impudence jusqu'au point de vouloir me ranger au rang des demi-Dieux; & quoiqu'ils
„ m'eussent

* Voyez les LETTRES JUIVES, *Tom. V.* pag. 378. Edit. de 1738.

„ m'eussent des obligations infinies , ils se
 „ sont contentés de me regarder comme un
 „ grand homme , auquel ils étoient rede-
 „ vables des moïens qu'ils avoient eus de
 „ sortir de leur ancien esclavage , & de
 „ secotier le joug des préjugés. Car en-
 „ fin , quoi que vous disiez de la Réfor-
 „ me que j'ai introduite , & des maux
 „ qu'elle a occasionnés , elle étoit absolu-
 „ ment nécessaire. Les Prêtres , & sur-
 „ tout les Moines , avoient poussé leurs
 „ débauches jusqu'à l'excès. Le concu-
 „ binage chez eux passoit pour une chose
 „ honnête & permise : leurs servantes
 „ prenoient hardiment l'habillement & la
 „ coëffure d'une femme mariée ; & l'on
 „ voioit les Catins des Curés & des Cha-
 „ noines ne garder pas plus de mesures ,
 „ que si elles eussent été jointes avec eux
 „ par des nœuds légitimes. C'est-là une
 „ vérité que vous ne me contesterez pas ,
 „ puisque s'il en faut croire Ribadenei-
 „ ra * , vous vous opposâtes fortement à cet
 „ abus.

* *Vitia , quæ in Sacerdotum etiam mores irreps-
 rant & longè jam consuetudine honestatis nomen
 obsederant , emulare non destitit , multaque con-
 stituit quæ ad hominum mores reformatos pietatem-
 que agendam pertinerent. In his severæ Leges fue-
 runt ejus operâ latæ à Magistratibus , de Aleâ , de
 Concubinato Sacerdotum : nam , cum patrio more
 Virgines , quoad viro traderentur , capite aperto es-
 sent , pessimo exemplo multæ cum apud Clericos tur-
 piter viverent , perinde caput obnubebant , ac si le-
 giti-*

„abus. Vos soins furent inutiles, & je
 „ne m'en étonne point. Si vous aviez,
 „comme moi, permis aux Prêtres d'avoir
 „une épouse légitime, ils n'eussent point
 „cherché à se servir de celle d'autrui.
 „Mais vous vouliez forcer la Nature :
 „vous demandiez que les hommes se dé-
 „pouillassent de l'humanité, & vous vou-
 „liez que pendant leur vie ils devinssent
 „des corps glorieux, insensibles aux pas-
 „sions. Lorsqu'on exige des choses im-
 „possibles, on doit être assuré d'être mal
 „obéi. Quant à moi, j'ai cru qu'on ne
 „devoit demander aux hommes que des
 „choses qui ne fussent point au-dessus de
 „leurs forces. Il n'est pas surprenant
 „que, depuis que vous vous fîtes Ché-
 „valier de la Vierge, vous aiez toujours
 „conservé votre chasteté ; mais vous ne
 „devez pas juger des autres hommes par
 „vous-même, puisque Maffée nous ap-
 „prend que Marie, jalouse de la gloire
 „& de la fidélité de son Chevalier, vous
 „accorda un si grand don de continence,
 „que vous ne sentîtes jamais la moindre
 „tentation impudique. Il étoit bien juste
 „ que

*gitimo eis matrimonio junctæ fuissent, quibus fidem
 quasi maritis præstabant. Quod nefarium Institu-
 tum ac sacrilegum funditus tollendum cura-
 vit. Ribadeneira in Vita Ignatii, Cap. V. pag.
 108.*

„ que ressemblant aux anciens Chevaliers
 „ errans par les inclinations & les folies ,
 „ vous eussiez aussi de commun avec eux
 „ les dons de Féerie. Ainsi , de même
 „ que Rolland ne pouvoit être blessé par
 „ le fer le plus tranchant , vous ne pou-
 „ vriez recevoir aucune atteinte par les
 „ œillades les plus lascives & les caresses
 „ les plus tendres. Cependant, ôserois-
 „ je vous dire que malgré cette indiffé-
 „ rence pour le Sexe , aussi forte que cel-
 „ le d'un homme qui seroit dans le cas des
 „ *Frigidi & Maleficiati* , je mérite des élo-
 „ ges beaucoup plus purs que les vôtres.
 „ Vous étiez chaste, parce que vous n'a-
 „ vriez point de desirs, & moi, j'ai vécu
 „ dans un chaste célibat jusqu'à l'âge de
 „ quarante-deux ans. M'étant ensuite ma-
 „ rié, je n'ai jamais blessé la pudeur ni
 „ la bienséance. L'exemple que j'ai don-
 „ né à mes disciples , est beaucoup plus
 „ utile que toutes les vaines déclamations
 „ que vous avez faites contre le concu-
 „ binage des Prêtres. Je leur ai appris à
 „ se défier d'eux-mêmes, & à avoir recours
 „ au moïen que Dieu a institué pour pou-
 „ voir résister aux mouvemens de la dé-
 „ bauche & du libertinage. Vous devez
 „ donc convenir que la Réforme que
 „ j'ai établie , n'est pas aussi inutile &
 „ aussi pernicieuse que vous le disiez. „

QUAND il seroit vrai, repliqua Ignace,
 que les nouvelles Règles que vous avez pres-
 crites

crites seroient utiles à la Société & au bien public, on est toujours en droit de vous reprocher d'avoir très mal observé la bienséance dans les expédiens dont vous vous êtes servi pour en venir à bout. A quel excès ne vous êtes-vous point laissé emporter ? Vous étiez furieux & presque insensé, dès que vous écriviez contre vos Adversaires. Avec quelle violence, j'ose dire & quelle indignité n'avez-vous point parlé des Pasteurs & des Pontifes, à qui vous aviez été si soumis pendant long-tems ? Vous les avez appelé Chiens, Bourreaux, Fripons, Voleurs, Maquereaux, Gouverneurs de Sodome, &c. Est-ce-là la manière dont il convient d'écrire pour un Réformateur qui se dit envoyé du Ciel, pour éclairer l'esprit des hommes, & pour leur découvrir des erreurs que les préjugés avoient autorisées pendant dix siècles ? Lorsque les Apôtres annoncèrent aux premiers Chrétiens les vérités de l'Evangile, leur stile fut aussi modeste que leurs mœurs furent innocentes.

„ JE conviens, répondit Luther, „ qu'il eût été à souhaiter que j'eusse pu „ modérer l'impétuosité de mon génie. „ Mais je pourrois vous dire pour m'excuser, & bien des Savans * ont soutenu „ qu

* Si jam a primis Ecclesiæ Christianæ Fundatoribus ad ejusdem Restauratores progrediamur, occurrit nobis exemplum magni Lutheri, quem moderationis limites in Reformatione sua transilivisse sunt

„ nu ce que je vais vous avancer, qu'il
 „ étoit nécessaire que je fusse d'un tem-
 „ péramment aussi ardent, & que dans
 „ l'état où étoient les choses, il conve-
 „ noit d'agir avec force & vigueur. Si je
 „ me fusse contenté, comme Erasme, de
 „ fronder médiocrement les erreurs de
 „ l'Eglise Romaine, & que j'eusse tenu
 „ le juste milieu entre les Catholiques &
 „ les

*sunt qui affirmare baud dubitant : imprimis Eras-
 mus, qui, licet Monachis nunquam pepercerit, &
 suorum temporum mores graviter censuerit, tamen
 Lutherum sæpius objurgarat, quod nimis festinis
 passibus in isto negotio properet & periculose ple-
 num opus aleæ magna importunitate tractet, de
 quo Epistolæ ejus passim testantur. Erasmus enim,
 quasi medius inter Ecclesiam Romanam & Protes-
 tantem, mitioribus consiliis rem gerere, atque ita
 una Fidelia duos dealbare parietes malebat. At cer-
 tum est si Lutherus vestigiis Erasmi institisset,
 Reformationem Ecclesiæ, vel nullum, vel non nisi
 lentum successum habituram fuisse; dum status
 Ecclesiæ corruptissimæ, & furiosa hominum vel bel-
 liarum potius, cum quibus ei dimicandum erat,
 rabies heroicum spiritum, quali à Deo præditus erat
 Lutherus, desiderabant. Ergo tantum abest ut
 moderationis limites exceßerit Lutherus, ut ejus
 potius specimen ediderit; cum judicium ejus de Eccle-
 siæ Reformandæ, & modus, quo divinum opus trac-
 tarat, circumstantiis rerum exacte responderet. Dis-
 fertatio de Moderatione Theologica, probata
 ex principiis Religionis Protestantium, pag.
 4. & 5.*

„ les Protestans, jamais je ne serois venu
 „ à bout d'établir une Réforme que je
 „ croiois nécessaire. On ne peut donc,
 „ sans quelque espèce d'injustice, condam-
 „ ner une vivacité qui fut aussi utile à
 „ toute l'Allemagne. On vous a bien pas-
 „ sé les folies que vous fîtes, lorsque vous
 „ fûtes arrivé à Rome, où, depuis le ma-
 „ tin jusqu'au soir, vous couriez tous les
 „ mauvais lieux de cette ville, pour y
 „ catéchiser quelques Courtisanes, par
 „ lesquelles vous vous faisiez accompa-
 „ gner dans les rues; & lorsqu'on vous
 „ objectoit qu'il étoit indécent de tenir
 „ une pareille conduite, vous répondiez
 „ que vous seriez satisfait de toutes les
 „ peines que vous preniez, & que vous
 „ croiriez tous les travaux de votre vie
 „ bien employés, si vous pouviez faire
 „ que quelqu'une de ces femmes s'abs-
 „ tint une nuit d'offenser Dieu. Pourquoi,
 „ en faveur de votre intention, vous par-
 „ donnera-t-on des folies aussi extravagantes,
 „ & me reprochera-t-on d'avoir agi
 „ avec trop de vivacité, cette vivacité étant
 „ absolument nécessaire? Enfin, quand
 „ même elle seroit condamnable, il me
 „ resteroit toujours l'excuse de dire, ainsi
 „ que vous, que quand toute ma violence
 „ n'auroit servi qu'à déciller les yeux
 „ à un seul Papiste, je la regarderois
 „ comme utile, nécessaire, & même loua-
 „ ble. Je ne doute pas que si ç'avoit été

„ la mode de déifier les hommes chez les
 „ Protestans, ainsi que chez les Catholi-
 „ ques, on n'eût fait entrer dans les Ac-
 „ tes de ma Canonisation les injures que
 „ j'ai dites aux Papes, comme on a in-
 „ seré dans ceux de la vôtre le zèle que
 „ vous aviez à parcourir tous les mau-
 „ vais lieux de la ville de Rome. Vous
 „ voyez que la Divinité a trouvé que vo-
 „ tre conduite n'étoit pas plus louable
 „ que la mienne. Vous avez été con-
 „ damné à boire, jusqu'au jour où vos
 „ fautes seront expiées, trente pintes de
 „ Thé élémentaire, pour vous guérir de
 „ votre Fanatisme; & j'ai été condamné
 „ à la même peine, pour tempérer cet-
 „ te ardeur qui m'emportoit malgré
 „ moi. „

VOILA, sage & savant Abukibak,
 tout ce que j'avois de nouveau à t'ap-
 prendre.

JE te salue en, *Jabamiab*, & par *Jaba-
 miab*.

LETTRE DOUZIEME.

Le Cabaliste Abukibak , *au Silphe*
Oromasis.

LA Lettre que tu m'écrivis il y a quelque tems , aimable Oromasis , dans laquelle tu me parlois des raisons qui déterminèrent la Divinité à accorder à *François I.* de rester dans la demeure aérienne des Silphes , m'a fait réfléchir sur le Jugement qu'essuïa *Charles-Quint* après sa mort. Tu fais que ce Prince a été condamné à habiter l'humide séjour des *Ondins* , & qu'il s'en fallut peu qu'il ne fût relegué dans les ténébreuses demeures des *Gnomes*. Cependant , on regarde sur la terre *Charles-Quint* comme un Prince beaucoup plus parfait & beaucoup plus accompli que *François I.* Telle est la foiblesse des jugemens des hommes , qui ne décident du mérite des Souverains que par certaines actions brillantes , qui ont plus d'éclat que de véritable grandeur.

Si l'on vient à examiner en détail les faits les plus glorieux de *Charles-Quint* , il en est peu dans lesquels on n'aperçoive de la fourberie , de la trahison , & de la mauvaise foi. On peut dire aussi , sans

H 5

en

en imposer à la vérité, & sans chercher à vouloir flétrir la mémoire de cet Empereur, qu'il eut plus d'ambition que de Religion. Il laissa conquérir Rhodes & Belgrade à Soliman, par l'envie qu'il avoit de s'aggrandir aux dépens de *François I.* Pendant qu'il détruisoit, qu'il renversoit, qu'il saccageoit plusieurs provinces Chrétiennes, il en abandonnoit plusieurs autres à la fureur des Infidèles. Malgré le zèle ardent qu'il montra contre le Luthéranisme, & la guerre sanglante qu'il fit dans les commencemens de cette Secte aux Princes qui la soutenoient, il en fut un des principaux auteurs, & fomenta de nouvelles opinions qu'il lui eût été facile d'exterminer. Il retiroit de grands avantages des divisions qui déchiroient l'Allemagne, & s'en servoit habilement tantôt contre le Pape, tantôt contre *François I.* & tantôt contre les Princes Protestans. Il refusa les offres que ces derniers lui firent de lui fournir une armée considérable contre les Turcs, moyennant qu'il leur donnât une entière liberté de conscience, parce que ce n'étoit point contre Soliman qu'il avoit envie de faire la guerre; son but étoit d'attaquer son Rival, de façon qu'il ne pût résister: aussi accorda-t-il à ces Princes Protestans tout ce qu'ils voulurent, dès qu'ils s'engagerent de renoncer à l'Alliance de la France.

NE voilà-t-il pas, aimable Oromasis,
une

une conduite bien régulière ; & les Historiens Espagnols & Flamans n'ont-ils pas eu raison d'élever jusqu'aux nues la piété de ce Prince ? Ils ne se sont pas contentés d'en faire un homme qui accomplissoit les devoirs ordinaires du Christianisme , peu s'en faut , si on les en croit , qu'il n'ait été aussi dévot qu'un de ces premiers Anachorettes , qui vécurent dans les déserts de l'Egypte. Guillaume Zenocarus écrit que *Charles-Quint* composoit lui-même un Livre de prières à chaque différente expédition qu'il entreprenoit. Ces Livres étoient aussi longs que les sept Pseaumes Pénitenciaux ; & lorsqu'il en avoit composé quelqu'un , son Confesseur étoit l'Examineur qui jugeoit de sa bonté. S'il le trouvoit trop court , *Charles-Quint* avoit soin d'ajouter encore quelques *Oremus* ; & s'il étoit assez long , alors il avoit soin de le lire chaque jour au milieu de son armée , aussi exactement qu'un bon Curé dit son Office.

AU-LIEU de ces prières si étendues que marmotoit ainsi cet Empereur , il auroit mieux valu pour lui qu'il eût donné des bornes à son ambition , & qu'il eût employé à pacifier les troubles de la Chrétienté ce tems qu'il consuroit à composer ces prétendus Livres de piété. Du moins la Divinité lui eût tenu plus de compte d'avoir cherché à épargner le sang humain , que d'avoir dit si scrupuleusement son Bréviaire.

DANS

DANS la dévotion, que les Ecrivains Espagnols & Flamans ont prêtée à ce Prince, ils ne se sont point arrêtés aux simples prières, ils ont voulu aussi qu'il ait eu des extases, des émotions, & des compositions dévotes. Ils assûrent que lorsqu'il entroit dans cet état, il se retiroit * *sous prétexte de quelques nécessités naturelles, afin d'être plus long-tems dans la ferveur de l'oraison.* Il faut avouer, aimable Oromasis, que l'endroit que *Charles-Quint* choissoit pour se livrer à ses méditations, paroîtroit aujourd'hui fort peu séant à bien des dévots. Je ne crois pas que les plus zélés Enthouïastes aient jamais eu aucune extase sur leur chaise percée. Je m'étonne, qu'à l'exemple de S. Policrone, les Historiens Espagnols n'aient pas fait mettre à cet Empereur sur ses épaules quelque fardeau très pesant, pendant qu'il disoit ses prières, de même que ce Saint portoit la racine d'un gros chêne en faisant l'oraison.

POUR être convaincu du peu de piété & de Religion de *Charles-Quint*, il ne faut que considérer qu'il persécuta pendant très long-tems, sous le prétexte de la Religion, des gens, dans les sentimens desquels il mourut. Les Historiens le plus sincères conviennent de bonne foi qu'il a fini
ses

* Guill. Zenocar. de *Vita Caroli V. Lib. V.*

ses jours persuadé de la vérité du Protestantisme. Le Commerce continuel qu'il avoit eu en Allemagne avec les Luthériens, lui avoit donné un violent penchant pour leurs opinions; & en se retirant dans une solitude, il choisit des personnes suspectes du Luthéranisme. Aussi, dès qu'il fut mort, son Fils Philippe II. Prince cruel; barbare, esclave des Moines, fauteur de leur tyrannie & de leurs persécutions, voulut-il flétrir sa mémoire. Il abandonna aux fureurs de l'Inquisition l'Archevêque de Toledé, le Prédicateur de son Pere, & Constantin Ponce. *L'Europe, dit un Historien moderne *, vit avec horreur le Confesseur de l'Empereur Charles, entre les bras duquel ce Prince étoit mort, & qui avoit reçu comme dans son sein cette grande-ame, livré au plus cruel & au plus bonteux des supplices, par les mains mêmes du Roi son Fils. En effet, dans la suite de l'instruction du Procès, l'Inquisition s'étant avisée d'accuser ces trois personnages d'avoir eu part au Testament de l'Empereur, elle eut l'audace de les condamner au feu avec ce Testament.*

QUELQUE flétrissante que soit l'injure qu'on a faite à la mémoire de Charles-Quint après sa mort, il semble que ce Prince méritoit d'essuier un pareil affront, pour
le

* Hist. de Dom Carlos, par l'Abbé de St. Réal.

le punir de la dissimulation éternelle dont il avoit usé pendant sa vie. Il avoit feint d'être zélé Catholique, il avoit remis sa Couronne à Philippe son Fils, dont il connoissoit le caractère, sans songer à prévenir les maux que son abdication pouvoit causer aux opinions qu'il croioit dans le fond de son cœur. Satisfait de pouvoir vivre comme les Protestans dans sa solitude, il ne s'embarassoit pas qu'on les persécutât dans le reste de l'Europe. Il vouloit même qu'on le prît pour bon Catholique, il rougissoit d'avouer une Religion qu'il croioit bonne; il n'est rien de si criminel qu'une pareille dissimulation. Les hommes peuvent donner dans des égaremens qu'on leur doit pardonner en faveur des foiblesses de l'humanité; mais feindre que l'on a une Religion différente de celle que l'on croit dans le fond de son cœur,

C'est le crime d'un lâche, & non pas une erreur;

C'est trahir à la fois, sous un masque hypocrite,

Et le Dieu qu'on préfère, & le Dieu que l'on quitte;

*C'est mentir au Ciel même, à l'Univers, à soi *.*

Ainsi,

* Voltaire, dans la Tragédie d'Alzire, Act. V.
Scène V.

Ainsi, charmant Oromasis, si *Charles-Quint* eût encore essuïé un plus grand affront après sa mort, il n'auroit eu que ce qu'il méritoit. Peu s'en fallut, si nous en croions un Ecrivain de son siècle, que son corps ne fût exhumé & brulé par les ordres de l'Inquisition. *Il fut une fois arrêté, dit cet Auteur, à l'Inquisition d'Espagne, le Roi son Fils présent & consentant, de desenterrer son corps, & le faire bruler comme hérétique (quelle cruauté!) pour avoir tenu en son vivant quelques propos légers de Foi, & pour ce étoit indigne de sépulture en Terre sainte, & très-brutable comme un fagot **.

LA bonne foi de *Charles-Quint* ne fut pas plus grande, ni plus essentielle dans les affaires politiques, que dans celles de la Religion. Combien de fois ne trompa-t-il pas *François I.*? Combien de fois ne lui manqua-t-il pas de parole? Que n'inventa-t-il pas pour noircir & pour décrier ce Prince dans l'esprit de tous les Potentats de l'Europe? Il répandit des émissaires dans tous les Cercles de l'Empire, qui publioient comme une chose certaine, qu'on avoit fait bruler en France tous les Allemans qui s'y étoient trouvés pour trafiquer ou pour voïager. Ses impostures furent

* Brantôme, Capitaines Etrangers, *Tom. I.*
pag. 39.

furent autorisées par ses Prédicateurs , & inférées dans les Libelles approuvés par des Magistrats Ecclésiastiques & Séculiers. Quelque grossière que fût une pareille calomnie , elle ne laissa pas de trouver créance chez bien des gens : elle eut des effets très pernicieux ; & l'Allemagne entière en fut prévenue en moins de quinze jours. Cette imposture & ces menfonges furent enfin détruits par Langeai , Envoyé de *François I.* qui , en arrivant à Francfort dans le tems que les marchands de tous les Cercles de l'Empire revenoient de la Foire de Lion , avoit eu la précaution de les faire paroître devant le Magistrat de Strasbourg , entre les mains duquel ils déposèrent qu'on les avoit reçus en France avec toute sorte d'humanité , & que les François ne chagrinoient pas même les Allemans pour le fait de la Religion.

CETTE calomnie , aussi visiblement détruite , auroit dû couvrir *Charles-Quint* de honte & de confusion , & l'empêcher d'avoir recours désormais à de pareils expédiens pour animer contre *François I.* les Cercles de l'Empire : mais pourvu qu'il vint à bout de ses desseins , il ne s'embarassoit pas de ce qu'on penseroit de sa bonne foi. Ses premières impostures avoient réussi , c'en fut assez pour l'engager à avoir recours à de nouvelles. Lorsque les Ambassadeurs ; que la France avoit
en

envoyés à Venise, eurent été assassinés, on ne trouva sur eux aucuns de leurs papiers, dont ils avoient eu soin de se défaire peu de tems auparavant, par les conseils de Langeai, qui dans la suite aiant prouvé que cet assassinat s'étoit fait par les ordres du Marquis du Guât, mit le Conseil de l'Empereur dans une grande alarme; les Allemans, les Italiens, prévoyant que la France se prévaudroit avec avantage d'un crime aussi énorme, qui détruiroit la foi publique. Dans une situation si fâcheuse, *Charles-Quint* eut de nouveau recours à l'artifice qui lui avoit si souvent servi. Il allarma l'Empire par la crainte d'une union très étroite entre la France & la Porte Ottomane, quoique pour lors il n'en fût pas question. *On feignit*, dit un Auteur, qui a parfaitement bien dé mêlé cette intrigue *, *que des pêcheurs avoient trouvé dans le Pô les bardes & les cassettes des Ambassadeurs, & on forgea sur ce mensonge des instructions & des chiffres à sa mode, qu'il publia comme aiant été collationnés aux originaux. L'instruction, qu'on attribuoit à Fregose, contenoit tous les moïens que la Politique pouvoit inventer pour exciter le Sénat de Venise à se détacher des intérêts de l'Empereur. On y proposoit le partage du Duché de Milan entre les François & les Vénitiens, & l'on ne parloit en aucune manière de*
con-

* Varillas, Hist. de François I. pag. 411.

conserver à l'Empereur la souveraineté de cet Etat. Au contraire, on dispoſoit des villes & de leurs banlieuës, comme devant être incorporées au domaine de la République & de la Monarchie Françoisë, qui ne relevoient de perſonne. L'inſtruction imputée à Rincon étoit encore pire, en ce qu'elle ajoutoit l'impiété à la malice. On y propoſoit à Soliman de convenir avec la France pour attaquer en même tems la Maiſon d'Autriche par deux endroits ; & pour lui rendre cette correfpondance plus néceſſaire, on l'avertiſſoit en ſecret que la Hongrie qu'il venoit de conquérir, lui échapperoit ſans doute l'Eté ſuivant, s'il donnoit le loisir à l'Empereur de tirer ſes forces de Sicile, de Naples, de Milan, & des Païs-Bas, & de les joindre à l'armée formidable que la Diète de Ratiſbonne ne manqueroit pas de lui accorder : au lieu que ſi Sa Hauteſſe vouloit s'engager à marcher en perſonne au printems, avec trois-cens mille hommes pour entrer dans l'Allemagne, le Roi ſe jetteroit dans le Duché de Milan avec cinquante mille hommes, & tiendrait occupées par cette diverſion les forces de l'Empereur, durant que ſa Hauteſſe, prenant au dépourvu les Allemans, & les trouvant diviſés ſur la Religion, en auroit auſſi bon marché qu'elle avoit eu des Hongrois la précédente campagne. L'artifice des Impériaux étoit ſi groſſier, qu'il ne falloit qu'un peu de lumières pour le découvrir, parce que non-ſeulement ils n'offroient pas de produire les Originaux, mais encore ils donnoient lieu de les ſoupçonner d'avoir commis les meurtres, en avouant dans
une

une conjoncture aussi délicate d'en avoir profité. Cependant , il fit sur la Diète de Ratisbonne toute l'impression qu'on s'en étoit promise ; & François I. passa pour un Prince prêt de renoncer à sa Religion & à son bonheur , pourvu qu'on l'aidât à démembler de l'Empire le Duché de Milan.

C'EST à de semblables calomnies que Charles-Quint dut une partie de sa gloire. Je ne disconviens pas cependant , mon cher Oromasis , qu'il n'ait eu bien de grandes qualités. Elles auroient été plus dignes d'admiration , si elles n'avoient point été balancées par des défauts très-essentiels. On ne peut nier que cet Empereur ne fût brave , vaillant , bon Général , généreux , & encore plus habile dans le Cabinet qu'à la tête d'une armée. Mais ces talens , qui forment un Héros aux yeux du Vulgaire , ne font souvent qu'un illustre criminel à ceux d'un sage Philosophe , dont le jugement doit nous paroître d'autant plus juste , qu'il a été autorisé par la Divinité , puisque malgré tant de rares qualités , la dissimulation & la mauvaise foi de Charles-Quint l'ont fait condamner à boire chaque jour cinquante-deux tasses de Thé élémentaire , pour nettoier son ame des souillûres qu'elle avoit contractées par les impressions d'une Politique *Machiaveliste* , qu'elle avoit aveuglément suivie.

UN défaut , qu'on peut encore repro-

cher à *Charles-Quint*, c'est une vanité outrée. Les avantages qu'il eut à la tête de deux grandes armées contre Soliman & contre Barberousse, & les victoires qu'il remporta contre les Princes Protestans, lui avoient persuadé qu'il ne pouvoit manquer de se rendre maître de l'Europe entière. Il fut très desabusé de cette erreur sur la fin de ses jours ; & tout le monde convient que sa retraite fut plutôt un effet de son dépit, que de son amour pour la solitude. Il se dégouta des grandeurs, parce qu'il vit que la fortune l'abandonnoit. Il agit à peu près comme le Renard dont parle Phedre, il ne trouva les raisins trop verts, que parce qu'il ne pouvoit y atteindre ; c'est-à-dire, qu'il renonça à la conquête de la France, parce qu'après une guerre de plusieurs années, il ne put jamais en démembrer la plus petite province.

Les Historiens Espagnols, Flamands, & Allemands, n'ont pas hésité à placer cet Empereur au-dessus des plus grands Héros : mais, lorsqu'on vient à examiner à quoi ont abouti toutes les batailles qu'on veut qu'il ait gagné d'une manière si complète, on est surpris de voir que la guerre qu'il fit contre les Protestans, fut terminée à leur avantage ; & que bien loin d'avoir fait de grandes conquêtes sur la France, il ne put jamais venir à bout de reprendre
en-

CABALISTIQUES, *Lettre XIII.* 133
entièrement celles qu'elle avoit faites sur
lui.

J E te salue , charmant Oromasis , en
Jabamiab , & par *Jabamiab*.



LETTRE TREIZIEME.

*Le Silphe Oromasis , au sage Cabaliste
Abukibak.*

ON fait aujourd'hui à Rome , sage &
savant Abukibak , des Saints en aussi
grand nombre , qu'on faisoit des Officiers
généraux en France pendant le Ministère
de Chamillard. Un homme d'un certain
rang , après avoir fait une campagne , étoit
honteux de n'être encore que Brigadier.
Bientôt en Italie un Moine , qui aura mar-
motté six mois dans son Bréviaire , trou-
vera mauvais qu'on ne songe point dès
son vivant aux apprêts de sa Béatifica-
tion.

I L n'est rien de si plaisant , & de si ca-
pable de montrer jusqu'où peut aller la
foiblesse & l'aveuglement des hommes ,
que de les voir déifier de tems en tems
quelques autres hommes , & se prosterner
en tremblant devant les images des gens ,
dont vingt ans auparavant ils ne faisoient
aucun cas. Lorsque j'examine un Italien
enlever d'un tombeau un squelette , où
I 3 pen-

pendant quatre-vingts ans il avoit été en-fermé, le placer ensuite sur un Autel, & l'encensoir à la main lui demander l'abondance, la santé du corps & la tranquillité de l'esprit, je reconnois ce superstitieux Imbécille dont Horace s'est si plaisamment moqué, & qui, incertain si d'un morceau de bois il se feroit un Dieu ou un banc, se déterminoit enfin pour le Dieu, & adoroit ensuite en tremblant son propre ouvrage *.

Les hommes, sage & savant Abukibak, ont été à peu près les mêmes dans tous les tems. La crainte & la superstition les ont fait tomber dans les plus grands excès. On s'étonne tous les jours de l'aveuglement des Païens, qui, dès qu'un de leurs Empereurs étoit mort, le plaçoient au rang des Dieux; & l'on ne dit rien de voir diviniser un nombre de simples particuliers, dont la plupart pendant toute leur vie non-seulement n'eurent que quelques vertus stériles & inutiles au bien public, mais même furent fort à charge à la Société civile. Je crois, sage & savant Abukibak, que folie pour folie, celle de

* *Olim truncus eram ficulneus, & inutile
lignum,
Cum Faber incertus scamntum faceret-ne an
Priapum,
Maluit esse Deum; &c.*

Horat. Satir. Lib. I.

CABALISTIQUES, *Lettre XIII.* 135

de placer au rang des Dieux des hommes tel que Titus , Trajan , Marc-Aurele , & plusieurs autres Héros qui firent le bonheur des humains , est beaucoup moins grande que celle de défier quelques Moines faînéans , & quelques Nonnains gourmandes ou pigrièches.

JE ne puis m'empêcher de rire lorsque je lis les Déclamations que plusieurs Auteurs modernes ont faites contre les superstitions des Païens. Il est peu de page où je ne dise, *Est-il permis qu'on dépeigne si bien dans les autres un ridicule dont on est soi-même si fortement atteint , & dont on ne s'aperçoit pourtant point * ?*

JE penserois volontiers qu'il faut que la plupart des hommes n'aient obtenu du Ciel que les moïens de connoître les sottises d'autrui , sans pouvoir réfléchir sur les leurs propres. Quelque bizarre que paroisse cette idée , elle semble être autorisée par l'aveuglement de bien des gens , qui , ne manquant nullement de génie , suivent néanmoins servilement tous leurs préjugés , quelque ridicules qu'ils puissent être.

IL y a quelque tems que je fus obligé de descendre chez les Gnomes , pour conférer

** Quid rides ? Mutato nomine de te Fabula narratur.*

Horat. Satir.

férer avec Salmankar sur l'explication d'un Passage d'Averroës. Le hasard fit que je rencontraï dans ces demeures souterraines quatre Ames, à la Canonisation desquelles j'avois assisté peu de jours auparavant, aiant eu la curiosité de me rendre à Rome, pour y voir cette Cérémonie.

La première de ces Ames avoit animé le corps de *Jean-François de Regis*, Prêtre Profes de la prétendue Société de Jesus. Elle avoit été condamnée à rester chez les Gnômes, pour avoir eu sur la terre un caractère Jésuitique. La seconde, qui étoit celle de *Vincent de Paul*, Fondateur de la Congrégation des Missions & des Servites des Pauvres, l'étoit de même pour avoir augmenté le nombre de pieux fainéans, & sous des noms pompeux réuni & rassemblé une infinité d'ignorans. La troisième avoit animé un corps femelle; c'étoit celle de *Julienne Falconieri*. Les tourmens qu'elle avoit fait souffrir pendant sa vie à de pauvres Filles qu'elle avoit enfermées dans une prison, à laquelle elle avoit donné le nom de monastère du Tiers Ordre des Servites de Notre-Dame, étoient la cause de sa punition. La quatrième de ces Ames enfin étoit celle de *Catherine Fieschi Adorno*. Cette Génoise aiant eu le cœur trop tendre dans sa jeunesse, il arriva par malheur pour elle que sa passion eut des suites fâcheuses. Elle devint enceinte; & son Amant n'aiant pas jugé à propos de l'épouser, elle résolut de faire vœu de Virginité

CABALISTIQUES, *Lettre XIII.* 137

té dès qu'elle seroit accouchée. Il est vrai que c'étoit-là une Vierge d'une nouvelle fabrique; mais enfin, de quelque espèce qu'elle ait été, la Cour de Rome s'en est accommodée, & la Gênoise n'a pas dû se repentir d'avoir fait un petit poupon *incognitò*, puisqu'elle lui est redevable de sa dévotion & de sa Canonisation.

JUGAS, sage & savant Abukibak, de la surprise de ces Ames, lorsque m'ayant demandé ce qu'il y avoit de nouveau sur la terre, je leur appris qu'elles avoient été canonisées. Elles crurent d'abord que je plaisantois, & refuserent obstinément d'ajouter foi à mes discours: il fallut, pour que je pusse obtenir quelque créance auprès d'elles, que je leur jurasse par *Jabamiah* que je leur disois la pure vérité. Après qu'elles ne purent plus en douter, leur étonnement augmenta: elles restèrent quelque tems sans parler. Enfin *Vincent de Paul*, rompant le silence, me demanda ce qu'il avoit donc fait pour mériter l'honneur qu'on lui avoit rendu? *Vous avez opéré*; lui répondis-je, *après votre mort les Miracles les plus étonnans. Il est prouvé dans les Actes de votre Canonisation, qu'une Religieuse, qui avoit été accablée de plusieurs maux, en fut entièrement guérie par votre intercession* *.

CE

* *Insanabilibus, variisque obnoxiam
Langoribus, illicò sanitati restituit.*

Les inscriptions Latines qui se trouvent ici,
I 5 sont

CE que vous me dites, répondit Vincent de Paul, m'apprend que les hommes aujourd'hui sont aussi fous qu'ils l'étoient de mon tems. Est-ce qu'ils ne se desabuferont jamais de leurs préjugés? En vérité je trouve tout-à-fait plaisant qu'on me fasse faire de si belles choses sans que j'en sache rien. J'étois bien éloigné de penser que, relegué dans ces souterraines demeures, je participasse au pouvoir de la Divinité.

„ QUANT à moi, dit Jean-François
 „ Regis, je suis moins surpris que vous d'a-
 „ voir été encensé & invoqué après ma
 „ mort. Mes bons Confreres les Jésuites
 „ sont si avides de Saints, qu'ils ont déjà
 „ fait canoniser St. Guignard, St. Garnet,
 „ & divers autres saints Personnages de
 „ cette espèce; qu'au premier jour, ils
 „ feront sanctifier St. Girard & St. Peters,
 „ & peut-être canoniser en gros toute la
 „ Société, pour faire célébrer en un mê-
 „ me jour la Fête de tous les Jésuites
 „ morts, comme on solemnise *in globo* cel-
 „ le de tous les Saints du Paradis. Cela
 „ seroit peut-être plus aisé & moins pé-
 „ nible, que d'entrer dans un détail par-
 „ ticulier des actions de ceux auxquels on
 „ veut élever des Temples: outre que la
 „ dé-

sont les mêmes qui étoient dans l'Eglise lors de la Canonisation; elles ont été extraites du *Mer-
 cure Historiq. & Politiq.* du Mois d'Août de l'an
 1737.

„ dépense une fois faite , on ne débours-
 „ feroit plus rien pour les fraix des nou-
 „ velles Canonisations , un Jésuite mort
 „ feroit béatifié *ipso facto* , avec pleine per-
 „ mission de faire autant de Miracles que
 „ bon lui sembleroit, ou pour mieux di-
 „ re , que ses Collegues vivans le juge-
 „ roient utile & nécessaire à l'avancement
 „ & à la gloire de la Société. Mais à
 „ propos de Miracles , je vous prie de
 „ me dire si j'en fais qui puissent être
 „ comparés à ceux de *Vincent de Paul*.

COMMENT! repliquai-je au Jésuite: *Si vous en faites qui les égalent , ils les surpassent de beaucoup. Lorsqu'on célébroit votre Béatification, on porta à l'Eglise des Jésuites une fille née impotente d'une jambe , & elle fut guérie sur le champ par votre intercession **.

„ MA foi , s'écria *François Regis*, je suis
 „ fort content des Miracles que mes Ca-
 „ marades me font faire ; & je me doutois
 „ bien qu'ils n'étoient pas gens à en choi-
 „ sir de la petite espèce. Male Peste ! ces
 „ prodiges-là ne font pas des bagatelles.
 „ Une fille impotente guérie dans le mo-
 „ ment: *statim ambulat* ! Vous me ravissez ,
 „ en m'apprenant ces nouvelles. Il me
 „ , reste

* *Puella , cruribus ab ortu capta ,
 Matre B. JO. FRANCISCUM invocante ,
 Statim ambulat.*

„ reste cependant un petit scrupule, c'est
 „ que mes chers Confreres passent dans le
 „ monde pour être un peu fripons, sur-
 „ tout lorsqu'il s'agit de quelque fourbe-
 „ rie spirituelle, ou de quelque fraude
 „ pieuse. Je crains bien que certains Cri-
 „ tiques, qui veulent examiner les choses
 „ avant que de les croire, n'aillent se fi-
 „ gurer que les Jesuites pouvoient bien
 „ avoir fait aposter cette prétendue Estro-
 „ piée, & que sa guérison, aussi bien que
 „ la maladie, n'ont été causées l'une &
 „ l'autre que par quelques ducats. „

Vous êtes trop défiant & trop attentif à vous tourmenter, répondis-je à François Regis. Il faut vous contenter d'avoir pour vous tous les superstitieux & les imbécilles. Le nombre en est si grand, que vous n'avez rien à redouter du peu de gens sensés qui connoîtront la fausseté de vos Miracles. Votre gloire n'en sera pas moins grande. Reposez-vous sur vos Confreres, ils sauront bien soutenir votre réputation. Vous voyez qu'ils s'y prennent de la bonne manière; & vous avouiez vous-même que vous êtes très content des Miracles qu'ils vous font faire.

„ JE voudrois bien, dit *Julienne Falco-*
 „ *nieri* en s'adressant au Jésuite, être aussi
 „ certaine de la sage prudence de mes
 „ Religieuses, que vous devez être assuré
 „ de celle de vos Compagnons. Mais je
 „ suis persuadée que ces Pécores de Non-
 „ nettes ne me font faire que des Mira-
 „ cles

„ clès ridicules ou puérils. Je tremble que
 „ tout mon pouvoir ne se borne à avoir
 „ guéri quelqu'un du cours de ventre, ou
 „ du mal aux dents. „ *Rassûrez-vous, dis-je à* Julienne Falconieri. *Les Religieuses*
sont aujourd'hui presque aussi ingénieuses que les
Moines les plus raffinés. Vos Nonnains vous
ont fait faire plusieurs Miracles très éclatans.
*Une de vos côtes * répandit une suave odeur*
qui parfuma toute une Eglise ; on eût cru être
dans la boutique d'un Parfumeur, en sentant
le musc & l'ambre qu'exhaloit cet os. Tous
ceux qui eurent de l'odorat, & qui se trouve-
rent dans l'Eglise, crièrent Miracle, il n'y
eut que les Punais qui purent douter de l'au-
thenticité de ce prodige.

„ JE crains bien, repliqua *Julienne*, que
 „ quelques-uns de ces Esprits-forts, qui
 „ font gloire de ne rien croire, n'aient
 „ fait courir sourdement quelque bruit
 „ desavantageux à ma réputation. Il me
 „ semble leur entendre dire : *En vérité,*
 „ *voilà un plaisant Miracle ! Il n'est point de*
 „ *Distillateur qui n'en puisse opérer de sembla-*
 „ *bles, & qui ayant renfermé quelque odeur for-*
 „ *te dans une boîte, ne la laisse exhaler en*
 „ *ouvrant cette même boîte, qui à coup sûr*
 „ *n'a rien de surnaturel & de miracu-*
 „ *leux.* „

Vous êtes, dis-je à *Julienne*, aussi diffi-
 cile sur le choix des Miracles, que le Jésuite
 Regis.

* *Sacra Julianæ costa.*
Templum odore perfudit.

Regis. *Vous le seriez beaucoup moins, si vous faisiez réflexion sur la force des préjugés du Vulgaire. Avez-vous oublié jusqu'à quel point les hommes portoient la superstition lorsque vous étiez dans le monde? Ils sont toujours les mêmes: ils n'ont point changé, & ils ne changeront pas dans la suite, selon toutes les apparences. D'ailleurs, une personne qui s'aviseroit de vouloir examiner en Italie l'authenticité de la vertu odoriférante de votre côte, seroit bien & dûement brûlée. Voyez, je vous prie, si beaucoup de gens iront courir le risque de faire une recherche aussi dangereuse.*

„ P O I S Q U ' O N est si peu scrupuleux ,
 „ dit Catherine Fieschi Adorno, sur le chapitre des Miracles , que les plus faux &
 „ les plus ridicules sont reçus comme
 „ bons & authentiques, j'espère qu'après
 „ ma mort on m'en aura aussi fait faire
 „ quelques-uns; & puisqu'on m'a canonisée, il faut bien que j'aie opéré quelque
 „ guérison miraculeuse. „ *Comment! si vous en avez opéré, repliquai-je à l'Âme de la nouvelle Sainte Gênoise. Vous en avez fait d'aussi surprenantes, que les plus belles qu'on attribue à Hipocrate & à Galien. Une Dame, après une longue & douloureuse maladie, fut guérie subitement par votre intercession* *. *D'autres, attaquées de fortes Paralysies,*

* *Nobilem Virginem diuturnis ,
 Ac gravissimis oppressam morbis
 Subitæ incolumitati restituit.*

*fies, pour vous avoir fait de petits complimens bien tournés, recouvrerent une parfaite santé *. Trouvez-vous que ce soient-là des bagatelles ?*

„ IL s'en faut bien, dit Catherine. Je
 „ suis fort contente des prodiges que j'o-
 „ père, & vous comparez avec beaucoup
 „ de fondement mes guérisons à celles que
 „ font les Médecins ; car je les fais sans
 „ trop le savoir, & je suis redevable au
 „ hasard, ainsi qu'eux, de ma réputation.
 „ Jen'eusse jamais pensé, lorsque j'étois sur
 „ la terre, qu'il y eût eu autant de ressem-
 „ blance entre les Saints que fait la Cour
 „ de Rome, & les Empiriques que for-
 „ ment les Universités de Médecine. Je
 „ vois à présent que les uns & les autres
 „ font des Charlatans qui guérissent par cas
 „ fortuit, & qu'on regarde cependant avec
 „ un profond respect. „

Vous avez raison, dis-je à Catherine. *La même crainte, qui donne tant de crédit aux Médecins, fonde & soutient celui des Saints. On les invoque, parce qu'on attend d'eux la santé, ou quelque autre bien. Si l'on savoit combien leur pouvoir est petit, ils seroient bientôt abandonnés ; mais ils ne doivent point craindre un pareil sort, puisque leur culte est fondé sur la crainte & l'esperance. Ces deux passions sont aussi*

* *Implorato Catharinæ Auxilio,
 Paralitica mulieres
 Illicò convalescunt.*

aussi naturelles aux hommes , que l'étendue l'est à la matière.

„ Vous me faites plaisir , s'écria *Fran-*
 „ çois *Regis* , de m'assurer qu'on encensera
 „ éternellement ma figure. Je ressens une
 „ joie infinie de savoir que je suis sur un
 „ Autel , & qu'après ma mort j'ai un sort
 „ aussi brillant que celui d'*Hercule*. „ Il
 manque encore quelque chose à votre bonheur ,
 repliquai-je à ce Jésuite. *Hercule* , après
 son *Apothéose* , épousa dans le Ciel *Hébé* , Déesse
 de la Jeunesse. Croiez-moi , formez des nœuds
 éternels avec *Catherine Fieschi*. Quoique
 votre mariage ne soit qu'un lien spirituel , cela
 pourra vous amuser , puisque votre ressemblance
 avec *Hercule* en deviendra plus complète.
 „ Vous me donnez-là un excellent conseil ,
 „ répliqua *Regis*. Je le suis avec joie , &
 „ j'offre ma main à l'aimable *Catherine*. „
 Et moi la mienne à la charmante *Julienne* , s'écria
 joyeusement *Vincent de Paul*. Allons ,
 que les *Gnomes* , témoins de nos *Himens* , prennent
 part à la Fête , & que dans ces ténébreuses
 demeures on fasse des folies égales , s'il se
 peut , à celles qu'on a faites sur la terre le
 jour de notre *Canonisation*.

Tous les *Gnomes* , sage & savant *Abukibak* , éclaterent de rire à cette saillie ,
 & je vis avec regret que j'étois obligé de
 finir ma conversation , & de m'en retourner
 dans le léger empire des airs.

Je te salue , en *Jabamiab* , & par *Jabamiab*.

LET-



LETTRE QUATORZIÈME

Astaroth , au sage Cabaliste Abukibak.

IL y a quelque tems, sage & savant Abukibak, que je te promis de t'instruire d'une conversation entre le Philosophe Cinique *Diogene*, & le Jésuite *Girard*. Ils ont été tous les deux condamnés à rester dans nos ténébreuses demeures, à cause du scandale qu'ils ont causé pendant leur vie, & des fautes énormes qu'ils ont commises contre les bonnes mœurs; l'un, en abusant du nom de Philosophe, & l'autre, de celui de Directeur.

COMME *Diogene* a conservé dans les Enfers son caractère railleur & mordant, il plaisantoit souvent le Jésuite *Girard*, qui évitoit le plus qu'il pouvoit, en habile Politique, d'en venir à des éclaircissements, qu'il prévoyoit ne devoir pas lui être avantageux. Mais enfin, ennuyé un jour d'essuyer sans cesse les plaisanteries du Cinique, il ne put s'empêcher de lui dire: Si après votre mort vous eussiez été moins fou & moins orgueilleux que pendant votre vie, vous appercevriez aisément la différence qu'il y a entre un Damné de mon rang & de mon mérite, & un Insensé tel que vous. A peine le Disciple d'Ignace eut-il achevé ces paroles,

Tom. I.

K

les,

les, que *Diogene*, saisissant l'occasion qui lui étoit offerte, lui dit en riant: *Il faut examiner quel est de nous deux celui qui mérite à plus juste titre le nom d'illustre Damné. . . .* Le commencement de cette conversation, sage & savant Abukibak, m'ayant paru intéressant, & propre à pouvoir t'amuser pendant quelques momens, je transcrivis sur mes tablettes le Dialogue que je t'envoie.

DIALOGUE ENTRE DIOGENE LE CINIQUE, ET LE JESUITE GIRARD.

„ D I O G E N E .

„ J'ENTREVUIS, mon cher Ignacien,
 „ que vous voulez me faire un crime ca-
 „ pital d'avoir été orgueilleux. Il est vrai
 „ que je n'ai point été tout-à-fait exempt
 „ de ce défaut. Mais, êtes-vous en droit
 „ de me le reprocher, vous qui aviez
 „ autant de vanité que trois Jésuites en-
 „ semble? Dès le moment qu'on vous mit
 „ en prison, loin que votre vanité dimi-
 „ nuât, elle sembla prendre de nouvelles
 „ forces. Lorsque j'étois retiré dans mon
 „ tonneau, quelque fierté que j'affectasse,
 „ du moins ne faisois-je pas servir les Mys-
 „ tères & les Prêtres du Paganisme à au-
 „ toriser ma vanité. Je respectois la Re-
 „ ligion du pays où j'habitois, quoique je
 „ n'y eusse guères plus de croiance, que
 „ VOUS

„ vous au Christianisme. Il s'en faut bien,
 „ mon cher Jésuite, que vous aiez tenu
 „ une conduite aussi sage & aussi équita-
 „ ble. Comme il est défendu aux Pré-
 „ tres prisonniers de dire la Messe, vous
 „ prîtes un Capucin pour votre Aumô-
 „ nier, & vous communiez régulièrement
 „ tous les jours de sa main. Peut-on pouf-
 „ ser plus loin l'orgueil? Dans le tems
 „ que l'Europe entière vous regardoit
 „ comme un scélerat, que les gens mêmes
 „ qui vous étoient les plus favorables, n'é-
 „ toient pas trop persuadés de votre in-
 „ nocence, par une ostentation insupporta-
 „ ble vous faisiez avec emphase, &
 „ avec beaucoup d'assurance ce que les
 „ personnes les plus pieuses ne font qu'a-
 „ près un mûr examen de leurs fautes, &
 „ un repentir sincère.

„ G I R A R D.

„ J'ÉTOIS obligé d'agir de cette ma-
 „ nière pour tâcher d'en imposer à mes
 „ Juges, & pour sauver l'honneur de la
 „ Société. Ma dévotion, quelque fautive
 „ & quelque fastueuse qu'elle fût, ne lais-
 „ soit pas de prévenir bien des gens en
 „ ma faveur. D'ailleurs, outre mon in-
 „ térêt propre, qui m'obligeoit à em-
 „ ploier toutes les ruses que l'hypocrisie
 „ pouvoit me fournir, celui de la Société
 „ exigeoit qu'au milieu d'un nombre de
 „ criminels enfermés dans la prison où j'é-

„ tois retenu , j'affectais la sécurité d'un
 „ Saint persécuté par ses ennemis. Je met-
 „ tois par-là son honneur & le mien à cou-
 „ vert, en tout cas que mes Juges m'euf-
 „ sent condamné à la mort. Car, mes
 „ Confreres n'auroient pas manqué d'en-
 „ treprendre ma justification, & de rele-
 „ ver avec éclat les exemples de piété que
 „ j'avois donnés pendant mon emprison-
 „ nement. Vous êtes donc très mal fon-
 „ dé à me reprocher d'avoir pris un Ca-
 „ pucin pour Aumônier ; il n'étoit pas
 „ plus le mien, que celui des autres cri-
 „ minels. Il est vrai que je m'en servois
 „ beaucoup plus qu'eux, parce que j'a-
 „ vois plus d'esprit & de bon sens. Si
 „ vous appelez orgueil une prudence usi-
 „ le, il faudra, pour être simple, être
 „ fou ou brutal, vous imiter enfin dans
 „ toutes vos extravagances, insulter les
 „ Princes, & courir nud par les rues. Pou-
 „ vez-vous me reprocher d'avoir eu de la
 „ vanité, vous, qui affectâtes de mé-
 „ priser toutes les politesses d'Alexandre,
 „ pour avoir la satisfaction de montrer que
 „ vous étiez au-dessus des libéralités d'un
 „ aussi grand Roi ?

„ D I O G E N E.

„ LA réponse que je fis à Alexandre,
 „ devoit être moins mauvaise que vous ne
 „ pensez, puisqu'il ne put s'empêcher de
 „ m'admirer, & qu'il avoua que s'il n'a-
 „ voit

voit point été Alexandre , il eût voulu
être Diogene. Je ne crois pas , mon
Ami l'Ignacien , que jamais aucun Sou-
verain , quelque petit qu'il soit , se soit
avisé de souhaiter d'être le Jésuite Gi-
rard. Si quelqu'un a envie votre fort ,
c'est quelque Frere-lai , qui , entendant
parler de vos proïesses avec la Cadière ,
auroit fort souhaité de lui donner aussi
quelques leçons , mi-parties spirituelles &
charnelles.

G I R A R D.

EN vérité il vous sied bien de me re-
procher mes mauvaises mœurs , vous ,
qui pendant toute votre vie avez fait
honte à l'humanité , & qui tâchiez , au-
tant que vous pouviez , de vous mettre
au rang des bêtes. Ainsi qu'elles , vous
braviez toutes les règles de la pudeur ,
& vous offriez aux yeux des spectateurs
des scènes que l'impiété du Paganisme
n'a supportées qu'avec peine. Alexandre
eût bien mieux fait , au lieu de vous al-
ler rendre visite dans votre tonneau , de
vous y faire renfermer & précipiter en-
suite dans la mer. Il eût purgé la Grè-
ce d'un monstre , qui , violant les bien-
séances les plus nécessaires , apprenoit
aux hommes à ne regarder la pudeur
que comme une vertu ridicule. Est-il
possible qu'il y ait des gens assez pré-
K 3 venus ,

„ venus, pour vous accorder le nom de
 „ Philosophe? Il falloit qu'ils fussent aussi
 „ aveuglés que cette fameuse Courtisane,
 „ qui, vendant si cher ses faveurs à de
 „ jeunes Grecs, beaux & bien faits, vous
 „ les prodiguoit *gratis*. Je voudrois bien
 „ savoir ce qui lui avoit donné du goût
 „ pour vous. Auroit-ce été votre bissac,
 „ garni de quelques mauvais oignons, ou
 „ votre figure crasseuse & puante? Con-
 „ venez que ceux, qui ont estimé votre
 „ façon de penser, ont agi d'une manière
 „ aussi extravagante, que celles qui
 „ se sont laissé séduire aux charmes de
 „ votre personne. Votre esprit étoit aus-
 „ si vicieux que votre corps étoit dégou-
 „ tant.

„ D I O G E N E.

„ CE n'est pas d'aujourd'hui que je me
 „ suis aperçu qu'un Jésuite, pour mor-
 „ dre, vaut bien un Philosophe Cinique.
 „ Je suis charmé que vous ne m'épargniez
 „ pas. En me reprochant mes défauts,
 „ vous m'en rappelez plusieurs des vô-
 „ tres. Je conviens de bonne foi que je
 „ me suis laissé emporter à des excès très
 „ condamnables. Je croiois qu'une action,
 „ qui d'elle-même n'avoit rien de vicieux,
 „ ne devenoit point criminelle pour être
 „ commise devant des témoins. *Il n'y a*
 „ *point, disois-je, de crime à dîner. Que*
 „ je

CABALISTIQUES, *Lettre XIV.* 151

„ je dîne donc dans la rue , ou dans la mai-
„ son , cela est toujours innocent , puisque je
„ ne fais que dîner. Sur ce faux raisonne-
„ ment que je pouffois à l'extrême , je pen-
„ sois que je ne committois point une
„ faute , en accomplissant les devoirs du
„ Mariage en pleine rue. Je reconnois à
„ présent combien ma façon de raisonner
„ étoit contraire à la pudeur , à la bien-
„ séance , & même à toutes les vertus.
„ Mais enfin , si j'ai péché , je suis excusa-
„ ble , puisque j'ai cru ne pas commettre
„ une faute. D'ailleurs , j'avois trouvé la
„ Secte des Ciniques établie , & l'exemple
„ d'Antisthène qui en avoit été le Chef
„ & le Fondateur , m'autorisoit dans mes
„ erreurs. Aviez-vous les mêmes excu-
„ ses , & votre Patriarche Ignace vous
„ avoit-il appris à débaucher des péniten-
„ tes , à abuser de la Religion , & à la
„ faire servir à vous former un petit ser-
„ rail ? Les Athéniens souffroient les Phi-
„ losophes Ciniques : ils leur permettoient
„ de suivre les coutumes de leur Secte ;
„ mais les François permettent-ils aux Jé-
„ suites d'engrosser des filles ? Souffrent-
„ ils qu'ils les fassent avorter ? On m'a
„ assuré que de pareils crimes sont ordi-
„ nairement très sévèrement punis en
„ France. Je sais bien que si vous aviez
„ fait à Athenes ce que vous avez fait à
„ Toulon , vous n'auriez pas évité la gril-
„ lade. Un Prêtre , qui eût débauché

„ une Vierge consacrée au service de la
 „ Déesse Minerve, eût été traité de la
 „ même manière qu'un Rabbm qui tombe
 „ dans les mains d'un Inquisiteur. Ainsi,
 „ si justice vous avoit été faite, dans quel-
 „ que temps que vous eussiez vécu, vous
 „ eussiez été bien & dûment brûlé; au-
 „ lieu que dans le siècle où je vivois, mes
 „ impuretés ne blessaient point les Loix
 „ de l'État : & si j'avois été dans le vô-
 „ tre, je me serois conformé aux manie-
 „ res que j'aurois trouvé établies. Quant
 „ au goût que Laïs avoit pour moi, &
 „ sur lequel vous vous rectiez si fort, en
 „ vérité je crois que vous avez oublié
 „ quelle étoit votre figure. Votre ame
 „ habitoit sur la terre, mon cher Ignacien,
 „ dans un corps beaucoup plus laid que
 „ le mien. Il étoit long, sec, déchar-
 „ né, avoit la face pâle & blême, & les
 „ yeux enfoncés; voilà votre figure pein-
 „ té d'après nature. Ajoutez à cela que
 „ votre souffle puoit, & qu'on en sentoit
 „ de dix pas les pernicieuses exhalaisons.
 „ Ho, par ma foi, mon cher Girard, point
 „ de comparaison entre vous & moi pour
 „ l'individu corporel. Aussi n'eus-je pas
 „ besoin d'échauffer Laïs par des boisson-
 „ fortes, pour la disposer à m'accorder
 „ ses faveurs; & si l'on en croit la médi-
 „ lance, vous ne fûtes redevable de cel-
 „ les de la Cadière; qu'à un breuvage
 „ que vous lui fîtes avaler. La conquê-
 „ te

CABALISTIQUES, Lettre XIV. 153
„ te d'un cœur, qu'on obtient lorsqu'on
„ a étourdi l'esprit, ne doit guères fla-
„ ter.

„ G I R A R D.

„ EST-IL permis que vous soiez assez
„ crédule pour adopter toutes les imper-
„ tinences qu'on a débitées sur les pré-
„ tendus sortilèges dont on m'a accusé ?
„ Vous, qui lorsque vous viviez, croïez
„ à peine l'existence de la Divinité, après
„ votre mort vous ajoutez foi à des con-
„ tes de vieilles, inventés par mes enne-
„ mis, & dont je me servis avantageuse-
„ ment pour me justifier dans l'esprit de
„ tous les gens de bon sens; en sorte que
„ mes adversaires me fournirent des armes
„ pour les combattre.

„ D I O G E N E.

„ IL s'en faut bien que je pense que
„ vous fussiez Sorcier; mais pour un maî-
„ tre Fourbe, je vous rends la justice d'ê-
„ tre persuadé qu'il s'en trouvoit peu par-
„ mi vos Confreres qui vous égalassent.
„ Or, je me rappelle d'avoir entendu dire
„ à quelqu'un qui m'a même assuré que ce
„ fait étoit constaté dans les dépositions
„ de la Cadière, qu'un jour dans vos ébats
„ amoureux vous prîtes cette pauvre
„ fille à l'Italienne, ou à la Jésuitique;
„ & que comme vous prévoïez que vo-
K 5 „ tre

„ tre chere pénitente pourroit apporter à
 „ vos desirs Gomorriens *une ame tant soit peu*
 „ *récalcitrante*, vous lui fîtes boire aupara-
 „ vant une liqueur qui lui causa une es-
 „ pèce d'extase ou d'assoupissement, pen-
 „ dant lequel vous ne vous amusâtes pas
 „ à dire votre Bréviaire. Seroit-ce donc
 „ être fort crédule que de penser que
 „ lorsque vous donnâtes les premières le-
 „ çons à la Cadière, vous vous servîtes
 „ des mêmes moïens, que quand vous
 „ voulûtes vous écarter des usages ordi-
 „ naires ? Au reste, je trouve assez par-
 „ ticulier que vous me reprochiez de n'a-
 „ voir presque pas cru l'existence de la
 „ Divinité. Il est vrai que vous en étiez
 „ bien persuadé : il paroît par la condui-
 „ te que vous avez tenue, que vous é-
 „ tiez un des plus francs Athées qu'il y
 „ eût de votre tems ; car si vous aviez
 „ été persuadé de l'existence d'une Divi-
 „ nité, vous auriez cherché sans doute à
 „ vous guérir d'une passion qui vous fai-
 „ soit commettre tous les jours un nom-
 „ bre infini de crimes atroces. Vous aviez
 „ trop d'esprit pour ne pas voir que s'il
 „ y avoit un Dieu, il falloit que vous
 „ fussiez damné, en vivant comme vous
 „ viviez. Cependant il paroît que vous
 „ n'avez jamais pensé à vous repentir de
 „ vos fautes. Si le Ciel n'eût pas mis un
 „ frein à vos impudiques desirs, vous au-
 „ riez mis à contribution toutes les fem-
 „ mes & les filles de Toulon. Vous en a-
 „ viez

„viez déjà rangé plus de soixante au nom-
 „bre de vos Stigmatées. Entre nous soit
 „dit, mon cher Girard, vous savez bien
 „que vous ne vous contentiez pas de les
 „baïser aux pieds & aux mains, & que
 „vous les stigmatiez dans un endroit où
 „il eût été impossible que le Séraphique
 „St. François eût pû l'être. Ce sont-là
 „des preuves essentielles de votre fer-
 „me croiance de l'existence de la Divini-
 „té. Je vous aurois conseillé sur cet ar-
 „ticle de garder le silence, vous auriez
 „beaucoup mieux fait.

„G I R A R D.

„QUAND il seroit vrai que ma con-
 „duite seroit soupçonner que j'étois A-
 „thée dans le fond du cœur, du moins
 „j'avois le bon sens & la précaution de
 „cacher mes vices le plus qu'il m'étoit
 „possible. Ce ne fut que par un malheur
 „imprévu & dont je ne fus point la cau-
 „se, que mon intrigue avec la Cadière
 „éclata dans le Public: vous qui faites si
 „fort le raisonneur, j'aurois voulu vous
 „voir à ma place. Si vous saviez quelle
 „difficulté il y a à gouverner seulement
 „deux dévotes amoureuses, vous seriez
 „étonné que pendant très long-tems j'aie
 „pû en mener plus de vingt à ma fantai-
 „sie, & les obliger à vivre en paix &
 „unies entre elles. Vous vous trompe-
 „riez fort, si vous croiez que l'emploi de
 „Di-

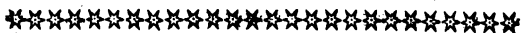
„ Directeur, & de Directeur amoureux
 „ soit aussi aisé à remplir que celui de
 „ Philosophe Cinique. Le premier de-
 „ mande beaucoup de prudence & de po-
 „ litique, le second n'exige que de l'es-
 „ fronterie. Aussi vous en êtes-vous ac-
 „ quité dignement, soit par vos actions,
 „ soit par vos discours impudiques. Si vous
 „ aviez assisté à un de mes Sermons, vous
 „ auriez vu alors de quelle dissimulation
 „ j'étois obligé d'user. Le cœur pénétré
 „ des sentimens les plus tendres, person-
 „ ne ne déclamoit avec plus d'emphase que
 „ moi contre l'amour. Aussi mes Confre-
 „ res, après ma mort, ayant tenté de ré-
 „ habiliter ma réputation, n'ont-ils pas
 „ manqué de faire mention de la rigidité
 „ de ma morale.

„ D I O G E N E.

„ IL s'en faut bien qu'elle valût la mien-
 „ ne, & en ce point vous êtes encore
 „ bien au-dessous de moi. Vos Sermons,
 „ vos sentimens sévères, ont été loués
 „ par les Jésuites: je n'en suis pas étonné.
 „ Eussiez-vous prêché la Morale la plus
 „ relâchée, ils soutiendroient que vous
 „ étiez un Casuiste très sévère. Plus un
 „ Ignacien distingué fait de fautes, & plus
 „ la Société s'attache à les justifier. Elle
 „ s'est contentée après votre mort de vous
 „ faire passer pour un fameux Moraliste,
 „ parce qu'elle a cru que cela suffisoit pour
 „ ré-

„ rétablir votre mémoire ; mais si le
 „ Parlement de Provence vous eût ren-
 „ du justice & qu'il vous eût fait brû-
 „ ler, alors elle se seroit cru obligée
 „ de vous faire canoniser comme un
 „ Martyr : en sorte qu'on peut dire que
 „ votre Canonisation n'a tenu qu'à une
 „ voix. Dix de vos Juges vous condam-
 „ nerent à la mort, dix autres vous dé-
 „ clarerent innocent, & votre arrêt passa
 „ *in midiorum*, le sentiment de la douceur
 „ en matière criminelle l'emportant tou-
 „ jours sur la rigueur à égalité de voix.
 „ Pensez-vous que les gens de bon sens
 „ auroient ajouté beaucoup de foi à votre
 „ Béatification ? Ils ne sont guères plus
 „ persuadés de la pureté de votre morale ;
 „ mais des Peres de l'Eglise ont donné de
 „ grandes louanges à la mienne. S. Jérô-
 „ me & Saint Chrysostôme ont fait mon
 „ éloge, Ami Girard ; & ce ne sont pas
 „ là des Jésuites. „

J'e souhaite, sage & savant Abukibak,
 que cette conversation puisse t'amuser. Je
 te salue, en *Belzebuth*, & par *Belzebuth*.



L E T T R E Q U I N Z I E M E.

*Le Cabaliste Abukibak , à son Disciple
ben Kiber.*

JE ne doute pas , mon cher ben Kiber , que tu n'aies fait de sérieuses réflexions sur les dernières Lettres que je t'ai écrites. Je t'y montrois les avantages que tu retirerois en t'unissant avec quelque Intelligence céleste. Je veux aujourd'hui , pour te fortifier dans le dessein que tu as pris , te faire appercevoir les principaux défauts que l'on rencontre chez les femmes qui paroissent quelquefois les plus aimables.

CONSIDERES , mon cher ben Kiber , les maux qu'une femme jalouse fait souffrir à son époux. Il y a peu de femmes aujourd'hui qui pensent ainsi qu'Andromaque , épouse du vaillant Hector. Euripide * nous apprend que cette Troïenne avoit aimé jusqu'aux maitresses de son Mari , & qu'elle avoit allaité les enfans illégitimes qu'il en avoit eus. Aujourd'hui tant de vertu & de douceur ne se trouve plus que chez les Esprits aériens. Si vous épousez une Silphide ou une Salam-

* Euripid. in Androm.

mandre, vous aurez un ferrail peuplé mille fois plus que ne l'est celui du Sultan. Les Beautés aériennes, contentes d'acquiescer l'immortalité, ne sont point jalouses des faveurs qu'on prodigue à leurs concitoyennes. Chaque Silphide pense d'une façon aussi noble que Livie, & l'épouse de Cromwel. Ces deux femmes étoient élevées au-dessus des foiblesses de leur sexe: la première favorisoit les amours d'Auguste, afin de maintenir son crédit; la seconde servoit habilement les passions de son mari, & sacrifioit à son ambition démesurée une inutile jalousie.

ON a vu dans ces derniers tems quelques maitresses de Souverains tenir la même conduite; mais en général la jalousie est le plus grand défaut des femmes. Si l'amour ne leur en fait pas ressentir les mouvemens, la vanité tient la place de la tendresse, & produit les mêmes effets.

IL est certain, mon cher ben Kibér, que parmi les maris qui sont la victime d'une humeur jalouse de leurs femmes, plus de la moitié doivent attribuer leurs maux plutôt à l'orgueil du sexe, qu'à son amour pour la fidélité & la constance. Si nous faisons attention que les femmes qui ont été les plus coquettes, ont souvent été les plus jalouses, nous serons convaincus de cette vérité. Combien de Souverains, qui ont été sacrifiés à de simples par-

particuliers, n'ont-ils pas fait faire mille extravagances à leurs maitresses, dans le tems même qu'elles leur préféreroient des rivaux qui leur étoient bien inférieurs par la naissance & par le rang ? Ces femmes faivoient les mouvemens des différentes passions dont elles étoient agitées, & il n'y avoit rien de bien extraordinaire dans leur conduite. L'amour, qui égale tous les hommes, leur faisoit sacrifier le Prince au courtisan ; & la vanité leur faisoit souffrir à regret qu'un Captif illustre voulût rompre ses fers & sortir d'esclavage.

SANS te citer, mon cher ben Kiber, un nombre d'exemples qui justifieroient ce que je tedis, je me contenterai d'en rapporter un, connu de toute la France. Vous avez sans doute entendu parler de cette fameuse Desmar, qui succéda à la Chamelé, & qui disputa à la du Clos le prix de la déclamation. Elle fut aimée avec passion du Duc Régent. Un Amant de cette volée frappa son orgueil, mais ne fixa pas sa tendresse. Baron avoit un fils, dont elle étoit éperdûement amoureuse ; le Prince apprit qu'on le sacrifioit à un Comédien. Il se plaignit, il gronda, il menaça. Tous ses discours furent inutiles ; & la Desmar, forcée de s'expliquer entre lui & son rival, avoua qu'elle aimoit mieux les coups de pied que lui donnoit Baron, que les présens dont le Duc la

la combloit. La passion de la Desmar étoit si violente, qu'elle étoit connue de tout Paris. On couroit en foule au spectacle, pour voir représenter une pièce dans laquelle cette Comédienne jouoit le rôle de Pfiché, & Baron celui de l'Amour. Qui croiroit qu'une femme aussi sensible eût pensé mourir de douleur de perdre un amant qu'elle n'aimoit point ? Peu s'en fallut cependant que cela n'arrivât ; & lorsque le Duc l'abandonna entièrement, elle se livra au plus mortel chagrin. Elle ne put souffrir de perdre une conquête si glorieuse. Combien de femmes n'y a-t-il pas qui pensent de même qu'elle, & qui ne ressentent la perte d'un amant, que par la douleur & le dépit que souffre leur amour propre ?

EN épousant une Silphide, mon cher ben Kiber, tu n'auras rien à redouter des funestes effets d'une humeur jalouse. Tu trouveras encore bien d'autres avantages. L'intérêt, ni l'avarice ne regnent point chez les Esprits élémentaires. Tu ne seras point obligé de t'engager par un contrat public à contenter l'avidité d'une femme, dont la léfine surpasse quelquefois les histoires que les Auteurs les plus critiques ont écrites. Une Silphide ne te dira jamais : *Vous êtes un dissipateur, je veux me séparer de vous. Je prétens que vous me rendiez le dot que vous avez reçu. Si vous ne voulez point consentir amiablement à notre séparation, je me pourvoirai en Justice.* Ma famille en-

irera dans mes raisons : elle ne souffrira point qu'un homme , qui devoit s'estimer très heureux d'avoir épousé une femme aussi rangée que moi , veuille la réduire à la mendicité.

C'EST là , mon cher ben Kiber , le langage d'un nombre infini de femmes , qui font sentir vingt fois par jour à leurs époux le triste avantage qu'elles leur ont procuré en leur apportant une dot considérable. Combien d'hommes n'y a-t-il pas , qui voudroient de tout leur cœur avoir pris leurs épouses avec les seuls habits qu'elles avoient sur elles ? Peut-être même vont-ils jusqu'à souhaiter de les avoir reçues chez eux dans un état aussi simple , que celui dans lequel Eve s'offrit aux yeux d'Adam. *Du moins , disent-ils , l'on ne nous reprocheroit plus ces richesses , qui ne servent qu'à nous rendre la victime d'une épouse impérieuse.*

QUELQUE infortuné que soit le sort de ces maris malheureux , il l'est cependant beaucoup moins que celui de ceux , qu'un vice contraire à la lésine conduit bientôt à l'Hôpital. Quel est le désespoir d'un homme , qui , souvent chargé d'une nombreuse famille , voit dissiper tout son bien en festins , en parties de plaisirs , & en dépenses folles & frivoles ? S'il ose se plaindre , & vouloir remédier à de pareils abus , de quel torrent d'injures ne se voit-il pas accablé ? On lui reproche son avarice , on lui fait un crime de son économie ,

mié, on lui cite l'exemple de trente maris assez imbécilles pour se laisser voler tranquillement & sans mot dire. Quel parti peut-il prendre dans un cas pareil pour se tirer d'embarras ? Il n'en est aucun qui s'offre à son esprit. S'il consent à suivre les sentimens de sa femme, le voilà ruiné à jamais ; & s'il persiste à s'y opposer, dans quels malheurs ne tombe-t-il point ? Et quels maux ne doit-il pas se résoudre d'essuyer ? Il faut qu'il vive avec une Furie, qui saura bien trouver le moyen de prendre ce qu'on lui refusera. L'infortuné mari doit encore s'estimer heureux, si elle veut bien s'en tenir aux larcins qu'elle fait dans son ménage, & si elle ne cherche pas quelque amant libéral qui fournisse à sa dépense.

La chasteté est une vertu que la plupart des femmes regardent comme une chimère ; celles, qui sont nées dans le plus haut rang, sont les premières à mépriser les règles de la bienséance. A quel excès ne se sont pas portées des Princesses, des Reines, & des Impératrices ? Sans m'arrêter à rappeler, mon cher ben Kiber, les débauches de Messaline, de Julie, & de tant d'autres Princesses Romaines, réfléchis sur les desordres de Marguerite de Valois. Cette première épouse de Henri IV. se livra sans réserve aux plus grands excès. Il n'est aucun Etat, dans lequel elle n'ait eu quelque amant ; elle en choisit

fissoit même parmi ses Pages & ses valets de pied. La vertu, si l'on veut en croire bien des Historiens, ne fut pas davantage le partage de Marie Stuart, que de Marguerite de Valois. Combien d'autres Princesses n'a-t-on point accusé d'infidélité & d'inconstance? Mais, sans aller chercher des exemples parmi les Souveraines, les femmes en général n'en fournissent-elles pas un assez grand nombre? Elles ne sont pas même scandalisées qu'on soutienne que dans une aussi grande ville * que Paris,

* *Charmé de Juvenal & plein de son esprit,
Venez vous, diras-tu, dans une Pièce outrée,
Comme lui, nous chanter que dès le tems de
Rbée*

*La chasteté déjà la rougeur sur le front,
avoit chez les humains reçu plus d'un affront;
Qu'on vit avec le fer naître les injustices,
L'impiété, l'orgueil, & tous les autres vices,
Mais que la bonne foi dans l'amour conjugal
N'alla point jusqu'au tems du troisième metal.
Ces mots ont dans sa bouche une emphase ad-
mirable.*

*Mais je vous dirai moi, sans alleguer la Fable,
Que si sous Adam même, & loin avant Noé
Le vice audacieux des hommes avoué
A la triste innocence en tous lieux fit la guerre,
Il demeura pourtant de l'honneur sur la terre,
Qu'aux tems les plus féconds en Phryniens, en Laïs
Plus d'une Penelope illustra son pays,
Et que même aujourd'hui sur ces fameux modèles
On peut trouver encor quelques femmes fidèles.
Sans doute; & dans Paris, si je sais bien conter,
Il*

Paris, à peine s'en trouve-t-il entre elles trois ou quatre, dont les mœurs sentent la pureté du Siècle d'Astrée. Je ne crois pas que jamais aucune ait fait un crime capital à Despreaux d'avoir soutenu ce Fait dans sa dixième Satire.

Le beau sexe s'est insensiblement accoutumé à s'entendre plaisanter sur l'infidélité; il a cru qu'il ne devoit opposer que des plaisanteries à des plaisanteries. La maxime est commode; mais elle est peu propre à réprimer les mœurs. Il est des choses, dont on ne devroit jamais parler qu'avec la décence qu'elles exigent: sans cela, il arrive tôt ou tard qu'il n'est aucune action vicieuse qu'on n'excuse, & même qu'on n'applaudisse à la faveur de quelque plaisanterie. Les Ecrivains même autorisent cette pernicieuse coutume, & bien des Auteurs renommés ont donné souvent une tournure aimable aux débauches les plus outrées. Si leurs discours enjoués n'effacent pas entièrement l'horreur du vice, ils le rendent beaucoup moins hideux, & prêtent des armes aux femmes, toujours attentives à se servir de ce qui peut autoriser leurs défauts & augmenter leur liberté.

JE

Il en est jusqu'à trois que je pourrais citer.

Ton épouse dans peu fera la quatrième.

Boileau Sat. X. vers. 23. & suiv.

L 3

JE ne saurois approuver que Brantome ait fait un panégyrique pompeux d'une courtisane, & qu'il l'ait égalée aux femmes les plus sages & les plus vertueuses. *Flora*, dit-il *, étoit de bonne maison & de grande lignée, & elle eut cela de bon & de meilleur que *Lais*, qui s'abandonnoit à tout le monde comme une *Bagasse*, & *Flora* aux Grands; si bien que sur le seuil de sa porte elle avoit mis cet écriteau: Rois, Princes, Dictateurs, Consuls, Censeurs, Pontifes, Questeurs, Ambassadeurs, & autres grands Seigneurs, entrez, & non d'autres. *Lais* se faisoit toujours paier avant la main, & *Flora* point, disant qu'elle faisoit ainsi avec les Grands, afin qu'ils fissent de même avec elle comme grands & illustres, & qu'aussi une femme d'une grande beauté & haut lignage sera toujours autant estimée qu'elle se prise: & si ne prenoit sinon ce qu'on lui donnoit; disant que toute Dame gentille devoit faire plaisir à son amoureux pour amour, & non pour avarice, d'autant que toutes choses ont certains prix, fors l'amour. Pour fin, en son tems elle fit l'amour fort gentiment, & se fit si bravement servir, que quand elle sortoit de son logis quelquefois pour se promener en Ville, il y avoit assez à parler d'elle pour un mois, tant pour sa beauté, ses belles & riches parures, ses

* Brantome, Dames Galantes, Tom. I. pag. 313.

ses superbes façons, sa bonne grace, que pour la grande suite des courtisans & serviteurs & grands Seigneurs, qui étoient avec elle, & qui la suivoient & accompagnoient comme vrais Esclaves ; ce qu'elle enduroit fort patiemment : & les Ambassadeurs étrangers, quand ils s'en retournoient en leurs Provinces, se plaisoient plus à faire des contes de la beauté & singularité de la belle Flora, que de la grandeur de la République de Rome, & sur-tout de sa grande libéralité ; contre le naturel pourtant de telles Dames : mais aussi étoit-elle outre le commun, puisqu'elle étoit noble. Enfin, elle mourut si riche & si opulente, que la valeur de son argent, meubles, & joyaux, étoit suffisante pour refaire les murs de Rome, & encore pour desengager la République. Elle fit le Peuple Romain son héritier principal, & pour ce lui fut dressé dans Rome un Temple très somptueux, qui de Flora fut appelé Florian.

QUE ne tentera-t-on pas d'excuser, mon cher ben Kiber, puisque Brantome a fait l'éloge de la plus fameuse courtisane Romaine ? S'étonnera-t-on après cela qu'une Actrice de l'Opéra, dont les faveurs ont ruiné dix particuliers différens, pense mériter de tenir un rang distingué dans l'Etat ? Je suis digne, dira-t-elle, des mêmes louanges que Flora. Je ne prens que ce qu'on me donne, & je dis que toute Dame gentille doit faire plaisir à son amoureux pour amour, & non pour avarice. Je fais l'amour

fort gentiment, je me fais bravement servir ; & lorsque les Anglois s'en retournent en leurs Provinces, ils se plaisent plus à faire des contes de ma beauté, que de la grandeur de la Ville de Paris. Aussi espere-je de mourir si riche & si opulente, que je laisserai des sommes assez considérables pour me faire bâtir une Eglise, dans laquelle un grand nombre de Moines prieront assiduelement pour le repos de mon ame. Il faut bien que le métier d'une coquette ne soit point aussi bonteux que le disent certaines gens d'une humeur sévère & mélancolique, puisque des courtisans aimables & polis, tels que Brantome, ont donné des éloges pompeux à la profession de courtisane.

LES hommes, mon cher ben Kiber, ont été, & sont encore les principales causes des desordres du beau sexe. Je ne doute point que si par leur servile complaisance ils n'avoient autorisé toutes les fausses démarches des femmes, elles ne se fussent garanties des défauts dans lesquels elles sont tombées dans la suite. Lorsqu'ils se sont apperçus de la faute qu'ils avoient faite, il leur a été impossible d'y remédier ; aussi portent-ils la pénitence de leur peu de précaution.

LES Sages se gardent bien de choisir des épouses parmi les Citoïennes de la terre. Ils ont recours aux sages Silphides, aux spirituelles Salamandres, & aux douces Ondines ; & en formant des unions
avec

avec ces Esprits élémentaires, ils ne craignent point de se rendre malheureux, l'avarice, la prodigalité, la luxure, & la débauche n'étant point le partage de ces créatures innocentes. Lorsqu'elles examinent la conduite des femmes & la perversité des hommes qui les applaudissent, elles gémissent amèrement de voir jusqu'à quel point le vice a ravalé la nature humaine. Imitons leurs exemples, mon cher ben Kiber, & déplorons l'aveuglement de tous les peuples de l'Univers.

DEPUIS long-tems, la vertu semble être entièrement exilée de chez les Mortels. A quels excès les Anciens ne se sont-ils point portés? Nous venons de voir qu'ils ont construit des Temples à l'honneur des courtisannes. Aujourd'hui encore ne défie-t-on pas en quelque manière les personnes les plus criminelles? Quels honneurs n'a-t-on pas accordé à des femmes, qui ne méritoient que le mépris de tous les honnêtes gens? Devant combien de maitresses de Souverains les lâches & servils courtisans ne sont-ils pas toujours prêts à fléchir les genoux? Il est peu de siècles, où dans toutes les Cours il ne se trouve quelques-unes de ces Idoles de l'impureté, qui, dispensatrices des faveurs du Souverain, sont servies & obéies avec plus de respect, que les Divinités des Anciens. Cependant,

durant leur regne, la débauche est autorisée par leurs exemples. *Pourquoi craindrois-je d'avoir un amant, disent les femmes à la Cour & dans la Province? Loin qu'il soit honteux de manquer de fidélité à son époux, celles qui sont les moins chastes, sont les plus respectées. Marchons donc sur leurs traces; & si nous ne pouvons point espérer de parvenir aux mêmes bonheurs, nous aurons du moins l'agrément de satisfaire notre goût & de contenter notre passion.*

RIEN n'est si pernicieux, mon cher ben Kiber, que les mauvais exemples, & rien n'est si utile que les bons. C'est à ces derniers qu'un fameux Pere de l'Eglise avoüe qu'il devoit sa conversion. Du côté, dit-il, que j'avois tourné tous mes regards, je vois la continence qui se présentoit à moi avec une majesté sans pareille, modeste, mais gaie, & qui me montrant ses chastes attraits, m'encourageoit à venir à elle, & me tendoit les bras pour me recevoir & m'embrasser. Elle m'encourageoit même par de grands exemples d'une multitude innombrable de Saints qu'elle avoit autour d'elle, & où je vois des personnes de tout âge, des enfans, de jeunes gens, des filles, des veuves vénérables par leur grand âge, aussi bien que par leur vertu, & des Vierges qui avoient vieilli dans la chasteté. Je vois que dans toutes ces saintes Ames, la continence n'étoit pas demeurée stérile, & que le courage qu'el-

CABALISTIQUES, Lettre XV. 171
qu'elles avoient eu de vous choisir pour leur
Epoux , O ! mon Dieu , leur avoit pro-
duit une abondance infinie de délices toutes cé-
lestes *.

J E te salue , en Zabamiab , & par Za-
bamiab.

* *Aperiebatur enim ab eâ parte quâ intenderam
faciem , & quod transire trepidabam , casta digni-
tas continentia , serena & non dissolutè hilaris ,
honestè blandiens , ut venirem neque dubitarem ,
& extendens ad me suscipiendum & amplecten-
dum piâs manus , plenas gregibus bonorum exemplo-
rum. Ibi tot pueri & puella : ibi juvenus mul-
ta , & omnis ætas , & graves viduæ & virgines
anus , & in omnibus ipsa continentia nequaquam
sterilis , sed fecunda mater filiorum gaudiorum da
marito te , Domine. Augustini Confess. Lib. VIII.
Cap. II.*



L E T-



L E T T R E S E I Z I E M E.

Astaroth , au sage Cabaliste Abukibak:

PARMI les Ames qui sont condamnées à rester dans l'infernal séjour , il en est une , sage & savant Abukibak , avec laquelle j'ai de fréquentes conversations. Elle animoit, lorsqu'elle étoit sur la terre, le corps d'un Théologien Jésuite. Si les hommes , lui disois-je il y a quelque tems , *savoient combien grand est le nombre de vos Confreres condamnés à rester parmi nous, je crois que la Société trouveroit peu de gens qui voulussent s'y engager. Je ne comprends pas comment ceux qui y entrent, ne font pas réflexion au danger qu'ils courent en s'obligeant à suivre & à adopter toutes les passions d'un Corps, qui n'agit & ne se conduit que par la politique.*

„ Les hommes , répondit le Jésuite ,
 „ n'ont garde de croire qu'ils courent au-
 „ tant de risque. Nos Peres ont eu le
 „ soin de pourvoir à cet inconvénient. Si
 „ vous connoissiez un Livre intitulé: *Ima-
 „ ge du premier Siècle de la Société des Jésuites* ,
 „ vous verriez que de fort habiles Théo-
 „ logiens ont soutenu que les Jésuites ne
 „ pouvoient pas être damnés. Cela leur a
 „ été

CABALISTIQUES, *Lettre XVI.* 173

„ été communiqué par un Saint , à qui
„ Dieu l'avoit appris en révélation. Sa-
„ chez , mon Frere Marc , dit ce Théolo-
„ gien , en rapportant les paroles de Fran-
„ çois Borgia , que Dieu , qui aime extrê-
„ mement la Société , lui a accordé le privilè-
„ ge qu'il accorda autrefois à l'Ordre de St.
„ Benoît ; savoir , que les trois cent premières
„ années , aucun de ceux qui persévéreront
„ dans la Société jusqu'à la fin , ne sera dam-
„ né *. Vous voyez bien que nos Peres
„ ont pris une excellente précaution pour
„ empêcher qu'on n'appréhendât le terri-
„ ble Jugement de Dieu , en devenant l'es-
„ clave de la politique de la Société. Ils
„ ont plus fait que d'assurer qu'aucun Jé-
„ suite ne seroit damné ; car comme les
„ autres Ordres auroient fort bien pû être
„ tentés de s'approprier les mêmes privi-
„ lèges , étant fort commode d'être reçu
„ dans un Corps où l'on peut faire impu-
„ nément tout ce qu'on veut , le même
„ Théologien a déclaré qu'on pouvoit se
„ damner bel & bien chez tous les autres
„ Religieux : en sorte qu'un de ces der-
„ niers prit sagement le parti , à l'heure de
„ la mort , de prier un Jésuite de lui céder
„ douze années qu'il avoit passées dans sa
„ Religion. Il dit au P. Makres , † *O mon*
„ *Pere*

* Image du premier Siècle de la Société &c.
pag. 646. *apud* Morale Pratiq. Tom. I. pag. 120.

† Id. *ibid.* pag. 200.

„ Pere , que vous êtes heureux d'être d'un Or-
 „ dre dans lequel quiconque meurt , jouit de la
 „ Félicité éternelle ! Dieu vient de me montrer
 „ cela , & m'a ordonné de le déclarer publi-
 „ quement devant tout le monde. Le Jésuite ,
 „ tout confus d'admiration & de modestie ,
 „ lui aiant demandé si ceux de son Ordre ne
 „ seroient pas aussi tous sauvés ? le mourant
 „ lui répondit avec gémissement , que plu-
 „ sieurs le seroient , mais non pas tous ; au lieu
 „ que tous ceux de la Société de Jésus , tant
 „ en général qu'en particulier , sans en excep-
 „ ter aucun , qui persévereroient dans l'Ordre
 „ jusqu'à la mort , seroient tous sauvés.

„ IL n'est pas étonnant que ceux , sur
 „ qui de pareilles fables font de fortes im-
 „ pressions , cherchent avec avidité d'en-
 „ trer au nombre des disciples d'Ignace.
 „ Mais je ne vous ai appris jusqu'ici que
 „ ce que nos Peres débitent sur la terre ,
 „ du salut général de tous leurs Confre-
 „ res : je crois que vous ferez curieux de
 „ savoir quel est le Cérémonial qu'on ob-
 „ serve dans le Ciel , lorsqu'un Jésuite y
 „ arrive. La Divinité n'est pas contente
 „ de les y recevoir purement & simple-
 „ ment comme les autres Ames , elle en-
 „ voie au-devant d'eux un Ambassadeur
 „ céleste.

JE soupçonne , répondis-je , que les Jésui-
 „ tes qui ne sont pas trop modestes , ont choisi
 „ pour Introduceur de leurs Peres , quelque Ché-
 „ rubin , ou l'Ame de quelque Apôtre. „ Vous
 „ vous trompez , repliqua-t-il. C'est In-
 „ tro-

„ troducteur est Jesus-Christ lui-même, &
 „ Dieu a cru devoir accorder cet honneur
 „ non seulement aux Peres, mais même
 „ aux Freres-lais. *Est-il permis, m'écriai-*
 „ *je, que vos Confreres ôsent publier sur la*
 „ *terre de semblables impiétés? Ne craignent-*
 „ *ils pas d'exciter le courroux & l'indignation*
 „ *de tous les bonnêtes gens?* „ Bon, répondit-
 „ il. Leurs Partisans sont si aveuglés sur
 „ leur compte, qu'ils sont sûrs de leur
 „ faire recevoir, comme articles de Foi,
 „ les impertinences les plus criminelles.
 „ Il est vrai qu'ils ont soin de les autori-
 „ ser toujours de la Révélation de quelque
 „ Saint; celle du Cérémonial céleste est
 „ certifiée par Sté. Thérèse. *C'est un des*
 „ *Privilèges de ceux de la Société de Jesus,*
 „ dit l'Auteur dont je vous ai déjà cité
 „ plusieurs passages, *Jesus vient au-devant*
 „ *de chaque Jésuite mort, pour le recevoir.*
 „ *Heureuse l'Ame, qui, sortant de la prison*
 „ *du corps mortel, est assurée de s'aller jeter*
 „ *dans le sein immortel, & dans le bienheureux*
 „ *Esprit de Notre Seigneur Jesus! Cette propo-*
 „ *sition, que je viens d'avancer si librement*
 „ *comme si c'étoit un Oracle, n'est pas de moi,*
 „ *mais vient de l'Oracle. Nous avons appris*
 „ *de la Rélation du P. Croisel Jésuite, de l'An-*
 „ *née 1616. que dans une Vision de Ste. Thé-*
 „ *rese une Ame bienheureuse, allant dans le*
 „ *Ciel avec d'autres, dit à cette Sainte:* „ Un
 „ Frere de la Société de Jesus est notre
 „ Conducteur. Nous nous réjouissons d'a-
 „ voir

„ voir un tel Chef, à la vertu & aux prières duquel nous sommes redevables de ce que nous sommes aujourd'hui délivrés du Purgatoire. Ne soiez pas surprise de ce que le Tout-Puissant vient au-devant de nous, il n'y a rien de nouveau en cela. Les Freres de la Société de Jesus ont le privilège, que lorsqu'un d'eux est mort, Jesus vient au-devant de lui pour le recevoir *.

Je ne m'étonne pas, dis-je au Jésuite, si vos Peres ont institué un Cérémonial aussi beau, lorsque quelqu'un d'eux arrive dans le Ciel. Cela se voit si rarement, que quelque pénible qu'il soit, il ne doit pas être fort à charge à la Cour céleste. Quant à nous, nous vous traitons beaucoup plus cavalièrement, lorsque vous descendez aux Enfers; & s'il falloit que les Diables vous y conduisissent cérémonielement, toutes les Légions infernales ne seroient occupées qu'à recevoir les Jésuites qui arrivent ici de toutes les parties du Monde. Vous vous êtes aperçu par vous-même, lorsque vous vintes choisir votre séjour parmi nous, qu'on vous regarda sans façon, & comme une Ame qui nous étoit, pour ainsi dire, destinée dès que vous aviez endossé l'habit de la Société.

„ Je conviens de ce que vous dites,
 „ répondit le Jésuite; & j'en fus d'autant
 „ plus surpris, que j'avois souvent enten-

„ du

* Id. *ibid.* Livr. V. Chap. 8. p. 648.

„ du dire à nos Peres que leur Compa-
 „ gnie étoit ce Chariot de Feu d'Israël, qui
 „ faisoit pleurer autrefois Elisée de ce qu'il
 „ avoit été enlevé ; & que maintenant par
 „ une grace particulière de Dieu, l'un & l'au-
 „ tre Monde se réjoüissoient de le voir ramener
 „ du Ciel dans la nécessité de l'Eglise. . . .
 „ Si dans la Société l'on cherche les armées des
 „ soldats qui multiplient tous les jours leurs
 „ triomphes par de nouvelles victoires, on trou-
 „ vera une troupe d'AnGES choisis Ces
 „ ANGES sont semblables à St. Michel dans leurs
 „ combats contre les Hérétiques ; semblables à
 „ St. Gabriel dans la conversion des Infidèles ;
 „ semblables à St. Raphaël dans la consolation
 „ des ames & la conversion des pécheurs, par
 „ les sermons & les confessions. Ils se portent
 „ tous avec autant de promptitude & d'ardeur
 „ à confesser & à catéchiser les pauvres &
 „ les enfans, qu'à gouverner les consciences
 „ des Grands & des Princes ; & ne sont pas
 „ moins célébrés tous par leur doctrine & par
 „ leur sagesse, que ceux qui gouvernent ces
 „ Princes : de sorte que l'on peut dire de la So-
 „ ciété ce que dit Seneque dans l'Epître XXXIII.
 „ qu'il y a de l'inégalité, où les choses
 „ éminentes sont remarquables ; mais
 „ qu'on n'admire point un arbre, quand
 „ tous les autres de la forêt sont égale-
 „ ment hauts. Certes, de quel côté que vous
 „ jettiez les yeux, vous ne trouverez rien qui
 „ ne pût être éminent par-dessus les autres,
 „ s'il n'étoit parmi d'autres qui ont la même
 Tome I. M „ émi-

„ éminence *. Vous voiez bien à présent
 „ que j'avois raison de paroître étonné de
 „ me voir tout-à-coup métamorphosé en
 „ compagnon d'Astaroth & de Belzebut,
 „ moi, qui me regardois sur la terre com-
 „ me semblable à St. Michel, à St. Ga-
 „ briel, & à St. Raphaël. „

V o u s dîtes donc bien être surpris, de-
 mandai-je à ce Jésuite, lorsque vous entendî-
 tes prononcer votre arrêt de condamnation par
 la Divinité? „ On ne sauroit l'être davan-
 „ tage, répliqua-t-il; & quand l'Ange ac-
 „ cusateur me reprocha d'avoir adopté
 „ aveuglément toutes les opinions re-
 „ lâchées des Casuistes de la Société;
 „ d'avoir suivi les pernicioeux conseils de
 „ mes Supérieurs, qui sous de prétextes
 „ frivoles me dispensoient de dire la véri-
 „ té; d'avoir embrassé sans examen toutes
 „ les haines & les cabales de la Société;
 „ d'avoir persécuté tous ceux qui s'oppo-
 „ soient à son agrandissement ou à ses des-
 „ seins; d'avoir regardé la bienséance &
 „ la Charité Chrétienne, comme des ver-
 „ tus inutiles, ce fut en vain que j'eus re-
 „ cours à l'autorité de tous nos Casuistes.
 „ Je citai le Pere Boni, Sanchès, Vasquès,
 „ tout cela fut inutile. Je crus que l'au-
 „ torité de Villalobos, Conink, Liamsans,
 „ Achokier, Dealkoxer, Della Crux, Vera
 „ „ Crux,

* Id. *ibid.* Lib. III. Orat. I. pag. 402.

„ *Cruz, Ugolin, Tambourin, Fernandès,*
 „ *Martinès, Suarès, Henriquès, Vasquès,*
 „ *Lopès, Gomès, Sançbès, de Vecchis, de*
 „ *Gassis, de Grassalis, de Pitigianis, de Gra-*
 „ *pbøis, Squilanti, Bizozzeris, Barcola, de*
 „ *Bobadilla, Simancha, Perez de Lara, Al-*
 „ *dreta Lorea, de Scarcia, Quaranta, Sco-*
 „ *pbra, Pedrezza, Cabrezza, Bisbe, Dias,*
 „ *de Clavasio, Villagut, Adam a Mauden,*
 „ *Iribane, Binsfeld, Volfangi a Vorberg, Vost-*
 „ *bery, Streversdorf **. Je crus, dis-je, que
 „ l'autorité de tous ces gens pourroit m'être
 „ utile & me servir à quelque chose.
 „ Mais l'Ange accusateur me répondit :
 „ *Vous allez être rangé bien-tôt au nombre de*
 „ *tous ces Casuistes ; & puisque vous avez*
 „ *adopté leurs sentimens pendant que vous étiez*
 „ *dans le Monde, il est bien juste que vous*
 „ *restiez avec eux dans l'autre.* Je voulus re-
 „ pliquer ; mais la Divinité prononça mon
 „ arrêt, & je descendis dans ces lieux en
 „ m'écriant : *Ab ! Sanchez, Ponce, Boni,*
 „ *vous êtes cause de ma perte ; & vous sur-*
 „ *tout, Eliucius, qui m'avez appris qu'il étoit*
 „ *permis de suivre l'opinion la moins probable,*
 „ *quoiqu'elle fût la moins sûre !* Je ne vois
 „ que trop à présent qu'il n'y a d'opini-
 „ ons certaines, & qu'on n'en doit suivre
 „ d'autres que celles qui sont fondées sur
 „ l'Évangile. „

II

* Ces noms sont extraits des Lettres Provinciales.

IL falloit , dis-je au Jésuite, que vous fussiez bien crédule, ou que vous cherchassiez à vous aveugler vous-même lorsque vous viviez? Comment pouviez-vous croire, en examinant la conduite de vos Confreres, que vous viviez avec des Anges & des Intelligences célestes? Vous deviez du moins leur demander de faire quelques Miracles, pour prouver les choses extraordinaires qu'ils vous disoient. Ils auroient été bien embarrassés de vous contenter, & vous auriez dû vous appercevoir que Ribadeneira avoile qu'Ignace même n'en avoit jamais fait.

„ JE n'avois garde, repliqua le Jésuite,
 „ de demander à mes Confreres d'opérer
 „ quelques Miracles. J'étois trop instruit
 „ de leur doctrine, & je savois qu'ils sou-
 „ tenoient, comme une chose certaine,
 „ que la Société étant un grand Miracle
 „ comme le Monde, elle n'avoit pas be-
 „ soin pour être crue d'en faire d'autres.
 „ Le premier & le plus grand Miracle de la
 „ Société, dit l'Auteur dont je vous ai déjà
 „ parlé, est la Société même. Il n'y a point
 „ de plus grand Miracle que le Monde: on
 „ peut dire la même chose de la Compagnie de
 „ Jesus, qui est comme un véritable Monde.
 „ Ce grand Corps de la Société tourne & roule
 „ par la volonté d'un seul homme. Il est aisé
 „ à remuer, mais difficile à troubler. Tant
 „ d'hommes fleurissant en âge, excellens en es-
 „ prit, & éminens par la force de leur génie,
 „ sont conduits & gouvernés depuis tant de
 „ tems dans la carrière de la vertu & de la
 „ doc-

„ doctrine , pour le service & le bien des au-
 „ tres , sans que leur course soit jamais inter-
 „ rompue. Celui , qui voyant cela & le con-
 „ sidérant , ne juge pas que c'est le premier &
 „ le plus grand Miracle , qu'il n'attende point
 „ d'autre Miracle de la Société. Pour moi ,
 „ j'estime que comme il n'y a point de plus
 „ grand Miracle dans le Monde , ni d'au-
 „ tre Miracle que le Monde même ; ainsi ,
 „ qu'il ne se trouve point de plus grand ni
 „ d'autre Miracle que la Société même *.

Vous voyez à présent que je n'avois
 „ garde d'exiger que mes Confreres me
 „ prouvassent qu'ils étoient réellement des
 „ Intelligences célestes. Ils n'eussent pas
 „ manqué de me dire : Vous êtes un profa-
 „ ne , un incrédule , indigne d'être agrégé dans
 „ la Société. Ne sentez-vous pas qu'elle est
 „ elle-même le Miracle le plus visible que vous
 „ pussiez demander ? Il faut que votre cœur
 „ soit plus endurci que celui des Juifs , puis-
 „ que vous n'êtes point touché d'un prodige ,
 „ dont les merveilles sont aussi surprenantes ,
 „ que celles qu'on apperçoit dans l'arrangement
 „ du Monde. Je croiois donc ce qu'on me
 „ disoit , & ma vanité me persuadoit aisé-
 „ ment que j'étois un saint Michel dans les
 „ combats , un saint Gabriel dans la conver-
 „ sion , & un saint Raphaël dans la consola-
 „ tion. Je trouvois un plaisir à me trom-
 „ per

* Image du premier Siècle de la Société &c. pag.
 132. apud *Morale Pratique* , Tom. I. pag. 120.

„ per moi-même ; & la vanité , insépara-
 „ ble de l'habit Jésuitique , avoit un beau
 „ champ. Pensez-vous qu'il ne soit pas
 „ bien flatteur à un petit Régent de Col-
 „ lège de se regarder au-dessus des autres
 „ hommes ? „

V O T R E orgueil , répondis-je au Jésuite ,
 devoit cependant recevoir de tems en tems quel-
 que mortification bien sensible ; car enfin il
 est impossible que vous ne vous apperçussiez
 quelquefois que vous n'étiez qu'un petit Préfet ,
 relegué dans une chambre une partie de la jour-
 née , & passant l'autre , entouré d'une foule de
 jeunes écoliers. „ Au milieu de ces écoliers ,
 „ reprit le Jésuite , j'étois occupé du soin
 „ de leur inspirer des sentimens de respect
 „ & de vénération pour la Société. Ainsi ,
 „ je partageois une partie de la gloire du
 „ Corps dont je faisois l'éloge ; & lorsque
 „ j'étois seul dans ma chambre , je me li-
 „ vrois à d'agréables visions. Je pensois
 „ qu'il n'étoit point impossible que je fusse
 „ réellement un de ces diamans qui étoient
 „ sur le pectoral du Grand-Prêtre. „ Je
 ne vous entends point , répondis-je. Tantôt
 vous croiez être un Ange , & peu après vous
 pensiez être métamorphosé en diamant ; cela me
 paroit assez extraordinaire. Vous étiez dont
 un peu fanatique pendant que vous viviez , &
 vous ressembliez beaucoup à votre Patriarche ?
 „ Je vais éclaircir vos doutes , repliqua-t-
 „ il. La Société , selon nos Peres , est le
 „ Rational du jugement , que les Grecs
 „ ont nommé *Αγίου* , c'est-à-dire l'Ora-
 „ cle.

CABALISTIQUES, *Lettre XVI.* 183

„ cle. Quand ils considèrent la forme
„ quarrée qu'il avoit, ils y découvrent la
„ Société marquée comme en figure, à
„ cause qu'elle est répandue dans toutes
„ les quatre parties du Monde. Quand
„ ils font attention à ces trois rangs de
„ quatre pierres précieuses, il se représen-
„ tent les divers Ouvrages de plusieurs
„ Jésuites. Lorsqu'ils regardent que cet
„ ornement étoit porté sur la poitrine du
„ Grand-Prêtre Juif, il leur semble voir
„ la Société attachée sur la poitrine d'un
„ plus saint Pontife, c'est-à-dire le Pape.
„ Or, vous jugez bien que ce n'étoit
„ pas sans raison que je croiois être une
„ des pierres précieuses du pectoral, étant
„ Membre de la Société. „

JE ne m'étonne plus, répondis-je au Jé-
suite, de votre prétendue métamorphose en
diablot ; mais je suis à présent encore moins
surpris des iniquités dont les cœurs de plusieurs
Papes ont été remplis. Si j'avois sçu plutôt
qu'ils portoiént dessus leur poitrine la Société
entière, j'en aurois aisément deviné la cause.
Ils approchent de leur sein le plus funeste des
poisons ; & je ne doute pas qu'ils n'en ressen-
tent les mortelles atteintes. Il faut qu'ils soient
bien aveugles pour agir de la sorte. Au lieu de
la Société des Jésuites ; pourquoi ne mettent-ils
pas l'Evangile sur leur estomac ? Est-ce que
Jésus-Christ & ses Apôtres ne valent pas Igna-
ce & les douze Vieillards ? Les Ecrits des Dis-
ciples du Fils de Dieu sont-ils d'un moindre
prix

prix que ceux des Théologiens Jésuites ? En vérité , nous serions bien fâchés que la Société ne fût pas établie , & tous les Diables doivent la chérir tendrement. Si vous pouviez retourner dans le Monde , je me garderois bien de vous tenir ce discours , vous pourriez en profiter , & desabuser plusieurs hommes.

J E te salue , sage & savant Abukibak , en Belsebut , & par Belsebut.

LETTRE DIX-SEPTIEME.

Le Cabaliste Abukibak , au Silphe Oromasis.

J AI vû avec plaisir , aimable Oromasis , la Lettre dans laquelle tu m'instruis de la conversation que tu as eue avec l'Ame de Thésée & celle d'Hercule. Je te fais bon gré d'avoir montré à ces prétendus Héros combien ils étoient au-dessous de la gloire à laquelle ils prétendoient avoir atteint.

R IEN n'est si rare qu'un véritable Héros ; & j'ose dire que l'Antiquité en a moins produit de véritables , que ces derniers siècles. Si nous examinons les principaux de ceux que les Anciens ont placés au rang des demi-Dieux , nous trouverons qu'il en est

CABALISTIQUES, Lettre XVII. 185
est peu de dignes d'avoir reçu un pareil honneur.

LE Fondateur des Romains , quelque loüanges que lui aient données les Historiens , ne fut qu'un célèbre scélerat , qui sçut se rendre le chef d'une troupe de bandits qu'il rassembla. Ce même Romulus se signala par la mort de son frere , qu'il tua , non pas en homme de courage , mais en traître. Jusqu'ici voilà le Fondateur de Rome , chef de brigands & fratricide : suivons-le , & nous verrons croître ses crimes à chaque pas. Après qu'il eut donné quelque forme à sa ville , *il ouvrit*, dit un Historien *, *un refuge à tous venans. Il l'appella le Temple du Dieu d'Azyle. Tout le monde y étoit bien reçu : on ne rendoit ni l'Esclave à son Maître , ni le Débiteur à son Créancier , ni le Meurtrier à son Juge ; & l'on soutenoit qu'Apollon lui-même avoit autorisé ce lieu de franchise par un Oracle formel.*

VOILA actuellement Romulus , non-seulement chef des brigands qu'il avoit rassemblés , mais encore protecteur de tous les scélerats de l'Univers. Dans quelque païs qu'un homme eût fait un crime , quelque énorme qu'il fût , il étoit assuré de son impunité , en se réfugiant auprès de

* Plutarq. *Vie de Romulus. Vies des Hommes Illustres.* Tom. I. de la Traduction de Dacier.

de Romulus, qui avoit l'audace d'autoriser sa conduite par le prétexte de la volonté d'Apollon. Il joignoit l'irréligion à la scélératesse ; & pour sauver ce que ses actions avoient d'horrible, il faisoit parler la Divinité d'une manière entièrement contraire à la vertu & à la tranquillité publique.

IL manquoit encore aux éminentes qualités de ce Fondateur d'acquiescer le titre de ravisseur ; il ne tarda pas de s'en rendre digne. Les peuples voisins des Romains étoient fort peu tentés de contracter des alliances avec eux : la chose étoit assez naturelle. Si aujourd'hui tous les bandits, répandus dans les montagnes des Pyrénées, ou dans les campagnes d'Italie, s'assembloient d'un commun accord & formoient une ville, je ne crois pas que les bourgeois des autres villes prochaines s'empressassent fort de choisir des gendres parmi ces bandits. Comme le crime ne coutoit rien à Romulus, il trouva aisément un expédient pour réparer les maux que le défaut de femmes pouvoit causer à la ville de Rome. Il pria les Sabins d'assister à un Sacrifice solennel, qui seroit suivi d'une grande fête où l'on célébreroit des Jeux. Ces peuples, se confiant dans la foi publique, & au respect que l'on devoit aux Dieux, y amenèrent leurs filles & leurs épouses. Romulus avoit prévenu ses soldats ; & à un signal qu'il leur fit, ils s'élançerent sur les filles & les femmes
des

CABALISTIQUES, *Lettre XVII.* 187
des Sabins, & forcerent les hommes de
prendre la fuite.

IL n'est rien de si plaisant & de si puéril, que la façon dont les Historiens ont voulu excuser ce manque de foi, & cette action inique de Romulus. *Quelques-uns* assèrent, dit Plutarque *, qu'il n'y a eu que *trente Sabines d'enlevées; mais Valerius Anthia* dit qu'il y en eut cinq cens, & *Juba* six cens quatre-vingt-trois, & toutes filles; ce qui étoit très considérable pour justifier Romulus, & pour faire voir sa bonne intention. Car on ne trouva dans ce grand nombre qu'une seule femme nommée *Hersilie*, qu'ils prirent par mégarde; & qui ensuite servit utilement à faire leur paix, en persuadant aux Sabins que ce n'étoit ni par débauche, ni par insolence qu'ils s'étoient portés à cet excès, mais par un violent desir de s'unir avec eux par les liens les plus forts & les plus indissolubles.

Ne trouves-tu pas extraordinaire, aimable Oromasis, qu'un Ecrivain aussi sage que Plutarque veuille prouver sérieusement que l'action de Romulus n'a rien de blâmable, & que le grand nombre de filles qui furent ravies fait voir sa bonne intention, comme s'il étoit jamais permis, sous quelque prétexte que ce fût, de s'approprier le bien d'autrui, & un bien aussi cher que l'est une fille à son pere. Je demande si l'on mettroit aujourd'hui au nom-
bre

* *Là même.*

bre des Héros un homme , qui , Souverain d'une petite Principauté , après avoir tué son frere , feroit de ses États une retraite de brigands & de bandits , & enleveroit les filles de ses voisins après les avoir attirées dans une Eglise , sous le prétexte de participer aux honneurs qu'on y rend à Dieu ? Je demande , dis-je , si l'on ne regarderoit pas cet homme comme le plus grand scélérat du monde ? En vérité , mon cher Oromasis , il est heureux pour Romulus d'être venu au Monde , il y a environ deux mille cinq cens ans. Ses crimes ont été non seulement justifiés , mais encore approuvés ; suite funeste de l'aveuglement des hommes.

Il semble que ce soit un bonheur attaché à tous les Fondateurs des États , (j'aurois presque envie de dire à tous les Fondateurs des Ordres & des Religions , quelque fourbes , ou quelque extravagans qu'ils soient) d'être déifiés par leurs peuples ou par leurs disciples. Si Romulus fut un grand criminel , François d'Assise fut un fameux visionnaire. Les Franciscains ont fait pour lui ce que les Romains ont exécuté en faveur de Romulus. Ils ont trouvé le secret de placer leur Patriarche au rang des demi-Dieux modernes , quoique dans le fond il soit aussi ridicule de mettre un homme au nombre des Saints pour s'être fait une femme & des enfans de neige & s'être roulé sur la glace , que de placer un meurtrier , un
assas-

CABALISTIQUES, Lettre XVII. 189
assassin , un ravisseur , un chef de bandits , au nombre des plus grands Héros.

Si nous examinons plusieurs autres grands hommes de l'Antiquité avec le même desintéressement que nous avons parcouru la conduite de Romulus , nous trouverons qu'ils n'étoient pas plus dignes que lui des honneurs que la Postérité leur a rendus. Ce fameux Brutus , dont tous les Romains ont si fort exalté le courage , la grandeur d'ame , & l'amour pour sa patrie , étoit un homme emporté , vain , violent , ambitieux , & qui sacrifia ses enfans à la haine qu'il avoit contre Tarquin , plutôt qu'à la justice & au bien de la République. Loin qu'il eût l'ame grande & noble , il pensoit bien souvent d'une façon basse & indigne de la générosité Romaine. Lorsque Tarquin envoya demander au Sénat son argent , son bien , & celui de ses amis & de ses parens , afin qu'ils eussent au moins de quoi subsister dans leur exil , la plupart des Sénateurs furent d'avis de lui accorder sa demande ; & le Consul Collatin appuya ce sentiment. Mais Brutus opina qu'il falloit retenir les biens du Tyran : sa haine & son tempérament emporté ne lui laissoient pas le moyen de réfléchir à l'indignité de son opinion. Collatin s'y opposa généreusement : il représenta qu'on en vouloit aux Tyrans , & non pas à leurs richesses ; qu'il seroit honteux pour le Peuple Romain , qu'on pût croire
dans

dans les autres Etats qu'on avoit chassé les Tarquins pour avoir sujet de s'emparer de leurs biens; & qu'en les retenant, c'étoit fournir aux Tyrans un juste prétexte de faire la guerre. La droite raison, la vertu, l'équité, tout concouroit à favoriser le sentiment de Collatin; mais Brutus, toujours inflexible & toujours aveuglé par sa haine, ne voulut jamais changer de sentiment. Il fallut que le Peuple Romain décidât le différend des deux Consuls: sa décision couvrit Brutus de confusion; & dans une affaire jugée par une populace ordinairement aveugle, l'équité eut cependant le dessus. Il fut ordonné qu'on rendroit à Tarquin ses biens & ses richesses.

IL n'est pas surprenant qu'un homme, qui dans les actions les plus simples & dans les choses les plus claires se laissoit aveugler par sa haine & par son ambition, ait sacrifié ses deux enfans à ces mêmes passions. Il eût dépendu de lui de conserver leur vie, sans blesser ce qu'il devoit à la République, à son emploi & à son honneur. Ce fut lui seul qui leur donna la mort; & par la façon dont il les fit exécuter, par la conduite qu'il tint durant leurs supplices, il est aisé de sentir qu'il punissoit dans ses fils, non pas les ennemis de la République, mais les amis de Tarquin, qu'il haïssoit mortellement. On n'a qu'à consulter les meilleurs Historiens, pour être entièrement convaincu de cette vérité.

„ Après

„ Après que les Consuls , dit un des plus
 „ fameux * , eurent imposé silence , que
 „ Valerius eut produit Vindex , & que l'ac-
 „ cusation fut intentée , on lut les Let-
 „ tres. Aucun des conjurés n'eut la har-
 „ dieffe de répondre : toute l'assemblée
 „ tenoit les yeux baissés , & personne n'o-
 „ soit ouvrir la bouche. Il y en eut seu-
 „ lement quelques-uns , qui pour faire
 „ plaisir à Brutus , ouvrirent l'avis de l'exil.
 „ Les larmes de Collatin & le silence de
 „ Valerius donnoient encore quelque espe-
 „ rance , lorsque Brutus appelant ses en-
 „ fans par leurs noms : *Vous Titus* , dit-il ,
 „ *& vous Valerius* , pourquoi ne répondez-vous
 „ pas à cette accusation ? Par trois fois il
 „ les somme de répondre ; & voiant qu'ils
 „ se taisoient toujours , il se tourne vers
 „ les Licteurs , & leur dit : *C'est à vous*
 „ *maintenant. Faites votre charge.* Cet arrêt
 „ prononcé , les Licteurs se saisissent de
 „ ces deux jeunes hommes , leur arra-
 „ chent leur habit , leur lient les mains
 „ derrière le dos , leur déchirent le corps
 „ à coups de verges , & font ruisseler le
 „ sang de tous côtés. Personne n'avoit
 „ la force de soutenir un spectacle si cruel.
 „ Le pere seul n'en détourna jamais la
 „ vue ; la compassion n'adoucit pas un seul
 „ mo-

* Plutarq. *Vie de Publicola.* &c. Je me sers
 toujours de la Traduction de Dacier.

„ moment la colère & la sévérité qui étoient
 „ peintes sur son visage. Il regarde d'un
 „ œil ferme & farouche le supplice de ses
 „ enfans, jusqu'à ce que les Lictéurs, après
 „ les avoir étendus par terre, leur eurent
 „ séparé la tête du corps. Alors il laissa
 „ à son compagnon la punition des autres,
 „ & se retira. „

QUE les Historiens Romains, aimable Oromasis, louent tant qu'ils voudront cette action barbare, je n'approuverai jamais qu'un pere, qui peut assurer la tranquillité d'un Etat par l'exil de ses Enfans, les fasse périr à ses yeux, sans détourner la vûe, sans que sa colère & sa sévérité puissent être diminuées par leurs supplices. Plutarque n'a point voulu décider touchant la conduite de Brutus. Comme il n'étoit pas né Romain, & qu'il sentoît toute l'horreur qu'inspire un pere qui regarde d'un œil ferme & farouche le supplice de ses enfans, il s'est contenté de dire que l'action de Brutus ne peut être ni assez louée, ni assez blâmée. *Car ce fut, ou l'excès de la vertu * qui éleva son ame au-dessus des passions, ou l'excès de la passion qui lui produisit l'insensibilité ; & ni l'une, ni l'autre, ajoute-t-il, n'est proportionnée aux forces de l'homme, mais est, ou d'une bête, ou d'un Dieu.* Il est aisé d'appercevoir, si l'on vient

* Plutarque, là même.

l'on vient à faire réflexion sur le *tempérament* de Brutus, ardent, inflexible, vindicatif, que la fureur, la rage & le désespoir de voir ses enfans s'unir avec Tarquin, furent les seules passions qui le rendirent insensible à leurs supplices. C'est en vérité vouloir abuser de la croiance des gens, que de faire un Dieu d'un homme, qui dans les choses où ses passions avoient quelques rapports, méconnoissoit même les bienséances les plus communes & les plus sensibles, & oublioit le nom & le devoir de pere.

SI aujourd'hui un Doge de Venise soutenoit que la République n'est point obligée de rendre un bien dont elle s'est saisie injustement, uniquement fondé dans son sentiment parce qu'il n'aime point les gens à qui ces biens appartiendroient, comment appelleroit-on ce Doge ? On l'accuseroit dans toute l'Europe d'être un homme livré à sa passion, qui sacrifie à sa haine les vertus les plus nécessaires à un Magistrat chargé de rendre la Justice. Je demande pourquoi Brutus passera pour un Héros, pour avoir fait, il y a vingt siècles, la même injustice qui deshonoreroit aujourd'hui celui qui la commettrait ? Mais que ne diroit-on pas encore si ce même Doge faisoit conduire ses enfans, que le Sénat voudroit simplement exiler en Dalmatie, au milieu de la place de St. Marc ; & que là d'un oeil sec & farouche il leur fit en-

foncer un poignard dans le sein , non pas tant pour les punir d'avoir cabalé contre la République, que pour avoir eu quelques liaisons avec un Prince qu'il n'aimoit pas ? L'on regarderoit ce Doge comme un Monstre, chacun en parleroit avec horreur, on détesteroit son action, & on le haïroit encore davantage, si l'on savoit que le plaisir de dominer est entré pour beaucoup dans les motifs qui l'ont déterminé à faire une action aussi cruelle. Un Philosophe, qui veut juger sainement de Brutus, met ce Romain à la place du Vénitien, & prononce ensuite sans passion.

On doit tenir la même conduite lorsqu'on veut décider sur le différent mérite des Héros modernes. Il faut qu'un François regarde les grands hommes de sa Patrie comme s'il étoit né en Angleterre, & qu'un Anglois suppose d'être né François, en prononçant sur le mérite de ses illustres concitoyens. L'amour de sa Patrie ne l'aveugle point alors : il juge d'une manière impartiale, & il fait aussi sagement que celui, qui, voulant décider du mérite de Brutus, le suppose un simple Doge de Venise, pour ne se point laisser éblouir par le respect outré de l'Antiquité. *à longinquo Revertenti.*

Je te salue, aimable Oromais, en Yabamlab, & par Yabamlab.



LETTRE DIX-HUITIÈME.

Le Gnome Salamankar , au sage Cabaliste Abukibak.

IL feroit à souhaiter que les hommes , sage & savant Abukibak , eussent pendant leur vie autant de sincérité qu'ils en ont après leur mort. La façon dont ils se tourneroient en ridicule , & la liberté avec laquelle ils se reprocheroient leurs défauts , les empêcheroient de se livrer à leur caprice , à leur ambition , & à leur vanité. Mais , l'on ne doit point espérer qu'une coutume aussi salutaire puisse s'établir parmi les gens d'un certain état.

UN courtisan n'a garde de blâmer les défauts qu'il apperçoit dans un autre courtisan. En condamnant sa ridicule ambition , il feroit son procès à lui-même.

UN Magistrat respecte les vices & l'ignorance d'un imbécille Collègue , qui n'a d'autre mérite que celui d'avoir pu donner vingt mille écus d'une charge. Il n'a lui-même que celui-là , comment donc se résoudroit-il de blâmer en autrui ce qui fait toute sa gloire ?

N 2

UN

UN Théologien qui abuse de la Religion, qui se joue des Ecritures, qui fait fervir les Livres divins à son ambition & à sa haine, est bien éloigné de condamner les crimes dans un autre Théologien. Il les respecte par-tout où il les apperçoit, & se garde d'ôter le voile qui les couvre, de peur que le Public, les appercevant dans un Théologien, ne les reconnût dans un autre.

ON peut dire que les hommes en général taisent mutuellement leurs défauts, ou du moins ne les font sentir que médiocrement, parce qu'en épargnant les autres, ils s'épargnent eux-mêmes. Ce n'est qu'après la mort que l'âme, dégagée des liens du corps, ne craint plus d'exposer ces vérités mâles, qui luisent si rarement parmi les vivans.

JE fus le témoin, il y a quelques jours, d'une conversation entre le Moine *Bernard*, & le Ministre *Jurieu*, où la sincérité brilloit. Tu fais, sage & savant *Abukibak*, que ces deux Théologiens sont condamnés à rester dans nos demeures souterraines, pour avoir fait un abus étonnant des Prophéties.

„ IL faut avouer, disoit le Ministre *Jurieu* au Moine *Bernard*, que les hommes
 „ qui vivoient de votre tems, devoient
 „ être des grands imbécilles d'ajouter foi
 „ à vos prétendues révélations. Ce qui
 „ m'étonne le plus, c'est que ceux qui re-
 „ vin-

„ vinrent de cette malheureuse expédition
 „ où vous les aviez engagés , ne prirent
 „ pas le parti de vous mettre en pièces
 „ pour venger leurs confreres, morts dans
 „ une guerre entreprise uniquement sur
 „ vos fausses promesses. Il falloit en vé-
 „ rité qu'ils fussent bien bons, pour se
 „ paier des raisons que vous apportâtes ,
 „ afin d'excuser vos mensonges. Y a-t-il
 „ rien de si ridicule que de prétendre
 „ comme vous fîtes, que les crimes des
 „ Croisés avoient empêché les effets de
 „ vos Prophéties ? Il n'est personne qui
 „ ne pût passer pour Prophète, à l'abri
 „ d'une pareille excuse. Elle est si mau-
 „ vaïse , que je ne crois pas que les an-
 „ ciens Prêtres, qui desservoient le Tem-
 „ ple de Delphes, eussent voulu s'en ser-
 „ vir. Les Païens n'auroient pas trouvé
 „ à propos qu'on les eût bercés de pareils
 „ contes. Ils n'auroient pas manqué de
 „ dire qu'un homme , qui prévoïoit l'a-
 „ venir, auroit dû prévoir les péchés des
 „ Croisés, & ne point leur promettre des
 „ victoires imaginaires. La façon d'an-
 „ noncer des choses qui ne doivent jamais
 „ arriver, est une assez comique façon de
 „ révéler l'avenir.

*Je conviens , répondit le Moine Ber-
 nard au Ministre Jurieu , que j'ai eu tort
 d'abuser les peuples , & de les conduire à
 la boucherie , en jouant le rôle d'un babi-*

le * Fanatique. Je pensois que les affaires tourneroient autrement, & j'esperois acquérir une gloire éternelle. Je me regardois comme un second Moïse, qui conduisoit en Judée le Peuple choisi de Dieu. Malheureusement mes projets eurent un mauvais succès: je vis en aller toutes mes esperances en fumée. Il falloit bien alors, pour excuser mes démarches, trouver quelques raisons bonnes ou mauvaises: je saisis celle que je croïois la plus passable. Quoi que vous disiez, elle ne doit pas être si impertinente, puisqu'elle a eu assez de force pour faire oublier mes fourberies & mes sottises, & qu'après ma mort j'ai été bien dûment canonisé, & placé entre les plus grands Saints. Mais vous, qui parlez de Prophéties, à quoi pensez-vous lorsque vous allâtes publier ce Livre rempli de visions cornues†, dans le-

* Dans la Lettre que St. Bernard écrivit aux Allemands pour les animer à se croiser, il les assure que la terre a tremblé & frémî au moment que Dieu a perdu son pais, *Commota est & tre-muit terra, quia cepit Deus perdere terram suam.* Ces expressions fanatiques sont presque un juste équivalent de la folie de certains Rabbins, qui disaient que Dieu rugit trois fois par jour, pour avoir abandonné son Temple.

† L'Accomplissement des Prophéties, ou la Délivrance de l'Eglise, &c. corrigé & augmenté de près d'un tiers, & de l'Explication de toutes les Visions de l'Apocalypse. &c.

lequel vous prétendiez prouver que le Papisme est l'Empire Anti-Chrétien ; que cet Empire n'est pas éloigné de sa ruine ; que la persécution présente peut finir dans trois ans & demi , après quoi commencera la destruction de l'Ante-Christ, laquelle s'achèvera dans le commencement du siècle prochain, & enfin le Regne de Jesus-Christ viendra sur la Terre ? Si vous aviez encore aujourd'hui , vous seriez bien honteux de voir que vos Prophéties ont été aussi fausses que les miennes. Du moins ai-je eu le bon sens de ne point les insérer dans deux assez gros Volumes, afin de ne pas transmettre à la Postérité les extravagances de mon imagination échauffée. Comment pouviez-vous vous empêcher de rire, lorsqu'après avoir écrit toutes les chimères qui vous venoient dans la tête, vous les lisiez ensuite de sang froid ? Vous deviez dire en vous-même : Il faut que les hommes soient de grands fots, puisqu'ils reçoivent comme des choses respectables les contes les plus absurdes. Est-il rien en effet de plus fou & de plus comique en même tems , que tous les Commentaires que vous avez faits sur l'Apocalypse ? Vous étiez fort heureux que les Princes qui vivoient de votre tems , ne s'embarassassent guères des injures des Théologiens. Sans cela, la moitié des Souverains de l'Europe auroient demandé aux Etats d'Hollande qu'ils vous obligeassent à leur faire une réparation authentique, & à avouer qu'ils n'étoient point les supports de l'Ante-Christ, & qu'ils n'avoient rien de commun avec les prédictions

de l'Apocalypse. Il falloit que vous fussiez aussi bilieux que mauvais Prophète. Je n'aurois ôsé dire du Sultan d'Egypte ce que vous avez écrit de l'Empereur, des Rois d'Espagne, de France, &c. Souffrez que je vous rappelle un passage de votre Accomplissement des Prophéties, où vous dites, en parlant d'un endroit de l'Apocalypse *: Comment accorder avec Rome Païenne ces paroles, Ceux-ci, c'est-à-dire ces dix Rois, ont un même Conseil, & bailleront leur puissance & leur autorité à la Bête ? Les Rois, dont les Roïaumes ont été conquis par l'Empire Romain Païen, ont-ils volontairement donné leur puissance à la Bête ? Rome Païenne n'a-t-elle pas ravi, par une pure violence, ces grands Etats dont elle a formé son Empire ? Peut-on dire que les Rois subjugués avoient un même Conseil ? Ont-ils regné avec Rome Païenne ? N'ont-ils pas été réduits, & leurs Roïaumes, en Provinces Romaines ? Cela ne peut donc convenir en façon du monde au période Païen de Rome, mais très bien au période Anti-Chrétien & Papal. Car il est vrai que les dix Rois composent cet Empire Ecclesiastique, & lui sont soumis. Il est vrai qu'ils ont un même Conseil, & qu'ils ont donné leur pouvoir à la Bête ;
car

* Accomplissement des Prophéties, ou la Délivrance prochaine de l'Eglise, Tom. I. pag. 198, & 199.

car ce n'a pas été par les armes que Rome s'est acquis ce second Empire, c'est par la persuasion, par l'union, par la fausse Religion, par la communion de l'Idolatrie, & par la chimère d'un Empire de Jesus-Christ sur la terre.

JE ne m'étonne plus, continua le Moine Bernard, qu'après avoir parlé des plus grands Princes d'une manière aussi méprisante, tous les gens sensés de votre Religion aient désapprouvé hautement vos prétendus Ecrits Prophétiques *. Vous auriez pu également combat-

* J'ai vu au sujet de l'Accomplissement des Prophéties de Mr. Jurieu, une pièce curieuse & qui est devenue assez rare; c'est un Livre intitulé *Lettre des Rabbins des deux Synagogues d'Amsterdam à Mr. Jurieu*, traduite de l'Espagnol. On y trouve une Critique vive, fine & savante de la plupart des folies que ce Ministre avoit mises dans son Ouvrage. Entre les autres endroits qu'on relève, celui, où l'Auteur croit que les Juifs seront encore rétablis dans Jerusalem, me paroît singulier. Nous ne saurions assez admirer ces paroles, s'écrient les Rabbins, où vous dites en forme de conclusion de tout votre raisonnement, il y a donc selon moi un regne de Dieu à attendre, & ce regne c'est celui du Messie qui n'est point encore venu. Heureuse conformité qui se rencontre entre vous & entre nous! Ne changeons rien dans votre proposition que ces mots selon moi en ces autres-ci selon nous. En effet, c'est le sentiment de tous les Juifs que vous avez

battre le Papisme , sans avoir recours à des
moïens aussi criminels.

„ JE

exprimé dans leur sens & dans leur propre pa-
role.

Nous prions l'Adanaï, Dieu de nos Peres, qu'il
vous comble de ses benedictions, & qu'il vous fasse
entonner dans tous vos Ouvrages la prochaine arri-
vée de son Messie dans la sainte Cité. Vous avez
montré comme au doigt le rétablissement de Sion par
la révelation d'Ezéchias que vous produisez au même
lieu. Nos Rabbins conviennent avec vous que cette
grande campagne d'os que le Prophète voit, sont les
Israélites qui sont répandus dans le monde : ces os
qui se rejoignent & se rassemblent, sont les Juifs
que Dieu rejoindra & rassemblera par son Messie ;
il leur redonnera la vie, en faisant vivre la Loi
de Moïse au milieu d'Israël.

Nous n'avons rien à ajouter à ce que vous dites
qu'Ezéchiel dans les derniers chapitres de son Livre
fait une description figurée du regne des Juifs &
du Messie : & vous faites paroître une grande pé-
nétration d'esprit & un jugement solide, en ce que
vous reprenez les interprétations de ceux de votre
secte, qui ont trouvé, dites vous, dans ces chapi-
tres d'Ezéchiel un abîme impénétrable, parce qu'ils
ont supposé le regne du Messie arrivé, au lieu que
le Prophète parle du regne du Messie à venir. Nous
avons résolu dans nos Synagogues de députer par
d-vers vous deux Parnassins, pour vous remercier de
la défense que vous avez prise de la Nation Juive
contre ceux que vous appelez Papistes & Ante-
Christs, à cause qu'ils persécutent les Juifs. En
effe: il n'y a rien de mieux sensé que la remarque
que

„ J'en conviens , répondit le Ministre
 „ Jurieu , que j'ai poussé les choses à l'ex-
 „ cès ; mais j'avois pour mentir des ex-
 „ cuses plus légitimes que les vôtres. Je
 „ voulois encourager les Protestans qu'on
 „ persécutoit injustement en France , &
 „ leur donner quelque espoir qui pût les
 „ aider à soutenir les maux dont on les
 „ accabloit. Je pensois qu'il n'étoit pour
 „ cela aucun meilleur expédient que d'a-
 „ voir recours à des Prophéties flatteuses.
 „ La face des affaires de l'Europe sembloit
 „ m'en promettre l'heureux succès. Tou-
 „ te l'Europe étoit presque liguée contre
 „ la France , comment aurois-je pu pré-
 „ voir qu'elle viendrait à bout de faire
 „ une paix avantageuse , & que les Pro-
 „ testans exilés continueroient de l'être ?
 „ Si

*que vous faites à la fin de ce Chapitre , que le vé-
 ritable regne de l'Ante-Christ consiste dans la
 persécution cruelle qu'on fait aux Juifs. Et pour
 nous servir de vos termes , ce mystère d'iniquité
 ne comprend rien au mystère de piété , & il ne
 voit pas que Dieu se réserve cette Nation pour
 faire en elle ses plus grands miracles. Nous es-
 perons que vous serez un des témoins de la gloire
 d'Israël , & que notre Messie , de l'esprit duquel
 vous êtes animé , vous élèvera aux plus hautes di-
 gnités de son Royaume , comme un des héros de son
 parti. Lettre des Rabbins des deux Synagogues
 d'Amsterdam à Mr. Jurieu , traduite de l'Espa-
 gnol ; suivant la copie imprimée à Amsterdam ,
 chez Joseph Athias. A Bruxelles , 1446.*

„ Si j'ai été aussi mauvais Prophète que
 „ vous, il faut cependant avouer que j'a-
 „ vois plus de raison de prétendre de
 „ passer pour un homme inspiré du Ciel.
 „ Vous ne fondiez l'authenticité de vos ré-
 „ velations que sur la chimérique esperan-
 „ ce de la valeur de quelques gens ramaf-
 „ fés, mal disciplinés, & conduits par des
 „ Généraux peu habiles. Mais quant à
 „ moi, je me flattois sur la bravoure &
 „ le nombre des troupes ennemies de la
 „ France, & sur l'expérience des Chefs
 „ qui les conduisoient. J'étois même fon-
 „ dé dans les invectives que je répandois
 „ dans mes Ouvrages contre certains Sou-
 „ verains. Elles dispoisoient les esprits à
 „ la révolte, & c'étoit-là à quoi je ten-
 „ dois. Lorsqu'on veut nuire à un enne-
 „ mi, qu'importe la façon dont on s'y
 „ prend pour en venir à bout *? Je m'é-
 „ tonne que vous, qui avez si souvent
 „ fait servir la Religion de prétexte à vo-
 „ tre haine, & qui malgré votre préten-
 „ due sainteté persécutâtes Abellard, Ar-
 „ naud de Bresse, Pierre de Bruis, Gil-
 „ bert Pauretan, affectiez tant de délica-
 „ , telle

* *O Socii, qua prima, inquit, fortuna salutis
 Monstrat iter, qua ostendit se dextra, sequamur.
 Mutemus clipeos, Danaûmque insignia nobis
 Aptemus : dolus, an virtus, quis in hoste re-
 quirat ?*

Virgil. *Æneid. Lih. II.*

„ telle sur les moyens dont on doit se ser-
 „ vir pour nuire à ses ennemis. Les Ca-
 „ tholiques-Romains, qui ne manquent
 „ jamais de déifier les actions les plus cri-
 „ minelles de ceux que la superstition du
 „ peuple & l'avarice de la Cour de Rome
 „ canonisent, vous ont comparé à un
 „ chien qui aboie fortement contre les
 „ ennemis de la Maison de Dieu *. Mais
 „ les Philosophes, qui jugent de tout sans
 „ passion, disent que le nom de chien ne
 „ vous convient que comme à ces Phi-
 „ losophes Ciniques qui déchiroient les
 „ gens les plus respectables, & à qui une
 „ fausse Philosophie fournissoit le même
 „ prétexte que vous donnoit l'hypocrisie
 „ couverte du voile de la Religion. C'est
 „ ce qui a fait dire plaisamment à un Au-
 „ teur de mes contemporains, que ce n'é-
 „ toit point atteindre à votre mérite, que
 „ de vous appeller simplement *chien de*
 „ *meute, chien au grand collier*; mais qu'il
 „ falloit en certain sens vous comparer à
 „ Nimrod, & dire que vous étiez *un grand*
 „ *Veneur devant l'Eternel.*

JE connois, repliqua le Moine Bernard,
 l'Auteur dont vous voulez parler. J'ai vu ici
 plu-

* *Optimi catuli mater eris, qui Domus Dei
 custos futurus, validos pro ea contra inimicos Fi-
 dei editurus es latratus.* Fr. Amboesius in Præfat.
 Operib. Abælæ.

plusieurs de ses Ouvrages entre les mains de quelques Gnomes. Il me paroît qu'il vous a dépeint aussi vivement que moi. Non content de dire que lorsque vous prêchiez sur les affaires générales, vous sonnerez du Cornet Prophétique avec emphase, & sur le ton affirmatif, il parle de vous en des termes qui font connoître clairement que si vous étiez aussi mauvais Prophète que moi, vous n'étiez pas moins bilieux ni moins acariâtre, & saviez vous servir aussi avantageusement des Sinodes & des Assemblées Ecclesiastiques. Vous fîtes essaiier à plus d'un Ministre le triste sort dont j'accablois Abellard. Nous avons, dit l'Auteur, dont vous avez fait mention, été extrêmement mortifiés de ce que la Cabale pressante qu'il a eue dans le dernier Sinode, lui a fait avoir le plaisir de voir suspendre Mr. Huët Si ceci dure, il n'y eut jamais d'Inquisition plus incommode. Les François vont devenir le scandale & le jouet de la Hollande; & tout cela, *Unius ob noxam & furias*, par l'humeur chagrine & fanatique de Mr. Jurieu *. Trouvez-vous que votre portrait soit moins ressemblant que le mien? Je pense que si nous avions vécu dans le même tems, on nous eût pû prendre pour deux freres jumeaux.

Je souhaite, sage & savant Abukibak, que les discours de ces deux Théologiens

* Lettres de Bayle, Tom. I. pag. 324.

CABALISTIQUES, *Lettre XIX.* 207
tiens puissent t'amuser & te distraire
quelque tems de tes sérieuses occupa-
tions.

Je te salue , & te souhaite beaucoup
de bonheur dans tes recherches Philoso-
phiques.



LETTRE DIX-NEUVIÈME.

Bén Kibér , à son Maître le sage Cabaliste
Abukibak.

DÈS le premier instant , sage & savant
Abukibak , que tu commenças à
m'instruire des Sciences secretes , je for-
mai le dessein de m'appliquer ardemment
à la recherche de la pierre Philosophale.
Je n'ai rien oublié du depuis pour parve-
nir à la perfection. J'ai lu avec attention
tous les Auteurs les plus fameux qui trai-
tent de l'Art , j'ai mis en pratique les pré-
ceptes du Roi Geber * , j'ai fait dans un
vase bien clos la séparation de l'humide & du
sec , j'ai observé exactement , ainsi que l'or-
donne

* *Modus calcinationis spirituum fit in vase un-
ique clauso, ne aer subintrans inflammationem præ-
ret.* Geber , apud , de Planis , Phil. Trans.
pag. 20.

donne Raimond Lule *, que les esprits les plus subtils ne s'évaporassent pas, j'ai choisi pour la base de ma matière le mercure, le même Raimond Lule † m'ayant appris que le sel n'est que le feu, que le feu n'est que le souphre, & que le souphre n'est que l'argent-vif, autrement le mercure, qui se réduit & se change en cette précieuse pierre que les Alchimistes cherchent avec soin. Cependant, sage & savant Abukibak, malgré les peines que je me suis données, je m'aperçois que je suis aussi éloigné d'atteindre à la perfection de l'Art, qu'avant que d'avoir commencé mes recherches Chimiques. Peu s'en faut que le peu d'espoir de réussir dans mes projets ne me fasse abandonner entièrement une étude qui me paroît aussi infructueuse. Tout semble même m'affermir dans ce dessein.

Si je m'arrête aux discours ordinaires des gens qui passent pour avoir le plus de bon sens, je dois appréhender le sort du
mon-

* *Et si spiritus dispergantur per aera, quod quaeritur non fiet.* Raimond. Lul. Oper. Phil. pag. 12.

† *Sal non est nisi ignis, nec ignis nisi sulphur, nec sulphur nisi argentum vivum reductum in pretiosam illam substantiam caelestem incorruptibilem, quam nos vocamus lapidem nostrum,* Raimond Lul. in ult. Testament. pag. 9.

monde le plus triste. Ce qui peut m'arriver de moins malheureux, c'est d'être entièrement ruiné en peu d'années : on prétend qu'il en est des Chimistes ainsi que des Joueurs, qui commencent par être dupes, & finissent par être fripons. Si d'un autre côté je fais attention aux faits rapportés dans les histoires des différentes Nations, je trouve dans toutes les parties du Monde des personnes entêtées de la Philosophie transmutatoire, & qu'on regarde comme des gens qui courent également après une chimère. Les Siamois aiment autant la Chimie, que les Allemands : ils ont parmi eux une espèce de société, qui ressemble assez à celle des frères de la Rose-Croix. Les Philosophes Indiens se vantent, ainsi que les Européens, de posséder tous les secrets de l'Art ; cependant tous les voyageurs assurent que Siam est plein de Chimistes dupes, ou imposteurs. Il disent que le feu Roi consuma deux millions à chercher la pierre Philosophale, aussi inutilement que le Duc d'Orléans employa des sommes considérables pour parvenir au même but.

Les ennemis des Chimistes ne manquent pas de se prévaloir de ces faits historiques, dont l'authenticité n'est point mise en doute. Ils disent que tous ceux qui ont prétendu avoir le secret de faire de l'or, étoient des fourbes & des impos-

Tome I.

O

teurs,

teurs, qu'on doit d'autant moins croire sur leur parole, que l'on voit évidemment, pour peu qu'on veuille approfondir les choses, que tout ce qu'on a débité sur le sujet de ceux qu'on prétendoit avoir fait de l'or, est absolument faux. Ils ajoutent que pour être convaincu de la ridicule vanité des Chimistes, il n'y a qu'à faire réflexion à la déclaration des Freres de la Rose-Croix, qui en 1615. promettoient plus d'or aux Puissances, que le Roi d'Espagne ne pouvoit jamais recevoir des deux Indes, & qui se vantoient d'avoir des thrésors inépuisables. Toutes ces belles esperances se sont en allées en fumée.

Les adversaires de la Philosophie transmutatoire prétendent que l'avarice, qui de tout tems a régné dans l'esprit des hommes, & leur a fait entreprendre les choses les plus difficiles, a jetté les Chimistes dans un labyrinthe dont ils ne sortiront jamais, & que leurs fatigues, leurs veilles, leurs chagrins, & sur-tout leurs dépenses, les font tomber en une espèce de mélancolie qui tient du fanatisme. Ils disent qu'ils sont si prévenus en faveur de leur opinion chimérique, qu'ils regardent les Savans qui ne sont pas de leur sentiment, comme des profanes à qui Dieu a à peine accordé le sens commun, & qu'ils se donnent à eux-mêmes le nom de véritables Philosophes, ou de Philosophes par ex-

cet-

CABALISTIQUES, Lettre IXX. 211
cellence, se couronnant par leurs propres
mains, & s'accordant les louanges qu'on
leur refuse avec juste raison.

QUELQUES Ecrivains, sage & savant
Abukibak, sont encore plus outrés dans
leurs reproches. Ils tranchent toutes les
difficultés qu'on peut leur opposer, & di-
sent hardiment que tous les Chimistes qui
se vantent de savoir faire l'or, sont des
fripons qui abusent de la croiance des
gens qui sont assez imbécilles pour les
écouter. Un fameux Physicien a décou-
vert, ou du moins a cru découvrir les
différentes manières dont les vieux Chi-
mistés abusent les nouveaux. Ces Philoso-
phes, dit-il, * prétendent que leur poudre de
projection est une semence de l'or, laquelle a la
vertu de l'augmenter quand on y en mêle quel-
que petite quantité ; & pour en faire l'épreu-
ve, ils mettent de l'or en fusion par le feu,
puis ils y jettent un peu de leur poudre, ils re-
muent la matière avec une baguette de fer ou
d'autre metal, puis ils jettent l'or dans une
lingottière, il se trouve augmenté considéra-
blement. D'abord cette expérience surprend, &
les assistans crient Miracle ! On leur demanda
à acheter de la poudre de projection : il ne faut
pas demander s'ils la font bien païer. L'a-
che-

* Cours de Chimie, contenant la Manière
de faire les Opérations qui sont en usage dans
la Médecine, &c. par Nicolas Lemer, pag. 63.

cbeteur croit avoir trouvé la pie au nid, il court chez lui pour multiplier son or. Il en fait fondre, il y jette de la poudre, il remue la matière, enfin il observe les mêmes circonstances qu'il avoit vu observer; mais il trouve que son or n'a point augmenté de poids. Il croit avoir manqué à quelque chose, il recommence l'opération encore une fois, deux fois; mais en vain, il n'y a point d'augmentation pour lui, il reconnoît qu'il a été dupe. Voici de quelle manière s'est faite la tromperie.

Celui qui remue la matière, s'est pourvu de quelques petits morceaux d'or, pour jeter adroitement à diverses fois dans le creuset, ou dans la coupelle, sans que personne des assistans en voie rien. Mais quand il est observé de près, & qu'il prévoit qu'il lui seroit difficile de faire entrer rien avec l'or fondu sans qu'on s'en aperçût, il prend une verge de fer, ou de cuivre, dans le bout de laquelle il a encaissé de l'or; en sorte que l'on ne le voit point. Il remue l'or avec cette baguette, le cuivre ou le fer se fond, & quitte l'or, qui se mêle avec l'autre & en fait l'augmentation. Si on lui demande où est allé le bout de sa baguette, il répond, comme il est vrai en un sens, qu'il s'est séparé en scories; car le cuivre ne se mêle point avec l'or. Si l'on examine ensuite la poudre de projection, on verra que ce n'est que du vif-argent en poudre, ou quelque autre chose qui se consume par le feu, ou qui se réduit en scories.

CETTE première expérience, quelque trompeuse qu'elle soit, & quelque difficile
le

CABALISTIQUES, *Lettre XIX.* 213

le qu'il soit de pouvoir en connoître la fourberie, est cependant beaucoup moins frappante qu'une autre, dont parle le même Auteur que je viens de citer, sage & savant Abukibak. Elle est si particulière, qu'il est pour ainsi dire impossible qu'elle ne prévienne d'abord une personne en faveur de la probabilité de la pierre Philosophale. *Les Chimistes*, dit-il, *réduisent encore des morceaux de cinnabre en argent, & cette subtilité est très curieuse. Voici comme ils s'y prennent. Ils stratifient dans un creuset du cinnabre concassé, qu'ils appellent cloux de cinnabre, avec de l'argent en grenaille. Ils mettent le creuset dans un grand feu, & après quelque tems de calcination, ils le retirent, ils renversent la matière dans une bassine, & ils montrent les cloux de cinnabre, qui ont été convertis en argent véritable, quoique les grenailles soient demeurées dans leur première forme. Ils concluent de là que la transmutation des métaux est possible, puisque le mercure du cinnabre a été réduit en argent, quoique l'argent soit resté comme il étoit auparavant. Cette expérience est surprenante, & l'on ne peut pas voir les mêmes morceaux de cinnabre qu'on avoit vu mettre dans le creuset, changés de mercure en pur argent, qu'on n'ait bien de la peine à croire qu'il s'est fait une augmentation de ce dernier métal, & même plusieurs tiennent qu'on n'en peut douter. On demeure dans cette erreur, jusqu'à ce qu'on ait la curiosité d'examiner les grenailles d'argent, & alors on commence à se desabuser; car*

on les trouve fort légères ; & si on les presse entre les mains , elles sont écrasées presque aussi facilement que des pellicules. On cesse de croire l'augmentation , quand on pèse les peaux des grenailles avec les cloux ; car le tout ne pèse pas plus que les grenailles d'argent pesoient avant qu'on les eût mises dans le creuset. Enfin il faut de nécessité que le mercure se soit amalgamé avec l'argent , qu'il ait charrié cet argent dans les morceaux de cinnabre , & qu'ensuite s'étant dissipé par le feu , il ait laissé l'argent seul.

Si je ne savois pas , sage & savant Abukibak , qu'il existe réellement des Artistes , à qui le talent de faire de l'or a été accordé par le Ciel , si même tu ne m'avois pas assuré plusieurs fois que rien n'étoit si facile aux véritables Philosophes , que de mettre en exécution les secrets de la pierre Philosophale ; je penserois que toutes les histoires qu'on a écrites de ceux qu'on disoit faire de l'or , n'ont eu d'autre fondement que des fourberies , semblables celles que rapporte l'Auteur dont je viens de parler. Car enfin , plus je m'applique à l'étude de l'Art , & plus je crains de ne pouvoir parvenir à son but. Je m'apperçois que nous avons si peu de connoissance de la composition naturelle des mixtes , qu'il est presque impossible que nous puissions exécuter des secrets que la Nature nous a voulu cacher. Les mines d'or & d'argent sont entourées d'eaux , & sans doute

doute que les eaux entraînent des lieux d'où elles viennent, des particules salines, qui, passant & coulant à travers des terres d'une composition particulière, se congelent & se corporifient. Or, il est impossible, ou du moins on le doit regarder comme tel, de pouvoir imiter les différens pores de ces terres particulières qui servent à la formation des métaux. Quel est l'homme, qui ose se flatter de connoître parfaitement la nature des sels qui sont entraînés & charriés par les eaux minérales, & qui puisse pénétrer la disposition des matrices, ou des terres dans lesquelles ces mêmes sels viennent à se congeler?

Ce sont-là les secrets que la Divinité semble avoir voulu cacher aux foibles mortels, & il paroît que ce n'est pas sans raison qu'on reproche aux Chimistes d'être bien prévenus, puisqu'ils prétendent par des feux artificiels venir à bout d'imiter parfaitement la nature, & de cuire & convertir en or les matières métalliques.

Je fais, sage & savant Abukibak, que les Sages prétendent que la semence de l'or est répandue par-tout, & que semblable à l'ame du monde, elle est dans tous les différens élémens, & abonde pour ainsi dire dans cet esprit universel. Ainsi, comme la rosée, la manne, le miel, sont empreints de cet esprit qui nourrit, alimente,

te , fustente , fait croître tous les végétaux , on peut extraire de l'or de toutes ces différentes substances.

L O R S Q U E tu me révelas ce mystère , sage & savant Abukibak , je crus qu'on ne pouvoit rien dire qui pût en détruire la vérité ; mais j'ai trouvé du depuis qu'on opposoit des raisons très fortes à cette *extraction de semence*. On soutient que quoiqu'il soit vrai que l'esprit universel contienne un acide qui sert à la production de l'or , les eaux acides & les sels qui les forment , provenant de cet esprit universel , on ne peut cependant nommer cet acide une semence. Car , quelle preuve a-t-on qu'elle soit plus particulièrement celle de l'or , que de tous les autres métaux ? Quelle est l'expérience , la connoissance , la science , la Divinité enfin , qui a révélex aux Alchimistes que l'esprit universel contient en lui beaucoup plus de semence d'or , que de semence des autres minéraux , des plantes , des animaux , & de toutes les différentes choses qu'il vivifie.

V O I L A , sage & savant Abukibak , des objections qui me paroissent assez fortes. Je te serois obligé de vouloir bien me communiquer le jugement que tu en portes. Dissipes mes doutes , & raffermis-moi dans mes esperances. Il est des momens , où malgré la résolution que j'ai prise d'atteindre à la perfection de l'Art , je me
sens

sens entièrement-découragé. Je crains d'éprouver la vérité de la définition de l'Alchimie. Les ennemis de cette Science disent que *c'est un Art sans Art, dont le commencement est de mentir, le milieu de travailler, & la fin de mendier.* „ Penote, „ dit un habile Physicien, mourut âgé de „ quatre-vingt-dix-huit ans à l'Hôpital „ d'Yverdun en Suisse, & il dit à la fin de „ sa vie, qu'il avoit passée à la recherche „ du prétendu grand-Oeuvre, que s'il „ avoit quelque ennemi puissant qu'il n'ô- „ fât attaquer ouvertement, il lui conseil- „ leroit de s'adonner tout entier à l'étude „ & à la pratique de l'Alchimie. „ Cette histoire est bien capable de faire faire de sérieuses réflexions.

Je te salue, sage & savant Abukibak. Rassures-moi, je te prie, & dissipes ma crainte.



L E T T R E V I N G T I E M E.

*Le Silphe Oromasis , au sage Cabaliste
Abukibak.*

JE vous avais avoir, il y a quelques jours, sage & savant Abukibak, le plaisir d'examiner les différentes cérémonies que les hommes observent lorsqu'ils se marient. Je descendis sur la terre, je volai vers les Indes, & je m'arrêtai sur la ville de Siam.

Je vis d'abord une troupe de gens, qui paroissent fort intrigués de savoir quel seroit le sort d'un jeune garçon & d'une fille qu'on vouloit unir ensemble. Après avoir fait plusieurs grimaces ridicules pour obtenir les faveurs & les graces de la Divinité, ces mêmes gens allèrent consulter un Devin, pour savoir de lui si le mariage seroit heureux, & si la paix & l'abondance regneroit dans le ménage. Le prétendu Prophète n'avoit garde d'annoncer des prédictions désagréables, elles auroient été beaucoup moins païées que des heureuses. Je m'aperçus aisément que les Devins Indiens n'étoient ni moins fourbes, ni moins intéressés que les Européens.

L O R S-

LORSQUE les parens des mariés crurent être certains des bontés du Ciel, le jeune homme fit présent à sa fiancée de quelques fruits & d'une petite boîte de Bethel. Il reçut ensuite la dot de son épouse, qu'on lui remit en présence des parens. Je ne vis dans cette assemblée ni Notaire, ni Moine, ni Prêtre, ni Juge, ni Magistrat. L'amour fut le Pontife qui forma le lien des jeunes époux, & la bonne foi fut le contract qui en assura la durée. J'étois charmé de voir la simplicité que ces peuples apportent dans leur mariage. Je commençois à croire que je trouverois enfin des Nations, qui connoistroient combien il seroit heureux pour le bien de la Société, qu'on bannît entièrement des actions civiles toutes les cérémonies bizarres qu'on a consacrées sous le voile de la Religion. J'applaudissois les Siamois avec d'autant plus de plaisir, que j'avois appris qu'il étoit défendu aux Talopins * d'assister aux mariages, sous quelque prétexte que ce fût. Cependant je m'aperçus bientôt que les hommes étoient à peu près les mêmes dans tous les pays, & que chez eux la superstition ne perd jamais entièrement ses droits.

Les Européens font plusieurs folies & plusieurs extravagances en se mariant, & les Siamois, après s'être mariés. C'est une coutume établie chez eux, que deux jours après

* Prêtres Siamois.

après la consommation du mariage, on va jeter de l'Eau benite chez les nouveaux époux, & réciter des prières en Langue *Bali*, qui chez les Indiens est l'équivalent du Latin chez les Catholiques - Romains. Lorsque je vis cette asperſion, & que j'ouïs ces prières, dites dans un langage inconnu à ceux qui les prononçoient, je m'écriai d'abord : *Voilà la parfaite copie des momeries Européennes. Il me semble de voir un Prêtre, après avoir mis un morceau de son habit sur deux personnes qui sont à genoux à ses pieds, balbutier quelques Oremus & faire une croix de la main sur leurs têtes.*

A I A N T trouvé chez les Siamois des cérémonies nuptiales aussi bizarres que celles des superſtitieux Italiens, je passai chez les Chinois, & je voulus connoître si ce dernier peuple, dont on vante tant la sagesse, seroit plus sage que les autres. Quel fut mon étonnement, lorsque je m'aperçus que les Nations qui passent pour les plus policées, sont ordinairement celles qui donnent dans les excès les plus ridicules !

C H E Z les Chinois, la célébration des nœces est précédée de trois jours de tristesse, pendant lesquels on s'abstient de toute sortes de plaisirs. Quel spectacle pour un Sage qui fait usage de la raison, que de voir des Nations entières s'affliger pour le même sujet dont d'autres se réjoüissent ! Les unes & les autres fondent également
sur

sur des prétextes plausibles leur conduite, & les différens mouvemens dont elles sont agitées.

Les peuples, qui se réjouissent à la veille du mariage de leurs enfans, disent qu'il est bien juste qu'ils prennent part au bonheur de ce qu'ils ont de plus cher, & qu'ils se ressentent du plaisir de l'espérance de se voir renaître une seconde fois en la personne de leurs petits-fils. Tous les Européens tiennent le même discours. L'on fait des fêtes chez eux avant & après le mariage. Il paroît qu'on ne peut désapprouver cet usage, & que celui des Chinois est aussi ridicule que déplacé. Cependant lorsqu'on examine leurs raisons, on trouve qu'elles sont beaucoup moins absurdes qu'on ne l'auroit cru. Ils disent qu'ils regardent le mariage des enfans comme une image de la mort de leurs parens, parce que dès ce moment les enfans semblent en quelque manière leur succéder par avance. Le mariage d'un fils est un acte authentique que la Nature signifie à un pere, pour le faire ressouvenir qu'une partie de ses jours se sont écoulés, & qu'on vient de nommer son successeur. Cela fait que les Chinois ne croient pas être plus obligés à se réjouir à la célébration des nœces de leurs enfans, qu'un vieux Prélat à la nomination d'un jeune Coadjuteur qu'on lui donne.

Je t'avoüerai, sage & savant Abukibak, qu'entre la joie outrée des Européens, &
la

la tristesse lugubre des Chinois, je voudrois que les hommes prissent un juste milieu ; qu'en considérant la satisfaction qu'il y a de voir multiplier leur famille ; ils donnassent des marques de contentement lors de l'établissement de leurs enfans ; mais que leur gaieté fût modérée , non par la vaine crainte du souvenir d'une mort prochaine , mais par une juste appréhension des maux que le mariage entraîne quelquefois après lui , & dont leurs enfans seront peut-être un jour accablés.

Si les peres des familles faisoient en général d'aussi sages réflexions , je leur pardonnerois d'imiter l'usage des Chinois , & de s'affliger , non pas trois jours , mais trois mois avant la célébration des nœces de leurs fils. L'Histoire nous apprend qu'il y a eu des peuples qui se lamentoient à la naissance de leurs enfans , ils plaignoient les misères où la vie les alloit exposer. Je suis bien assuré que celles , qu'entraîne quelquefois le mariage avec lui , avoient bonne part aux gémissemens de ces peuples. Je ne fais pas difficulté de dire , sage & savant Abukibak , que si les Chinois n'avoient aucun usage plus bizarre que celui de leur affliction , je ne hésiterois pas de le préférer à celui de la joie immodérée des Européens ; la folie des premiers me paroît moins grande.

MAIS les Indiens ont plusieurs autres coutumes si ridicules , que je suis étonné que des gens qui ont autant de génie que
les

les Chinois , aient pû les inventer , s'y
 soumettre , & les conserver. * „ Les filles
 „ sont dotées par ceux qui les épousent.
 „ Une partie de la dot est passée par l'é-
 „ poux futur , après la signature du con-
 „ tract , & l'autre un peu avant la céle-
 „ bration du mariage. Outre cette dot ,
 „ l'époux fait aux parens de l'épouse un
 „ présent d'étoffes de soie , de fruits , de
 „ vin , &c. Les deux époux ne se voient
 „ que lorsque le mariage , qui ne se trame
 „ jamais que par des entremetteurs , est
 „ entièrement conclu de part & d'autre ,
 „ & qu'il ne s'agit plus que de célébrer
 „ les nœces. Alors l'époux , après plu-
 „ sieurs cérémonies particulières , offre à
 „ son beau-pere un canard sauvage , que
 „ des domestiques du beau-pere portent
 „ sur le champ à l'épouse , comme un
 „ nouveau gage de l'amour de son époux.
 „ Ensuite , les deux parties sont condui-
 „ tes l'une à l'autre pour la première fois ;
 „ néanmoins un long voile dérobe encore
 „ aux yeux de l'époux la beauté ou la lai-
 „ deur de l'épouse. Ils se saluent l'un l'au-
 „ tre , & adorent à genoux le Ciel , la
 „ Terre , & les Esprits Puis se
 „ fait

* *Voyage autour du Monde , par le Gentil ,*
 cité par l'Auteur des Cérémonies & Coutumes
 Religieuses des Peuples Idolâtres , *Tom. II.*
pag. 2. § 4.

„ fait dans la maison du pere de l'épou-
 „ se le repas nuptial. Elle leve alors son
 „ voile, & salue son mari, qui . . . l'exa-
 „ mine d'un regard curieux. Elle attend
 „ en tremblant le résultat de cet examen,
 „ & cherche à lire dans les yeux de son
 „ mari si elle lui plait ou non. Il le salue
 „ à son tour, puis ils se mettent à table
 „ tête à tête ; mais auparavant l'épouse
 „ fait quatre génuflexions devant son ma-
 „ ri, lequel en fait deux ensuite devant
 „ son épouse. Cependant le pere de
 „ l'époux donne dans un autre endroit de
 „ la maison un grand repas à ses parens
 „ & à ses amis. La mere de l'épouse en
 „ donne un autre en même tems à ses pa-
 „ rentes & aux femmes des amis de son
 „ mari. Après ces repas, l'époux & l'é-
 „ pouse sont conduits le soir dans leur ap-
 „ partement, sans que la mariée ait vû
 „ ce jour-là ni son beau-pere, ni sa belle-
 „ mere. Mais le lendemain elle les va sa-
 „ luer en grande cérémonie ; & ce jour-là
 „ ils donnent un repas, dont elle fait tous
 „ les honneurs. Elle sert sa belle-mere à
 „ table, & mange ses restes, pour mon-
 „ trer qu'elle n'est point étrangère, mais
 „ fille de la maison. L'usage ne souffre
 „ point qu'on donne des restes aux do-
 „ mestiques même des étrangers qu'on in-
 „ vite. „

N'EST-IL pas surprenant que des peup-
 les, qui ont travaillé si long-tems à éta-
 blir

blir des coutumes qui fussent utiles à la Société, n'aient pas réfléchi combien celles qu'ils observent dans les cérémonies nuptiales, sont préjudiciables à la Société! Quel est donc l'aveuglement des hommes! Il semble que plus ils veulent se rendre heureux, & plus ils inventent des usages bizarres qui ne peuvent les rendre qu'infortunés. N'est-il pas surprenant que les élèves, & même si on veut, les disciples de ce fameux Confucius, s'unissent pour toujours à des femmes dont ils ne connoissent point la figure, dont ils ignorent les défauts, & du caractère desquelles ils n'ont aucune connoissance? Lorsque je fais réflexion à la conduite d'un Chinois, qui, après avoir mené son épouse chez lui, attend l'instant où elle ôte son voile pour s'éclaircir de sa beauté ou de sa laideur; il me semble que je vois un jeune étourdi, qui, après avoir troqué avec son camarade quelque bijou au jeu qu'on nomme *sans voir ni regret*, est fort surpris quelquefois qu'on lui ait donné un étui de corne en échange d'une tabatière d'or. Que diroit-on d'un négociant qui acheteroit toutes ses marchandises, sans daigner les examiner? On le regarderoit comme un fou avec juste raison. He quoi! Est-il permis qu'il se trouve des hommes assez insensés, pour apporter plus de précautions dans l'examen d'un ballot de laine ou de soie, que dans celui du caractère & de la figure d'une personne a-

vec qui ils doivent passer leurs jours , & des qualités de laquelle dépend tout le bonheur de leur vie ?

ON ne pourroit jamais se persuader que les Chinois eussent autant d'esprit qu'ils en ont , suivant des coutumes aussi absurdes , si l'on ne voioit chez les Européens des usages qui approchent assez de ceux des Indiens , & si l'on ne trouvoit à Paris l'équivalent des extravagances qu'on aperçoit à Peekin. En France les maris ne reçoivent pas leurs femmes voilées : ils les voient le visage découvert lorsqu'ils vont à l'Eglise ; mais combien ne s'en trou-t-il pas parmi eux , qui ne connoissoient non plus la physionomie & la figure de leurs futures épouses avant ce moment-là , que celle du Grand-Seigneur , ou du Sophi de Perse ? Les parens laissent leurs filles dans des Couvens , jusqu'à ce qu'ils trouvent le secret , moyennant une certaine somme , de s'en débarrasser. Quand ils rencontrent des acheteurs qui veulent bien s'en charger , ils les leur livrent aux pieds d'un Prêtre , ou plutôt aux pieds d'un Notaire Ecclésiastique , qui , en prononçant trois ou quatre paroles , & en faisant trois ou quatre gestes de la main , contraint & force deux personnes à se faire enrager mutuellement pendant le reste de leur vie , si par hazard , ou par bonheur , leurs humeurs ne sympathisent point.

N'AI-JE pas raison de dire , sage & savant Abukibak , que l'on voit à Paris les
mê-

CABALISTIQUES, Lettre XX. 227

mêmes extravagances qu'à Peckin? Les cérémonies sont également bizarres : l'on y regarde de même les femmes, comme des marchandises qu'on prend sur la bonne foi du vendeur. En vérité, je ne puis revenir de mon étonnement, lorsque je fais réflexion à la conduite de la plus grande partie des hommes. Ils crient sans cesse contre leur sort, ils se plaignent de leur état, & ils font tout ce qu'ils peuvent pour se rendre plus malheureux. Il semble qu'ils prennent plaisir à s'aveugler eux-mêmes, & à augmenter tous leurs maux. La raison qu'ils ont reçue du Ciel, est un présent qui leur devient inutile, ils n'en font aucun usage, pas même dans les choses les plus essentielles. Et ce qu'il y a de plus surprenant, ainsi que je te l'ai déjà dit, sage & savant Abukibak, c'est que les peuples les plus polis & les plus spirituels donnent dans les plus grands travers, & qu'on trouve dans toutes les parties du Monde, chez les Nations les plus civilisées, des coutumes qui heurtent directement le bon sens, le bien de la Société, & la tranquillité des Particuliers.

J te salue, en *Jabamiab*, & par *Jabamiab*.



LETTRE VINGT-ET-UNIEME.

*Le Silphe Oromasis , au sage Cabaliste
Abukibak.*

JE passai il y a quelque tems en Hollande, sage & savant Abukibak, & à peine y fus-je descendu dans ce beau chemin qui conduit de la Haye à la Mer, & qui forme en même tems une des plus magnifiques promenades du monde, que j'y vis arriver deux aventuriers, trainés dans une chaise d'assez médiocre apparence, & suivis du Doïen de tous les valets de l'Univers. Les voyant parler avec beaucoup de feu & de vivacité, je fus curieux d'écouter leurs discours ; je les suivis jusques dans un petit cabaret borgne de Scheveling, où ils rongerent quelques poissons secs, & bûrent quelques verres de brandevin. Dès les premiers mots qu'ils lâcherent, je compris aisément que c'étoient deux de ces misérables Auteurs, faits par la misère & par la folie, beaucoup plus que par la nature & par les Muses, & que la liberté de la presse, aussi bien que l'avidité des Libraires, font si excessivement foisonner en Hollande.

„ IL

CABALISTIQUES, *Lettre XXI.* 229

„ IL faut avouer, dit l'un d'eux, que
 „ je suis bien malheureux. J'ai fait tout
 „ ce que j'ai pû pour que le Public goûtât
 „ mes Ouvrages, & je n'ai rien avancé.
 „ Mes Livres servent d'amusement dans
 „ les antichambres à tous les laquais ;
 „ leurs maîtres ont été assez complaisans
 „ pour les acheter, mais non pas pour les
 „ lire. Il est vrai que je m'y étois pris
 „ de manière à attraper les plus fins ; car
 „ lorsqu'on exposa en vente mes *Anecdotes*
 „ *Littéraires & Galantes*, on les débitoit
 „ comme si elles avoient été composées
 „ par l'Auteur des *Lettres Juives*. Cela
 „ leur donna de la vogue au commence-
 „ ment ; mais elle ne dura que jusqu'à ce
 „ qu'un certain nombre de personnes,
 „ comme si elles se fussent donné le mot,
 „ dirent par-tout que mon Ouvrage étoit
 „ pitoiable, & le traitèrent de vraie rap-
 „ sodie. Les Faiseurs de chansons, l'Au-
 „ teur des *Lettres Juives* *, les Journa-
 „ listes †, m'accablèrent tout à la fois.
 „ Il

* Voyez l'*Eptre Dédicatoire*, & la *Préface* du VI. Volume.

† La plupart de ces *Anecdotes* ne roulent que sur le compte des Moines & des Médecins, les premiers n'y entrant que pour des affaires de galanterie, & les autres, à l'exception d'un seul, n'y faisant qu'une assez sotte figure. Comme c'est le même Auteur qui a écrit les *Lettres* & les *Réponses*, qui sont toutes au nombre égal de dix-huit dans ce Volume, on y voit aussi le

„ Il faut que j'avoue que j'ai pensé deve-
 „ nir fou d'essuier tant de nazardes. Je
 „ ne crois pas que jamais Auteur ait été
 „ aussi rudement berné ; & depuis feu Co-
 „ tin d'illustre mémoire , on n'a pas vu
 „ qu'aucun Ecrivain ait essuié rien de pa-
 „ reil à ce qui m'est arrivé. Ce qui me
 „ fâche le plus , ce n'est pas que mes Ou-
 „ vrages soient critiqués , c'est de ne pou-
 „ voir plus les vendre à l'avenir. Il faut
 „ dorénavant que je me résolve à mourir
 „ de faim , ou à me faire cocher d'un
 „ Fiacre ; c'est l'unique espoir qui me
 „ reste. „

*Vous poussez les choses à l'extrême , ré-
 pondit l'autre de ces hommes. Pourquoi
 vous abandonner au désespoir ? N'avez-vous
 pas encore la ressource de votre part des Cri-
 tiques des Lettres Juives ? „ Elle va bien-
 „ tôt finir repliqua le dolent Ecrivain. Le
 „ Public, le maudit Public, les méprise.
 „ Quoique le Libraire n'en tire que cent
 „ exemplaires, il seroit bien-tôt ruiné s'il
 „ continuoit. A peine en vend-t-il une
 „ ving-*

même esprit, le même goût & le même stile ; &
 jamais homme , qui se répond à lui-même , n'a
 pris moins de peine pour depaîsser le Lecteur.
*C'est-là le jugement que les Auteurs de la Biblio-
 theque Raisonnée ont porté sur ce misérable Ouvra-
 ge, dans leur Journal pour les Mois de Juillet ,
 Août, & Septembre de l'Année 1737. Tom. XIX.
 part. I. pag. 201.*

„vingtaine. Or, vous voiez bien que je
„ne dois pas espérer qu'il en poursuive
„encore long-tems l'impression ; il se re-
„pent assez de l'avoir entreprise. „

Ce que vous dites-là, reprit l'autre hom-
me, me surprend. Vous croiez que nos Cri-
tiques vont bien-tôt finir ? Vous pensez, Ma-
ître Nicolas, que le Libraire est las de nous
faire vivre ? „ Oui, mon pauvre Buscon,
s'écria l'Auteur. Nous avons employé
„en vain tous nos talens & toute notre
„industrie. Il faudra bien-tôt que nous
„ne comptions plus pour vivre sur nos
„Critiques. Quoi ! dit Buscon, les inju-
res que nous avons dites dans nos dernières
Lettres, ne leur ont point donné de nouvelles
forces ? „ Point du tout, repartit Ni-
„colas. Elles ont au contraire révolté
„le Public contre nous, & ce maudit
„Auteur des *Lettres Juives* a si bien sçu
„mettre les rieurs de son côté, qu'il est
„impossible de pouvoir décrier ses Ouvra-
„ges. „

MAIS comment, reprit Buscon, est-il
permis que les gens de goût ne sentent pas les
beautés qui sont répandues dans nos Crici-
ques ? Peuvent-ils n'être pas enchantés de
cette histoire qui nous a donné tant de peine à
inventer, & qui est si vrai-semblable, où nous
disons qu'un premier Président mena dans sa
maison un homme qui avoit eu dispute avec
un Régent du Collège des Jésuites ; qu'il ne
put cependant le garantir d'une Lettre de ca-
chet, & qu'ayant fait sauver l'Abbé à Lon-

dres, on l'y assassina quinze jours après? „ Bon!
„ répondit Maître Nicolas, on a traité
„ tout cela de sottise. On dit qu'il est ab-
„ surde de supposer qu'un Régent de Col-
„ lège est plutôt cru, qu'un premier Pré-
„ sident. On se moque de ce prétendu
„ Président, qui n'a point de nom. On
„ dit que rien ne marque plus combien
„ nous disons de choses ridicules & ab-
„ surdes. L'on ajoute que nous accor-
„ dons à un Jésuite assez de pouvoir pour
„ rendre inutile le crédit du second Ma-
„ gistrat du Royaume, & pour faire assas-
„ siner un homme au milieu de Londres,
„ tandis que dans dix de nos Lettres nous
„ disons en termes exprès que les Moines
„ n'ont point de crédit, & qu'on peut se dis-
„ penser de l'examiner. On se moque de ces
„ contradictions; & l'on prétend que
„ pourvu que nous barbouillions du pa-
„ pier, nous ne nous embarrassons pas d'é-
„ crire les choses les plus impertinentes,
„ au nombre desquelles on met ce que
„ nous avons dit de Guignard. L'éloge
„ que nous avons fait de ce Jésuite, pen-
„ du par arrêt du Parlement de Paris
„ pour avoir conspiré contre la personne
„ d'Henri IV. nous a fait grand tort. Il
„ a révolté tout le Public, qui a été in-
„ digné de notre hardiesse, & la trai-
„ tée d'audace, de folie, & d'imperti-
„ nence. „

Vous êtes seul coupable, répondit Buf-
fon, du mal que vous cause cet éloge. Je

vous-

voulois que nous gardassions le silence sur ce maudit Pendu. Hé ! plutôt à Dieu que nous eussions laissé les morts en paix ! Nous voilà bien avancés ! Pour avoir eu le plaisir de louer un scélérat , nous serons obligés de mourir de faim. „ Je croiois, repartit Nicolas, que „ cet éloge feroit plaisir aux Réverends „ Peres Jésuites & à leurs partisans, sur „ tout à ceux qui sont répandus en Hol- „ lande , & qu'ils ne manqueroient pas „ d'acheter nos *Critiques*. J'espérois par „ là en augmenter le débit.

NE vous avois-je pas dit, repliqua Buscon, que vous seriez trompé dans votre attente ; que les Jésuites seroient fâchés de vos louanges déplacées, & qu'il ne faut jamais parler de corde dans la maison d'un pendu ? Morbleu ! Pensiez-vous que les gens que vous vouliez flatter, fussent des imbécilles, & qu'ils ne comprissent pas bien qu'en louant leur Collègue le Réverendissime Pere Guignard, vous ne faisiez que renouveler l'indignation que tous les honnêtes gens ont pour sa mémoire. Vous avez voulu suivre votre tête, & votre ventre en souffrira plus d'une fois. Ce qu'il y a de fâcheux en tout cela, c'est que le mien soit obligé d'essuyer le même sort, & que mon estomac soit plus ou moins débile, selon que vous faites plus ou moins de sottises. „ Ma foi, „ mon cher Buscon, reprit Maître Nico- „ las, si mes bevûes ont décrédité & ren- „ du ridicules nos *Critiques*, les vôtres „ ont bien produit le même effet. Croiez- „ vous que ces quarante potences que

P 5

„ vous

„ vous avez voulu faire dresser pour y
 „ pendre les Avocats , nous aient fait
 „ grand bien ? Détrompez-vous. Tout le
 „ monde a crié fortement contre un ar-
 „ rêt qui lui a paru blesser les loix de
 „ l'honneur, de la bienséance, de l'humani-
 „ té, & de la liberté de toutes les Na-
 „ tions. Je fais, à n'en pas douter, que
 „ plusieurs personnes, en lisant la *Lettre*
 „ où vous aviez inséré cette impertinen-
 „ ce, se sont récriées plusieurs fois : *Mau-*
 „ *dit Auteur de Bibus , maussade Barbouilleur*
 „ *de papier , tu mériterois d'être où tu vou-*
 „ *drois placer quarante bonnêtes gens , qui*
 „ *n'ont été malheureux que pour avoir été*
 „ *trop attachés au bien de leur patrie !* „

J'AI fait , répondit Buscon , la même
 faute que vous. Je voulois , en insultant les
 Avocats , flatter les Jésuites. J'espérois que
 par leur crédit nos Critiques auroient plus de
 cours. Pouvois-je prévoir que tout s'accorde-
 roit à nous nuire. Cette diable d'histoire,
 que vous êtes allé fourrer dans la Lettre d'un
 Jésuite qui fit assassiner un homme à Londres,
 a rendu inutiles tous nos projets. Au lieu de
 louer Guignard , vous eussiez bien mieux fait
 de ne point aller inventer un fait aussi ridicu-
 le que celui de ce prétendu assassinat. Vous
 avez voulu plaire à tout le monde , & tout
 le monde vous a regardé comme un extrava-
 gant ; les bonnêtes gens , parce que vous louiez
 un criminel de Lèze-Majesté divine & humaine ;
 & les Jésuites , parce qu'après les avoir
 insultés de la manière du monde la plus grié-
 ve ,

de , en les comparant au vieil de la Montagne , & en les traitant d'assassins , d'imposteurs , d'ennemis irréconciliables , vous avez cru qu'ils oublieroient aisément des injures aussi fortes , en leur donnant des loüanges ridicules. Par ma foi mon cher Maître Nicolas , vous avez fait d'étranges beuvées. Si nos Critiques sont buées , sifflées , mépriées , baffouées , n'en accusez que vous. La faute que j'ai faite , en condamnant quarante bonnêtes gens à être pendus , n'étoit point irréparable , si vous eussiez ménagé les Molinistes outrés. Ils pensent ainsi que moi , & je ne doute pas qu'ils n'eussent approuvé ma décision , s'ils n'avoient point été piqués contre nos Critiques. Mais comment voulez-vous qu'un Ouvrage ait du cours , lorsque tout le monde se trouve intéressé à le décrier ?

„ Je conviens de ce que vous dites ,
 „ repliqua Maître Nicolas , & je recon-
 „ nois que j'ai tort. Mais par quel en-
 „ chantement ce maudit Auteur des *Let-*
 „ *tres Juives* a-t-il trouvé le secret de don-
 „ ner tant de cours à ses Ouvrages ? Il
 „ n'épargne personne ; Jansénistes , Moli-
 „ nistes , Jésuites , Protestans , Ministres ,
 „ Moines , gens d'affaires , Petits-Mas-
 „ tres , Coquettes , Prélats , tout lui est
 „ égal. „ Voulez-vous que je vous parle sin-
 „ cérement ? répondit Buscon. L'Auteur des
 „ *Lettres Juives* a suivi une maxime toute dif-
 „ férente de la nôtre. Il blâme le faux & la
 „ mauvais par-tout où il l'apperçoit. Mais il
 loüe

loïe aussi le bon & le beau par-tout où il le découvre. Une impartialité & une liberté hardie, qui regnent dans ses écrits, leur attirent l'estime des honnêtes gens. D'ailleurs, son style, sa façon de s'énoncer est bien différente de la noire. Nous nous ressentons toujours, mon cher Maître Nicolas, de notre premier metier. Vous écrivez en Vendeur d'arvietan. Vous faites sur des niaiseries un ramas de réflexions inutiles, & quelquefois puériles. Il semble que vous loüiez les vertus de votre beaume, & que vous soiez sur vos anciens tréteaux. Ne croiez pas que je veuille vous faire de la peine, en vous parlant aussi sincèrement. Je me rends à moi-même autant de justice. Je sens parfaitement bien que si vous écrivez en Charlatan, les Ouvrages que je fais, paroissent composés par le fameux aventurier Buscon, mon illustre prédécesseur, dont j'ai mérité de porter le nom, par la ressemblance qu'il y a entre sa vie & la mienne. Je nâquis, ainsi que lui, dans un petit village, fils d'un simple Messager. Après que le Curé m'eut montré à lire, j'allai dans la ville la plus prochaine pour apprendre le Latin chez les Jésuites. Mon pere faisoit tout ce qu'il pouvoit pour me faire faire Prêtre: il dépensoit même plus qu'il ne devoit, pour me soutenir dans un état au-dessus de ma naissance. Bien loin de profiter utilement de ses bienfaits, je me livrai à la débauche, j'abandonnai mes Maîtres, & je suivis une troupe de Bobémiens. Je la quittai pour m'engager dans un Régiment d'Infanterie, duquel

quel je désertai bientôt. Je courus ensuite dans les pays étrangers. Je pris un nom supposé : je me dis tantôt Baron , tantôt Comte , tantôt Marquis , suivant que la fantaisie m'en prenoit. Je vécut de ce que put me fournir mon industrie. J'eus le bonheur de faire connoissance avec vous. Une heureuse sympathie lia bientôt nos cœurs. Je devins Auteur dans le même tems que vous vous avisâtes de l'être. Vous publiâtes vos Anecdotes , que vous disiez être un ramas de vos aventures. Je donnai , comme Baron * , de prétendus Mémoires de ma Vie. Mes Ouvrages ont eu le même sort que les vôtres , & la fortune sans doute veut que nous reprenions notre premier métier , que je redevienne Bobémien , & que vous vous refassiez Vendeur d'orvietan.

„ J'AIMEROIS mieux , mon cher Buf-
 „ con , répondit Maître Nicolas , me jet-
 „ ter dans la rivière , que de remonter
 „ sur mes maudits tréteaux. Quoi ! Après
 „ m'être vu honoré du grade de Méde-
 „ cin , après avoir été regardé comme un
 „ Docteur d'importance , je serois obligé
 „ d'aller encore m'égosiller à crier : *Allons ,*
 „ *Messieurs , encore un paquet. A cinq sols ,*
 „ *à cinq sols. Ce n'est pas cher en vérité.*
 „ Mon

* Ce sont les Mémoires du Baron de Pui-neuf. Ce prétendu Baron étoit le fils d'un Me-letier.

„ Mon beaume est excellent. Son Altesse en a
 „ acheté, tout le Chapitre s'en est pourvu,
 „ toute la ville s'en est fournie, & tous en
 „ sont contens, très contens, plus que contens.
 „ Comment! je serois encore forcé de dé-
 „ biter gravement au coin de toutes les
 „ rues ces ridicules phrases! Ah! je fré-
 „ mis en les prononçant. Non, non: mou-
 „ rons, cher ami. Il vaut mieux mou-
 „ rir, & sauver ma gloire. „

J*e* trouve assez étrange, repliqua Bascon,
 que vous ayez pris une si mortelle aversion pour
 votre ancienne profession. Entre nous soit dit,
 elle étoit pour vous beaucoup plus lucrative,
 que celle que vous exercez aujourd'hui; car,
 il y a bien peu de gens qui veuillent vous faire
 appeler lorsqu'ils sont malades. Vous êtes
 un vrai Médecin ad honores. Ma foi, si
 j'étois à votre place, j'aimerois mieux un peu
 moins de gloire, & un peu plus de profit.
 Mais vous auriez dû prévoir ce qui vous ar-
 rive, & puisque vous vouliez continuer votre
 profession de Médecin, vous ne deviez point
 vous aller fourrer dans la cervelle de composer
 des Livres. Je suis assuré que les Journalis-
 tes & l'Auteur des Lettres Juives vous au-
 roient laissé tuer en paix autant de gens que
 vous auriez voulu. Ils ne vous avoient jamais
 fait aucun reproche sur ceux que vous avez ex-
 pédiés assez promptement. Ah! s'écria dou-
 „ loureusement Maître Nicolas, si j'avois
 „ prévu ce qui est arrivé Mais je
 „ me flattois La vanité d'être re-
 „ gar-

„ gardé comme un Ecrivain célèbre
J'entends, interrompit Buscon, & je vois
 que le Chansonneur n'a pas tort, lorsqu'il a
 dit que vous vous croiez bon pour la serin-
 gue & la plume. Vous vous êtes trompé. Quel
 remède y-a-t-il aux choses qui sont faites ? Il
 faut prendre patience. *J'en reviens toujours à*
l'expédient de reprendre votre ancien métier.
Vous avez eu le soin d'en conserver les habits
qui vous sont nécessaires. Il sembloit que vous
prévoiez ce qui arriveroit. Vous n'avez jamais
voulu faire la dépense d'un juste-au-corps mo-
deste, tel qu'il convient à un Médecin d'en por-
ter. Si c'est un Jean-Farine qui vous man-
que, vous n'avez qu'à parler. Je suis à votre
service.

„ ALLONS, répondit Maître Nicolas,
 „ réver ailleurs à ce que nous ferons,
 „ & dans les *Critiques* * que nous donne-
 „ rons encore, tâchons d'employer tout
 „ ce que nous pourrons, pour ramener
 „ à nous l'ingrat & injuste Public. „

A CES mots, sage & savant Abukibak,
 les deux aventuriers reprirent le chemin
 de la Haye; & moi, je revolai dans les
 airs, & continuai ma route.

JE te salue, en *Jabamiah*, & par *Jabamiah*.

* Elles ont été trouvées si pitoiables, que le
 Libraire a été obligé de discontinuer avant la
 fin du troisième Volume.



LETTRE VINGT-DEUXIEME.

Le Cabaliste Abukibak, au studieux ben Kiber.

JE répons exactement à la Lettre que tu m'as écrite, studieux ben Kiber, & je me flatte de dissiper entièrement tes doutes & tes soupçons sur la réalité de la pierre Philosophale. Je conviens, ainsi que le dit l'Auteur que tu as cité, qu'il est un grand nombre d'aventuriers, qui, usurpant le nom de Philosophe, tâchent par mille fourberies de tromper ceux qui sont assez crédules pour ajouter foi à leurs discours. Mais parce qu'il se trouve des imposteurs qui abusent d'un titre qui ne leur convient point, il est ridicule de conclure que tous les Alchimistes sont des menteurs. Ceux-mêmes, qui paroissent les plus contraires à la recherche de la transmutation des métaux, n'osent nier qu'il soit impossible d'y parvenir. Le Physicien, dont tu m'as parlé dans ta dernière Lettre, convient qu'on ne peut pas absolument nier que quelque Artiste par une méthode particulière ne soit venu à bout de faire de l'or, ou que quelqu'un ne trouve le moyen

CABALISTIQUES, *Lettre XXII.* 241

moien d'en faire dans la suite *. Ces paroles auroient dû te faire appercevoir combien peu sont fondés dans leur sentiment ceux qui combattent la recherche de la pierre Philosophale, puisqu'ils nient la possibilité d'une chose, de l'existence de laquelle ils conviennent. Je ne pense pas qu'on puisse voir rien de plus absurde, ni de plus contraire à la justesse du raisonnement qu'une pareille conduite.

CONTINUE donc, mon cher ben Ki-ber, des études aussi agréables qu'utiles, & sois assuré que je t'assisterai toujours de mes avis & de mes conseils. Jusques ici tu as agi très prudemment en suivant les préceptes du Roi Geber, & du sage Raimond Lule, mais tu dois sur-tout méditer sur ce passage d'Hermès, où tout le grand secret est entièrement contenu. *La terre, dit-il, est sa nourrice, & il aura une force parfaite, si l'on peut venir à bout de le réduire lui-même en terre. Sépare donc la terre du feu, & la matière subtile de la crasse & de l'épaisse; car c'est avec plaisir qu'elle s'élève de la Sphère terrestre à la céleste, & qu'elle redescend ensuite de cette première, & reçoit ainsi une force qui lui est communiquée par les influences inférieures & supérieures*

res

* Cours de Chimie, contenant la Manière de faire les Opérations qui sont en usage dans la Médecine, par une Méthode facile, par Nicolas Lemery, pag. 66.

Tome I.

Q

res *. A ces utiles préceptes d'Hermès je joindrai ce que dit Raimond Lule dans son dernier Testament, en parlant de la matière des Philosophes. *Dans le centre*, écrit-il, *de toutes les choses il est une certaine terre vierge* †. Prends garde, studieux ben Kiber, que c'est cette espèce de terre vierge, de laquelle il faut extraire la divine poudre de projection, en séparant, comme le dit Hermès, *la matière subtile de l'épaisse*. Lorsqu'on est venu à bout de cette première opération, on a bientôt conduit la grande Oeuvre à sa fin: il ne reste plus qu'à *faire pénétrer ce metal parfait dans le sein de sa mere* §, afin qu'il acquière une entière perfection, & qu'il la communique aux autres parties avec lesquelles il s'incorpo-

po-

* *Nutrix ejus terra est, vis ejus integra est si versa fuerit in terram. Separabis terram ab igne, subtile à spisso. Suaviter cum magno ingenio ascendit a terra in cælum, iterumque descendit in terram, & recipit vim superiorum & inferiorum. Hermes in Tabul. pag. 107.*

† *In centro omnium rerum inest quædam terra virgo. Raimond Lul. apud de Planis, Philos. Transm. pag. 45.*

§ *Oportet ut metallum intret in utero matris ex qua factum fuit, ut ibi novam naturam priori perfectiorem accipiat, quod totum est secretum nostrum, & hoc Regeneratio vocatur. Magni Philosophi Arcani Revelator, sive prætiolosissimi Arcani Arcanorum & Philosophorum Magisterij verissima & purissima Revelatio, pag. 32.*

CABALISTIQUES, Lettre XXII. 243
père; en sorte qu'il les régénere de nouveau.

TACHEZ donc, studieux ben Kiber, d'extraire avec soin cette terre vierge, que vous trouverez dans le cinquième Element, connu aux Alchimistes, & qui est composé des autres quatre Elemens; car sans elle ce seroit en vain que vous espereriez de parvenir à votre but. Plusieurs, dit un savant Philosophie Alchimiste, ont tâché de réduire de l'or en liqueur, & d'en extraire un esprit, non seulement propre à guérir toutes les maladies humaines, mais encore à dissoudre & à changer les métaux; en le mettant en mouvement & en action par le moyen de l'eau forte, de l'eau régale, des esprits de sel, & des huiles de tartre. C'est en vain qu'ils ont travaillé, parce que toutes ces dissolutions ne sont point naturelles, & que les dissolvans de cette nature ne conviennent point aux métaux, mais au sel; en sorte que l'or & les autres minéraux se vitrifient, perdent leur forme, & se détruisent entièrement. Ainsi, il est impossible que par des opérations aussi vicieuses on puisse jamais parvenir à la perfection de l'Oeuvre. Or, quoique les Philosophes disent qu'il faut donner une nouvelle forme aux métaux, ils n'entendent point cependant par les termes de destruction & de privation de la forme, une destruction totale de l'essence de ces métaux, parce qu'alors il s'ensuit une rui-

ne totale de l'espèce, & que les vrais Alchimistes connoissent parfaitement qu'il seroit impossible, si la forme métallique étoit entièrement détruite, de pouvoir la rappeler. Il faut donc entendre par les termes de privation de forme, une espèce de changement, ou plutôt d'ensevelissement de la première figure des métaux, qui leur en fait acquérir dans la suite une beaucoup plus parfaite; & cette espèce de résurrection ne peut être opérée que par le moien de la putréfaction *.

T U

* *Multi conati sunt conficere aurum, & in spiritum reducere, tam ad humanam naturam curandam, quam ad metalla, mediantibus aquis fortibus communibus, aquis regiiis, spiritibus salis, oleis tartareis, & aliis diversis modis, dissolvenda; sed frustra laboraverunt, quia hæc dissolutiones non sunt naturales, nec dissolventia hujus naturæ sunt de specie metallica, sed potius de specie salium, in quibus aurum & alia metalla tandem totam formam amittunt & vitrificantur, & tandem omnino destruuntur, qua forma salium vitrificantium, natura metallica aliam formam sumit, & hoc fit secundum naturam dissolventium, & sic totum opus suum deperdunt: nam per hujusmodi operationes nunquam aurum & cætera metalla in spiritum ad opus Philosophicum idoneum reducuntur, nec in primam materiam suam vertuntur. Licet enim Philosophi dicant metalla sua formam esse privanda ad aliam formam introducendam, hanc tamen destructionem sive privationem formæ Philosophi non intelligunt esse destructionem formæ essentialis metallorum, quia*
hoc

CABALISTIQUES, Lettre XXII. 245

TU vois , studieux ben Kiber , que c'est avec peu de raison que les ennemis des Alchimistes prétendent que tous les Livres qu'on a écrits sur les matières qui concernent la Philosophie transmutatoire , sont obscurs , inintelligibles , & ne contiennent que des visions chimériques. Je ne pense pas qu'on puisse parler plus clairement & avec plus de justesse.

APRÈS que ce même Auteur a prouvé clairement que ce n'est point dans la dissolution de l'or qu'il faut chercher la matière des Philosophes , * Il apprend , ainsi que je t'ai déjà dit qu'Hermès , ce grand homme l'a écrit , qu'elle se trouve dans le cinquième Element. Il ordonna donc aux Alchimistes d'avoir toujours trois choses présentes dans l'esprit , la matière , la forme , & la privation de cette même forme *. Il prescrit ensuite les moyens de par-

boc modo fieret ruina totalis speciei , neque mutationem formæ metallicæ in formam alterius speciei dicere voluerunt ; sed solum per istam privationem formæ , sepelitionem tantummodo formæ metallicæ intellexerunt imperfectæ , ad aliam perfectiorem acquirendam , ut supra diximus : Et hæc sepelitio formæ fit in revolutione ad principia , quæ sine putrefactione nullo modo fieri potest. Id. ibid. pag. 30.

* *Tria apud te repete , scilicet materiam ex quatuor Elementis compositam , formam hujus compositionis. , Et privationem hujus formæ , quæ est resolutio compositi ad sua principia , Et hoc est nostræ Artis initium , quo ritè perpenso explicationem*

parvenir à ce changement de figure & d'essence par le secours de la putréfaction. C'est par elle que se fait le renouvellement, & c'est ce qu'ont voulu dire les Philosophes, lorsqu'ils se sont servis des termes de *Résoudre* & *Coaguler* *. C'est dans ces deux mots que sont contenus tous les mystères de l'Art, les Philosophes aiant voulu les cacher sous plusieurs noms différens à ceux qu'ils regardoient comme des profanes. Car, non seulement sous les mots de *Résoudre* & *Coaguler* est compris toute l'opération de

sententiæ Aristotelis invenies, & multorum aliorum cum ipso dicentium. Sciant Alchimistæ metalla transmutari non posse nisi in primam materiam reducantur. Id. ibid. pag. 21.

* Cum ergo in Solve & Coagula contineatur quidquid est Arti nostræ necessarium, mihi videtur non esse extra rem sensum aperire horum præstantissimorum verborum, & altitudinem explorare, ad impediendum ne multi laborantes, qui sunt in tempestate nostri Oceani metallici, periclitentur & ob ignarantiam istorum verborum perdantur. Philosophi operationem variis nominibus vocerunt, ut celaretur iis qui introitum non habent ad hoc divinum arcanum, & ut id suis propriis alumnis aperirent, se ad hæc duo Verba a celeberrimis inventa restricterunt, sub quibus non solum significaverunt tam operationem necessariam, sed etiam materiam quæ utendum docent, quæ materia est ignis & aqua, scilicet sulphur & mercurius, fixum & volatile, dissolvens & coagulans, solubile & coagulabile, agens & patiens. Id. ibid. pag. 26.

de la putréfaction ; mais encore la matière dont il faut se servir. C'est le feu & l'eau c'est-à-dire le souphre & le mercure du cinquième Element, le fixe ou le volatil, le dissoluble ou le coagulable, l'agent ou le patient, toutes ces expressions étant synonymes, & signifiant la même chose.

ELOIGNE donc, cher ben Kiber, de ton esprit tous les soupçons que tu pourrois avoir sur la réalité de la transmutation des métaux, & sois certain qu'en suivant les préceptes des Sages, & en t'appliquant avec attention à l'étude de la *Science des Sciences*, tu parviendras enfin au but de tes desirs. Si tu veux connoître évidemment que tu ne cherches qu'à obtenir ce que Dieu a accordé à plusieurs personnes, écoute ce que dit le sage Cabaliste David de Planis-Campi *. *Le grand Hermès, tant de fois appelé trois fois Grand par ses successeurs, eût-il eu tant de peine pour nous rendre possesseurs de cet Art, s'il ne l'eût reconnu bonnête & vertueux ? Pithagore, surnommé de Plutarque l'Enchanteur, l'eût-il enseigné publiquement, s'il n'eût été licite, bonnête, & vertueux, les obscures sentences duquel, ou de ses disciples, nous avons encore aujourd'hui, sous le titre de Turbe des Philosophes ?*

* L'Ouverture de l'Ecole de Philosophie transmutatoire métallique, &c. par David de Planis-Campi, *Préf. pag. 2. & 3.*

phes ? D'ailleurs , *Aristote* , par la *Lettre* qu'il écrit à *Alexandre le Grand* , nous fait voir l'honnêteté de cet Art , puisqu'il sémone un grand Roi , tel que celui-là , à la recherche d'icelui. Davantage , qu'il soit licite & bon-nête , *David* , *Salomon* & *Esdras* en rendent témoignage : le premier au *Pseaume XI*. Les paroles de Dieu sont paroles nettes , pures comme argent , examiné par le feu , & purgé de la terre sept fois ; le second , en l'*Ecclésiastique* , *Chap. XXXVIII*. Le Tout-Puissant a créé la Médecine de la terre , & l'homme prudent ne la méprisera point , & le troisième , *Livre IV. Chap. VIII*. Interroges la Terre , & elle repondra que Dieu donne beaucoup de terre pour faire des pots ; mais il donnera un petit de poudre pour faire de l'or.

APRÈS que des personnages d'une aussi grande sagesse que ces anciens Israélites , ont assuré la réalité de la pierre Philosophale , n'est-il pas ridicule que certains esprits présomptueux qui se donnent le nom de *Physicien* , veuillent faire passer l'Art des Chimistes pour une chimère , qui conduit ordinairement ceux qui la cherchent à l'Hôpital ? Et n'est-il pas encore fort plaisant que des gens , qui ne connoissent des opérations de la Nature , que ce qu'ils en ont appris par quelques expériences , veuillent qu'on préfère leurs sentimens à ceux des Prophetes ? *David* & *Esdras* nous assurent de la réalité de la pier-

CABALISTIQUES, *Lettre XXII.* 249
pierre Philosophale. Locke, Descartes, Gassendi, Fontenelle en nieront la possibilité. Je demande pour lesquels de ces Auteurs un homme de bon sens doit opter. Il faut être fou, ou hérétique pour préférer l'opinion des hommes ordinaires à celle des hommes éclairés de l'Esprit de Dieu.

MAIS, dit-on, *on voit plusieurs Alchimistes qui meurent misérables, & qui reconnoissent trop tard pour leur malheur, qu'ils ont été la dupe de leur crédulité. Penote, qui avoit cultivé la Chimie pendant toute sa vie, mourut à l'Hôpital d'Iverdun en Suisse.* N'est-il pas absurde de vouloir juger de l'utilité d'une science par les actions de quelques personnes qui ont travaillé vainement pour l'acquérir ? Cela est aussi ridicule que si l'on disoit que l'éloquence est un art impertinent & qui conduit à l'Hôpital, parce que Cotin prêchoit d'une manière risible, & que plus d'un mauvais Avocat est mort de misère. Ces gens-là n'étoient pas des orateurs : ils en avoient seulement emprunté le nom. Les Chimistes, qui sont dans le cas de Penote, sont des Cotins dans l'étude de la Philosophie transmutatoire.

IL n'est aucune chose, quelque utile qu'elle soit, dont on ne puisse mal user. La Morale même, si nécessaire à former les mœurs des hommes, peut devenir nuisible à quelques personnes qui abusent

des règles les plus sages, & pouffent les choses à l'excès, soit par ignorance, soit par un tempéramment trop ardent.

UN homme, frappé des vertus des Philosophes anciens, résolut de les imiter, & de réunir dans lui toutes celles qu'ils avoient eues. Il abandonna sa maison, sa femme & ses enfans, pour aller habiter dans un tonneau, à l'exemple de Diogene. Il s'affligeoit de tous les malheurs publics & particuliers, ainsi qu'Héraclite. Il sermonoit les gens qu'il rencontroit sur les grands chemins ou ailleurs, comme Bias. Chacun le regardoit comme un fou; mais sa conduite, quelque bizarre qu'elle fût, n'ayant rien qui blessât la tranquillité publique, on le laissoit faire en paix toutes ses extravagances. Par malheur pour lui, il voulut imiter Socrate, & même le surpasser. Il crut qu'il devoit faire aux Saints une guerre aussi cruelle, que celle que le Philosophe Grec avoit faite aux Dieux du Paganisme. Il commença par débiter des maximes, qui en Italie eussent senti beaucoup le fagot. Des discours, il passa ensuite aux actions. Un jour il sauta sur un Prêtre qui promenoit dans les rues un petit Saint de bronze, très joli, & fort bien doré. Il le lui arracha des mains, lui en donna un coup qui lui cassa deux dents, & fit des proüesses avec ce Saint, comparables à celles qu'exécuta

ta

CABALISTIQUES, *Lettre XXIII.* 251
ra Samson armé de la machoire d'un âne.
Il mit en fuite la procession. Cependant
les modernes Philistins, s'étant un peu
rassurés, revinrent à la charge, saisirent
le Philosophe, & le conduisirent en pri-
son. Il n'en sortit que pour être conduit
aux Petites-Maisons.

Je demande aux ennemis des Alchimis-
tes ce qu'ils penseroient, si je tirois des
raisons de cette Histoire, pour en con-
clure que l'étude de la Philosophie &
de la Morale conduit aux Petites-Mai-
sons?

Je te salue, studieux ben Kiber, &
t'exhorte à continuer tes recherches.

LETTRE VINGT-TROISIEME.

Ben Kiber, *au sage Cabaliste Abu-*
kibak.

DEPUIS plusieurs jours, sage & sa-
vant Abukibak, je suis dans un état
qui ne me laisse plus assez de tranquillité
pour m'appliquer à la recherche de la pier-
re Philosophale. Mes fourneaux sont é-
teints, mes cornues, mes minéraux, mes
récipients, tout est en desordre & pêle-mê-
le, à peine me connois-je moi-même. Je
suis devenu amoureux, & amoureux d'une
beauté qui traite de folies & d'imagination
creu-

creuses tous les mystères de l'Art. Pendant quelque tems j'ai voulu résister à ma passion, j'ai fait ce que j'ai pû pour l'étouffer, je me suis dit cent fois quelle gloire m'attendoit, si je pouvois parvenir au but des sages Philosophes ! Je me suis représenté, qu'après m'être perfectionné dans les Sciences & dans l'étude de la sagesse, je pourrois un jour avoir le bonheur de m'unir avec quelque belle Silphide. Toutes mes réflexions ont été inutiles, & la Beauté terrestre l'a emporté sur l'esperance d'être heureux avec une aérienne. Lassé d'être sans cesse occupé à combattre les mouvemens dont j'étois agité, j'ai suivi mon inclination, & je vais me marier dans peu à la belle Lucinde ; c'est ainsi qu'on appelle l'aimable maitresse qui m'a donné des fers. Mais, quel que soit mon esclavage, il me paroît si doux, que je ne voudrois point recouvrer la liberté, quand on me l'offriroit.

IL faut d'ailleurs que je t'avoüe, sage & savant Abukibak, que je ne saurois me persuader entièrement l'existence des peuples élémentaires. Dans ce doute je suis bien aise d'aller au plus certain, & de n'attendre pas davantage pour prendre une femme. Peut-être, après avoir passé ma jeunesse à souffler & à attiser mes fourneaux, lorsque je penserois que je vais bientôt être uni à quelque Silphide ou Salamandre, je reconnoîtrois trop tard que toutes ces belles Dames n'ont jamais existé que
dans

CABALISTIQUES, *Lettre XXIII.* 253
dans les cerveaux échauffés de quelques Cabalistes. Ce qui me le persuaderoit, c'est que je ne saurois comprendre pourquoi Dieu a inspiré à tous les hommes un amour naturel & inné pour les femmes, s'il est vrai qu'il ait prétendu qu'ils ne pussent les aimer légitimement, & qu'il ait réprouvé les unions qu'ils contractent avec elles.

NE semble-t-il pas qu'il est absurde de penser que Dieu pousse & incite les hommes à une chose, & qu'il n'agit de la sorte que pour leur faire commettre des crimes? Prends garde, mon cher Abukibak, que les Cabalistes font Dieu auteur du Péché, & qu'ils sont *Archi-Fansénistes* sur l'article de leur défense d'épouser des femmes. Un grand homme, fameux Docteur, excellent Médecin, étoit bien éloigné d'adopter ce sentiment. Dieu, dit-il, *a inspiré aux hommes une ardeur & un empressement violent pour la jouissance des femmes. Il a attaché à cette action un plaisir vif & séduisant, pour que l'indécence qui s'y rencontre, venant à les en dégouter, la génération humaine ne périrait pas* *.

C'EST

* *Deus in animalibus in coitu admirabilem ac inseparabilem delectationem exhibuit, ne forte coitus abominatione destrueretur generatio; per vim namque generativam species divino & immortalis esse participant in quantum possunt. Isaac, VI. Vatici, fol. xxx.*

C'EST-LA, sage & savant Abukibak, un langage bien différent de celui des Cabalistes ; mais une chose qui te surprendra, & que je m'étonne que tu ignores , c'est qu'il s'en est trouvé parmi eux qui ont parlé de la même manière. Averroès , ce grand & illustre Cabaliste , ce Philosophe si éclairé , s'est expliqué d'une façon aussi précise. *La Bonté divine , dit-il , pour suppléer à la destruction des créatures , dont le même individu ne peut pas être toujours conservé leur a accordé le moyen de se perpétuer , en multipliant leur espèce **.

VOILA, sage & savant Abukibak , une décision bien précise. Dira-t-on qu'Averroès ne regardoit pas les hommes & les femmes comme une même espèce ? Ce seroit-là une impertinence , qui ne mériteroit point de réponse , & qu'on réfuteroit aisément par l'autorité d'un autre Cabaliste , qui a pensé de la même façon qu'Averroès. C'est le savant Avicenne. *Les femmes , dit-il , sont plus sensibles aux plaisirs de l'amour que les hommes. Elles en ressentent plus vivement les atteintes , parce que la Nature a voulu , qu'outre leurs sensations particulières , elles* par-

* *Sollicitudo divina , cum non potuerit facere secundum individuum animal permanere , miserta est , dando ei virtutem quâ posset permanere in specie.* Averroès , Tract. II. de Anima , Comment. XXXV.

participassent à celles des hommes *. On peut les comparer à de belles fleurs que la rosée vivifie, nourrit, & rafraîchit.

C'EST de cette rosée que les Poètes ont voulu parler, lorsqu'ils ont dit que Jupiter se métamorphosa en pluie d'or pour séduire Danaé. On deshonne le beau sexe, en expliquant le sens de cette fable du côté de l'avarice. On doit au contraire donner à l'amour de la rosée ce qu'on attribue à celui des richesses. Quelle apparence y a-t-il que Danaé, qui étoit renfermée dans une tour, se fût laissé séduire par l'appas de l'or ? A quoi serviroient tous les trésors du Perou à une personne qui n'en sauroit faire usage ? Cette pluie, dont parlent les Poètes, n'est appelée *pluie d'or* que par l'allusion qu'ils en ont faite avec la poudre de projection des Chimistes, dont quelques grains changent en métal précieux une masse considérable de cuivre ou de leton, & opèrent les mystères de la pierre Philosophale. Tout de même, cette rosée, dite *pluie d'or* par les Poètes, vivifie, multiplie, conserve l'espèce humaine. Deux
ou

* *Multiplicatur delectatio mulierum in coitus super delectationem virorum, propterea que ipsæ delectantur ex motu spermatis viri in ore matricis earum descendens, & propter motum qui accidit matri, & propter frictionem. Avicenna, XXI. Fen. Cap. II.*

ou trois gouttes fussent pour produire les plus grands Miracles, & font des effets aussi surprenans que les grains de la poudre de projection. Il y parut par ce qu'il arriva à la belle Danaé, & je ne m'étonne pas, si lorsqu'elle eut connu toute la vertu de cette rosée, elle ouvrit les fenêtres de sa tour pour la laisser entrer en plus grande abondance.

P U I S Q U' I L est évident, sage & savant abukibak, que Dieu a inspiré aux hommes le penchant qu'ils ont pour les femmes ; que les plus grands Philosophes, que plusieurs Cabalistes même, conviennent que nous sommes portés au mariage par une force secrete qui nous entraine comme malgré nous, pourquoi irois-je tenter de violenter la Nature, & pourquoi sous la vaine espérance d'une union imaginaire avec quelque Silphide, passerois-je mes jours à combattre sans cesse les mouvemens de mon cœur ? Je regarde les Cabalistes comme ces insensés qui se font Moines, & qui pensent qu'en s'habillant d'une manière ridicule & en marmottant quelques Antien nes, ils trouveront le secret de se dépouiller de leurs passions. Que leur arrive-t-il ? Ils font toute leur vie la victime de leur folie, ils passent leurs jours dans une contrainte infinie, & il leur arrive ordinairement qu'après s'être bien tourmentés, ou qu'ils succombent à leur foiblesse & perdent le fruit de tant de contraintes, ou qu'en

qu'en mourant ils n'emportent que le frêle avantage d'avoir sçu supporter un esclavage, dont les peines surpassent celles des Forçats. La Divinité ne leur fait nul gré de leurs peines & de leurs soins. La plus petite vertu civile & utile au bien public lui étoit plus agréable qu'une chasteté stérile, inutile à l'État, & pernicieuse au bien des Etats.

S'IL étoit vrai, sage Abukibak, que Dieu eût voulu que les hommes, pour se rendre plus dignes de sa miséricorde, méprisassent les femmes & fussent le mariage, auroit-il soumis à tant de maladies ceux qui les évitent? Les maux, auxquels ils sont sujets, ne sont-ils pas des preuves évidentes que dès ce Monde il les punit de dédaigner les aimables compagnes qu'il leur a données? Je ne fais si tu as jamais fait attention aux incommodités qui procèdent ordinairement d'une trop grande chasteté. Elles sont très dangereuses & en fort grand nombre. „ Si une trop grande „ de continence, écrit un fameux Médecin *, empêche l'évacuation des humeurs,

* *Si superfluitas aggregata in corpore ex spermate non egreditur per coitum, coarctatur in corpore, & generantur ex ea aggritudines. Male quidem est, quia coarctatione seminis generantur ex eo vapores mali, qui ascendunt ad cor, & cerebrum, & stomachum, & corrumpunt sanitatem illorum membrorum, & generant aggritudinem; &*

„ meurs, elles s'arrêtent dans le corps, &
 „ y causent plusieurs maladies. Elles don-
 „ nent des vapeurs; elles occasionnent des
 „ maux de tête, des douleurs d'estomac,
 „ & des foiblesses de cœur. Elles affoi-
 „ blissent tous les membres, & jettent le
 „ corps dans une espèce de langueur. El-
 „ les causent enfin autant de ravage qu'un
 „ venin subtil. Celui d'une vipere ne fait
 „ pas un plus grand mal; car il arrive
 „ quelquefois à plusieurs, & sur-tout aux
 „ veufs & aux veuves, qu'ils meurent
 „ subitement par une trop grande réplé-
 „ tion, &c. „

EN vérité, sage Abukibak, quelque
 respect que j'aie pour les sentimens des
 Cabalistes, je suis résolu de ne point me
 mettre dans le risque de mourir de mort
 subite. Je suis fort le serviteur des Sil-
 phides & des Salamandres; mais en at-
 tendant qu'il plaise à ces Dames aériennes
 de se rendre visibles, s'il est vrai qu'il y
 en ait, je ne veux point attraper quelque
 mal d'estomac, quelque douleur de tête ,
 ou

*fortassis ex eo est aliquid simile veneno viperino, si-
 cut accidit ei qui consuevit coitum, & dimittit
 eum longo tempore, ex debilitate appetitus cibi, &
 pigritia à motibus, à generatione humoris melan-
 cholicis. Et fortasse corrumpitur & exsiccat ex eo
 quod est simile virtuti veneni, sicut illud quod acci-
 dit viduis ex suffocatione matricis, & multis viro-
 rum qui moriuntur ex eo subito. Hali Rodoan.
 Tertio Tegni, Commentar. XXXI.*

ou quelque langueur dans mes membres. Il me semble toujours que je ne serai pas à tems d'arrêter les effets de ce venin aussi pernicieux que celui d'une vipere; & si j'étois le maître, je finirois dès demain mon mariage avec la belle Lucinde. Lorsque j'aurai formé cet heureux lien, je croirai alors ma santé à l'abri de tous les maux, qu'il me semble voir fondre à chaque instant sur ma tête.

Né te figures pas cependant, sage & savant Abukibak, qu'en prenant une femme, je tombe dans un autre excès, & que voulant éviter des maladies dangereuses, je m'en procure d'autres cent fois plus pernicieuses. Je n'ignore pas qu'il faut user de tous les biens avec modération, & que les plaisirs de l'himen sont aussi nuisibles, lorsqu'ils sont poussés à l'extrême, qu'ils sont utiles & profitables, quand on les prend avec poids & mesure. Je suis bien éloigné de penser comme ce Moine, qui disoit que plus le jeu d'amour étoit réitéré, & plus il éclaircissoit la vûe. Un pareil discours ne peut trouver croiance que chez quelque Cordelier à larges épaules. Mais un Philosophe, un homme sage & retenu, profite de l'avis du grand Avicenne, qui dit en termes précis que l'ivrognerie & les caresses des gens mariés, trop souvent réitérées, sont très nuisibles aux yeux *. Je suis du sentiment de cet illustre

* *Multiplicatio coitus est nocibilior res oculo, &*
R 2 *simi*

lustre Savant, & j'ai vû plus d'un Allemand à qui le vin avoit troublé la vûe, & plus d'un Turc qui ne se l'étoit pas éclaircie à badiner trop souvent dans son ferrail. Il faut, sage Abukibak, de la modération dans toutes les choses: je le fais; & voulant éviter *Caribde*, je ne me jetterai point sur *Scilla*. Je suivrai donc exactement les maximes du grand Galien, qui nous apprend que les excès dans les plaisirs du mariage entraînent ordinairement après eux la goutte, & quelquefois des maladies mortelles *.

A ces premières instructions ce grand Docteur en a joint d'autres aussi utiles, & qui sont sur-tout très nécessaires aux gens de Lettres. *Après le travail*, dit-il, *il faut boire & manger. Après avoir bu & mangé, il faut dormir. Après avoir dormi, il faut remplir les fonctions du mariage* †. Horace, sans être Médecin, avoit pensé à peu près la même chose avant Galien. Il croioit que

similiter multiplicatio ebrietatis. Avicenna III. Tertii, Cap. V.

* *Coitus est fortis causa in generanda podagra. Simus itaque hac in re temperati, ne podagras, & alias supra dictas incurramus infirmitates, aut mortem ipsam, sicut aliqui (quos novimus) interiere. Galenus, VI. Aphorismorum, Commento XXX.*

† *Post labores sequi debent cibi & potus, dein de somni, postea vero venerea. Galen. II. de Regimine Sanitatis.*

CARALISTIQUES, Lettre XXIII. 261

que la bonne chere étoit essentielle à l'accomplissement des plaisirs de l'amour. Il faut pourtant que cette bonne chere ne soit point excessive , & qu'elle ne nous cause point une pesanteur & une réplétion capable de nous donner plusieurs maladies. Car, selon un fameux Docteur, rien n'est si dangereux pour un homme marié , que de s'approcher de son épouse lorsqu'il est gris , ou qu'il a trop mangé. Cela est pour le moins aussi nuisible , que l'abstinence totale des plaisirs de l'Himen. Malheur, malheur aux gens, qui, après avoir bû outre mesure, voudront s'aviser de travailler à faire des enfans ! Ils leur feront les oreilles larges & longues , le nez de travers , la bouche tortue , les yeux louches : ils fabriqueront enfin des figures , telles qu'en feroit un sculpteur ivre , qui pourroit à peine soutenir son marteau & diriger son compas. Mais ils seront eux-mêmes punis très sévèrement. Il leur viendra des douleurs dans les cuisses & dans les jambes , leur teint jaunira , ils seront opilés : l'asthme , l'hydropisie , un tremblement , & une foiblesse dans les nerfs , & cent autres maux les accableront * ; & il
vau-

** Si cibo homo repletus , aut potu , coitu utatur , debilitas fit corpori , enervatio nervis , dolor in genibus , aliarumque continuationum ac viscerum opilatio , generanturque exinde humores grossi , calor*

vaudroit mieux pour eux qu'ils n'eussent jamais sçu qu'il y eut de femmes au Monde.

On peut dire, sage Abukibak, que les Médecins ont fait à quiconque accompliroit les fonctions du mariage après avoir trop bû, les mêmes menaces que le Grand-Prêtre de Thebes fait à Oedipe.

*Aujourd'hui votre Arrêt vous sera prononcé,
Tremblez Bûveurs de Vin, votre règne
est passé:*

*Une invisible Main suspend sur votre tête,
La graille, la toux, à fondre déjà prêtes,
Bientôt, de tant de maux vous-même épou-
vanté,*

*Vous maudirez le lit où vous êtes monté *.*

ÉTANT donc convaincu, sage Abukibak, des précautions qu'il faut prendre dans les caresses que je ferai à ma chère Lucinde, si je suis assez heureux pour pouvoir m'unir avec elle par des nœuds éternels, j'espère que je vivrai très-heureux; & que profitant des conseils des grands Philosophes qui nous ont laissé des préceptes si utiles pour le mariage & pour la santé des gens
ma-

*calor naturalis diffoluitur, tenebratur visus, oculi
fiunt concavi. Hali V. Theoricæ. Cap. XXXV/K*

* Oedipe, Tragédie de Voltaire, Acte 3. Scène IV.

CABALISTIQUES, *Lettre XXIII.* 263
mariés, je jouirai d'une tranquillité parfaite.

PARDONNE-moi, savant Abukibak, si je renonce entièrement à l'espoir d'épouser une Silphide. Outre que je suis très incertain de l'existence des peuples élémentaires, depuis que j'ai lû les Livres de certains Philosophes modernes, qui traitent toutes ces Dames aériennes comme des êtres chimériques, l'amour que j'ai pour Lucinde & la crainte des maux qui sont réservés à ceux qui méprisent les femmes & qui les dédaignent, m'ont entièrement déterminé à me marier. Je m'étonne même comment tu n'as pas toi-même pris ce parti; car je ne doute point que la plupart des incommodités que tu as, ne soient les suites de ta trop grande chasteté. Le meilleur *Recipe*, que tu peux t'ordonner, seroit une prise de mariage avec quelque jeune Beauté. Tu veux sans doute te conserver absolument pour quelque Silphide; mais je crains bien qu'en attendant l'accomplissement de ce glorieux himen, tes maladies n'augmentent considérablement.

JE te salue.



LETTRE VINGT-QUATRIEME.

Ben Kiber , *au sage Cabaliste Abu-*
kibak.

TU veux me persuader , sage & savant Abukibak , que les Auteurs qui ont écrit sur l'art de faire l'or , se sont expliqués d'une manière intelligible , & qu'il n'est besoin pour les entendre que d'un peu d'attention. Je t'avouerai sincèrement que plus je lis leurs Ouvrages , & plus je suis persuadé du contraire ; je crois même qu'ils sont toujours également obscurs , & qu'on ne sauroit les comprendre dans les endroits où ils paroissent les plus clairs. J'oserois avancer qu'ils ne s'entendent peut-être pas eux-mêmes , & qu'ils cherchent seulement à préoccuper l'esprit de leurs Lecteurs par quelques faux brillans , qui dans le fond ne servent pas davantage à éclairer l'esprit , que les ténèbres les plus profondes.

QUI pourroit comprendre ce qu'Hermès , ce Philosophe que tu vantes si fort , a voulu dire par ces mots : * *Ce qui*
est

* *Quod est inferius , est sicut id quod est superius ; & quod est superius , est sicut id quod est in-*

est en bas est comme ce qui est en haut , & ce qui est en haut est comme ce qui est en bas , pour perpétuer les miracles d'une chose unique ? Quel est l'esprit assez pénétrant pour deviner un énigme pareil ? Est-ce être téméraire que de soupçonner que celui qui le proposa aux autres, n'en connoissoit pas mieux qu'eux l'explication ?

Le second Philosophe Chimiste, dont tu cites la clarté, la précision, & que tu prétends découvrir clairement tout le mystère de l'Art, en prescrivant les moyens d'opérer le renouvellement de la matière par le secours de la putréfaction, & en développant les termes si essentiels de *Résoudre & Coaguler*, ce Philosophe, dis-je, ne fait qu'amuser ses Lecteurs par un verbiage inutile & qui ne les instruit de rien. Ce renouvellement, si aisé & expliqué si clairement, est inintelligible : après avoir bien lû & bien médité, on n'a pas la moindre notion de la manière dont il doit s'opérer. Les prétendus préceptes du Chimiste ne sont que des mots qui paroissent signifier quelque chose, & qui au fond ne donnent aucune idée & n'apprennent rien. Tout son Livre a le même défaut : il dit des choses qu'on n'entend point, il promet toujours de les éclaircir ; & lorsqu'on croit qu'il va les expliquer, on est fort sur-

inferius , ad perpetuanda miracula rei unius.
Hermès *in Tabul. Smaragdinis*, pag. 93.

surpris qu'il les rend encore plus obscures & plus inintelligibles. Par exemple, après avoir assuré que tout le secret de l'Art est renfermé dans les mots *Résoudre & Coaguler*, il paroît vouloir apprendre les moyens les plus courts pour s'en servir efficacement. Voici le long verbiage qu'il fait à ce sujet, & qui ne sert qu'à augmenter l'embarras des Lecteurs. „ Ces termes ,
 „ dit-il , * ne sont point assez clairs , il
 „ faut

* *Sed nondum satis hæc verba sunt considerata , de operatione quia sunt maxime momentosa ; nam proprie dissolutio , sicut dixi , separationem significat ; ita ut intelligendum sit quid separari debeat & quo modo fieri oporteat. Multæ autem separationes sunt faciendæ , his comprehensæ vocabulis. Separanda enim est substantia a cortice , & crassum a subtili &c. ut ait Hermes ; & hoc fit absque manuum interpositione , quia natura banc separationem facit igne mediante , materiis in suo proprio vase inclusis , & hoc fit virtute aquæ nostræ heterogeneum separantis , & homogeneum illico unientis : pari ratione hæc unio , quæ fit ex partitus homogeneis , est congelatio. Præterea , cum vere dissolutio sit separatio , etiam separanda sunt elementa unita post eorum congelationem ; unde sequitur reunitio quæ est vere coagulatio , & animæ corporis conjunctio ad nativitatem nostri elixiris. Hermes , magnus ille heros Philosophiæ naturalis , ut scientiæ alumnis modum procedendi aperiret , ostendit nostram artem orbis creationi esse similem , dicens in sua Tabula Smaragdina mundum sic fuisse creatum , ipsos ad contemplationem compositionis chaos*

CABALISTIQUES, Lettre XXIV. 267

„ faut les mettre dans un plus grand
 „ jour, à cause de leur grande consé-
 „ quence & des vérités importantes qu'ils
 „ expriment. La dissolution, ainsi que je
 „ l'ai déjà remarqué, marque & dénote
 „ la séparation; de sorte qu'il faut savoir
 „ ce que l'on doit séparer, & comment il
 „ faut s'y prendre pour en venir à bout.
 „ Car il y a plusieurs sortes de séparations
 „ qui sont toutes comprises dans ces mots :
 „ Il faut séparer la substance de l'écorce,
 „ & la matière crasse de la subtile; c'est
 „ ainsi que l'ordonne le grand Hermès.
 „ Or, toutes ces séparations doivent être
 „ faites sans le secours des mains, parce
 „ que la nature les opère elle seule par le
 „ secours du feu, les matières étant ren-
 „ fermées dans leur propre vase. Cela
 „ arrive par la vertu de notre eau, qui
 „ sépare les parties hétérogenes, & ras-
 „ semble & réunit les homogenes. La
 „ con-

*chaos & elementorum separationis in principio mun-
 di remittens, quibus separatis, ac ordine secundum
 eorum qualitates collocatis, eorum reunio in terra
 fuit causa generationis omnis individui. Sic ele-
 menta specifica, materiam nostram metallicam com-
 ponentia, a massa ita separari debent & simul
 modeste reuniri, ut actionibus suis activis & pas-
 sivis nostrum elixir generetur, ex quibus concordia
 Philosophorum notanda est. Magni Philosopho-
 rum arcani revelator, sive prætiostimi arcani
 arcanorum à Philosophorum Magisterii verissima
 ac purissima revelatio &c. pag. 24. 25. 26.*

„ congélation , ou la coagulation se fait
 „ par l'union de ces parties homogenes.
 „ Au reste , comme la dissolution est la
 „ même chose que la séparation , il est
 „ aussi nécessaire de séparer les élémens
 „ après leur congélation. D'où il s'ensuit
 „ une réunion qui est la véritable , la par-
 „ faite congélation , l'union du corps &
 „ de l'ame qui donne la naissance à notre
 „ Elixir. Hermès , ce héros , ce grand
 „ Philosophe , ce sage scrutateur des mys-
 „ tères les plus cachés de la nature , pour
 „ apprendre aux jeunes Chimistes la ma-
 „ nière de se conduire dans leur opéra-
 „ tion , leur montre que notre Art est
 „ semblable à la création du Monde. C'est
 „ dans sa *Table des Emeraudes* qu'il leur
 „ apprend qu'ils ne sauroient faire assez
 „ d'attention à la manière dont les Elemens
 „ furent séparés , lorsque le chaos fut dé-
 „ brouillé par la main toute puissante du
 „ Créateur ; car leur séparation aiant été
 „ faite selon l'ordre de leurs qualités ,
 „ leur réunion sur la terre fut la cause de
 „ toutes les différentes générations , &
 „ produisit tous les individus. Il en est
 „ de même dans l'opération de la grande
 „ Oeuvre : les élémens spécifiques qui
 „ composent la matière métallique , doi-
 „ vent être séparés de la masse , où ils se
 „ trouvent comme dans un cahos , &
 „ réunis ensuite avec prudence ; en sorte
 „ que notre Elixir soit produit par leurs
 „ actions passives & actives. „

APRE'S

APRÈS avoir lû tout ce pompeux galimatias, n'est-on pas, sage & savant Abukibak, beaucoup moins éclairé que lorsqu'on savoit seulement que le secret de faire de l'or étoit compris dans les mots de *Dissoudre & Coaguler*. Le grand Hermès, dont le Chimiste fait mention, me paroît un aussi mauvais Physicien que lui. Il me semble qu'il parle d'une manière aussi claire & aussi précise que plaide Petit-Jean dans la comédie; l'un & l'autre remontent *avant la naissance du Monde*. Ne sera-t-il pas permis de dire au Philosophe, *passons au Déluge*, & laissons-là le chaos. Quel est l'heureux génie qui puisse se flatter de comprendre quelque chose à ces *séparations qui forment une réunion*, & ces *réunions qui opèrent des séparations*, qui sont encore à leur tour *une seconde réunion*? Est-il permis que des gens veuillent se casser la tête à pénétrer des choses, que celui qui les a écrites n'entendoit pas sans doute lui-même?

NE trouves donc pas mauvais, sage & savant Abukibak, que je me récrie sur l'obscurité des sectateurs d'Hermès & des autres Philosophes qui ont écrit sur l'art de faire de l'or. Celui dont je viens de rapporter un passage, prend cependant le titre pompeux de *décelateur du grand secret* des Philosophes. Si c'est ainsi que les Chimistes décelent les secrets de l'école, de long-tems ils ne mettront personne en état

état de devenir indiscret. Composer un Livre pour y repeter sans cesse dans des expressions différentes que pour faire de l'or, il faut *Dissoudre & Coaguler*; que la
 „ dissolution * n'est que la séparation, &
 „ la congélation que la réunion; qu'il faut
 „ considérer attentivement ces deux choses;
 „ que plusieurs n'y font pas attention;
 „ qu'ils les oublient aisément, & ne pensent
 „ point à des mots qui renferment
 „ tout le secret de l'Art, faire un Livre,
 „ dis-je, pour n'y mettre que de pareilles
 „ choses, c'est écrire aussi inutilement,
 „ que si l'on remplissoit deux mains de
 „ papier de tous les mots les plus bizarres
 „ qui s'offriroient à l'imagination, & que
 „ l'on assurât ensuite que dans ces mots l'art
 „ de voler dans les airs y est clairement
 „ expliqué, & qu'il est seulement nécessaire
 „ pour s'y perfectionner, de les avoir tous
 „ jours présens à l'esprit, & de méditer sans
 „ cesse sur les préceptes qu'ils contiennent.

Qu'ar-

* *Sub his duobus verbis tamen totum operis
 mysterium comprehenditur. Multi hæc verba sæpe
 legunt inconsiderate & cum primum pronuntiata;
 memoria subito elabi permittunt: licet enim non
 multum contineant locum in pagina in qua scribun-
 tur, tamen sunt maximi momenti. Magni Philoso-
 phorum arcani revelator, sive prætiosissimi ar-
 canum arcanorum & Philosophorum Magisterii ve-
 rissima revelatio &c. pag. 28.*

CABALISTIQUES, *Lettre XXIV.* 271

Qu'arriveroit-il de cela ? que ceux qui feroient assez bons pour croire des contes aussi ridicules, s'abuseroient, perdroient leur tems. La même chose, selon moi, arrive aux chercheurs de la pierre Philosophale. Ils ont encore un sort plus triste, se ruinant toujours, & mourant très souvent à l'Hôpital.

PARDONNES-moi, sage & savant Abukibak, la liberté avec laquelle je parle ; mais je suis fermement persuadé qu'il n'y a personne qui ait le secret de faire de l'or, & que tous ceux qui ont écrit qu'ils l'avoient possédé, en ont imposé au Public. Avant de finir ma Lettre, souffres que je te dise encore un mot sur ce cinquième Element dont les Chimistes parlent tant, & que les Cabalistes font intervenir dans toutes leurs opérations. Qu'est-ce donc que cet Element ? une chose dont nous n'avons aucune connoissance, aucune notion. J'aimerois encore mieux regarder comme un être réel le vuide des Epicuriens, que cette substance imaginaire : du moins je conçois le vuide des Atomistes, je vois qu'il peut être possible, & l'idée que j'ai de sa possibilité m'est une preuve certaine qu'il peut exister, n'y ayant aucune * impossibilité à l'existence d'une
cho-

* *Vacuum possibile est, ex solo examine idearum deducitur. Omne enim quod clare concipimus existere posse, possibile est. Physices Elementa Mathematica.*

chose , lorsque je conçois évidemment qu'elle peut être ; mais je n'apperçois aucune chose qui puisse me donner aucune idée de la possibilité de l'existence de ce cinquième Element. Est-ce une matière différente de celle que je connois ? Cela ne se peut point ; car toute matière doit avoir de l'étendue , & dès qu'elle en a , je ne puis , quelque subtile ou quelque épaisse qu'elle soit , quelque molle ou quelque dure , quelque fluide ou quelque condensée , la ranger que dans un des quatre Elemens. Les Chimistes ont puisé leur cinquième dans les Ouvrages d'Aristote ; mais ils auroient dû y prendre de meilleures choses. Peut-être qu'ils ont eu leurs vûes , & que voulant que tout fût également chimérique dans leurs recherches , ils ont cru devoir les fonder sur un être imaginaire. Quoi qu'il en soit , ils se sont exposés à essuier les mêmes reproches que Bacon * fait à Aristote , en se

thematic. &c. *Auctore Jacobo 's Gravesande Lib. I. Cap. III. pag. 4.*

* *Aristotelis temeritas & cavillatio nobis peperit Cælum phantasticum , ex quinta essentia , expertæ mutationis , experti etiam coloris. Atque misso in præsentî sermone de quatuor Elementis , quæ quinta essentia illa supponit ; erat certe magnæ cujusdam fiduciæ , cognationem inter elementaria quæ vocant , & cœlestia prorsus dirimere , cum duo ex Elementis , aer videlicet & ignis , cum stellis & æthere tam bene conveniant , nisi quod maris erat illi viro*

se moquant de son cinquième Element. Cet habile Anglois reproche au Philosophe Grec que dans cette occasion, ainsi que dans plusieurs autres, il abusoit de son génie, & cherchoit à établir des choses obscures & inintelligibles.

JE te salue, sage & savant Abukibak. Porte-toi bien, & pardonne-moi ma franchise & ma sincérité.



LETTRE VINGT-CINQUIEME.

Ben Kiber , *au sage Cabaliste* Abukibak.

DEPUIS que j'ai renoncé à l'étude des Sciences secrètes, sage & savant Abukibak, je m'amuse à la lecture des meilleurs Livres qui paroissent. Quoique je ne sois plus occupé des recherches de la pierre Philosophale, tes leçons sont toujours gravées dans mon cœur. Je regarde l'oïseté comme le plus grand des vices, j'espère que tu me sauras quelque gré d'employer mon tems à des choses aussi

viro ingenio abuti, & sibi ipsi negotium facessere, & obscuriora malle. Bacon. *Descript. Globi Intellect.* Cap. 7. pag. 618.

Tome I.

S

aussi utiles qu'agréables. Tu me pardonneras sans doute d'avoir abandonné la Chimie en faveur de mes nouvelles occupations. Tu m'as dit plusieurs fois qu'en matière de Science il falloit pour réussir, s'appliquer à celles pour lesquelles on avoit le plus de goût, & tu t'es sans doute apperçu depuis quelque tems que j'étois très dégoûté des recherches Chimiques & des méditations Cabalistiques. Au reste, je ne veux point blâmer ton goût, en louant le mien. Je souhaite au contraire que tu réussisses dans toutes les opérations que tu entreprendras.

N'AIANT rien de nouveau à t'écrire, je crois que tu ne trouveras pas mauvais que je te parle d'un excellent Livre, que j'ai lu depuis quelques jours. Il est intitulé *Histoire Critique de Manichée & du Manichéisme* *. L'Auteur a examiné les Dogmes & la Vie de cet Hérésiarque, selon ce qu'en ont dit les Grecs & les Latins, les Syriens & les Persans. Il compare les sentimens de ces différens Auteurs, & en habile Critique il fait voir à ses Lecteurs combien de faussetés on a répandues dans l'Histoire de Manichée, & combien de sentimens on lui a attribués, auxquels il ne pensa jamais. Cet illustre Ecrivain n'appuie ses opinions que sur des raisons claires & évidentes. Il rejette tous les faits qui
sont

* Ce Livre est de Mr. de Beaufobre.

sont opposés au bon sens & contraires à la lumière naturelle, de quelque autorité qu'ils soient appuïés, & quelque force que semble devoir leur donner la Tradition. Il suit exactement la maxime de Sénèque, qui méprisoit avec raison les Auteurs qui ne s'appuioient que sur la Tradition, semblables en cela aux Gladiateurs vaincus, qui, ne pouvant plus se défendre par leurs propres armes, avoient recours à la miséricorde du Peuple Romain*. De même ces Auteurs n'ont d'autre appui que celui de l'ancienneté de l'erreur qu'ils soutiennent.

IL n'est rien de si juste & de si sensé que les réflexions que fait à ce sujet Monsieur de Beausobre, en relevant une faute de Tillemont. *Prévenu*, dit-il †, *en faveur des Historiens Ecclesiastiques & des Peres, il a supposé avec trop de confiance qu'ils ont été fidèles & exacts, & n'a fait pour l'ordinaire que recueillir ce qu'ils ont dit, & en composer ses Mémoires.* „ Il auroit pû néanmoins s'appercevoir aisément qu'en matière d'hérétiques & d'hérésies, l'esprit général de l'Antiquité a été conf-
„ tam-

* *Non faciam quod vixi solent, ut provocent ad populum: nostris incipiemus armis confingere.* Seneca, Epist. CXVII. pag. 456.

† Hist. Critiq. de Manichée, *Discours Prélim.* pag. 2.

„tamment d'admettre fans examen
 „tout ce que la renommée publioit
 „à leur defavantage , quelque fabuleux
 „qu'il fût ; de groffir , d'exagérer les ab-
 „furdités de leurs opinions ; de leur en
 „imputer qu'ils n'ont jamais eues ; de met-
 „tre au rang des articles de leur foi
 „toutes les conféquences qui pouvoient
 „réfulter de leurs principes ; en un mot
 „de charger d'une infinité de traits étran-
 „gers & monftrueux , les tableaux qu'ils
 „nous tracent de la perfonne des héreti-
 „ques , de leur doctrine & de leurs mœurs.
 „J'excufe néanmoins M. de Tillemont.
 „Né & élevé dans l'Eglife Catholique-
 „Romaine , qui ne trouve de défenfe &
 „de reflource que dans la Tradition , il
 „a craint de donner atteinte à un fonde-
 „ment qu'on ne peut ébranler , fans rui-
 „ner tout l'édifice qu'il foutient. J'a-
 „voüe que je me fuis toujours fenti une
 „extrême averfion pour cette méthode
 „de l'Antiquité. 1. Premièrement , elle
 „eft contraire à l'équité naturelle , à la-
 „quelle tous les hommes font obligés ,
 „qui doit être inviolable au Chrétien ,
 „& encore plus à l'Evêque , au Miniftre
 „de l'Evangile. Le Sophifte & le Docteur
 „Chrétien font des perfonnages , qui doi-
 „vent être auffi oppofés que le font le
 „menfonge & la vérité. 2. Secondement ,
 „cette méthode ne flétrit pas feulement
 „ceux qui la fuivent , elle deshonne la
 „Re-

„ Religion même qu'ils professent. 3. En
 „ troisième lieu, elle inspire aux Ortho-
 „ doxes qui lisent les Histoires des héré-
 „ tiques, je ne dirai pas de l'aversion pour
 „ leurs erreurs, elle est juste; mais une
 „ haine pour leurs personnes, qui étouffe
 „ dans le cœur de ces mêmes Orthodoxes
 „ tous les sentimens de compassion, de
 „ charité, & d'humanité même, & les con-
 „ vertit en de cruels persécuteurs. 4. En-
 „ fin, bien loin que cette méthode rame-
 „ ne les hérétiques à la Communion de
 „ l'Eglise, elle les en éloigne infiniment.
 „ Comment rentreroient-ils dans le sein
 „ d'une Société qui les calomnie, qui les
 „ outrage, qui les hait, qui les persécu-
 „ te, & qui, pour autoriser ses persécu-
 „ tions, leur impute des erreurs qu'ils
 „ n'ont point, & des pratiques qu'ils ab-
 „ horrent? Je ne vois pas que St. Augus-
 „ tin ait converti beaucoup de Mani-
 „ chéens, ni de Donatistes. Il auroit peut-
 „ être mieux réussi, s'il s'y étoit pris au-
 „ trement. „

APRÈS que ce savant Ecrivain a établi
 sur des principes si certains la nécessité
 de l'impartialité qu'un Historien doit con-
 server, & qu'un faux zèle de Religion
 n'autorise jamais à violer, puisque la vé-
 rité doit rougir qu'on la défende par le
 mensonge, & qu'elle n'a point besoin d'un
 indigne secours qui ne sert qu'à lui nuire;
 après, dis-je, que ce savant Ecrivain

a établi & montré évidemment que l'honneur & la probité ne permettent jamais d'avoir recours à l'imposture, il suit exactement ces vertueux principes, & n'étant plus arrêté, ni par un servile respect pour les anciens Auteurs Ecclésiastiques, ni par le joug d'une fausse Tradition, il montre clairement que la seule pièce dans laquelle tous les anciens Peres ont puisé ce qu'ils ont dit de Manichée, est supposée par un imposteur. Il fait voir plus clair que le jour, que les *actes de la dispute d'Archélaüs, & de l'Hérésiarque Manès* ont été écrits par un homme qui a voulu donner un Roman pour une Histoire. Il fait plus que de prouver que ces actes sont faux, il démontre encore qu'il n'y eut jamais aucune dispute à Cascar entre un Evêque & cet Hérésiarque. Parmi les raisons décisives qu'il en donne, il en tire une d'une absurdité dont les actes d'Archélaüs font mention, qui découvre la fraude de l'imposteur qui les a écrits, & qui suppose que cette dispute entre l'Evêque & l'Hérésiarque fut décidée par des Juges Païens. Voici les sages & ingénieuses réflexions que fait sur cela Monsieur de Beaufobre.

„ Les Juges prononcèrent, dit-il, * en
 „ faveur d'Archélaüs, au moins les actes
 „ le.

* Hist. du Manichéisme, *Livre I. Chap. IX.*
 pag. 108.

„ le disent ; & si cela est vrai , ils donne-
 „ rent un exemple de justice & de géné-
 „ rosité, qu'on auroit bien de la peine à
 „ trouver parmi les Chrétiens. Car étant
 „ Païens , pouvoient-ils condamner Ma-
 „ nès , sans condamner leur propre Reli-
 „ gion ? Si cet Hérésiarque honore le So-
 „ leil , comme Archélaüs le lui reproche ,
 „ les Païens ne le faisoient-ils pas , sur-
 „ tout dans la Mésopotamie ? S'il croit
 „ deux principes , Dieu & la matière , que
 „ croit-il là-dessus que n'aient cru tous les
 „ Philosophes Païens ? N'est-ce pas à cet-
 „ te matière qu'ils ont attribué , comme
 „ lui , la cause des imperfections des maux
 „ qui sont dans le monde ? Manichée re-
 „ jette le Vieux Testament & l'inspiration
 „ des Prophètes : or , des Païens ne pou-
 „ voient ajuger la victoire à Archélaüs qui
 „ maintenoit l'inspiration de ces Prophè-
 „ tes , sans avouer que leurs Dieux étoient
 „ des Démon , que leurs images & leurs
 „ statues étoient des Idoles , & qu'ils é-
 „ toient eux-mêmes des insensés , des ido-
 „ latres , & des impies ? Certainement on
 „ ne pouvoit mieux choisir , & je ne fais
 „ si dans le reste de la terre il eût trouvé
 „ quatre Savans Païens , assez généreux
 „ pour rendre justice à la foi Orthodoxe
 „ aux dépens de leur Philosophie , de leur
 „ Religion , & de leurs Dieux. Il est vrai
 „ qu'un aussi beau desintéressement donne
 „ quelque soupçon au Lecteur , & je veux
 „ bien lui avouer que je n'en suis pas ex-

„ emt. Ces Juges Païens m'ont bien la
 „ mine d'être des personnages inventés
 „ pour embellir, ou l'Histoire, ou le Ro-
 „ man de la dispute de Cascar. „

MONSIEUR de Beausobre ne se con-
 tente pas d'ôter tout crédit à la seule pié-
 ce, où tous les anciens Auteurs Ecclésiasti-
 ques avoient puisé comme à l'envi les uns
 des autres bien des opinions chimériques
 qu'ils ont prêtées à Manichée, il décou-
 vre le faux, l'absurde & le ridicule qui s'y
 trouvent, & fait sentir avec beaucoup de
 finesse que bien loin que ces actes servent
 à noircir & à flétrir la mémoire de Mani-
 chée, ils sont très propres à deshonorer la
 mémoire de l'Evêque Archélaüs, parce que
 celui qui les a supposés, se laissant em-
 porter à sa passion & au faux zèle d'inju-
 rier les hérétiques, a placé dans la bou-
 che d'un Evêque les invectives les plus
 grossières, & lui prête les expressions les
 plus méprisantes. „ Il y a des endroits,
 „ dit Mr. de Beausobre *, où Archélaüs
 „ maltraite beaucoup son adversaire ; il y
 „ en a même où il le menace indirecte-
 „ ment d'une mort prochaine. Mais cet
 „ homme garde un sang froid & une mo-
 „ dération, que je lui aurois enviée, si j'a-
 „ vois été en la place d'Archélaüs. *Vous*
 „ *me dites des injures très-offensantes*, lui ré-
 „ pondit-il. *Je n'ai pourtant rien avancé*
 „ *tou-*

* Là-même, pag. 107.

„ touchant Dieu & son Christ qui soit indi-
 „ gne ni de l'un ni de l'autre. Mais il con-
 „ vient aux Apôtres d'être toujours patiens,
 „ & d'endurer tous les outrages qu'on leur
 „ fait. Voulez-vous me persécuter ? Je suis
 „ prêt à le souffrir. Voulez-vous me livrer au
 „ supplice ? Je ne reculerai pas. Voulez-vous
 „ me tuer de vos propres mains ? Je ne crains
 „ pas la mort. Car j'ai appris du Seigneur
 „ à ne craindre que celui qui peut jeter le
 „ corps & l'ame dans la Géhenne du feu. Cet
 „ endroit est une preuve qu'Eusebe a fait
 „ de Manichée un portrait fort peu res-
 „ semblant, lorsqu'il a dit que cet hom-
 „ me étoit farouche & intraitable de son na-
 „ turel, barbare dans ses actions & dans ses
 „ discours. Il y a de l'imposture dans Mani-
 „ chée : peut-être n'est-ce que du fanatisme ;
 „ mais le personnage qu'il fait , est
 „ plus beau que celui d'un Evêque qui
 „ grince les dents , & qui rugit comme un
 „ lion à l'aspect d'un hérétique. „

LA fausse Histoire de Manichée & de ses
 dogmes étant détruite de fond en comble ,
 & ne devant plus trouver d'autre croiance
 que celle qu'on donne à un misérable Ro-
 man , Mr. de Beausobre a cherché de nou-
 velles routes pour découvrir la vérité. Il
 a fouillé dans tous les Auteurs , soit Grecs ,
 Latins , Syriens , ou Persans : il a pris ce
 qu'il a trouvé dans les uns & dans les au-
 tres de plus raisonnable , & il a fait une
 Histoire qu'on peut regarder comme un
 chef-d'œuvre. Les matières qu'il traitoit ,

étant par elles-mêmes assez seches & assez stériles, il a sù les égaier par le tour qu'il leur a donné, & par les épisodes qu'il a tirées & fait naître à propos de son sujet principal, & qui sont aussi amusantes qu'instructives. Il a développé avec beaucoup de netteté & de précision les erreurs montrueuses de Manichée en grand maître, & il en a montré le faux. Mais conservant toujours cette vertueuse impartialité, dont avec raison il fait tant de cas, il a rejeté toutes les fausses opinions qu'on a imputées à l'Hérésiarque dont il faisoit l'Histoire. Séparant d'une main équitable le mensonge du vrai, il a repris avec beaucoup d'esprit ceux qui avoient agi autrement. Il a osé avancer de ces vérités mâles, qui font le partage des grands courages, & qui ne trouvent des défenseurs que parmi les plus illustres Savans. Il n'a point tremblé de heurter des Auteurs, auxquels on donne les respectables titres de *Divins*, de *Saints*, & de *grands Saints*. Dès qu'il a trouvé quelque faute dans un Historien, quelque marque de partialité, quelque pieuse imposture, il a déchiré le voile de la superstition, sous lequel l'erreur croioit être en sûreté & comme dans un zyle sacré. On ne peut rien voir de plus fort & de plus sensé que la Critique qu'il fait d'une pieuse imposture de St. Léon.

„ CYRILLE de Jerusalem, dit-il *, sem-
„ ble

* Là-même, *Livr. I. Chap. II. pag. 258.*

„ ble un peu mieux fondé, quand il accu-
 „ se Manès d'avoir blasphémé en se di-
 „ fant le St. Esprit ; au moins l'accusation
 „ est-elle plus spécieuse, & Léon I. auroit
 „ bien fait de le copier, plutôt que d'é-
 „ tendre & de paraphraser avec une liber-
 „ té inexcusable ses paroles. *Les Mani-*
 „ *cbéens*, dit-il, *adorent Manichée leur Mas-*
 „ *tre ; en sorte qu'il n'a été autre chose que le*
 „ *St. Esprit même, qui, par le ministère d'u-*
 „ *ne langue & d'une voix corporelle, condui-*
 „ *soit ses disciples dans la vérité.* Si tout ce-
 „ la étoit vrai, notre Hérésiarque auroit
 „ porté l'orgueil & le blasphème au plus
 „ haut degré. Mais si Léon n'est pas plus
 „ fidèle dans son récit, qu'il est juste dans
 „ son raisonnement, on nous dispensera
 „ bien d'y ajouter foi. Car, pour réfu-
 „ ter en un mot les superbes prétentions
 „ de Manichée, l'Evêque de Rome alle-
 „ gue à son peuple qu'il est venu de cette
 „ partie du Monde, qui ne peut recevoir
 „ l'Esprit de vérité. Voilà le Saint Esprit
 „ bien borné, & les Peuples d'Orient bien
 „ disgraciés ! Je n'aurois pas cru qu'un
 „ Evêque, à qui l'on donne le fameux
 „ titre de *grand*, eût pû dire un si im-
 „ pertinent mot dans un Sermon que l'on
 „ a fait passer à la Postérité. Avoit-il
 „ donc oublié que les premiers d'en-
 „ tre les Gentils qui vinrent adorer le
 „ Messie, étoient des Mages, des Philo-
 „ sophes Persans, & pour ainsi dire les
 „ an-

„ ancêtres de Manichée? Avoit-il oublié
 „ ce qu'il a dit lui-même dans un autre
 „ endroit : c'est que les Mages ne con-
 „ nurent par l'apparition de l'Etoile que
 „ le Christ étoit né en Judée , que par
 „ une inspiration divine ? „

MANICHEE n'a pas été le seul que Mr. de Beaufobre ait justifié de bien de crimes imaginaires. Il a eu la même équité pour plusieurs grands hommes , qui avoient été la victime de la haine que l'on porte ordinairement à tous ceux qu'on nomme hérétiques , & qui souvent ne méritent point du tout ce titre odieux. On va jusqu'à leur imputer les fautes du destin , & à vouloir les rendre responsables des caprices de la fortune. On leur reproche la bassesse de leur naissance & les fautes de leurs parens ; & lorsqu'on n'a rien à leur dire de personnel. pour ne pas perdre l'occasion de les injurier , on invente mille contes ridicules. Tels sont ceux de l'esclavage de Manichée & de la servitude de Philoxene , que Mr. de Beaufobre rejette avec beaucoup de raison & de vraisemblance.

„ T O U S nos Ecrivains , dit-il * , n'ont
 „ eu garde d'omettre dans celle de notre
 „ Hérésarque ce qu'Archélaüs a dit de
 „ sa servitude. Il y a beaucoup d'appa-
 „ ren-

* Là-même , *Livre. I. Chap. I. pag. 68.*

„ rence qu'elle est fabuleuse ; car les
 „ Grecs emploient indifféremment le faux
 „ & le vrai, dès qu'il s'agit de flétrir la
 „ mémoire des hérétiques. On en a une
 „ bonne preuve dans la personne du céle-
 „ bre Xenaïas, plus connu par les Grecs
 „ sous le nom de Philoxene. Il fut Au-
 „ teur d'une version Syriaque du Nouveau
 „ Testament, & l'un des plus illustres &
 „ de plus savans Evêques qu'aient eus les
 „ Monophysites. Théodore le Lecteur,
 „ & après lui le II. Concile de Nicée ont
 „ eu l'impudence de lui reprocher d'avoir
 „ été un Esclave fugitif, qui avoit usurpé
 „ le Sacerdoce sans avoir été ni baptisé,
 „ ni ordonné ; & cela , parce qu'il s'oppo-
 „ soit à l'introduction des images dans les
 „ Temples & à leur culte. Mr. Asseman
 „ soutient que ce sont de pures calomnies
 „ de la part des Grecs. Qui sait si la fer-
 „ vitude de Manichée n'en est pas une
 „ autre ? On plûtôt, peut-on presque en
 „ douter ; quand on voit que les Orientaux
 „ gardent un profond silence là-dessus ? Il
 „ faut même que cela soit faux, s'il est
 „ vrai, comme le dit Sharistani, qu'il sor-
 „ toit d'une famille de Mages. „

IL faudroit, sage & savant Abukibak ,
 une dissertation beaucoup plus grande que
 ne le permet la brièveté d'une Lettre ,
 pour te donner une idée de toutes les
 beautés qui sont répandues dans l'*Histoire*
Critique de Manichée, & pour te parler de
 toutes les excellentes choses qu'elle con-
 tien

tient. C'est assez de ce que je t'ai rapporté pour exciter ta curiosité, & tu ne saurois mieux faire que de lire entièrement cet excellent Ouvrage.

Je te salue, en *Jabamiab*, & par *Jabamiab*.



LETTRE VINGT-SIXIEME.

Ben Kiber , *au sage Cabaliste Abukibak.*

L'HISTOIRE Critique de Manichée & du Manichéisme dont je te parlai dans ma dernière Lettre, contient de si belles choses, sage & savant Abukibak, & renferme des faits si curieux & si intéressans, que je crois t'obliger en mettant encore sous tes yeux quelques-uns des plus excellens endroits qui m'ont frappé. Je choisirai ceux qui marquent le mieux le caractère de ce Livre, & qui sont les plus propres à te donner une idée juste de la sagesse, de la science & de l'esprit qui y regnent.

Tu as dû déjà t'appercevoir que la seule vérité étant le guide de Mr. de Beausobre, il ne se laisse point ébloûir ni à l'ancienneté des traditions fabuleuses, ni à l'autorité des Ecrivains, quand il apperçoit clairement qu'ils ont imposé à la

Posté-

Postérité, ou par ignorance, ou par un faux zèle de Religion. Tu seras encore plus persuadé de la candeur, de la probité & des vastes connoissances de ce savant Ecrivain, lorsque tu auras vu la manière également forte, profonde & éloquente, dont il relève une fourbe pieuse de Saint Augustin, qui, mieux instruit qu'un autre des sentimens des Manichéens sur la personne & le ministère de leur Patriarche Maniché, affectoit cependant mal à propos d'être dans un doute qui leur étoit très défavantageux. Il s'agissoit de savoir si les Manichéens croioient que leur maître eût été le Paraclet: or, il est certain que bien qu'ils lui attribuaient la perfection de la science de Dieu, ils ne doutoient point cependant qu'il ne fût un homme & un simple homme. Voions comment Mr. de Beaufobre démontre évidemment la vérité de ce fait, & relève la feinte & l'artifice de St. Augustin.

„MANICHÉE * dit ce savant Historien, reconnoissant d'un côté que le St. Esprit est une personne divine, & de l'autre que la Divinité ne se peut jamais unir avec la chair, il est contradictoire qu'ils aient cru, ou que Maniché fût

* *Histoire Critiq. de Manich. & du Manichéisme, par Mr. de Beaufobre, Tom. I. pag. 265.*

„ fût le St. Esprit, ou que le St. Esprit
 „ n'ait été qu'une seule personne avec lui.
 „ Des gens, qui soutenoient que l'Incar-
 „ nation du Fils de Dieu est absurde, im-
 „ possible, injurieuse à la Divinité, pou-
 „ voient-ils croire l'Incarnation du St.
 „ Esprit, qui, selon eux, est la troisième
 „ Majesté, ou la troisième Personne di-
 „ vine.

„ C E T T E preuve, qui est à mon gré
 „ une démonstration évidente & confirmée
 „ par les déclarations réitérées de l'Héré-
 „ siarque, s'il avoit prétendu être le Pa-
 „ raclet ou le St. Esprit, il se seroit qua-
 „ lifié de la sorte dans ses Lettres. Pour-
 „ quoi auroit-il dissimulé à ses disciples ce
 „ qu'il vouloit faire croire à toute la
 „ terre ? Cependant il ne prend jamais
 „ d'autre titre que celui d'Apôtre de J.
 „ Christ. St. Augustin * témoigne en pro-
 „ pres termes qu'il commençoit toutes ses
 „ Lettres par ces mots, *Maniché, Apôtre de*
 „ *J. Christ*. C'est en effet de la sorte
 „ qu'il se qualifie dans sa fameuse † Epître
 „ du fondement, dans celle qu'il a écrite
 „ à Menoch, sa fille spirituelle, dans cel-
 „ le

* *Omnes tamen ejus Epistolæ ita exordiuntur, Manichæus, Apostolus J. Christi. Aug. cont. Faust. L. 13. 4.*

† *Manichæus, Apostolus J. Christi, providentia Dei Patris. Aug. cont. Ep. fund. Cap. 5.*

„ le qu'il écrivit à Marcel lorsqu'il voulut
 „ aller à Cascar , & que j'ai rapportée
 „ dans la première partie. Ses dévots, ses
 „ parfaits ne lui donnoient point d'autre
 „ titre que celui-là. Victor de Vite raconte *
 „ qu'il se trouva parmi les Manichéens
 „ d'Afrique qu'Hunneric punit du der-
 „ nier supplice , un de leurs Moines, nom-
 „ mé *Clementianus* , qui avoit écrit sur sa
 „ cuisse *Manichée , Disciple de J. Christ.*
 „ C'est donc la seule qualité que l'Héré-
 „ siarque s'étoit arrogée , le seul éloge
 „ que ses sectateurs lui donnoient.

„ JE n'aime pas à voir tant d'obstina-
 „ tion à repeter & à défendre des men-
 „ songes évidens. On lit dans tous les
 „ modernes que Manichée avoit l'impu-
 „ dence de se dire le Christ , & il paroît
 „ par tout ce qui nous reste de monu-
 „ mens qu'il se qualifioit Apôtre de J.
 „ Christ. J. Christ & ses Apôtres peu-
 „ vent-ils être la même personne ? On
 „ lit dans tous les modernes que Mani-
 „ chée s'est dit le St. Esprit, pendant qu'on
 „ a des preuves incontestables du con-
 „ traire, des preuves attestées par ses pro-
 „ pres accusateurs. Il ne faut que lire la
 „ Lettre qu'il a écrite à Marcel, & qu'on
 „ nous

* *De quibus repertus est unus , nomine Cle-
 mentianus , Monachus illorum , qui scriptum ha-
 bebat in femore , Manichæus , Discipulus Chris-
 ti Jesu. Viñ. Vit. de Pers. Vandal. L. 2.
 pag. 21.*

Tome I.

T

„ nous a conservée dans les actes d'Arché-
 „ laüs. Il la commence par souhaiter à
 „ Marcel la grace & la miséricorde de
 „ Dieu * *de la part de notre Seigneur & de*
 „ *notre Sauveur J. Christ.* Ce langage con-
 „ vient-il à un homme qui croit & qui
 „ publie qu'il est le St. Esprit? J. Christ
 „ est-il le seigneur du St. Esprit, qui est
 „ une Personne divine aussi bien que lui,
 „ qui est une même Divinité avec lui?
 „ J. Christ est-il le sauveur du St. Esprit?
 „ Cet Esprit divin fut-il jamais sujet au
 „ peché & à la condamnation?

QUEL étoit donc le sentiment des Ma-
 „ nichéens sur la personne & sur le mi-
 „ nistère de leur Patriarche? Je reponds
 „ qu'à l'égard de sa personne, ils l'ont
 „ cru un homme & un simple homme;
 „ mais un très grand Saint: aussi le quali-
 „ fioient-ils ordinairement *notre bienheureux*
 „ *Pere*, comme les Moines qualifient les
 „ Instituteurs de leurs Ordres. Et qu'à
 „ l'égard de son ministère, ils l'ont cru
 „ un Apôtre de J. Christ, supérieur par
 „ ses lumières aux premiers Apôtres,
 „ parce que le St. Esprit lui avoit révé-
 „ lés des vérités, que le Seigneur n'avoit pas
 „ jugé à propos de confier à ses Disciples.
 „ En un mot, ils l'ont cru un Prophète,
 „ éclairé immédiatement du St. Esprit,
 „ qui

* Παρ' αὐτοῦ τῷ Σωτῆρι καὶ ἡμῶν, καὶ Κυρίῳ Ἰησοῦ Χριστῷ
 Act. pag. 6. Epiph. ub. sup. n. v.

„ qui a résidé en lui, & qui a parlé par
 „ sa bouche. Et St. Augustin lui-même,
 „ sortant tout fraîchement du Manichéisme,
 „ me, & écrivant à son ami Honorat qui
 „ étoit encore Manichéen, n'en a ôsé di-
 „ re davantage *. Vous savez, lui dit-
 „ il, que les Manichéens, voulant mettre
 „ au nombre des Apôtres Manichée leur
 „ maître, disent que le St. Esprit est venu
 „ à nous par lui. Ils n'en vouloient donc
 „ pas faire un Dieu qu'ils adorassent, com-
 „ me le dit le Pape Léon I. ils n'en vou-
 „ loient faire qu'un Apôtre. Ils ne pré-
 „ tendoient pas non plus qu'il fût le St.
 „ Esprit; mais seulement que le St. Esprit
 „ est venu à nous par lui. Ailleurs, St.
 „ Augustin, interrogeant nos hérétiques
 „ & leur demandant comment ils savoient
 „ que le Fils de Dieu n'est pas né d'une
 „ Vierge, il leur met dans la bouche cet-
 „ te reponse †, *c'est par le St. Esprit qui*
 „ *étoit dans Manichée.*

„ Nous avons une formule d'abjura-
 „ tion, que les Latins faisoient lire & souf-
 „ crire dans le sixième siècle à tous ceux
 „ qui étoient suspects de Manichéisme. On
 „ les

* *Nosti enim quod auctoris sui Manichæi personam in Apostolorum numerum inducere volentes, dicunt Spiritum Sanctum per eum ad nos venisse.* Aug. de Util. Cred. Cap. 3.

† *Hoc sciebat Spiritus Sanctus, qui erat in Manichæo.* Aug. cont. Faust. L. 7. 2.

„ les y obligeoit d'anathématiser , non
 „ quiconque croit que Manichée est le Pa-
 „ raclet , mais * quiconque croit que l'Esprit
 „ Paraclet est venu dans Manichée ; &
 „ dans la suite † Anathème à quiconque croit
 „ que Manès ou Manichée a eu le Saint Es-
 „ prit , & encore ‡ Anathème à quiconque
 „ croit que l'Esprit Paraclet est venu par
 „ lui : la vérité est donc que Manichée a
 „ été frappé du même fanatisme que
 „ Montan , qui ne prétendoit pas être
 „ le Paraclet ; mais le Ministre du Para-
 „ clet , & que les Manichéens n'ont point
 „ eu de leur Prophète d'autre opinion
 „ que celle que Tertullien § avoit de
 „ Montan , comme je l'ai déjà remarqué.
 „ APRES des déclarations si formelles
 „ & si précises , je ne comprends pas com-
 „ ment St. Augustin peut avoir été dans
 „ l'incertitude sur l'idée que les Mani-
 „ chéens

* *Quicumque adventum Spiritus Paracleti*
in Mane venisse credit. Voyez la pièce intitulée ,
Prosperi ex Manichæo conversi fidei Catho-
licæ professio. Elle a été publiée par Mr. Mura-
 tori , & insérée par Mr. Fabricius dans le 2. vol.
 des Oeuvres d'Hippolyte , pag. 802.

† *Qui credit Manem , sive Manichæum , Sanctum*
habuisse Paracletum. Ibid. pag. 203.

‡ *Qui in eum Spiritum Paracletum venisse cre-*
dit. Ibid.

§ *Hoc unum significat Tertullianus , Paracletum*
Spiritum Sanctum per Montanum multa docuisse.
 Petau. *Dogm. Theol. de Incarn. L. 1. Cap. 14. N^o. 5.*

„ chéens avoient de la personne de leur
 „ maître. Il assure dans ses Livres * con-
 „ tre Fauste, que la promesse de J. Christ
 „ a fourni aux Manichéens un prétexte
 „ de dire, ou que Manichée a été le Pa-
 „ raclet, ou que le Paraclet a été dans
 „ Manichée. Ces deux propositions sont
 „ aussi différentes que celles-ci: Le Para-
 „ clet a été dans St. Pierre, ou St. Pierre
 „ a été le Paraclet; & ce qui revient à
 „ la même chose, St. Pierre a été le St.
 „ Esprit, ou le St. Esprit a été dans St.
 „ Pierre. Or, comment est-ce que St. Au-
 „ gustin, après neuf ans de Manichéisme,
 „ pouvoit être en doute si nos hérétiques
 „ croioient leur maître une personne di-
 „ vine, ou un homme divinement inspiré?
 „ Peut-on s'imaginer que ce Pere ignorât
 „ quelle étoit leur véritable créance sur
 „ un article, qui étoit la base de leur hé-
 „ resie? Un habile homme sera-t-il Chrétien
 „ neuf ans, sans savoir ce que les Chrétiens
 „ pensent de la personne de J. Christ? S'ils
 „ le croient un simple homme, qui n'est
 „ Fils de Dieu que par les dons miracu-
 „ leux que le St. Esprit lui a conférés,
 „ ou s'ils le croient une personne divine,
 „ qui a revêtu la nature humaine. Je ne
 „ sau-

* *Cum enim Christus promiserit suis missurum se Paracletum, per hanc promissionis occasionem, hunc Paracletum dicentes esse Manichæum, vel in Manichæo.* August. cont. Faust. L. 13. 17.

„ faurois me tirer d'une question si em-
 „ barrassante que par une solution qui me
 „ fait de la peine ; c'est qu'en changeant
 „ de parti, les hommes changent d'idées.
 „ Ils ne voient plus les mêmes choses du
 „ même œil. On diroit qu'il en est de
 „ leur esprit comme de nos yeux, leur
 „ esprit ne discerne plus les erreurs du
 „ parti qu'ils ont quitté, à mesure qu'ils
 „ s'en éloignent. Tant que St. Augustin
 „ a été Manichéen, il n'a regardé Mani-
 „ chée que comme un Apôtre de J. C.
 „ éclairé extraordinairement des lumières
 „ du St. Esprit. Pouvoit-il en avoir une
 „ autre idée, lui, qui dans ce tems-là n'a-
 „ voit pû se persuader que J. C. fût autre
 „ chose qu'un simple homme? Pouvoit-il
 „ alors mettre au-dessus de J. C. Mani-
 „ chée, qui ne prenoit que la qualité de
 „ son disciple? Mais ce que ce Pere au-
 „ roit regardé comme un mensonge quand
 „ il étoit Manichéen, lui parut un problè-
 „ me quand il ne le fut plus. Il commen-
 „ ça de douter alors si les Manichéens
 „ disoient que leur Prophète a été le Pa-
 „ raclet, ou que le Paraclet a été en lui.
 „ Ces variations ne sont pas louables,
 „ mais malheureusement elles ne sont que
 „ trop communes. Bien loin de déroger
 „ au mérite d'un Auteur qui réfute des hé-
 „ retiques, elles ne servent qu'à lui don-
 „ ner du relief; & si quelqu'un ose les
 „ re-

„ relever , il y a des Communions où il
 „ sera traité comme fauteur d'héreti-
 „ ques. „

N'AJOUTONS rien, sage & savant Abukibak, aux réflexions de Monsieur de Beaufobre : que pourrions-nous dire qui approchât de l'évidence de ces preuves , de la clarté de ses objections , & de la force de ses reproches ? Contentons-nous seulement de plaindre la foiblesse des hommes , & considérons , en voyant la partialité de St. Augustin , un des plus grands génies qu'ait produit l'Univers , combien il est dangereux de se séduire soi-même , & de s'aveugler dans sa propre cause. Quel exemple pour tous les Savans , & sur-tout pour les Théologiens , que la faute de ce Pere de l'Eglise ! Les admirateurs outrés des anciens Docteurs auront beau tenter de l'excuser, foible ressource pour diminuer un crime, que celui de nier qu'on l'ait commis, lorsque l'évidence & la raison parlent contre le coupable.

J'EMPLOIERAI le reste de cette Lettre, sage Abukibak, à ce que nous apprend Mr. de Beaufobre des particularités de la mort de Manichée. Il relève plusieurs pieuses faussetés de St. Epiphane , qui partent du même principe que le doute affecté de St. Augustin. „ Le Roi , dit-il ,
 „ * informé du lieu où Manès s'étoit re-
 „ tiré ,

* *Hist. de Manichée & du Manichéisme*, Tom. I.
 pag. 125.

„ tiré, le fit prendre & conduire dans sa „ Capitale, & commanda qu'il fût écorché. Les termes de la relation * ne signifient pas nécessairement qu'il fut écorché vif. Abulpharage dit même † que ce ne fut qu'après la mort. Sa chair fut donnée aux oiseaux de proie, on fit apprêter sa peau; & après l'avoir remplie d'air, *comme un soufflet*, on la pendit à la porte de la ville. J'ai quelques observations à faire sur cette Histoire.

Je remarque d'abord que selon la coutume, St. Epiphane l'a ornée de quelques circonstances nouvelles. Je dis premièrement que *Manès fut écorché avec la pointe d'un roseau*. Cela n'est d'aucune conséquence, mais on ne le trouve ni dans les actes, ni dans aucun ancien Auteur que je sache.

IL dit ensuite que *sa peau fut remplie de paille*. Je trouve à la vérité la même chose dans Abulpharage, qui ne parle néanmoins ni de son écorchement, ni de cette circonstance, que comme d'un bruit, *fertur*. Il y a bien de l'apparence qu'il a copié dans cet endroit St. Epiphane; car il entendoit fort bien la Langue Grecque. Quoi qu'il en soit, Photius, qui avoit vu le Grec de la relation d'Archelaüs,

* *Fussit eum ante portam civitatis excoriatum suspendi.* Actarch. pag. 100.

† *Manetis interfecti pellem detractam.* Abulph.

CABALISTIQUES, *Lettre XXVI.* 297

laïs, témoigne que la peau de l'Hérésiarque fut remplie * d'air ou de vent, comme un soufflet. En effet c'est d'air, & non de paille, qu'on remplissoit la peau des malheureux que l'on faisoit écorcher. Lorsque l'Empereur Valérien fut mort, Sapor commanda qu'on l'écorchât, qu'on apprêtât sa peau pour la conserver, & qu'on la remplît d'air. C'est un monument que les Persans affectoient de montrer aux Ambassadeurs des Romains. Au reste, s'il en faut croire les légendes Grecques †, l'Apôtre St. Barthélemi eut le sort de Manichée, aussi bien qu'un certain ‡ Moine Studite.

EN-

* Αὐτὸ δὲ τὸ δένδρον, θυλάκιον τρέπον, πληπλάσσαντες πνεύματος.
Cont. Manich. L. I. p. m. 54.

† Voyez les Notes de Combefis sur Nicetas de Paphlagonie, p. 446. On peut voir les fragmens de l'Histoire Apostolique, publiés par *Prætorius*. C'est-là qu'on dit que St. Barthélemi portoit le palladium blanc, qu'il alloit orné de bijoux & de pierreries, qu'il fut enfin écorché par les impies, *ab impiis decoriatus est ad modum follis*. On voit sa statue dans la grande Eglise de Milan, où il est représenté portant sa peau. Voyez les Remarques de *Fabricius* sur le Livre VIII. de l'Histoire Apostolique d'Abdias, *Cod. Apocryph. N. Test. tom. pag. 686.*

‡ On l'appelle *Studite*, parce qu'il étoit Moine du célèbre Monastère nommé *Studium*, du nom du Consul *Studius* qui l'avoit fondé à Constantinople.

ENFIN St. Epiphane assure mal à propos que les Manichéens * couchoient sur la paille, ou sur des roseaux, en mémoire de ce que leur Patriarche avoit été écorché avec la pointe d'un roseau, & sa peau remplie de paille. C'est une pure imagination de cet Evêque ; écoutons là-dessus St. Augustin †. *Constance, riche Citoyen de Rome, avoit rassemblé chez lui un grand nombre de Manichéens, pour leur faire observer les préceptes de Manichée. Les uns trouvant ces préceptes trop rudes pour eux, se dispersèrent chacun de son côté ; mais les autres qui continuoient à les observer, se séparèrent du reste des Manichéens, & firent un Schisme, qui fut appelé des Nattariens, parce qu'ils couchoient sur des nattes.* On voit dans ce passage la véritable raison de cette austerité de Manichée ; c'étoit une des observances que l'Hérésarque avoit prescrites.

IL est tems, sage & savant Abukibak, de terminer ma Lettre par les passages que je t'ai rapportés. Tu peux juger de la bonté de l'Histoire Critique de Manichée. Quel bonheur pour toutes les personnes de Lettres & pour tous les honnêtes gens, si l'on avoit chaque siècle deux ou trois

Ecri-

* Διὸ καὶ οἱ Μανιχαῖοι καλάμοις καὶ κοῖταις ποιεῖνται.
Epiph. pag. 793.

† Ce fait est rapporté dans les termes de Tillemont, voyez son article XVI. de St. Augustin.

Ecrivains du mérite de Mr. de Beaufobre ! Mais rien n'est si rare qu'un grand Historien. Pour un de Thou on trouve trente Maimbourgs , & pour un Rapin Thoiras cinquante Peres d'Orleans. L'Histoire moderne est corrompue par de lâches imposteurs , l'ancienne même est en proie à la plume des ignorans & des fourbes. Quelle pitoiable & énorme compilation n'ont pas faite les Jesuites Catrou & Rouillé ! Encore prendroit-on patience , si ces misérables Ecrivains avoient pour les bons le respect qu'ils méritent ; mais ils se déchainent contre eux avec une impudence inouïe. Les maufades Journalistes de Trevoux ont osé outrager de la manière la plus-cruelle & la plus mesléante Mr. de Beaufobre dans leur infame libelle diffamatoire , & ce même Jesuite Rouillé qui travaille à ce prétendu Journal , oubliant son impertinente Histoire Romaine , s'est érigé en juge d'un Ouvrage qu'il n'étoit pas capable d'entendre.

PORTE-toi bien , sage Abukibak , je te salue.

LET-

LETTRE VINGT-SEPTIEME.

Ben Kiber , *au sage Cabaliste* Abu-
kibak.

LEs anciens Peres de l'Eglise se sont appliqués à montrer l'incertitude qui regnoit dans les Ouvrages des Philosophes , ils les ont examinés en Critiques sévères. Il faut convenir qu'ils ont réussi dans leur entreprise , & qu'ils ont prouvé par les raisons les plus évidentes & les plus fortes que l'on ne pouvoit faire aucun fondement sur tous les raisonnemens Philosophiques , qui n'étoient ordinairement que des conjectures, soutenues comme des vérités par les uns, & regardées comme de fausses suppositions par les autres.

C'EST dans l'opposition des sentimens des Philosophes que les anciens Théologiens ont puisé leurs principaux argumens , ils leur ont reproché leurs contradictions & le peu de convenance qu'il y avoit entre leurs opinions.

LA vérité doit être simple , facile à connoître , elle ne peut point être directement opposée à elle-même ; il est donc
inu-

CABALISTIQUES, *Lettre XXVII.* 301

inutile de la chercher dans les Ouvrages des Philosophes, qui ne donnent que leurs idées, & ne s'embarrassent guères d'examiner si celles de leurs Confreres s'accordent avec les leurs.

LORSQU'ON lit Platon, Aristote, Lucrece, Descartes, Locke, Malebranche, Newton, on ne voit par-tout que des gens qui se condamnent mutuellement les uns les autres, qui prétendent tous avoir raison, qui traitent d'aveugles & d'ignorans ceux qui ne pensent point comme eux. Que doit faire un homme sans préjugés, en voiant toutes ces contrariétés ? Se flattera-t-il de pouvoir démêler le vrai au milieu de tant d'incertitudes ? Il est impossible qu'il ne gemisse de la foiblesse de l'esprit humain, & qu'il ne regarde comme des disputes curieuses toutes ces controverses Philosophiques. Hermias avoit bien raison de dire, en parlant des Philosophes anciens „ qu'ils fatiguoient l'esprit * en „ l'ac-

* Εἰ δὲ ἀντὶ πάντων τὴν ψυχὴν, καὶ ἀντίκειται ἄλλως εἰς ὅλην, ἐπεὶ θὲ εἰς ἑτέραν εἰσὶν, ὅλην δὲ ἐξ ὅλης μεταβάλλουσαν ὁσολογῶ γὰρ ἀχθεῖσθαι τῇ παλιγομένη τ' ἀπαρτύνειν νῦν μὲν ἀδανάτος εἰμι καὶ γένεσθαι νῦν δ' αὖ θνητός γίνομαι καὶ διακρύβω ἄρτι δὲ εἰς ἀπόους διαλύομαι, ὕδαρ γίνομαι, καὶ αἶθρ γίνομαι, πῦρ γίνομαι. Εἶτα μετ' ὀλίγον ἔτε αἵς, ἔτε πῦρ, θηρίον με ποιεῖ, ἰχθυὸν με ποιεῖ. Πάλαι ἐν ἀδελφῆς ἔχω διελφίνας, ἑταυρὸς ἐμαυτὸν ἰδὼν φοβεῖμαι τὸ σῶμα, καὶ ἐκ οἷδα ὅπως αὐτὸ καλέσω, ἄνθρωπον, ἢ κύνα, ἢ λίκον, ἢ ταῦρον, ἢ ἔρην, ἢ ὄφιν, ἢ δράκοντα, ἢ χίμεραν. εἰς ὧν αὐτὰ γὰρ τὰ θηρία ὑπὸ τῶν φιλοσοφούντων μετακαλοῦμαι, χερσαῖα, ἐνδρα, πτενὰ, πολύμορφα, ὄγρια, τίθασ, ἄφωνα, ἑρπετα, ἄλογα, λογικά νήχομαι,

„ l'accablant de tant de différentes opi-
 „ nions , & qu'il étoit impossible qu'un
 „ homme n'en fût point ennuié en lisant
 „ leurs Ouvrages. Tantôt il doit se réjouir
 „ de ce qu'il est immortel , peu après il
 „ faut qu'il s'afflige de ce qu'il ne l'est
 „ point. Il s'étonne de voir qu'il est tour
 „ à tour composé de feu , d'air. Il est
 „ métamorphosé en bête , changé en pois-
 „ son , il a pour freres tous les dauphins. Il
 „ est toujours dans le doute s'il est réel-
 „ lement au nombre des humains , ou s'il
 „ n'est

χομαι, ἵσταμαι, πίνομαι, ἔρω, θίω, καθίζω ἑκδὶ ὁ Εὐπε-
 δεκλής, ἢ θαμνοῖ με ποῖται. *Verum illi animum divel-*
lunt, atque in diversas partes trabunt, alius in
aliam naturam, alius in aliam essentiam, materiam
ex materia mutantem. Fateor enim me crebram re-
rum conversionem moleste ferre. Nunc immortalis
sum, & gaudeo; nunc contra mortalis fio, &
ploro; mox in individua corpora solvor, aqua fio,
fio aer, fio ignis; paulo post nec aerem, nec ignem,
sed feram me facit, piscem me facit, itaque vicif-
sim fratres habeo delphinos? Cum vero me intueor,
corpus pertimesco, & nescio quo nomine id vocem,
hominem ne, an canem, an lupum, an taurum, an
canem, an serpentem, an draconem, an chymeram.
In cunctas enim bestias, ab illis sapientiæ studio-
sis commutor, terrestres, aquatiles, volucres multi-
formes, agrestes, cicures, mutas, vocales, bru-
tas, ratione munitas. Nato, volo, sublimis in aere fe-
ror, serpo, curro, sedeo. Offert se se Empedo-
cles, & arbutum me facit. Hermiæ Irrisio Gen-
tilium Philosophorum, pag. 176.

CABALISTIQUES, *Lettre XXVII.* 303

„ n'est point dans celui des oiseaux , des
 „ reptiles. Tantôt il lui semble de nager ,
 „ peu de tems après de voler ; mais ce
 „ qui est plus extraordinaire que cela ,
 „ c'est qu'il est tout à coup changé en ar-
 „ brisseau par Empedocle. Cette métamor-
 „ phose est bien plus fâcheuse que toutes
 „ celles de Pythagore. „

St. Justin * a fait les mêmes réflexions
 qu'Hermias , il se plaint également de leurs
 diverses opinions. „ Comment , dit-il , veu-
 „ lent-ils que nous croions ce qu'ils nous
 „ disent des causes des phénomènes & des
 „ secrets de la nature , puisqu'ils ne dispu-
 „ tent pas seulement à ce sujet , mais qu'ils
 „ ne sont pas même d'accord sur la natu-
 „ re de la Divinité ? „

Les différentes opinions des Philosophes
 sur l'essence divine les ont exposés à mille
 reproches. Les Peres ont fait valoir cet-
 te ignorance de la connoissance du pre-
 mier

* Οὐ τὰ μὲν εἶναι περὶ τῶν ἑρηνικῶν πρὸς ἀλλήλους διαφέρονται
 πραγμάτων ὥστε ἰδὲναι θεωρεῖται, ὅτι οἱ μὲν τὰ παρ' ὑμῶν
 εἰσαῖδα γινώσκοντες, ἀλλὰ καὶ αὖτε τὰ πρὸς ἀλλήλους
 διενέχοντες, καὶ ἀξιώσεις φανίσκονται περὶ τῶν ἐν ἑρηνικῶν δι-
 γέμενοι. *Ad hunc nimirum illi modum de rebus cœ-*
lestibus inter se dissident. Itaque scire convenit qui
nostra hæc in terris cognoscere nequeunt, quin etiam
de iis inter se contendunt, non idoneos eos esse,
ut de cœlestibus verba facientes, fidem merean-
tur. S. Just. Mart. ad Græcos Cohortatio
pag. 7.

mier des Etres, comme une des raisons les plus essentielles de se défier de la vérité de tous les sentimens qu'ils soutenoient avec le plus de confiance. En effet, qu'elle croiance peut-on accorder à des gens qui se trompent sur le premier, le plus grand & le plus essentiel de tous les points, duquel découle la connoissance de tous les autres. Celui qui n'a aucune idée claire & distincte de la Divinité, ne peut qu'errer en parlant de la création de l'Univers, des causes qui entretiennent l'ordre de ce même Univers. Enfin il est évident qu'on ne peut rien dire de raisonnable sur la nature des créatures, si l'on n'a une idée juste de celle du Créateur : or, c'est ce qui a manqué à tous les Philosophes anciens, & qui malgré la Révélation n'a point été le partage de tous les modernes. Quant aux premiers, il n'est aucune fable, quelque absurde qu'elle soit, qui n'ait été adoptée par quelqu'un d'eux. On les a insulté sur la diversité & la bizarrerie de leurs opinions au sujet de la Divinité.

„ LES uns, dit Théophile *, font le mon-
„ de

* Κι οἱ μὲν ἀγέννητον αὐτὸν ἢ ἰδίαν φύσιν φάσκοντες, ἐκ ἀκρίβειας εἶπον τοῖς ἄλλοις οὗτον δογματιστὴν εἰκασμῷ γὰρ ταῦτα, καὶ ἀνδραπήτη ἐννοίᾳ ἐφείχεσθαι, καὶ ἐκ κατ' ἀλήθειαν, ἕτεροι δ' αὖ εἶπον ἀγέννοιαν εἶναι, καὶ τὰ τέτων δέγματα ἀνέλοισι. Αρα-
τος μὲν ἐν φησίν.

„ de éternel, les autres veulent qu'il ait
 „ été engendré. Les premiers nient la
 „ Pro-

Εκ Διὸς ἀρχαίμεθα, τὸν εἰδὲ ποτ' ἄνδρι εἴμεν
 Ἀρήντων μετὰ ᾧ Διὸς πᾶσαι μιν ἀγναί,
 Πᾶσαι δ' ἀνδράπων ἀγοραί μετ' ᾧ θάλασσα,
 Καὶ λιμένες πάνθ' ᾧ Διὸς καὶ χρέμερα πάντες.
 Τὲ γὰρ κὶ γένε' ἐσμέν ὃ δ' ἥπιον ἀνδρωποισιν
 Δεξιὰ σημόναι λαὸς ᾧ ἐπὶ ἔρπον ἐγίρει,
 Μιμνήσκων Γίοτιο, λέγει δ' ὅτι βῶλος ἀρίσθ
 Βυσίτε κὶ μακίλῃσι, λέγει δ' ὅτι δεξιαιῶσαι,
 Καὶ φῖτα γυρώσαι, καὶ σπέρματ' αἵ πάντα βάλονται.

Τίμ' ἐν σκεύεσσιν ὁππότερ' Ἀράτω τῷ ᾧ ἡ Σοφοκλῆι λέγοντ'
 σφόνδρα ᾧ εἰν υδὴς, καὶ κερατὶ το ζῆν ἔπος δυνάτω τις. Ομηρὸς
 ᾧ παλιν τῶτ' εἰ συναδὲι λέγει γὰρ Ζεὺς δ' ἀρετὴν ἀνδρὶ θιν ὃ φεί-
 λαι τε μινυδέιτε καὶ Σιμωνίδης, καὶ τις ἀνὴρ θιν ἀρετὰν λαβὴν, καὶ
 πέλις καὶ βροτός, καὶ θεὸς ὁ παμμήτης.

*Illi qui mundum ingenitum, & peculiarem quan-
 dam dixere naturam, nequaquam consentiunt cum
 iis qui mundum genitum esse proponunt; nam sequi-
 ti rerum similitudines & mentem humanam, nec ip-
 sam veritatem, hujuscemodi sententias protulere. Sunt
 qui Providentiam agnoscunt, ut alii horum dogmata
 subruerunt. Aratus ait.*

*Ex Jove incipiamus, hunc nequaquam sinamus,
 ὁ viri,*

*Inexplicitum! Plenæ sunt Jovis omnes plateæ,
 Omnium etiam hominum fora, plenum est &
 mare,*

*Pleni sunt & portus, ubique Jove fruimur
 omnes;*

*Hujus enim genus sumus. Ipse benignus homi-
 nibus,*

Dextera nunciat, Populos ad opus excitat,

Tome I.



Fa

„ Providence, les seconds l'admettent, &
 „ prétendent, ainsi qu'Aratus, qu'il y ait
 „ un Esprit répandu dans toutes les par-
 „ ties de l'Univers, qui non seulement les
 „ vivifie, mais qui préside à leur conser-
 „ vation & qui dirige leurs mouvemens.
 „ Sophocle vient à son tour, & condam-
 „ nant ce sentiment, s'écrie qu'il n'y a
 „ aucune Providence, & que le seul ha-
 „ zard est la cause de tous les événemens.
 „ Homere n'est point de l'opinion de So-
 „ phocle, il veut que Jupiter prenne soin
 „ des mortels. Simonide dit que c'est
 „ par le secours des Dieux que les hom-
 „ mes peuvent être vertueux. „

QUOIQUE l'opinion de ceux qui ad-
 mettent une Providence, soit beaucoup
 plus

*Faciens eos meminisse vitæ, dicit præterea quan-
 do gleba optima*

*Bubus & ligonibus. Indicat quoque quando dex-
 træ sint boræ,*

*Ut plantæ virides flectantur & transplantentur,
 quando omnia sunt spargenda semina.*

*Cui igitur fidem dabimus? Arato, an Sophocli,
 qui clamat: Nullius est providentia, sed casu quo-
 dam, ut quilibet potest, vivitur? Huic præterea
 Homerus non concinit, inquit enim: Jupiter vir-
 tutem viris auget minuitque. Similiter & Simoni-
 des ait: Nemo absque Diis virtutem accepit, non
 urbs, non prudens Deus. S. P. N. Theophil. ad
 Autolycum, Lib. 2. pag. 86.*

plus raisonnable que celle des autres, elle est encore mêlée des fables les plus ridicules, & directement contraire à la véritable idée de la Divinité. Est-il rien de si absurde que de la multiplier & de la diviser en plusieurs Dieux différens, ainsi qu'ont fait Homere, tous les Poëtes, & les Philosophes qui l'ont suivi?

ON peut établir comme un fait constant, que tous les Anciens, même ceux qui paroissent s'être le moins écartés des notions de la nature divine, n'en ont eu aucune véritable connoissance, & que ce qu'ils en ont dit de vrai a été mêlé de tant d'erreurs grossières, qu'il ne mérite pas qu'on y fasse aucune attention. Les „ Poëtes & les Philosophes, dit Athéna- „ gore *, qui dans le choix des opinions „ ont

* Ποιηται μὲν γάρ κ' ἢ φιλόσοφοι, ὥς κ' αἱ τῆς ἄλλης ἐπέβαλον, σοχαστικὰς κινῶντες μὲν, καὶ συμπάθειαν τῆς παρὰ τὴν Θεὸν πύξης, ὑπὸ τῆς αὐτοῦ αὐτῆς ψυχῆς ἑκασθ' ζητῶσαι, εἰ δυνατόν ἐστιν ἢ νοῦσαι τὴν ἀλήθειαν τοσούτων δὲ δύνη θέντες ὅσον περινοῦσαι ἐκ ἑυρηται ἐν ἑ παρὰ Θεῷ περὶ Θεῷ ἀξιώσαντες μαθεῖν, ἀλλὰ πᾶρ αὐτῆς ἑκασθ', διὸ κ' ἄλλ' ἄλλως ἰδογμάτισεν αὐτῶν καὶ περὶ Θεῷ κ' περὶ ὕλης καὶ περὶ εἰδῶν κ' περὶ κόσμου, ἡμεῖς δὲ ἔν ἰσμεν καὶ πεπιστευκαμεν, ἔχομεν θεωρήτας μαθητας, εἰ πνεύματι ἐνθάδε ἐκπε φανήκασι καὶ περὶ τῆς Θεῷ καὶ περὶ τῆς Θεῷ εἰποῦσθε' αἱ καὶ ὑμεῖς, συνίετε καὶ τῇ περὶ τὸ ὕψος θεῶν εὐσεβεία τῆς ἄλλης θεωροῦντες, ὥς ἔστιν ἀλογον, ἀπερχλιπόντας πείθειν τὰ περὶ τῆς Θεῷ πνεύματι, ὥς ὅργανα κεινηκῶν τὰ τῶν θεωρητῶν σῶματα θεωρεῖν δέξαι ἀνδραπίναι. *Etenim Poetæ & Philosophi, qui probabiles quasdam & suo consentaneas ingenio rationes, ut aliis quoque in rebus indagandis, sequi se oportere putabant, impulsu qui-*

„ ont adopté celles qui leur paroissent
 „ les plus vraies, ont tous été dans l'er-
 „ reur. Ils sentoient par une impression
 „ naturelle qu'ils devoient chercher à con-
 „ noître la Divinité; mais se livrant avec
 „ trop de confiance à leur imagination, ils
 „ se sont trompés dans leurs recherches,
 „ parce qu'ils n'ont point examiné la na-
 „ ture de la Divinité dans elle-même. Ils
 „ l'ont cherchée en eux, où elle ne rési-
 „ de point : de-là sont venues toutes les
 „ différentes opinions & ces disputes sur
 „ l'essence divine, sur la matière, sur la
 „ forme, sur le Monde. Les Chrétiens
 „ n'ont

*dem divinitus primum ut hoc aggredierentur, sua
 quisque & propria intelligentiâ vi Deum inquire-
 re, tanquam inventuri, nimia de se fiducia conati
 sunt. Non tamen illum, cujus vis adeo immensa
 patet, vel reperire, vel animo & cogitatione com-
 plecti potuerunt; merito quidem, quod Dei notitiam non
 ab ipso peterent Deo, sed intra se quisque eam dis-
 quireret. Hinc adeo factum est, ut alii aliter pro-
 nuntiarint de Deo, de materia, de formis, de
 mundo. At nos sententiâ fideique nostrâ testes
 habemus Prophetas, qui Spiritu divino de Deo ac
 rebus divinis disseruerunt. Hic vestrum (Impe-
 ratores) judicium, & vestram erga verum Numen
 pietatem, quibus plerisque excelsis, appellamus :
 Æquumne & hominis ratione dignum sit, ut fides
 Spiritui divino, qui Prophetarum ora tanquam ins-
 trumenta permovit, abrogata, humanis persuasioni-
 bus adhibeatur? Athenagoræ Legatio pro Christianis, pag. 7.*

„ n'ont point donné dans ces erreurs ,
 „ parce qu'ils avoient dans les Prophètes
 „ & dans les Livres sacrés des guides cer-
 „ tains. „

PRENS garde, sage & savant Abukibak,
 que c'est dans la Révélation qu'Athénagore
 fait consister la certitude des connoissances
 des Chrétiens : ainsi tous les Philosophes,
 privés du secours de cette Révélation,
 ne pouvoient jamais avoir aucune connoif-
 sance claire & distincte des matières qu'ils
 agitoient sur des sujets, que la seule capa-
 cité humaine ne peut éclaircir. Cependant
 il n'y avoit rien qui pût balancer les dé-
 cisions orgueilleuses des Philosophes. Ils
 parloient sur l'essence de Dieu avec autant
 d'assurance, que les modernes sur les se-
 crets les plus cachés & les plus obscurs
 de la nature. On eût dit, à voir la con-
 fiance avec laquelle ils s'énonçoient, que
 le Ciel avoit pris le soin de les instruire,
 & qu'ils étoient bien plus éclairés que tout
 le reste des hommes. St. Justin se moque
 de l'orgueil avec lequel Aristote réfuta les
 dogmes de son maître Platon: „ Ce Phi-
 „ losophe, dit-il, comme s'il eût examiné
 „ & connu * beaucoup mieux la nature
 „ di-

* Ὅθεν Ἀριστοτελὺς, ὡς ἀκριβέστερον Πλάτωνος τὰ ἐν ἑρανοῖς
 παρκαῖς, ἢ ὡς περὶ Πλάτωνος ἐν τῇ προόδῳ νοῖα τὸν Θεὸν εἶναι
 λέγει ἔτα καὶ αὐτὸς ἔφη, ἀλλ' ἐν τῷ αἰ' Θεοεὶδαι πέμπτῳ χοιχίῳ
 εἶναι αὐτὸν ἀπεφηνάσθαι, καὶ περὶ τῶν τοιούτων εἰαυτὸν διὰ δοκι-
 μότητα φραστος ἀξίαν, καὶ τὰντὴν Εὐρίπῃ φύσιν τοῦ εὐλογοῦντος
 καὶ διὰ γινώσκειν δεξιότητις διὰ πολλὰν ἀσφάλειαν καὶ ἀχύνῃ λυπηδύς,
 μετέφη

„ divine, condamne tout ce qu'en a écrit
 „ Platon, qui croioit qu'elle étoit d'une
 „ matière ignée. Il veut au contraire
 „ qu'elle soit formée par la matière éthe-
 „ rée du cinquième Element. Ce qu'il y a de
 „ particulier, c'est qu'il prétend qu'on l'en
 „ croie sur sa parole. N'est-il pas extraor-
 „ dinaire qu'un homme, qui n'a pû décou-
 „ vrir la raison du flux & du reflux de l'Eu-
 „ ripe, & qui est mort de chagrin à cause de
 „ cela, exige qu'on le croie sur sa simple
 „ parole & qu'on reçoive l'opinion la plus
 „ fausse, uniquement parce qu'il dit qu'el-
 „ le est véritable? „

A combien de Philosophes modernes ,
 sage & savant Abukibak , ne pourroit-on
 pas appliquer ce que dit St. Justin? Ils
 sentent dans bien des choses le peu d'é-
 tendue de leurs connoissances , & cepen-
 dant ils décident hardiment sur les plus
 difficiles.

La présomption a été de tout tems le
 foible des Savans , & sur-tout des Philo-
 sophes ;

*pariæ rē Græcæ. Aristoteles certe , baud aliter quam si
 penitus diligentiusque Platone , illa contemplatus
 esset , non sicuti Plato in ignea essentia Deum esse ,
 ita & ipse dixit ; verum in æthereo quinto Ele-
 mento illum esse pronuntiavit. Atque de his ille
 fidem sibi per orationis vim & pondus adstruit , cum
 neque Euripi chacidici naturam cognoscere posset ,
 unde propter ingens probum & pudorem in macro-
 rem conjectus , morte vitam commutavit. S. Just.
 ad Græcos Cohortatio , pag. 34.*

CABALISTIQUES, *Lettre XXVII.* 311

sophes : on leur reproche aujourd'hui ce vice , & on le leur a reproché autrefois. St. Basile * se moque du titre fastueux de Sages qu'ils s'attribuoient , & ne leur reproche pas moins leur division que les autres Peres de l'Eglise. „ Ils sont si aveu-
 „ gles , dit ce Saint , par leur vanité &
 „ par les ténèbres obscures dont ils sont
 „ offusqués , que quoiqu'ils assèrent tous
 „ également qu'ils sont les plus sages des
 „ hommes , ils sont assez insensés pour di-
 „ re , les uns , que le ciel a existé de tout
 „ tems avec Dieu , les autres , qu'il est Dieu
 „ lui-même , qu'il a existé pendant toute
 „ l'éternité antérieure , qu'il n'aura point
 „ de fin , & qu'il préside à tous les êtres &
 „ gou-

* Ἀλλὰ ποσὶν ἐματαιώθησαν ὅτι Ἀλαλγισμοῖς αὐτῶν , καὶ ἐσκόλει ἡ ἀσύνετος αὐτῶν καρδία , καὶ φάσκουσιν εἶναι σοφοὶ ἐπαρδυνήσαντες , ὥστε οἱ μὲν συνυπάρχοντες ἑαυτοῖς τῷ Θεῷ πῶς ἐκείνῳ ἀπεφύλασται. Οἱ δὲ αὐτὸν εἶναι Θεὸν ἀρχαῖον καὶ ἀτελευτάτητον , καὶ τὴν ἑξῆς μίσηθ' οἰκονομίᾳ ἄλλιον. *Sed quid eousque vanitatis provecti sunt , suismet cogitationibus , tanta caligine ignorationis obscuratum est insipiens cor eorum , ut cum se deprædicarent maxime omnium esse sapientes , eo stultitiæ evaserint , ut pars istiusmodi Philosophantium asseruerit una cum Deo ab æterno cælum extitisse , alii cælum ipsum esse Deum pronuntiarunt , quare nec cœpisse aliquando , nec ullo desituro aut intercipiendum fini ; ac proinde eundem professi sunt singularum quarumque partium universi administratorem esse ! S. Basil. Homelia prima , pag. 8. Tom. I.*

„ gouverne toutes les parties de cet Uni-
 „ vers.

ON ne peut nier, sage & savant Abukibak, que les anciens Peres n'aient porté de terribles coups aux Philosophes, & qu'ils n'aient montré le peu de cas qu'on devoit faire de cette Philosophie, que tant de gens regardoient avec un profond respect. Mais quil me soit permis de dire qu'en agissant de même, ces mêmes Peres ont prêté des armes aux Pyrrhoniens. Nous convenons avec vous, auroient pu leur dire ces Philosophes, que toutes les opinions des Dogmatiques n'ont aucune certitude, que leur contrariété est une preuve de leur évidence: nous vous accordons tout ce que vous dites; mais s'ils sont incertains sur les principales difficultés Philosophiques, si l'un d'eux condamne ce que l'autre approuve, si ce sont-là des raisons pour leur refuser notre croiance, nous ne devons pas ajouter plus de foi à ce que vous nous dites, car vous n'êtes pas moins opposés. Entre vous autres Docteurs vous disputez également sur toutes les matières les plus essentielles: vos opinions sur la nature de Dieu, sur celle de l'ame, sur l'esprit, sur la matière, sont totalement contraires; or, vous n'êtes donc point croiables par vos propres principes, & les mêmes raisons par lesquelles vous condamnez les Philosophes, vous condamnent à votre tour.

JE ne doute pas que les Peres, à qui l'on
 eût

eût tenu un pareil discours, n'eussent été bien embarrassés : il ne leur eût resté que la ressource de répondre qu'ils étoient d'un accord unanime ; mais cette ressource auroit été très mauvaise, & leurs adversaires la leur eussent bientôt enlevée. Oui, sage Abukibak, je crois qu'il est très aisé de prouver que tous les Peres ont été aussi opposés entre eux sur les plus grandes questions de la Métaphysique & de la Physique, que les Philosophes, quoiqu'ils prétendissent qu'ils ne pouvoient se tromper, aiant dans les Livres sacrés des guides assurés. Il faut cependant qu'ils se soient abusés, puisqu'ils ont tous expliqué différemment les faits qu'ils puisoient dans les Ecritures : ils ont plutôt songé à les faire servir à autoriser leurs idées, qu'ils ne se sont appliqués à les conformer à leur véritable sens. Ce n'est pas dans des questions purement de Physique qu'ils sont tombés dans les excès qu'ils reprochoient aux Philosophes, c'est dans celles qu'on regarde aujourd'hui comme les plus essentielles à la Religion. Les uns ont raisonné très mal sur l'essence divine, les autres ont parlé encore plus mal de la nature de l'ame. Enfin je te prouverai, sage & savant Abukibak, que jusqu'au cinquième siècle tous les Peres ont été très opposés les uns aux autres ; & ce qu'il y a de plus extraordinaire, c'est qu'il n'y en a aucun d'eux, s'il vivoit aujourd'hui, qui ne fût déclaré hérétique, & qui pis est,

brulé par l'Inquisition, s'il étoit en Espagne ou en Italie. La plus petite erreur qu'ils ont soutenue, est cent fois plus considérable que celle qui fit pendre Savanarole, si tant est qu'il fut pendu pour en avoir soutenu. Puisque Galitée fut mis à quatre-vingts ans dans les prisons de l'Inquisition pour avoir prétendu que la terre tournoit autour du soleil, que feroit cette Inquisition aux Peres, dont les uns ont rendu Dieu matériel, les autres l'ame mortelle ? Plusieurs ont fait coucher les Anges avec des femmes, & ont attribué à cela leur exil du Paradis. Enfin il n'est aucune folie, aucune impertinence qui n'ait été soutenue par quelque Pere; c'est ce que je te montrerai dans ma première Lettre. On peut dire d'eux, sans leur faire injustice, ce qu'un Ancien a dit des Philosophes ses contemporains. *Nil tam absurdum dici potest, quod non dicatur ab aliquo Philosophorum.*

VOILA, sage & savant Abukibak, des preuves bien évidentes de la foiblesse de l'esprit humain. Quel est le mortel, qui pourra se flatter de connoître la vérité & de marcher d'un pas ferme dans la bonne voie, lorsqu'il verra que les Docteurs les plus célèbres sont tombés dans les erreurs les plus grossières, & ont prétendu autoriser ces erreurs par les Ecritures ! Tel est le caractère des Dogmatiques, ils ramènent tout à leurs opinions; & quelque absurdes qu'elles soient, ils n'en prétendent pas moins

moins qu'elles leur sont pour ainsi dire révélées. C'est une chose bien triste que l'abus, que presque tous les Théologiens font des Ecritures ; ce Livre, donné pour le bonheur du genre humain, devient, par l'usage qu'en font ceux qui veulent l'expliquer, pernicieux à la tranquillité publique. Ce sont les différentes explications de Jérôme, de Luther, de Calvin, de Quenel, &c. qui ont troublé & qui troublent encore toute l'Europe.

QUEL est le sort des hommes, sage Abukibak ! L'incertitude est si fort leur partage, il leur est si impossible d'être jamais assurés de rien par leurs propres lumières, que dès qu'ils veulent en faire usage dans l'explication des vérités qui leur sont révélées, ils embrouillent ces vérités, ils les obscurcissent, ils les rendent le sujet fatal de mille disputes criminelles. Ho ! quel triomphe pour les Pyrrhoniens, & qu'ils auroient pû jeter les Peres dans un grand embarras, s'ils avoient connu leurs Ouvrages, aussi bien que ceux d'aujourd'hui connoissent les Livres des Théologiens modernes !

IL est tems de finir ma Lettre. Je m'acquitterai dans la première que je t'écrirai, de l'obligation que je me suis imposée dans celle-ci.

JE te salue, sage Abukibak.

LET-



LETTRE VINGT-HUITIÈME.

Beï Kiber, *au sage Cabaliste* Abukibak.

JE n'ai point oublié, sage & savant Abukibak, que je me suis engagé de prouver que les Peres de l'Eglise ont été aussi divisés dans leur opinion que les anciens Philosophes, & qu'ils ont eû des idées aussi absurdes sur la nature de Dieu & sur celle de l'ame. J'emprunterai pour quelque moment le caractère d'un Pyrrhonnien, & j'attaquerai ces Docteurs avec les mêmes armes, dont ils auroient cru me combattre. „ Vous ne méritez point, „ leur dis-je d'abord, qu'on ajoute foi „ à vos discours, parce que vous prétendez soutenir les mêmes vérités, & vos „ sentimens sont entièrement opposés : l'un „ condamne ce que l'autre approuve ; „ accordez-vous avant de vouloir condamner les opinions des autres. Ce n'est „ point assez pour être cru, que de dire „ que vous avez raison ; il faut prouver „ que vous êtes véritablement fondés dans „ vos principes, qu'ils sont clairs, évidens. Mais comment ôseriez-vous parler de même, puisque vous êtes contrarié par vos Confreres ? D'ailleurs, „ quand

„ quand vous conviendriez tous de la vé-
 „ rité de certains sentimens, il ne s'en-
 „ suivroit pas de là que je dusse les rece-
 „ voir, si je n'en étois point persuadé &
 „ si je vois qu'ils fussent combattus par
 „ de fortes objections. Mais je n'ai pas
 „ besoin de recourir à une discussion gé-
 „ nérale de vos principes, il me suffit de
 „ faire voir que vous avez tort de mé-
 „ priser les Philosophes à cause de leur
 „ division, puisque celle qui regne par-
 „ mi vous, n'est pas moins grande que la
 „ leur.

„ COMMENÇONS d'abord d'examiner
 „ quels sont vos sentimens sur la Divini-
 „ té. Les uns la font étendue & corpo-
 „ relle; les autres veulent, ainsi que les
 „ Stoïciens, qu'elle soit répandue dans
 „ l'Univers, & qu'elle soit l'ame de tou-
 „ tes ses parties. Les autres prétendent
 „ qu'elle enferme en elle-même tous les
 „ êtres, & qu'elle les enveloppe dans son
 „ étendue; d'autres enfin disent que la Di-
 „ vinité est un Esprit infini, dénué entiè-
 „ rement de tout ce qui appartient à la
 „ nature corporelle. Parmi tous ces sen-
 „ timens, dites-moi, je vous prie, quel
 „ est le véritable? Vous répondrez sans
 „ doute que c'est celui que vous soutenez.
 „ Puisque vous ne voulez pas que je croie
 „ un Philosophe parce qu'il est condamné
 „ par ses Confreres, pourquoi voulez-vous
 „ que je reçoive votre opinion, rejetée
 „ par tant d'autres Docteurs? Supposo-
 „ „ qe

„ que vous soiez du sentiment d'Augustin,
 „ & que vous souteniez avec lui que la
 „ Divinité est un Etre spirituel, entière-
 „ ment exempt de tout ce qui appartient
 „ au corps , voici sept à huit Docteurs
 „ qui vous ont précédé, & qui vous con-
 „ damnent tous.

„ ORIGÈNE * s'offre le premier, qui
 „ dit que la nature de Dieu nous est in-
 „ connue, que nous ignorons s'il n'a point
 „ un corps, & s'il n'est point sujet à une
 „ forme déterminée.

„ TERTULIEN † vient ensuite, & pré-
 „ tend qu'il est impossible que Dieu ne
 „ soit point corporel , puisque tout Es-
 „ prit

* *Quæ cum ita sint, hæc tamen scribit Origenes in Proem. Librorum πρὶ ἀρχῶν : Deus quoque quomodo intelligi debeat inquirendum est, corporeus, an secundum aliquem habitum deformatus, an alterius naturæ quam corpora sunt, quod utique in prædicatione nostra manifeste non designatur. Huet Orig. in Sacr. Scriptur. Comment. de Deo, Tom. I. Lib. 2. pag. 10.*

† *Inde est quod Deum corporealem esse absque dubitatione decrevit Tertullianus, cum alibi advers. praxeam Cap. 7. Quis enim negabit, inquit, Deum corpus esse, etsi spiritus est? Spiritus enim corpus sui generis in sua effigie, sed & invisibilia illa quæcunque sunt habent apud Deum & suum corpus, & suam formam, per quæ soli Deo visibilia sunt; quanto magis quod ex ipsius substantia missum est, sine substantia non erit? Id. ibid.*

„ prit est corps, & que ce qui n'est point
 „ corps n'est rien. Il faut que l'opinion
 „ de Tertulien fût très commune de son
 „ tems, & qu'elle passât même pour Or-
 „ thodoxe, puisqu' Augustin * votre
 „ Chef, lui, dont vous suivez les senti-
 „ mens, nous apprend que ce ne fut point
 „ à cause de ce sentiment que Tertulien
 „ fut condamné comme hérétique, mais
 „ parce qu'il desapprouvoit les secondes
 „ noces. Pendant plus de trois siècles bien
 „ des Peres ont cru Dieu † matériel, com-
 „ mment donc pouvez-vous reprocher aux
 „ Philosophes anciens ce sentiment, sou-
 „ tenu par vos prédécesseurs ?

„ TATIEN a adopté le système des Stoï-
 „ ciens, il diffère d'Origene & de Tertu-
 „ lien, autant que Zénon diffère d'Aristo-
 „ te.

* *Tertulianus ergo, sicut ejus scripta indicant, animam dicit immortalem quidem, sed eam corpus esse contendit, neque hanc tantum, sed ipsum etiam Deum corporeum esse dicit, licet non effigiatum; neque tamen hinc hæreticus creditur factus. August. Lib. de hæresib. Paulo post: non ergo ideo Tertulianus factus hæreticus, sed quia transiens ad Cataphrygas, quos ante destruxerat, cepit etiam secundas nuptias contra Apostolicam Doctrinam tanquam stupra damnare, & postmodum etiam ab ipsis divisus, sua conventicula propagavit. Aug. Lib. de hæresib.*

† Voyez les *Mémoires Secrets de la Répub. des Lettres*, Lettre cinquième.

„ te. Selon ce Théologien *, il y a un
 „ Esprit universel répandu, qui vivifie les
 „ étoiles, les Anges, la terre, les hom-
 „ mes & les bêtes. Cet Esprit est diffé-
 „ rent, selon les modifications qu'il anime,
 „ quoiqu'il soit unique & toujours le mê-
 „ me. Voilà l'opinion de l'ame du Mon-
 „ de, soutenue par les Stoïciens, & re-
 „ gardée comme la Divinité.

- - - Deum

* Ἐστὶν αὖ πνεῦμα ἐν φασὶν, πνεῦμα ἐν ἀγγέλοις, πνεῦμα ἐν φυτοῖς καὶ ὕδασι, πνεῦμα ἐν ἀνθρώποις, πνεῦμα ἐν ζώοις ἐν δὲ ὑπάρχον καὶ ταύτην, διαφορὰς ἐν αὐτῷ κίνηται, τὰντα ὅ ἡμῶν λεγόντων, ἐκ ἀπὸ γλῶττης, ἐξ ἀπὸ τῶ ἐκόντων ἐννοιῶν συνταξίως τισοφικῆς, διωτίρας ὅ πνιθ ἐκ φωνήσας λόγῳ καταχρημένῳ, οἱ ἐκλήμυσι μαν δάνειν σπείσαστε καὶ οἱ τὴν Σκυ-δὴν Ἀναχάρσιν μὴ ἀποσκορακίζοντες, καὶ νῦν μὴ ἀξισπαθήσητε πρὸς τοῖς βαρβαρικῇ νομεθεσίᾳ παράκῳ λεγέσσι παρὰ τῶνδε χρεῖσασθαι τοῖς δόγμασι νῦν, καὶ ὡς τῇ κατὰ Βαβυλωνίους θεωροσικῇ κατακρίσασθαι λεγόντων ἡμῶν καὶ ὡς δρυὸς μαντοσο μίνης. Spiritus igitur inest stellis, Angelis, stirpibus, aquis, hominibus, animalibus; & quavis unus ac idem sit, differentias tamen in se habet. Hæc quidem cum a nobis dicantur, non summis, ut aiunt, labris, neque probabilibus rationibus, aut Sobbistico sermonis apparatu, sed ex divinis eloquiis proferantur, qui discere vultis, festinate; & qui Anacbarsin Scybam non rejicitis, nunc etiam non indignemini instrui ab illis qui barbaram disciplinam sequuntur. Recipite dogmata nostra, & saltem nos dicentes audite, ut divinationem secundum Babylonios, vel saltem ut quercum vaticinantem auditis. Taciani Assyrii Oratio ad Græcos &c. 108: 152.

- - - Deum namque ire per omnes
 Terrasque , tractusque maris , cælumque
 profundum ,
 Hinc pecudes , armenta , viros , genus omne
 ferarum
 Quem sibi tenues nascentem arcessere vitas.
 Virg. Georg. Lib. I.

„ Les Stoïciens ne se sont pas expli-
 „ qués, comme on le peut voir par ces
 „ vers, dans d'autres termes que ceux
 „ qu'emploie Tatien. Ce qu'il y a de sin-
 „ gulier, c'est que ce Docteur, en éta-
 „ blissant un système si contraire à la na-
 „ ture divine, qui l'assujettit à tous les dé-
 „ fauts de la matière, qui la ravale, & la
 „ range au rang des bêtes les plus im-
 „ mondes, qui enfin, pour me servir des
 „ termes d'Augustin * votre Chef, veut
 „ qu'il n'y ait aucune de ses parties qui ne
 „ soit souillée de quelque crime, tous
 „ ceux des hommes étant ceux de la Di-
 „ vini-

* Non video quidem si totus mundus est Deus,
 quomodo bestias ab ejus partibus separent? Sed ob-
 luctari quid opus est? de ipso rationali animante,
 id est homine, quid infelicius credi potest, quam
 partem Dei fieri lascivas, iniquas, impias, atque
 omnino damnabiles quis ferre possit, nisi qui prorsus
 insaniat? August. de Civit. Dei, Lib. IV. Cap. XIII
 pag. 433.

„ vinité dont ils font des portions ; ce
 „ qu'il y a de plus singulier , dis-je , c'est
 „ que Tatien exige qu'on le croie comme
 „ un Prophète. Cela vaut bien le Ma-
 „ gister dixit de Pythagore , si fort condam-
 „ né.

„ THE'OPHILE * a soutenu une opi-
 „ nion

* Εἰ γὰρ τῷ ἥλιῳ εὐαχίς ὅτι σοιχείῃ εὐ δύναται , ἀνδραπθ-
 ατεῖσθαι , διὰ τὴν ὑπερέαλλυσαν δέρμιν ἢ δύναμιν πᾶς κατ-
 μάλλον τῇ τῷ Θεῷ δέξῃ ἀνεκφράστῃ ἔσθι , ἀνδραπὸς θνήσκει εὐ
 δύναται ἀλλοτρίως ὃν τρόπον γὰρ ῥῶά ἔχουσα φλοῖον τὸν περιέ-
 χουσα αὐτὴν , ἐνδὸν ἔχει μονὰς ἢ θήκας πολλὰς διαχωρισμένας
 διὰ ὑμῖνων καὶ πολλὰς κέκκευ ἔχει τὰς ἐν αὐτῇ κατοικούντας
 Πῶς ἡ σῶα κτίσις περιέχεται ὑπὸ πνύματος Θεοῦ , ἢ το
 πνῦμα τὸ περιέχον σὺν τῇ ἥλσι κατέχεται ὑπὸ χειρὸς Θεοῦ
 οὗ περ ἐν ὁ κακῶς τῆς ῥῶας ἐνδὸν καλοῦμαι εὐ δύναται ὅραν τὰ
 ἔξω τε λίπους αὐτοῦ αὐτὸν ἐταῶς εὐ ὃ ἀνδραπὸς ἐμπεριχομέ-
 νῃ μὲν πάσης τῆς ἥλσις ὑπο χειρὸς Θεοῦ , εὐ δύναται διαρῖν
 τὸν Θεόν . *Nam si in solem , quod sane minimum est
 Elementum , homo oculos intendere nequit propter
 caloris & potentiae excellentiam ; multo minus glo-
 riam Dei , quæ ineffabilis est homini , homo mor-
 talis contueri potest . Quemadmodum malum punicum
 cortice velatur qui interiora continet , habet & man-
 siones loculosque complures pellibus interceptos &
 distinctos , qui plurima grana inter se se complectun-
 tur ; sic universa natura a Dei continetur Spiritu .
 Spiritus qui universam naturam confertam tenet , a
 Dei manu continetur . Quemadmodum granum mali
 punici , quod cortice exteriori includitur , cortices
 exteriores cernere baud potest , sic nemo mortalium ,
 qui tenentur manus Dei cum universi natura .*
 J. P. N. Theophili ad Autolycum , Lib. I. pag. 72.

„ nion différente de celle de Tatien ; mais
 „ elle admet également dans Dieu une
 „ étendue corporelle. Il veut que les
 „ hommes ne puissent pas voir la Divini-
 „ té, non pas à cause qu'elle est absolu-
 „ ment immatérielle, mais à cause de sa
 „ splendeur, de même qu'ils ne peuvent
 „ fixer la vûe sur le soleil, qui est, dit-
 „ il, un Element bien au-dessous de celui
 „ qui compose la Divinité. Selon lui,
 „ Dieu enveloppe tous les êtres de la
 „ même manière qu'une seule écorce cou-
 „ vre toutes les différentes parties d'une
 „ orange qui sont divisées par plusieurs
 „ pellicules, & qui contient plusieurs grai-
 „ nes. Voilà par ce système Dieu éten-
 „ du, sujet à la division ; & quand mê-
 „ me il seroit vrai, comme il ne l'est pas,
 „ que par le terme d'*Esprit*, *Spiritus* *,
 „ Théophile eût entendu une substance
 „ entièrement privée de tout ce qui ap-
 „ partient à la matière, il s'en suivroit
 „ toujours une ridicule étonnante, qui
 „ est de faire un *Esprit* étendu. Votre
 „ Chef

* Le mot d'*Esprit* doit si peu être pris chez les Anciens pour un Etre incorporel & purement spirituel, que ceux qui n'ont admis aucune Divinité, s'en sont servi plusieurs fois. Lucrèce emploie très souvent le terme *Spiritus*. Voyez les *Mémoires Secrets de la République des Lettres*, *Lettre cinquième*.

„ Chef Augustin condamne en termes for-
 „ mels cette opinion.

„ V E N O N S à Arnobe, il croit combat-
 „ tre fortement les Philosophes, & tout
 „ ce qu'il dit va directement à détruire
 „ ce que les Peres ont établi : on croi-
 „ roit que son dessein est de fournir des
 „ armes à ses adversaires ; il se recrie sur ce
 „ que les Patens se figuroient qu'il y avoit
 „ des Dieux bons, & d'autres mauvais *.
 „ Il est inutile, dit-il, de songer à flechir
 „ par

* *Nam quod dici a vobis accipimus esse quosdam ex Diis bonos, alios autem malos & ad nocendi libidinem promptiores, illisque ut profint, his vero ne noceant, sacrorum solemnia ministrari; quoniam istud ratione dicatur, intelligere confitemur non posse. Nam Deos benignissimos dicere, lenesque habere naturas, & sanctum & religiosum, & verum est: malos autem & lævos nequaquam sumendum est auribus: Quid enim mite est placidumque natura, ab nocendi procul est usu & cogitatione discretum Neque enim in dulcedinem vertere amaritudo se potest, aut ariditas in humorem, calor ignis in frigores, aut quod rei cuiusque contrarium est, id quod sibi contrarium est in suam sumere atque immutare naturam Ita nihil prodest promoveri velle per hostias Deos lævos, cum sive illud feceris, sive contra feceris, agant suam naturam, & ad ea quæ facti sunt ingentis legibus & QUADAM NECESSITATE ducantur. Arnob. Disput. advers. Gentes. Lib. 7. pag. 136.*

„ par des sacrifices la Divinité ; car son
 „ essence ne lui permet point de faire le
 „ mal. Sur ce principe il condamne toutes
 „ offrandes qu'on fait à Dieu , il les tour-
 „ ne en ridicule , & il ne songe pas que
 „ Dieu même, selon tous les autres Doc-
 „ teurs, & qui plus est, selon les livres
 „ fondamentaux du Christianisme , a or-
 „ donné les sacrifices, & qu'ils ont servi
 „ très souvent à appaiser sa colère. Il ne
 „ s'agit pas ici de faire la distinction des
 „ sacrifices faits au vrai Dieu , ou aux
 „ faux ; car Arnobe établit * comme un
 „ principe général , qu'il est ridicule d'ho-
 „ norer la Divinité en assommant des bœufs
 „ & en égorgeant des moutons.

„ LA manière dont Lactance réfute la
 „ pluralité des Dieux & la différence de
 „ leur sexe ne vaut guères mieux que
 „ celle, dont se sert Arnobe pour condam-
 „ ner les sacrifices. Il n'avoit qu'à dire
 „ que Dieu étant un Esprit pur & simple,
 „ il

* *Esto concedatur INFELICISSIMAS pecudes
 non sine aliquo Religionis officio Divorum apud
 Templa mactari Sed si magnificum vide-
 tur atque amplum jugulare Diis tauros , si illi-
 bata , si solida concremari animantium viscera , quid
 sibi reliqua hæc volunt magorum cohærentia disci-
 plinis , quæ in sacrorum reconditis legibus pontifica-
 lia restituere mysteria & rebus inseruere divinis ?
 Id. ibid.*

„ il ne pouvoit avoir de sexe ; mais com-
 „ me il ne regardoit point les Esprits
 „ comme des êtres entièrement incorpo-
 „ rels, & qu'il entendoit par ce mot une
 „ substance déliée, subtile, invisible, ignée,
 „ ainsi que l'étoit le *Spiritus* * des Stoï-
 „ ciens, il a recours à l'éternité de Dieu,
 „ afin de montrer qu'il n'a pas besoin de
 „ femme pour engendrer. Puisque †,
 „ dit-il, il naît des animaux de cer-
 „ taines

* Je renvoie encore les Lecteurs à la cinquid-
 me Lettre des Mémoires de la République, pour
 ne point repeter ici ce que j'ai dit dans cet Ou-
 vrage.

† *Quid opus est altero sexu, cum successionē non
 egeant qui futuri sunt semper? nam profecto in ho-
 minibus ceterisque animantibus diversitas sexus, &
 coitus, & generatio nullam habet aliam rationem,
 nisi ut omnia genera viventium, quando sunt con-
 ditione mortalitatis obitura, mutua possint succe-
 sione servari. Deo autem qui est sempiternus, ne-
 que alter sexus, neque successio necessaria est. Di-
 cet aliquis ut habeat vel ministros, vel in quos ip-
 so possit dominari, quid igitur sexu opus est fe-
 mineo, cum Deus, qui est omnipotens, sine usu
 & opera feminae possit filios procreare? Nam si
 quibusdam minutis animalibus id præstitit, ut sibi
 e foliis natos & suavis herbis ore legant, cur
 existimet aliquis ipsum Deum, nisi ex permixtione
 sexus alterius non posse generare? Illos igitur,
 quos imperiti & insipientes tanquam Deos & num-
 cupant*

„taines feuilles d'arbre, qui est-ce qui
 „peut douter que Dieu ne puisse pro-
 „duire des hommes sans le secours d'une
 „femme? Cette comparaison est pitoia-
 „ble, & ne fait rien au sujet dont il s'a-
 „git; car un Epicurien auroit répondu
 „que ces feuilles produisoient des ani-
 „maux, parce qu'elles en contenoient la
 „semence, & que l'ordre étant toujours
 „observé dans les choses, il falloit aussi
 „qu'un homme ne pût être produit que
 „par les règles ordinaires. Un mot eût
 „mieux réfuté les Païens que tout ce
 „long discours; mais ce que nous enten-
 „dons aujourd'hui par la spiritualité n'étoit
 „point connu de Lactance, & n'a com-
 „mencé à l'être que près d'un siècle après
 „lui, quoiqu'il vécût du tems de Con-
 „stantin. En général tous les premiers
 „Peres n'ont guères mieux réfuté les
 „Païens qu'Arnobé & Lactance. Ils les
 „accabloient, il est vrai, quelquefois;
 „mais ensuite ils leur fournissoient de
 „nouveaux moïens de défendre leur cau-
 „se. Par exemple, les Peres condam-
 „noient toute sorte d'Idolatrie: elle avoit
 „été introduite selon eux, par le Diable,
 „voici Justin Martyr qui en fait Dieu
 „l'au-

*cupant & adorant, nemo est tam inconsideratus,
 qui non intelligat fuisse mortales. Lactant. de falsa
 Religione, Lib. I. Cap. 9. pag. 28.*

„ l'auteur, & qui veut qu'il eût donné aux
 „ * Gentils le soleil, la lune, afin de
 „ les adorer, & pour que de l'adoration
 „ de ces astres ils pussent s'élever à celle
 „ de la Divinité; c'est-à-dire selon ce Pe-
 „ re, que Dieu étoit la cause efficiente &
 „ déterminative de l'Idolatrie, & qu'il
 „ n'avoit d'autre moïen pour amener les
 „ hommes à sa connoissance, que de les
 „ faire idolatrer.

„ QUELQUE absurde que soit cette opi-
 „ nion, Clément d'Alexandrie l'a adoptée
 „ †. Il a encore soutenu que Dieu étoit
 „ corporel; ainsi selon ce Pere, la Divi-
 „ nité étoit double, puisque tout ce qui
 „ est corps a des parties, & que tout ce
 „ qui a des parties, peut être divisé.

„ JE ne finirois jamais, si je rapportois
 „ ici toutes les contrariétés qui se trou-
 „ vent dans tous les Peres sur la nature
 „ des attributs & les qualités de la Divi-
 „ nité. Convenez qu'ils avoient grand
 „ tort d'insulter les Philosophes sur leur
 „ division, & qu'ils s'exposoient à la ré-
 „ tortion d'un argument qu'ils faisoient
 „ son-

* Τὸν μὲν ἥλιον ὁ θεὸς ἐδίδωκεν πρόπων εἰς τὸ προκυπεῖν αὐ-
 τὸν ὡς γέγραπται. Justinus Martyr, *Dialogo cum*
Tripbone, pag. 134. Vide & *eundem Dialogum*.
 pag. 213.

† Ἐδωκεν ὁ τὸν ἥλιον καὶ τὰς ἀστράς εἰς θεο-
 κείαν, ἵνα μὴ τελίως ἀπεθῇ θύμῳ τοῖς τελίως καὶ διαφθαρέσιν
 Clémens, *Stromat. Lib. 6.*

„ sonner si haut. Passons maintenant à
 „ leurs sentimens sur l'essence de l'ame ,
 „ & nous verrons qu'ils n'étoient pas moins
 „ divisés sur ce second article.

ORIGENE croioit que les ames hu-
 „ maines avoient existé avant la Création
 „ du Monde; mais qu'ayant péché, elles
 „ avoient mérité d'être renfermées dans
 „ diverses prisons , selon la diversité de
 „ leurs crimes , les unes dans des astres,
 „ les autres dans des corps humains. Au-
 „ gustin * se moque de cette opinion.
 „ Est-il rien , dit-il, de si impertinent que
 „ de prétendre que s'il n'y a qu'un soleil
 „ dans le Monde , cela ne vient pas de la
 „ , fa-

* *Quid autem stultius dici potest quam per istum solem, ut in uno Mundo unus esset, non decori pulchritudinis, vel etiam saluti rerum corporalium consuluisse artificem Deum, sed hoc potius evenisse, quia una anima sic peccaverat, ut tali corpore mereretur includi? Ac per hoc si contigisset ut non una, sed duæ, imo non duæ, sed decem vel centum similiter æqualiterque peccassent, centum soles haberet hic Mundus? Quod ut non fieret, non opificis provisione mirabili ad rerum corporalium salutem decorumque consultum est, sed contigit potius tanta unius animæ progressionem peccantis, ut sola corpus tale mereretur. Non plane animarum, de quibus nesciunt, quid loquantur, sed eorum ipsorum qui talia sapiunt multum longe a veritate, & merito est coercenda progressio. St. Aug. de Civit. Dei, Lib. XI. Cap. 23. Tom. 7. pag. 290.*

„ sagesse de Dieu, qui l'a voulu ainsi pour
 „ la beauté & pour l'utilité de l'Univers,
 „ mais parce qu'il est arrivé qu'une ame
 „ a commis un péché qui méritoit qu'on
 „ l'enfermât dans un tel corps ; de sorte
 „ que s'il fût arrivé que non pas une ame,
 „ mais cent, eussent commis le même pé-
 „ ché, il y auroit cent soleils dans le
 „ Monde ? Ceux qui soutiennent une pa-
 „ reille opinion, montrent bien qu'ils
 „ n'ont aucune connoissance de la nature
 „ de l'ame.

„ TERTULIEN tâche d'établir par
 „ plusieurs raisons qu'il est absolument né-
 „ cessaire que l'ame soit matérielle ; il
 „ prétend appuyer son opinion par l'Écri-
 „ ture. Si l'ame n'étoit point corps, dit-
 „ il, * l'image de l'ame ne pourroit pren-
 „ dre

* *Si enim non haberet anima corpus, non caperet
 imago animæ imaginem corporis, nec mentiretur de
 corporalibus membris Scriptura si non erant. Quid
 est autem illud quod ad inferna transfertur post di-
 vortium corporis? quod detinetur? quod in diem
 Judicii reservatur? ad quod Christus moriendo des-
 cendit, puto ad animas Patriarcharum. Sed quam-
 obrem, si nihil anima sub terris? nihil enim si non
 corpus; incorporalitas enim ab omni genere custodiae
 libera est, immunis a pœna & fœvela, per quod
 enim punitur & fœvetur, hoc erit corpus, dicam
 de isto plenius & opportunius. Igitur si quid tor-
 menti sive solatii anima percepit in carcere seu di-
 versorio inferum, in igne, vel in sinu Abrahæ, pro-
 batur*

„dre l'image du corps. D'ailleurs, quel-
 „le est la substance, qui après la mort
 „descend aux Enfers, qui y demeure jus-
 „qu'au jour du Jugement, si ce n'est un
 „corps? Car tout ce qui n'est point cor-
 „porel, est exempt de captivité, & ne
 „peut souffrir aucune peine. Si l'ame existe
 „donc après la mort, elle doit être sen-
 „sible: soit qu'elle soit dans le séjour des
 „supplices, ou dans le sein d'Abraham,
 „il faut toujours qu'elle soit corporelle,
 „ce qui n'est point corps n'étant suscep-
 „tible, ni de la douleur, ni du plaisir. Un
 „Epicurien qui voudroit prouver la maté-
 „rialité de l'ame, raisonneroit de même
 „que ce Pere de l'Eglise.

„ARNOBÉ ne s'est pas contenté de
 „faire l'ame corporelle, il a voulu qu'elle
 „fût mortelle de sa nature, & qu'elle ne
 „subsistât que par un miracle renouvelé
 „du Créateur. Selon ce principe, il éta-
 „blit que les ames des Damnés seront
 „un jour * anéanties par le feu. Quel
 „est

*bata erit corporalitas animæ, incorporalitas enim
 nihil patitur, non habens per quod pati possit: aut
 si habet, hoc erit corpus, in quantum enim omne
 corporale passibile est, in tantum quod passibile est,
 corpus est. Tertul. Lib. de anima, Cap. 7. Tom. 3.
 pag. 740.*

* *Et quis erit tam brutus & rerum consequentia
 nesciens, qui animis incorruptilibus credat aut te-
 nebras tortureas posse aliquid nocere, aut igneos
 fluvios*

„ est, dit-il, celui qui est assez imbécille ,
 „ & qui raisonne assez peu conséquem-
 „ ment , pour croire que les ames sont
 „ incorruptibles & incorporelles ? Si cela
 „ est , comment est-ce qu'elles peuvent être
 „ soumises aux peines de l'Enfer ? Car
 „ tout ce qui n'est point étendu , n'est
 „ point sujet aux loix de la dissolution , &
 „ quoiqu'il soit au milieu des flammes , il
 „ ne peut être outragé , & doit demeurer
 „ dans son entier. D'ailleurs , une chose
 „ sans extension ne peut être sensible à la
 „ douleur. Dans un autre endroit le mê-
 „ me Docteur s'explique encore plus clai-
 „ rement. Est-il quelqu'un , dit-il , * qui
 „ ne voie que ce qui est immortel , que
 „ ce qui est simple , ne peut être suscep-
 „ tible de peine , & que tout ce qui est
 „ sujet à la douleur doit être privé de
 „ l'immortalité ? Lucrece parle de même
 „ qu'Ar-

*fluvios , aut cœnosis gurgitibus paludes , aut rotarum
 volubilitum circumactus ? Quod enim contiguum non
 est , & ab legibus dissolutionis amotum est , licet
 omnibus ambiatur flammis furentium fluminum , illi-
 batum necesse est permaneat & intactum , neque ul-
 lum sensum mortiferæ passionis assumere. Arnob.
 Lib. 2. advers. Gent. pag. 190.*

* *Quis autem hominum non videt quod sit im-
 mortale , quod simplex , nullum posse dolorem ad-
 mittere , quod autem sentiat dolorem , immortalitatem
 habere non posse ? Id. ibid. pag. 113.*

„ qu'Arnobé, l'Epicurien & le Père de
 „ l'Eglise sont parfaitement d'accord.
 „ N'est-ce pas, dit le dernier *, une er-
 „ reur grossière de vouloir associer l'a-
 „ vantage de l'immortalité avec la bassesse
 „ d'une nature corruptible. Il faut que
 „ tout ce qui est immortel soit capable de
 „ se soutenir d'une manière inviolable con-
 „ tre les coups qu'il reçoit, & qu'il soit
 „ tellement inaccessible à la pénétration,
 „ que rien ne puisse le pénétrer. L'exis-
 „ tence éternelle d'une chose dépend de
 „ ce qu'elle est hors de l'atteinte des im-
 „ pressions.

„ LACTANCE † est moins décisif qu'O-
 „ rige-

* *Desipere est ; quid enim diversius esse putan-
 dum est ,*

*Aut magis inter se disjunctum discrepitanisque ,
 Quam mortale quod est , immortali atque pe-
 renni*

Junctum , in concilio sævas tolerare procellas ;

*Præterea quæcumque manent æterna neces-
 se est ,*

*Aut quia sunt solido cum corpore , respuere
 ictus ,*

*Nec penetrare pati sibi quidnam quod quærit
 arctas ,*

Dis sociare intus partes.

Lucret. de rer. nat. Lib. 3.

† *Mentis quoque rationem incomprehensibilem esse
 quæ*

„ rigene, Arnobe & Tertulien. Il avoue
 „ qu'il ne connoît rien à la nature de l'a-
 „ me, & qui plus est, il prétend que tout
 „ ce qu'on en dit, n'a aucune sûreté, &
 „ selon lui, sur cette question un homme
 „ sage ne doit rien décider. Voilà un Pe-
 „ re Pyrrhonien sur la nature de l'ame; &
 „ qui ne le feroit pas, en considérant tous
 „ les sentimens opposés des Théologiens
 „ anciens ?

„ IRENEE veut que l'ame * ait des
 „ yeux, une langue, des doigts, enfin tous
 „ les autres membres des hommes, qu'el-
 „ le soit la ressemblance d'un corps, &
 „ non point un corps. Que signifie ce ga-
 „ limatias ? Qu'est-ce qu'une chose qui a
 „ les membres d'un corps, & qui n'est pas
 „ corps ? Cela est aussi intelligible que les
 „ mys-

qui nesciat, nisi qui omnino illam non habet, cum ipsa mens quo loco sit, aut cujusmodi nesciatur ? Varia ergo a Philosophis de natura ejus ac loco disputata sunt ; at ego non dissimulabo quid ipse sentiam, non quia sic esse adfirmem (quod est insipientis in re dubia facere) sed ut exposita rei difficultate, intelligas quanta sit divinorum operum magnitudo. Lactant. de officio Dei ad Demetrianum Cap. 16.

* Ergone non dicam vera constantius ? & habet (anima) oculum & habet linguam, & habet digitum, & habet cætera similia corporis membra, & hæc tota est corporis similitudo, & non corpus. Iren. Lib. 2. cap. 63.

„ mystères Pythagoriciens. Le même Iré-
 „ née, contre les sentimens d'un nombre
 „ infini d'autres Peres *, veut encore que
 „ les ames des Justes ne jouissent point de
 „ la gloire céleste; il soutient qu'en sor-
 „ tant du corps, elles descendent dans un
 „ lieu invisible, où elles attendent un cer-
 „ tain jour marqué pour leur résurrection.
 „ Presque tous les autres Peres nient l'e-
 „ xistence de ce magasin, où Irénée loge
 „ un si grand nombre d'ames.

„ CLEMENT d'Alexandrie, qui a cru
 „ Dieu & les ames corporelles, les a aussi
 „ renfermées dans un lieu souterrain, & y
 „ a fait descendre † Jesus-Christ pour y
 „ prêcher les ames des Juifs, & les Apô-
 „ tres † pour faire quelques sermons à
 „ celles des Païens, qui avoient vécu se-
 „ lon la loi de nature.

„ AMBROISE a été d'un autre senti-
 „ ment: selon lui §, toutes les ames ,
 „ mê-

* *Manifestum est, quia & discipulorum Christi, propter quos & hæc operatus est Dominus, animæ abibunt in invisibilem locum, definitum eis a Deo, & ibi usque ad resurrectionem commorabuntur.* ibid.

† *Θάσσιν οὐμα ἐν ᾧ θέν οἱ Στωικοὶ, καὶ πνεῦμα κατ' ἑστίαν, & ἀπὲρ ἀμέλαι καὶ ἡλὼ ψυχῶν αὐτοκρύς πάντα ταῦτα οὐρίους ἐν ταῖς γραφαῖς.* Clemens, *Strom. Lib. V. pag. 282.*

‡ *Id. Strom. Lib. VI. pag. 320.*

§ *Omnes oportet per ignem probari quicumque ad Paradisum redire desiderant. &c. . . . Omnes oportet*

„ même celles des Apôtres, doivent pas-
 „ ser par le feu avant d'aller en Paradis.
 „ Le même Docteur veut qu'il y ait deux
 „ différentes résurrections *, contre l'o-
 „ pinion de presque tous les Peres : les
 „ ames qui seront plus coupables que les
 „ autres, ressusciteront plus tard, & bru-
 „ leron pendant l'espace de tems qu'il y
 „ aura entre la première & la dernière ré-
 „ surrection.

TOUTES ces opinions sont condamnées
 „ formellement par d'autres Peres ; mais
 „ que dirons - nous d'Augustin votre Chef,
 „ votre Patriarche ? Si nous consultons
 „ plusieurs Docteurs anciens & modernes,
 „ ils nieront ce qu'il dit de l'état des
 „ ames des Enfans morts sans Batême, qu'il
 „ soutient être damnées, traitant † de
 „ chimère les prétendus Lymbes. Ecou-
 „ tons-le lui-même, & il nous apprendra
 „ en-

*oportet transire per flammam, sive Joannes Evange-
 lista sit, sive ille sit Petrus. Ambros. in Ps. 118.
 Serm. 5. & 20.*

* *Qui non veniunt ad primam resurrectionem,
 sed ad secundam reservantur, isti urentur, donec
 impleant tempus inter primam & secundam resurrec-
 tionem. Ambros. in Ps. 1.*

† *Nec est ullus medius locus, ut possit esse, nisi
 cum diabolo, qui non est cum Christo. August. Lib.
 de peccatis & peccatorum remissione, Cap. VIII.*
 Remarquez en passant que voilà le Purgatoire
 aussi formellement condamné que les Lymbes.

„ encore que le Livre * qu'il a écrit sur
 „ l'immortalité de l'ame, est si obscur &
 „ si peu intelligible, qu'il a peine à com-
 „ prendre ce qu'il a voulu dire; c'est-là
 „ une marque bien évidente qu'il étoit
 „ bien instruit des matières dont il par-
 „ loit.

„ APRE'S avoir examiné les contra-
 „ dictions des Peres sur l'essence de Dieu,
 „ & sur les qualités de l'ame humaine,
 „ voions celles qu'on trouve dans leurs
 „ Ecrits sur la nature des Esprits. Il s'offre
 „ d'abord une foule de Docteurs, qui sou-
 „ tiennent que les Anges & les Démon sont
 „ corporels. Justin †, Lactance, Basile,
 „ Augustin, plusieurs autres, comme Théo-
 „ phile, Tatien, Clément d'Alexandrie, par-
 „ mi lesquels il faut de nouveau placer
 „ Justin & Lactance, ne se contentent pas
 „ de faire les Anges corporels; ils les ren-
 „ dent amoureux, & prétendent que ceux
 „ qui

* *Scripti Librum de immortalitate animæ ; . . .
 sed nescio quomodo me invito exiit in manus homi-
 num, & inter mea opuscula nominatur, qui primo
 ratiocinationum contortione atque brevitate sic obscu-
 rus est, ut fatiget cum legitur, etiam intentionem
 meam, vixque intelligatur à me ipso.* August. *Re-
 tract. Lib. I. Cap. 5. Tom. I. pag. 7.*

† Voyez les passages originaux de tous ces
 Peres dans une Lettre où il s'agit de la nature
 des Anges. Cherchez *Ange* à la Table des Ma-
 tières.

Tome I.

Y

„ qui ont été transformés en Démons, ne
 „ sont déchus de leur premier état que
 „ parce qu'ils avoient connu charnelle-
 „ ment des femmes. Athénagore * nous
 „ ex-

* Τὸτο γὰρ ἡ ἁγία συνταξὶς τῶ Θεῷ ἐπὶ φρονία γέγονε τοῖς
 ὑπ' αὐτῆ διακακοσμημένοις, ἵνα τὴν μὲν παντελὴν καὶ ῥηλικὴν ὁ
 Θεὸς τῷ ἔλῳ φρονίαν τὴν ὃ ἐπὶ μέρος, εἰ ἐπ' αὐτῶν ταχθέντες
 ἁγίως ὡς δὴ καὶ ἐπὶ τῶν ἀνθρώπων, ἀνδρείου καὶ τὴν ἀρετὴν καὶ
 τὴν κακίαν ἐχόντων, ἐπὶ ἑκ αὐτῶν ἐπιμᾶτε τὰς ἀγαθὰς, ἔτ' ἐκολά-
 ζετε, τὰς πονηρὰς, εἰ μὴ ἐπ' αὐτοῖς ἦν καὶ ἡ κακία καὶ ἡ ἀρετὴ καὶ οὐ
 μὲν, σπεσάδιοι πολεῖσθαι πρὸς αὐτῶν; οἱ δὲ, ἅπσοι εὐρίσκονται,
 καὶ τὸ μὲν τὰς ἀγέλας ἐν ὁμοίᾳ κατέστηκεν, οἱ μὲν γὰρ ἄλλοι αὐ-
 δαίμοντες, δὴ, οἱ γὰρ ὑπὸ τοῦ Θεοῦ, ἔμειναν, ἐφ' οἷς αὐτὰς
 ἐποίησεν καὶ διέταξεν ὁ Θεὸς οἱ δὲ ἐνύβριστον καὶ πῆ τῆς κασίας υπο-
 σείσει καὶ τῇ ἀρχῇ παύει τῆς ὕλης καὶ τῇ ἐν αὐτῇ εἰδῶν ἀρχῶν,
 καὶ ἔπειροι τὸ περὶ τὸ πρῶτον τῆτο σέλιωμα, ἵνα ὃ μὴδὲν ἡμᾶς
 ἀμαρτυροῦν λέγειν, ἀλλ' ὃ τοῖς φρονηταῖς ἐκπεφωτισται, μνησθῆναι
 αὐτοῖς μὲν εἰς ἐπιθυμίαν πεισόντες παρθέτων, καὶ ἡλικίας σαρκοῦ ἐρε-
 θίζοντες ὅτι ἀνελέσας, καὶ πονηρὸς πολεῖ τὴν ἁγίαν πεπιστευμένων ῥη-
 μένθ' ἀνέκλινον ἐκ μὲν ἑνὶ περὶ τὰς παρθέτας ἐχόντων, οἱ καλεμέ-
 νοι ἐχρημάτισαν γίγαντες εἰ ὃ τις ἐκ μέρους ἐρήξει περὶ τῶν γιγάν-
 των καὶ ποιηταῖς λόγῳ, μὴ θαυμάσιον, τῆς κοσμικῆς σοφίας,
 ὅταν ἀληθεῖα πᾶν διαφέρει, διαλλατῆσαν, καὶ τῆς μὲν, ὅσης
 ἐπεφωτισται τῆς ὃ ἐπιγίγνῃ. *Idcirco enim Angelos crea-*
vit, ut rebus a se digestis providerent. Quamvis
enim ipse universali sua & communi providentia
universis prospiciat, particularem tamen rerum sin-
gularum, quæ cuique fuerint commissæ, Angelis im-
posuit. Cæterum, ut hominibus arbitrii libertas
circa virtutes & vitia data est, (neque enim vos
vel honore bonos, vel pœna malos efficeretis, nisi
sponte consultoque alteri boni, alteri mali essent:)
& alii bona fide res sibi creditas procurant, alii im-
probi perfidique deprehenduntur: sic etiam circa
Angelos res se habet. Alii enim ultro tales man-
serunt,

„ explique fort au long cette opinion ,
 „ qu'il suivoit lui-même ! Dieu, dit-il ,
 „ créa les Anges pour qu'ils eussent soin
 „ de gouverner les choses, dont il leur con-
 „ feroit la conduite. Car, quoiqu'il con-
 „ duise tout par sa divine Providence, il
 „ avoit cependant départi à chaque Ange
 „ son district particulier ; il leur donna aus-
 „ si le libre arbitre, ainsi qu'aux hommes.
 „ Les uns restèrent purs comme ils avoient
 „ été créés ; les autres ne remplirent point
 „ leur état, & s'acquitterent fort mal de
 „ leurs fonctions. Plusieurs se laissèrent sé-
 „ duire par l'amour des femmes, & engen-
 „ dre-

serunt, quales a Deo facti erant, & in munere suo fideles se præbuerunt; alii & res sibi concreditas proterve contumelioseque tractarunt, & præter omne officii sui ac dignitatis decorem se gesserunt: hic, inquam, materiæ ejusque formarum constitutus princeps, & alii ex illis qui circa primum mundi firmamentum erant, neque vero hic comminiscimur quicquam, sed ea quæ tradiderunt Prophetæ exponimus. Itaque a statu suo defecerunt, alii quidem amoribus capti virginum, & libidine carnis accensi: ipse vero princeps, tum negligentia, tum improbitate circa procurationem sibi concreditam. Ex amatoribus igitur virginum gigantes, ut vocant, nati sunt: (quorum si Poetæ etiam aliqua ex parte historiam prodiderunt, non est quod miremini, quum divina & cælestis sapientia tantum a terrestri & humana absit, quantum ab ipsa veritate verisimilitudo. Athenagoræ Legatio pro Christianis, pag. 27.

„ drerent les Géans , dont les Poëtes ont
 „ parlé dans leurs Ouvrages. S'il n'en ont
 „ pas dit tout ce qui en étoit , on ne doit
 „ point s'en étonner , les connoissances de la
 „ sagesse divine étant aussi au-dessus de la
 „ science du monde , que la vérité l'est
 „ de la vraisemblance.

„ A T H E' N A G O R E ne manque pas d'au-
 „ toriser par les Prophètes & par l'Ecri-
 „ ture toute cette doctrine ; & qui ne
 „ croiroit , à voir la certitude dont il l'é-
 „ tablît , qu'elle est universellement re-
 „ çue ? Cependant , voici Cyrille d'Ale-
 „ xandrie qui a pour lui les Peres posté-
 „ rieurs , qui traite tout cela de fables &
 „ de contes ridicules. Julien avoit mis
 „ dans un Livre qu'il avoit écrit contre
 „ les Chrétiens , ce qu'on disoit de l'a-
 „ mour des Anges : ce Pere soutient qu'il
 „ est absurde & outrageant à la nature des
 „ Anges , de croire une semblable histoi-
 „ re , & de penser qu'ils aient pû être
 „ sensibles à de sales voluptés. Il attri-
 „ bue * à deux causes la naissance de cet-
 „ te

* *Quoniam autem strenuus Julianus etiam An-
 gelorum meminît , & ad eam illos dicit pervenisse
 intemperantiam , quod & nescio quomodo mulierum
 formositate capti , & corporum concupiscentiis &
 voluptatibus præter ipsorum naturam dediti fuerint.
 Ostendamus quod & in hoc longe a scopo aberrav-
 erit , & scio me usum sermonibus maxime peri-
 culosis , prolata semel in medium narratione jam ni-
 bil offendat etiam ipsorum sanctorum Angelorum na-
 ture*

„ te fable : la première , à une faute que
 „ les Interprètes des Ecritures avoient
 „ com-

turæ patrocinari, calumnias ferenti : maxime quod est auditoribus non est sine damno, audire etiam ipsos sanctos Angelos corporum formositatibus offici & liquefieri, hoc est oblectari tam prophanis & absurdis voluptatibus. An non verisimile multos inde turbari, & contemnentes meliora deliciarumque amorem deligere, dum considerant quod difficile & arduum ipsis sit carnalibus voluptatibus omnino oblectari, & crediderunt etiam ipsos Angelos sanctos affectiones sequi. Igitur quod ignoraverit virtutem Scriptorum, absque labore demonstrabimus. Scripsit itaque divinus noster Moyses : Et factum est quando coeperunt homines multi fieri super terram, & filia natae sunt eis. Videntes autem filii Dei filias hominum quod pulchræ essent, acceperunt sibi uxores. De omnibus quas elegerant, & genuerunt, inquit, gigantes. Etenim & aliunde ipse adscriptum affirmavit, Angeli Dei, quamvis ipsa verior Scriptura & contextus habeat Filii Dei. Sciendum autem quod post evulgatam interpretationem Septuaginta, istud ipsum alii Interpretantes dixerunt, pro Filii Dei, Filii potentium. Unde quis eorum quæ scripta sunt, scopus sit, dicere tentabo. Nam duo fuerunt filii Adæ, Cain & Abel, sed Abel quidem quum adhuc careret pueris, a malitia Cain graviter afflictus defunctus est; occisus enim est juxta fidem sanctarum Scripturarum. Unde ex Cain propagatum est genus, & usque ad Lamech, qui erat homicida; confitebatur enim virum occidi in vulnus mihi, & adolescentem in cicatricem mihi, & peperit Eva Seth, ex quo fuit Enoc. Hic cœpit invocare Nomen Domini

„ commise, en mettant les *Anges de Dieu*,
 „ pour les *Enfans de Dieu*, & dans un au-
 „ tre endroit les *Enfans des Puissans*, pour
 „ les *Enfans de Dieu*. La seconde cause de
 „ cette fable, c'est qu'on a pris les en-
 „ fans de Noé, qui sont ceux qui sont
 „ appelés *fils de Dieu*, pour des *Anges*,
 „ ces enfans ayant épousé des filles des-
 „ cendantes de Caïn, qui, à cause de l'ho-
 „ micide de leur pere, étoient appelées
 „ *Filles des hommes*.

„ VOILA le système de Cyrille sur
 „ les *Anges*; il est à coup sûr aussi diffé-
 „ rent de celui des autres Peres, que les
 „ opinions de Démocrite sont opposées à
 „ celles d'Aristote. Dans un autre endroit,
 „ le même Docteur dit qu'il est contraire
 „ * à la raison de supposer que les An-
 „ ges

ni Dei, nam quoniam summa virtute præditus erat, merito laudabatur, & vocabulo Dei ab his qui tunc erant, honoratus est. Div. Cyrilli Alexandrini Episcopi &c. Lib. 9. Tom. 2. pag. 206. Edit. Basileæ, apud Joanem Hervagium, anno M. D. XLVI. Je me fers d'une Edition purement Latine, n'ayant point celle où le texte Grec se trouve.

* *Furoris enim penitus plenum est Angelos (qui natura incorporci sunt) rudiori uti alimento putare, patrocinioue indigere cibi, quemadmodum animata hæc terrestria corpora. Patet enim quia spiritus sunt, naturaque intellectus, spirituali quoque illos ac intellectualem frui alimento.* Id. in *Evang.* Joan. Lib. 4. Cap. X. Tom. I. pag. 198.

„ ges puissent manger , & qu'étant exemts
 „ de corps , & d'une nature purement
 „ spirituelle , ils ne prennent qu'une nour-
 „ riture intellectuelle. C'est - là une se-
 „ conde opposition avec cette foule de
 „ Peres , au nombre desquels est Augustin
 „ * votre Chef , qui veulent que les An-
 „ ges & les Démons aient des corps.

„ D A N S presque toutes les autres ma-
 „ tières les Peres ne font pas plus d'ac-
 „ cord entre eux , que sur les trois points
 „ que nous venons d'examiner , qui sont
 „ les fondemens de toute la Philosophie.
 „ Parcourons encore quelques-uns de
 „ leurs sentimens.

„ A U G U S T I N , dont vous suivez la
 „ doctrine , prétend que pour faire de
 „ bonnes œuvres , il faut non seulement
 „ que notre volonté soit mûe par une
 „ grace divine ; mais il prétend même
 „ que sans cette grace , les bonnes actions
 „ mêmes se † tournent en péché. Il ad-
 „ met

* Consultez encore la Table des Matières au
 mot *Ange* , elle indiquera la Lettre où se trou-
 vent les passages de St. Augustin & des autres
 Peres.

† *Attamen mors peccatorum pessima illorum , in-
 quam , quos antequam faceres cælum & terram se-
 cundum abyssum judiciorum tuorum occultorum ,
 præscivisti ad mortem æternam ut si
 etiam usque ad cælos ascenderint , & caput eorum
 nubes*

„ met la prédestination * dans toute son
 „ étendue. Chrysostôme est d'une opinion
 „ contraire † : selon lui , Dieu ne prévient
 „ point la volonté humaine , il ne donne
 „ sa grace & le moïen de faire son salut ,
 „ que lorsque les bonnes œuvres ont dé-
 „ jà précédé. Qui croirai-je de ces deux
 „ Pe-

*nubes tetigerit , & inter sidera cæli collocaverint ,
 nidum suum quasi sterquilinum in fine perdentur.*
 Aug. *Lib. Soliloq. Cap. XXVII. num. 4.* Cet Ou-
 vrage n'est peut-être pas de St. Augustin. Les
 Benedictins de St. Maur sont de ce sentiment ;
 mais dans bien des endroits de ses Ouvrages il
 dit la même chose. Le passage qui suit est aussi
 fort.

* *Niniæ vanitatis & cæcitatibus sunt , si etiam
 bis consideratis nondum dignantur exclamare nobis-
 cum. O altitudo divitiarum sapientiæ & scientiæ
 Dei ! quam inscrutabilia sunt judicia ejus & investi-
 gables viæ ejus ! Non itaque misericordiæ gratitiæ
 Dei pertinacissima adversentur insania
 nec de inscrutabilibus judiciis ejus audeant judicare
 cur enim in una eadem causa super alium veniat
 misericordia ejus , super alium maneat ira ejus. Id.
 ad Sixtum Epist. 194. Tom. 2. pag. 725. Edit.
 Paris. 1679. oper. & stud. Monachorum Ordinis
 Sti. Benedicti e Congregatione Sti. Mauri.* J'aver-
 tis les Lecteurs que je me fers toujours de cette
 Edition.

† *Ενδοῦθεν παρὰ σέβμεθα ἐπὶ τὸ θεῖον τὰς βαλὺς ἡμεῖς ὁ
 θεὸς τὰς δαρεῖς , ἀλλ' ἐπὶ αὐτῇ αἰζόμεθα ἐπὶ αὐτὸ θεῖον
 παραχρῆσθαι , τότε αὐτῷ πολλὰς διδάσκει ἡμῖν τὴν σατρίαν
 ἀπορμαρ* Chrysostom. in *Joan. Homil. XVI.*

„ Peres ? Ils ont chacun un grand nombre de Partisans. Je ne puis me ranger parmi les uns , que les autres ne me condamnent.

„ V O I C I une nouvelle opposition entre ces deux Peres bien plus considérable. Nous avons vû qu'Augustin condamne les enfans * morts sans Batême , au feu éternel , rejetant les Lymbes. Chrisostôme desapprouve également ces deux opinions : il prétend que quoi qu'on baptise les enfans , ils sont † exemts de péchés ; il place dans les Cieux ceux qui meurent sans Batême.

„ N O U S allons encore voir Augustin opposé à Jérôme. Ce dernier ‡ borné les connoissances de la Providence divine : il soutient qu'il est absurde de croire que Dieu fait combien il y a de moucherons sur la terre. Augustin dit § au contraire que tout est connu à Dieu ,
„ qu'il

* *In regnum Cælorum , non accepto regenerationis lavacro , parvulus nullus intrabit.* August. ad Sixtum. *Epistol.* 194. tom. 2. pag. 728.

† Διὰ τοῦ καὶ τὰ πονηρὰ βαπτίζου καὶ τὰ ἀμαρτηματα οὐκ ἔχοντα. Chrisost. *Homil. ad Neophyt.*

‡ *Absurdum est ad hoc Dei deducere majestatem , ut sciat per momenta singula quot nascuntur culices , quotne moriantur.* Hieronim. *Comment in Habac.* Cap. I.

§ *Et tamen providentia Dei , cui nostri capilli nume-*

„ qu'il fait le nombre de nos cheveux,
 „ qu'il ne tombe pas un seul moineau à
 „ terre, que ce ne soit par son ordre & sa
 „ volonté. Laquelle de ces deux opinions
 „ adopterai-je ? Suivrai-je celle de Jérôme ?
 „ Augustin me traitera d'hérétique. Pren-
 „ drai-je la sienne ? Jérôme me nommera un
 „ *flateur stupide* ; c'est le nom qu'il donne à
 „ ceux qui la croient : il les appelle *fa-*
 „ *tuos adulatores*. Mais voici encore le
 „ même Jérôme, qui porte la défense des se-
 „ condes nœces aussi loin que Tertulien ,
 „ & qui est presque regardé comme héré-
 „ tique par d'autres * Peres sur cet arti-
 „ cle. Quel parti prendrai-je encore dans
 „ cette nouvelle dispute ?

„ JE suis dans un embarras mortel ; je
 „ ne puis faire un pas que je ne sois arrêté
 „ par quelque nouvelle division. Jérôme
 „ me dit que l'Esprit Saint peut mentir of-
 „ ficieusement , Augustin le nie. Cette
 „ question est agitée entre eux deux avec
 „ toute l'aigreur & l'indécence possible ;
 „ les injures grossières , les invectives sont
 „ employées de part & d'autre : jamais
 „ , Aristot-

*numerati sunt , sine cujus voluntate non cadit
 passer in terram , &c. August. Epist. 194. ad
 Sixtum.*

* *Hieronimus durior fuit bigamis , ita ut nisi
 lenius agatur , vix possimus illum a reprehenso-
 rum criminationibus liberare. Concil. Tom. I.
 pag. 490.*

„ Aristote ne traita avec tant de mépris
 „ son ancien maître Platon, ni les Philo-
 „ sophes qui l'avoient précédé, que Jérô-
 „ me, votre Chef Augustin.

„ C^{est} n'est donc pas seulement dans l'in-
 „ certitude qu'on trouve de la ressemblan-
 „ ce entre les Peres & les Philosophes ;
 „ mais encore dans la manière indécente
 „ de critiquer. Je vais plus loin, & je
 „ soutiens que dans les matières de Mo-
 „ rale les Peres ont été non seulement di-
 „ visés, mais qu'ils ont adopté les erreurs
 „ les plus grossières des différentes Sectes
 „ Philosophiques. Parmi un nombre d'e-
 „ xemples que je pourrois citer, je me
 „ contenterai d'en rapporter deux bien
 „ décisifs. Basile veut que tous les péchés
 „ soient égaux, & qu'au * jour du Juge-
 „ ment Dieu les punisse d'un même sup-
 „ plice ; c'est-là un des principaux do-
 „ gmes des Stoïciens. Pécher, dit Cice-
 „ ron, † c'est outrepasser la ligne qui
 „ distingue le bien du mal : le mal est
 „ donc de la passer ; que ce soit de beau-
 „ coup

* Basil. *regul. & breviar. Interrogat.* 233. &
 293.

† *Siquidem est peccare, tanquam transilire li-
 neas ; quod cum feceris, culpa commissa est :
 quam longe progrediare, cum semel transieris, ad
 augendam culpam nihil pertinet.* Cicer. *parad.* 3.
Cap. I.

„ coup ou de peu, le péché n'en est ni
 „ plus ni moins grand. Il est étonnant
 „ qu'un Pere ait pû adopter une opinion
 „ aussi visiblement fausse, & dont les
 „ Païens se sont moqués eux-mêmes, sen-
 „ tant combien elle étoit pernicieuse à la
 „ Société. La raison ne veut pas, dit Ho-
 „ race *, qu'un homme qui prend un chou
 „ dans un jardin, soit aussi coupable qu'un
 „ autre qui vole pendant la nuit dans un
 „ Temple. Il est nécessaire d'établir des
 „ règles qui imposent des punitions con-
 „ formes aux crimes, & l'on ne doit point
 „ fouetter jusqu'au sang un homme, qui
 „ ne mérite que deux ou trois coups de
 „ bâton. Il me paroît que le Poëte dans
 „ cette occasion raisonne plus sensément
 „ que le Philosophe & que le Pere de
 „ l'Eglise.

„ VOIONS encore une autre erreur
 „ grossière & monstrueuse des Platonici-
 „ ens, adoptée par un autre Pere. Pla-
 „ ton, dans sa République des Lettres,
 „ vou-

* *Nec vincet ratio hoc, tantundem ut peccet idem-
 que*

*Qui teneros caules alieni fregerit borti,
 Ut qui nocturnus Divûm sacra legerit. Adsit
 regula, peccatis quæ pœnas irroget æquas,
 Ne scutica dignum, horribili plectere flagello;
 Nam ut ferula cædas meritum majora subire
 Verbera, cum dicas esse pares res.*

Horat. Sat. Lib. I. Sat. 3.

„ vouloit qu'on établît la pluralité des
 „ femmes ; Clément Romain approuve
 „ cette loi , qui détruit de fond en com-
 „ ble toutes les règles de la pudeur , de
 „ l'amour conjugal & de la bienséance ,
 „ qui égale le genre humain aux brutes ,
 „ sous le vain prétexte de l'utilité publi-
 „ que , comme si ce qui est honteux &
 „ deshonnête pouvoit jamais être véri-
 „ tablement utile. Loin de condamner
 „ une opinion aussi blâmable que celle de
 „ Platon , Clément dit que le plus sage
 „ des Grecs avoit eu raison de prétendre
 „ que toutes les choses devoient être
 „ communes entre les amis , & que les
 „ femmes étoient sans doute * comprises
 „ dans la communauté des biens. Que
 „ les Peres après cela , crient contre les
 „ Ciniques , que votre Chef Augustin †
 „ déclame contre eux , qu'il dise qu'ils
 „ avoient

* *In omnibus autem sunt sine dubio & con-
 juges. Concil. Tom. I. Can. Dilectissimis, quæst. I.
 caus. 12.*

† *Hoc illi canini Philosophi, hoc est Cynici, non
 viderunt proferentes contra humanam verecundiam,
 quid aliud quam caninam, hoc est immundam,
 impudentemque sententiam? ut scilicet quoniam
 justum est quod sit in uxore, palam non pudeat id
 agere, nec in vico aut platea qualibet conjugalem
 concubitus devitare Nam etsi perbi-
 bent hoc aliquando gloriabundum fecisse Diogenem,
 ita putantem Sectam suam nobiliorem futuram, si in
 be-*

„ avoient moins de pudeur que les chiens,
 „ qu'ils deshonoreroient l'humanité. Voilà
 „ un Pere qui soutient la communauté des
 „ femmes, & qui veut qu'elles soient com-
 „ prises dans les biens que les amis doi-
 „ vent se prêter. Je pense qu'en voilà
 „ assez, pour prouver évidemment que vos
 „ Docteurs ont été aussi divisés entre eux
 „ que les Philosophes. Je vous laisse à
 „ décider à présent, si St. Justin * avoit
 „ bonne grace à dire qu'on découvroit leur
 „ ignorance en voyant leur division, &
 „ s'il étoit bien fondé à reprocher † à
 „ Platon, qu'il avoit assuré que l'essence de
 „ Dieu étoit une substance ignée, comme
 „ s'il avoit bien été instruit de ce qu'il
 „ ,, écri-

*hominum memoria insignior ejus impudentia figere-
 tur. August. de Civitat. Dei, Lib. 14. Cap. 20.
 Tom. I. pag. 371.*

* Ἐι ὃ καὶ τούτους μὴ συμφωνήσας ἀλλήλοις εὐροίμεν, πίδιον
 ὄμαι καὶ τὴν τοῦ ὁ ἁγιοῦ γινώσκειν σαφῶς. *Quod si &
 ipsos minus, inter se consentire invenerimus, facile
 eorum quoque ignorance manifestam cognosce-
 mus. St. Justin Mart. ad Græcos Cohortatio,
 pag. 6.*

† Πλάτων μὲν γὰρ, ὡς ἄνωθεν κατεληλυθὼς, καὶ τὰ ἐν χειρὶ
 ἅπαντα ἀνεχθῆναι μακάρι καὶ ἰσοθεῖος τὸν ἀνωτάτω Θεὸν ἐν
 τῇ πυρώδει ποτὶ εἶναι λίγυ. *Etenim Plato, perinde ac
 si calitus descenderit atque ea quæ sursum sunt ac-
 curate didicerit ac perviderit, omnia summum
 Deum in ignea essentia esse dicit. St. Justin
 Mart. ad Græcos Cohortatio, pag. 6.*

„ écrivait, & qu'il fût descendu du Ciel.
 „ Si ce Grec a avancé des sentimens qui
 „ ont été contredits par d'autres, à coup
 „ sûr il n'y a aucun des Peres, dont plu-
 „ sieurs opinions n'aient eu le même sort.
 „ Quel choisir dans ce grand nombre, &
 „ comment deviner les véritables? Quel
 „ est celui qui a droit de décider absolu-
 „ ment sur cette matière? Direz-vous
 „ que les Conciles fixent la croiance,
 „ qu'on doit leur ajouter foi? Voici un
 „ Pere, reconnu Saint * par des Conci-
 „ les, qui les rejette tous sans exception,
 „ & qui certifie qu'il n'en a jamais vû un,
 „ dont la fin ait été heureuse. Il veut
 „ qu'ils ne causent que des discordes, &
 „ qu'au lieu de remédier aux maux, ils
 „ les augmentent. L'expérience † justi-
 „ fie assez le sentiment de ce Pere: les
 „ Conciles tenus par Cyrille ont été des
 „ brigandages; ceux qui favorisoient Nes-
 „ , to-

* Εχομεν ἕως εἰ δὲ τ' ἀληθὲς γράφειν ὡσεπὶ πάντα σὺλλειν
 φουγὴν σπισκόπων, ὅτι μηδεμίας σωτὴς τέλει· εἶδον χρῆσθαι,
 μηδὲ λύσιν κακοῦ μάλλον ἔχουσαν ἢ πρὸς θήκην. *Gregor.*
Nazian. Epist. ad Procopium, quæ in Paris. Codic-
ice est LV. in Basiliensi XLII.

† Les Conciles ont été la cause de la sépara-
 tion de Grecs, celui de Trente acheva le Schisme
 qui divise aujourd'hui la moitié de l'Europe.
 S'il n'y eût point eu de Concile, peut-être tout
 le monde seroit-il d'accord aujourd'hui.

„ torius , n'étoient pas plus animés de
 „ l'esprit de paix & d'union. „

Je me figure, sage & savant Abukibak,
 que si les Peres revenoient aujourd'hui,
 & qu'un Philosophe leur tint un pareil
 discours, ils se départiroient sans doute
 de l'argument qu'ils ont employé si sou-
 vent.

Je te salue.



LETTRE VINGT-NEUVIEME.

Astaroth , *au sage Cabaliste* Abukibak.

JE ne t'ai point écrit depuis quelque
 tems , sage & savant Abukibak. Il
 n'étoit arrivé aucun événement dans
 nos demeures Infernales , digne de t'être
 communiqué. Je n'ai même rien de nou-
 veau à t'apprendre aujourd'hui ; cepen-
 dant, pour ne pas tarder davantage à t'é-
 crire, je t'envoie la conversation de deux
 Hollandois , qui m'a paru assez divertis-
 sante. Le premier est venu ici depuis
 quelques mois, le second y descendit il
 y a trois jours. En arrivant, il recon-
 nut d'abord son ancien compatriote, &
 voici les discours qu'ils se firent mutuel-
 lement.

„ DIA-

„ DIALOGUE ENTRE DEUX
„ HOLLANDOIS.

„ I. HOLLANDOIS.

„ HA ! Vous voilà ! Monsieur V***.
„ Je suis charmé de vous rencontrer en
„ arrivant dans ce séjour. Le plaisir de
„ vous voir adoucit le chagrin que j'ai
„ d'être mort ; je m'ennuierai moins dans
„ les Enfers que je n'aurois cru , puisque
„ je pourrai parler avec vous des affaires
„ de notre ancienne patrie.

„ II. HOLLANDOIS.

„ MA foi ! mon cher Monsieur So***,
„ vous ne pouviez pas manquer de trou-
„ ver dans ce païs des gens de votre con-
„ noissance. Le Médecin qui m'y a fait
„ descendre assez promptement , a fait fai-
„ re à plusieurs le même voïage. Je ne
„ fais pourquoi , depuis quelque tems , il
„ est plus réservé sur l'expédition des pas-
„ seports qu'il accorde à ses malades. Au-
„ roit-il par hazard , & par bonheur pour
„ la ville de la Haye , changé de demeu-
„ re ? Le Ciel , touché des malheurs de
„ nos anciens compatriotes , les auroit-il
„ délivrés d'un Médecin plus cruel & plus
„ dangereux que la Peste & la Famine ?

Tome I.

Z

„ On

„ On peut dire des villes où il fixe sa de
 „ meure ,

„ *Que la Mort dévorante habite au milieu*
 „ *d'elles.*

„ Vous connoissez sans doute , mon cher
 „ Monsieur, l'assassin dont je vous parle ?

„ I. HOLLANDOIS.

„ JE suis parfaitement au fait , & je
 „ fais quel est l'homme dont vous vous
 „ plaignez. Il n'a point changé de de-
 „ meure ; mais les habitans de la Haye
 „ sont devenus plus sages , ou pour mieux
 „ dire , plus instruits. De votre tems on
 „ ne connoissoit point encore ce prétendu
 „ Médecin : depuis quelques mois on a
 „ découvert qu'il avoit vendu de l'or-
 „ viétan & des petits paquets de poudre
 „ pendant toute sa vie. Aujourd'hui il
 „ n'a d'autre pratique que quelques Au-
 „ teurs ruinés qu'il visite *gratis* , & aux-
 „ quels par bonheur pour eux , il ne peut
 „ faire prendre aucuns remèdes , parce
 „ qu'ils n'ont pas de quoi les païer. Sans
 „ cela , il les obligeroit bientôt à prendre
 „ la route , par laquelle il vous a envoyé
 „ dans ces lieux.

„ II. HOLLANDOIS.

„ CE que vous me dites-là me désespe-
 „ re.

„ re. Quoi ! Je suis mort de la main d'un
 „ Batteleur ! Je me doutois bien que les
 „ maudites poudres qu'il m'avoit fait ava-
 „ ler, avoient abrégé mes jours. Ne faut-
 „ il pas que je sois malheureux d'avoir
 „ été la dupe de ce maudit Charlatan ? Je
 „ voudrois bien savoir, si, quand j'ai été
 „ mort, le Public a connu l'ignorance de
 „ mon assassin, & si cela a rendu beau-
 „ coup de gens plus sages.

„ I. HOLLANDOIS.

„ VOTRE départ subit pour ce Monde
 „ ne laissa pas que de faire du bruit dans
 „ l'autre. Bien des personnes dirent hau-
 „ tement qu'on vous avoit tué par des
 „ remèdes contraires à votre maladie. Le
 „ Médecin-Charlatan eut recours à ses an-
 „ ciennes maximes, il voulut soutenir sa
 „ réputation par le même expédient qu'il
 „ prônoit autrefois les vertus de son bau-
 „ me. Il fit imprimer des billets, qu'il
 „ débita dans toute la ville, dans lesquels
 „ il vous accusoit d'être mort par pure
 „ malice pour lui faire pièce, & d'avoir
 „ pris d'autres remèdes que les siens.

„ II. HOLLANDOIS.

„ IL en a menti, l'imposteur, & la
 „ nuit que je decampai si subitement, j'a-
 „ vois encore pris, avant de me coucher,

„ un de ses remèdes. En vérité je sou-
 „ haiterois de tout mon cœur pouvoir re-
 „ tourner dans le Monde pour deux heu-
 „ res de tems , afin de desabuser le Pu-
 „ blic , & empêcher le mal que peuvent
 „ faire les prétendus manifestes du Sal-
 „ timbanque.

„ I. HOLLANDOIS.

„ Ho ! si ce n'est que cela qui vous don-
 „ ne envie de retourner dans le Monde ,
 „ tranquillisez-vous. Je vous ai déjà dit
 „ qu'on a eu soin de desabuser les habi-
 „ tans de la Haye , & vous voyez bien
 „ qu'il falloit que cela fût de même , puis-
 „ que vous vous êtes apperçu que depuis
 „ quelque tems vous ne voyez plus que
 „ très peu de gens dépêchés dans ce païs
 „ par les ordonnances du Médecin Char-
 „ latan. Quant à ses manifestes justifica-
 „ tifs , on les a tournés cruellement en ri-
 „ dicule. Voici ce qu'en a dit un certain
 „ Chanfonneur.

„ *De ceux , dont son ânerie*
 „ *A précipité la mort ,*
 „ *Il soutient qu'ils ont eu tort*
 „ *De quitter si-tôt la vie.*
 „ *Je n'en dirai pas le nom ,*
 „ *Lisez son Apologie , &c.*

„ Ce couplet , qui se trouve dans une
 „ chan-

CABALISTIQUES , *Lettre XXIX.* 357

„ chanson assez jolie , où la vie du Saltim-
„ banque est parfaitement décrite , n'a
„ pas peu servi à faire ouvrir les yeux à
„ bien des gens. Vous pouvez compter
„ que deux ou trois personnes n'ont rien
„ oublié pour garantir les jours des habi-
„ tans de la Haye. Vous compariez seu-
„ lement le Charlatan qui vous a tué , à
„ la peste. Je puis appeler d'excellens an-
„ tidotes les Pièces qui ont fait connoî-
„ tre l'ignorance de votre assassin , & qui
„ ont appris au Public quelle avoit été
„ son ancienne profession.

„ II. HOLLANDOIS.

„ PARDI , je fais bon gré à ces hon-
„ nêtes gens qui s'intéressent à la conser-
„ vation de nos anciens compatriotes , il
„ faut que ce soit des personnes bien
„ charitables. Je n'aurois pas cru qu'il
„ eût pû se trouver parmi les Auteurs des
„ hommes d'un caractère aussi officieux :
„ ordinairement ces Messieurs ne re-
„ gorgent pas de compassion & d'affa-
„ bilité.

„ I. HOLLANDOIS.

„ CELA se peut en général ; mais j'ai
„ ôûi dire , peu de jours avant ma mort ,
„ qu'un certain Aaron Monceca avoit eu
„ assez de patience pour se laisser critiquer

„ à tort & à travers par le Médecin Sal-
 „ tinbanque pendant plus de deux mois,
 „ sans vouloir relever les bevûtes de ce
 „ pitoiable Ecrivain ; uniquement parce
 „ qu'il croioit rendre un service considé-
 „ rable aux Hollandois , & que lorsque
 „ l'assassin faisoit de mauvais livres, les
 „ habitans de la Haye n'avoient rien à
 „ craindre de ses remèdes & de ses or-
 „ donnances. Peut-on pousser plus loin
 „ la modération, la probité & la sage-
 „ se ? Vous m'avoüerez qu'il est peu d'Au-
 „ teurs qui pensent d'une manière aussi
 „ desintéressée.

„ II. HOLLANDOIS.

„ JE crois connoître cet Aaron Mon-
 „ ceca dont vous me parlez. N'est-ce
 „ pas l'Auteur des *Lettres Juives*, dont j'ai
 „ vû quatre volumes avant de mourir ? Est-
 „ ce que mon assassin a ôsé l'attaquer ?
 „ cela me paroît incroyable ; car lorsque
 „ je vivois , ces *Lettres Juives* étoient
 „ très goutées & recherchées avec em-
 „ pressement.

„ I. HOLLANDOIS.

„ ELLES le sont encore davantage au-
 „ jourd'hui. On en a fait un nombre d'E-
 „ ditions considérables : on les a traduites
 „ en Angleterre , insérées dans des papiers
 „ heb-

„ hebdomadaires , on les réimprime ac-
 „ tuellement à Londres en volumes ; on
 „ a fait la même chose à Dresde. Les
 „ Critiques de votre assassin ont eu le
 „ même sort que vous , elles sont mortes
 „ subitement. L'on pourroit même dire
 „ qu'elles n'ont jamais existé ; car quoi-
 „ qu'elles continuent aujourd'hui , elles
 „ ne sortent point de la boutique du Li-
 „ braire. En naissant , elles y meurent ;
 „ aussi est-ce bien le plus absurde & le
 „ plus pitoiable Ouvrage , qu'un cerveau
 „ fanatique & ignorant ait pû produire.
 „ Aaron Monceca , dans la *Préface* de son
 „ sixième Volume , s'est contenté de re-
 „ lever quelques bevûes de son prétendu
 „ Critique : il en fait voir si clairement
 „ le ridicule , que l'antique Vendeur d'or-
 „ viétan , n'ayant pû y répondre un seul
 „ mot , a pris le parti de se taire ; & dans
 „ une misérable rapsodie , qu'il a intitulée
 „ *Préface* , il se contente de dire les in-
 „ jures les plus grossières. Ce qu'il y a
 „ de plaissant , c'est qu'il accuse l'Auteur
 „ des *Lettres Juives* d'écrire comme un
 „ *Porte-faix* & comme un *Crocheteur*. On
 „ m'a dit que ce reproche avoit infini-
 „ ment diverti Aaron Monceca ; d'autant
 „ plus que cela lui avoit rappelé le juge-
 „ ment que le Vendeur d'orviétan porte
 „ sur les membres de l'Académie François-
 „ se. Il les appelle *les Quarante* simple-
 „ ment , pour leur donner un nom cava-

„ lier, & qui marque le mépris qu'il en
 „ fait; ensuite il les traite d'ignorans &
 „ d'imbécilles. *J'ai une véritable obligation*
 „ *au prétendu Critique*, a dit Aaron Monce-
 „ ca, *de vouloir bien me regarder comme les*
 „ *premiers génies du Roïaume.* Je ne suis
 „ plus fâché qu'il ait parlé de l'illustre Vol-
 „ taire, le Rival de Virgile, avec tant de
 „ mépris. Je croiois qu'il n'y avoit que de
 „ l'insolence & de la bêtise dans ses décisions;
 „ je vois par le jugement qu'il porte sur les
 „ plus grands hommes, qu'il y a de la folie
 „ & de l'extravagance. Doit-on s'irriter con-
 „ tre un fou, qui, attaché dans le fond de
 „ sa loge, vomit contre les passans toutes les
 „ grossièretés que lui fournit son imagination
 „ déréglée?

„ II. HOLLANDOIS.

„ JE ne saurois approuver l'indifféren-
 „ ce & l'insensibilité de l'Auteur des *Let-*
 „ *tres Juives.* Quand ce ne seroit que pour
 „ me venger, & ceux à qui ce maudit
 „ Charlatan a fait essuier un sort aussi
 „ triste que le mien, il devroit appren-
 „ dre au Public quel est l'homme qui a
 „ voulu l'attaquer. En le démasquant, il
 „ rendroit un service considérable à plu-
 „ sieurs honnêtes gens, qui donneront
 „ peut-être dans le même panneau que
 „ celui où je suis tombé. Que fait-on ce
 „ qui peut arriver? Peut-être que le Sal-
 „ tim-

„ timbanque , ne trouvant plus en Hol-
 „ lande des gens assez dociles pour vou-
 „ loir se laisser tuer , ira faire des rava-
 „ ges considérables dans quelque autre
 „ país. Malheur aux Nations où il fixe
 „ sa demeure ! Pour prévenir ces incon-
 „ vénients , il faudroit qu'Aaron Monceca
 „ fît par charité ce qu'il ne veut pas fai-
 „ re pour sa défense. Il est à craindre
 „ d'ailleurs que les invectives & les inju-
 „ res grossières qu'on lui dit , ne prévien-
 „ nent contre lui des gens qui ne le
 „ connoissent pas. Il a déjà assez d'enne-
 „ mis , & lorsque je vivois encore , les
 „ Moines , & sur-tout les Réverends Pe-
 „ res Jésuites , ne l'épargnoient guères.

„ I. HOLLANDOIS.

„ J'AI entendu dire à quelques person-
 „ nes qu'on lui représente toutes ces
 „ choses d'une manière très vive , & que
 „ ses amis condamnent sa patience , & la
 „ taxent de foiblesse & d'indolence ; mais
 „ il se contente de leur répondre : *Mes-*
 „ *sieurs , le bon sens s'avilit à se justifier.*
 „ *Convient-il que je perde le tems à illustrer*
 „ *un faquin ? Prenez patience encore quelque*
 „ *tems , il reviendra bientôt dans sa forme*
 „ *ordinaire. Vous le verrez au premier jour*
 „ *remonter sur ses treteaux. Alors , ne serai-je*
 „ *pas pleinement justifié ? Quel mal pourra-t-*
 „ *il me faire ? Je veux même que pour faci-*
 „ *liter*

„ *litter le débit de ses critiques, il s'en serve*
 „ *pour envelopper les poudres & les drogues*
 „ *qu'il vendra : on n'en fera pas un plus grand*
 „ *cas que des papiers qu'il y joignoit autrefois,*
 „ *& dans lesquels il vantoit leurs grandes qua-*
 „ *lités & les admirables cures qu'elles avoient*
 „ *faites.* Je vois bien que vous n'approu-
 „ vez point la façon de penser d'Aaron
 „ Monceca , & que vous voudriez tou-
 „ jours qu'il drappât votre assassin ; mais
 „ il n'y a pas apparence qu'il vous donne
 „ cette consolation. Cependant , on m'a
 „ dit peu de jours avant de mourir , que
 „ pour satisfaire ses amis qui le persécu-
 „ toient, il a composé une Pièce assez
 „ singulière, mais qui n'est point écrite
 „ dans le goût des Satires ; on assure que
 „ c'est le meilleur de tous ses Ouvrages.
 „ Il y prouve démonstrativement , & se-
 „ lon la méthode des Géometres , qu'il
 „ n'est pas plus obligé de répondre aux
 „ investives de son Critique , que si el-
 „ les partoient de la plume de Cartou-
 „ che, ou de quelqu'un de ses suppôts.

„ II. HOLLANDOIS.

„ CE que vous m'apprenez me paroît
 „ très intéressant ; mais vous disiez que
 „ cette Pièce n'avoit rien qui tint de la
 „ Satire , il me semble que le parallèle
 „ n'est pas trop flatteur. Je conviens pour-
 „ tant que d'assassin à assassin il n'y a que
 „ la

„ la main, & que tuer un homme par une
 „ saignée ordonnée mal-à-propos, ou l'en-
 „ voier dans ce Monde par un coup de
 „ pistolet, c'est également lui faire faire
 „ un voiage fort disgracieux.

„ I. HOLLANDOIS.

„ Vous en voulez toujours à l'ignorance
 „ du Charlatan qui vous a expédié assez vite. Mais je vous dirai qu'on m'a
 „ assuré que dans la Pièce dont je vous
 „ parle, il n'est point du tout question du
 „ Critique, entant que Médecin. C'est ce
 „ qui m'a paru fort singulier ; car je ne
 „ fais sur quoi Aaron Monceca fonde son
 „ sentiment. Je suis au désespoir de
 „ n'avoir pû lire son Ouvrage avant
 „ d'arriver ici, & je souhaiterois bien
 „ qu'il vint quelqu'un de l'autre Monde, pour nous en apprendre des nouvelles.

„ II. HOLLANDOIS.

„ Vous m'avez dit que le Charlatan
 „ visitoit encore quelques malades, soions
 „ donc assurés qu'il ne tardera pas à contenter notre envie. N'eût-il qu'un seul
 „ de nos anciens compatriotes entre ses
 „ mains, il l'enverra bien-tôt nous tenir
 „ compagnie. „

Je souhaite, sage & savant Abukibak,
 que

que la conversation de ces Hollandois puisse te plaire. Gardes-toi toujours de te livrer à quelque Vendeur d'orviétan érigé en Médecin.

Je te salue en *Belzébutb*, & par *Belzébutb*.



LETTRE TRENTIEME.

Le Silphe Oromafis, au Cabaliste Abukibak.

JE passai il y a quelque tems à Amsterdam, sage & savant Abukibak. La curiosité m'engagea d'entrer dans le cabinet d'un homme de Lettres de cette ville : je parcourus tous ses livres & ses papiers, je trouvai la Relation d'un voyage en manuscrit, qui me parut très amusante. Je la lus avec plaisir, & je crois que tu ne seras pas fâché que je t'en fasse un précis, tel que ma mémoire peut me le fournir.

L'AUTEUR s'embarqua à Toulon pour se rendre à Genes; de Genes, il fit voile pour l'Isle de Corse; de Corse il passa à Malthe, & de Malthe à l'Argentière. Il fait un détail des choses les plus particulières & les plus curieuses qu'il a vues
dans

dans ces païs ; mais comme elles ont été remarquées par plusieurs autres voïageurs, & qu'elles te sont parfaitement connues , je ne m'y arrêterai pas. Peut-être seras-tu bien aise que j'entre dans un détail plus circonstancié sur les faits qui concernent les Isles de la Grèce.

L'AUTEUR trace un portrait vif & délicat des mœurs des habitans de l'Argentière. Tu fais , sage & savant Abukibak , que cette Isle peut être regardée aujourd'hui comme le temple de la volupté. Les Turcs , les Grecs , les Maltois , les François , les Anglois , &c. y rendent leurs hommages à Venus ; & quoique cette Déesse n'y ait point un Temple , ainsi qu'elle en avoit un à Cithere , elle n'y reçoit pas moins d'offrandes. Les équipages des vaisseaux qui abordent dans cette Isle , courent autant de risque que Télémaque dans celle de Cypre. Ils s'en tirent même avec moins de gloire que ce jeune Grec , n'ayant point de Mentor qui les arrache d'un lieu aussi dangereux. C'est une chose assez particulière que toutes les femmes d'un païs , soit qu'elles soient filles , soit qu'elles soient mariées , reçoivent sans façon les étrangers chez elles , & pour une modique somme les introduisent dans leurs lits. Si l'on lisoit dans Hérodote ce qu'on voit aujourd'hui communément dans plusieurs Isles de l'Archipel , on traiteroit cet Historien de menteur.

teur. Plusieurs personnes ont rejeté ce qu'il a dit de la communauté des femmes, observée par les Nasomenes. Pourquoi ne peut-il pas y avoir des hommes qui aient fait, il y a deux mille ans, par les loix & par les maximes, ce que des femmes font aujourd'hui par la coutume & par l'intérêt ?

DE l'Argentière, l'Auteur alla à Mithra ; c'est l'ancienne Lacédémone. Il parle amplement des restes antiques qu'il a vûs dans cette ville. La Peste y faisoit un grand ravage dans le tems qu'il y arriva ; ce qui lui donna occasion d'examiner quels étoient les remèdes les plus sûrs contre la Contagion. Il prétend que le meilleur est une boisson, faite avec du jus de citron & d'oseille. Considères, savant Abukibak, la sagesse de la divine Providence : elle a pris soin de faire produire à tous les païs des plantes & des fruits, propres pour la guérison des maux où l'on y est sujet. Elle a voulu donner aux hommes des moyens aisés & faciles de se garantir & de se guérir des maladies, que les différens climats peuvent leur causer, & leur a fourni des remèdes prochains, pour qu'ils trouvassent un prompt soulagement à leurs maux, sans être obligés d'aller le chercher dans des contrées éloignées. Les Nations ne doivent jamais se plaindre de leurs maux, & envier le sort des autres en ce qui regarde

de le partage que l'Etre suprême a fait entre elles. Si elles manquent de certaines choses, elles ont d'autres avantages, & si elles ont quelques biens, dont leurs voisines ne jouissent pas, elles ont aussi des maux qui sont inconnus aux autres.

LES habitans de Misithra prétendent que la Peste est causée par les vapeurs que les tremblemens de terre font exhiler d'un vaste cimetiére : mais il n'est rien d'aussi absurde que ce sentiment ; car dans certaines Isles de l'Archipel où les tremblemens sont très rares, & n'arrivent pas quelquefois dans un siècle, la Peste y est cependant toutes les années. En partant de Misithra, l'Auteur se rendit à Constantinople. La Relation qu'il fait de ce qu'il a vû dans cette ville, est très curieuse ; elle contient tout ce que les voyageurs ont dit de bon & d'utile, sans en avoir le superflu. De Constantinople il alla à Stanchio, la patrie d'Hippocrate, & en qualité de disciple & de sectateur de ce grand homme, il examina & dessina les plantes les plus curieuses que cette Isle produit en abondance. Il semble, sage & savant Abukibak, que la Nature ait voulu donner à Hippocrate tous les moïens & tous les secours pour perfectionner ses connoissances. Peu contente de l'avoir doué d'un beau génie, elle le fit naître au milieu des plantes les plus rares & les plus spécifiques. De quoi ne vient point à bout
un

un homme d'esprit, qui peut, quand il le veut, joindre l'expérience à l'étude & à la méditation ?

DE Stanchio, l'Auteur passa dans l'Isle de Rhodes, & ensuite dans celle de Chypre. Ce païs, autrefois si vanté, où Venus choisit sa demeure, où les ris, les jeux & les graces folatroient sans cesse, est aujourd'hui la proie des Barbares. Les Turcs qui en sont les maîtres, ont détruit & renversé tous les plus précieux restes de l'Antiquité; aussi la Nature semble-t-elle vouloir venger l'outrage qu'on a fait à ce que l'Art avoit produit de plus beau. L'air de Chypre est aujourd'hui très mauvais & très-mal sain: autrefois il inspiroit la tendresse, aujourd'hui il donne des fièvres très dangereuses. L'alternative est un peu différente; & quand même il seroit vrai que l'amour seroit un mal, je le croirois toujours beaucoup plus léger que la fièvre, du moins est-il plus aisé à guérir. Une Belle porte toujours dans ses yeux la guérison de son amant; elle n'a qu'à vouloir, elle est sûre de finir tous ses maux. Un Médecin, avec la meilleure volonté, envoie souvent ses malades dans l'autre Monde.

L'AUTEUR attribue le mauvais air de Chypre à la situation de son terrain. Il dit que les bords en sont extrêmement élevés, & que l'Isle étant faite comme un vase, les eaux qui n'ont pas d'issues
pour

pour s'écouler, croupissent, & causent la plupart des maladies. Cela paroît très-vraisemblable: il reste cependant une difficulté, c'est que l'Isle aiant été la même de tous les tems, les mêmes inconvéniens devroient s'en être suivis, & l'on ne voit point chez les Auteurs anciens que l'air de Chipre ait été aussi contagieux qu'il l'est aujourd'hui.

A P R E's avoir visité cette Isle, l'Auteur se rendit à Alexandrette, de-là à Damas, & de Damas au Mont Liban. Il parcourut ce Mont, habité par les Druses; son premier soin fut de s'instruire de leurs mœurs & de leurs coutumes. Il examina avec attention ces peuples, dont on débite tant de choses, & avec si peu de certitude, la plupart de ceux qui en parlent ne les connoissant point du tout. Il développe avec beaucoup de précision leurs coutumes & leurs usages; & lorsqu'il y en a quelque-une dont il ne peut savoir la raison, ou l'origine, il aime mieux avouer son ignorance, que d'inventer des fables selon la coutume ordinaire des voyageurs, qui pour la plupart ne font pas difficulté de donner leurs visions & leurs idées chimériques pour des vérités authentiques.

Si l'on raïoit dans les Ouvrages de quelques Ecrivains de voyages tous les mensonges qu'ils y ont insérés, il arriveroit souvent que dans de gros *in Quarto*

on ne conserveroit pas quatre pages ; quelquefois même on feroit obligé d'effacer jusqu'au titre. Combien n'y a-t-il pas de prétendus voyageurs , qui n'ont parcouru tous les païs dont ils parlent , que dans leur cabinet , assis sur quelque méchant tabouret , & les coudes appuyés sur quelque mauvaise table * ? Ils passent rapidement de l'Asie en Europe , & pour les conduire dans leur route , ils n'ont souvent que des guides qui ont voyagé à peu près de la même manière qu'eux. Le beau Recueil de fables , que fait un Ecrivain qui travaille sur les relations de pareils Auteurs !

L'ATTENTION de s'instruire des usages des Druses n'occupa point assez l'Auteur pour l'empêcher de chercher , de déterrer , & de dessiner un grand nombre de plantes très curieuses , dont la plupart avoient été inconnues jusques à présent. Après avoir fait plusieurs observations très utiles dans la Botanique , il retourna sur ses pas jusqu'à Cæsarea Philippi , d'où il se rendit au camp du grand Prince des Arabes , qui pour lors étoit sur les bords du Jourdain. La description de ce camp est une des plus amusantes de l'Ouvrage ;
l'Au-

* C'est ainsi que du Mont fit son *Voyage au Levant* , plus tolérable pourtant que son *Histoire du Pere* de la Chaise.

l'Auteur raconte avec beaucoup d'exactitude toutes les particularités que peut fournir une ville ambulante. Il est vrai que je ne crois pas qu'il y ait rien de plus intéressant & de plus digne de la curiosité d'un Européen, que de voir une Nation entière vivre éternellement dans des maisons de toile, & mépriser les hommes qui habitent dans les villes, comme des esclaves qui sont destinés à subir des inconvénients auxquelles la Nature n'a point prétendu assujettir l'humanité, & qui ne prennent leur source que dans l'amour des vaines grandeurs, ou de la vie sédentaire.

LES Arabes ont trouvé les moyens de corriger l'intempérie des saisons. Ils jouissent d'un éternel printemps, ils respirent toujours un air pur, ils voient sans cesse la terre parée de ses plus riches trésors. Ils parcourent dans le cours d'une année plus de trois à quatre cents lieux : l'hiver, ils campent dans les climats les plus chauds ; l'été, ils se rendent dans des pays plus tempérés. Leurs tentes & leurs troupeaux font leurs plus grandes richesses. Un chef de famille porte sur quatre ou cinq chameaux sa maison, son parc, son ferrail, ses femmes & ses enfans. En multipliant un peu plus le nombre des chameaux, les Seigneurs, ou pour mieux dire, les plus considérables des Arabes, trouvent par-tout où ils vont des palais & des parcs.

LORSQUE les Européens ont voulu forger dans leurs Romans des faits inouïs & surprenans , ils ont eu recours au pouvoir des Fées ; ils ont supposé des héros voïageant sans s'embarrasser du soin de trouver des hôtelleries , & rencontrant tous les jours quelque édifice superbe , élevé par un Enchanteur. Chaque Arabe peut être regardé avec autant d'admiration que ces héros imaginaires. Il parcourt , comme eux , des païs immenses , sans être plus occupé du soin de sa nourriture & de son logement ; par-tout où la terre offre aux yeux une aimable retraite , il jouit des biens qu'elle lui présente. Peut-on , savant Abukibak , user plus sagement de la vie ? A quoi servent ces trésors , ces richesses immenses , dont les Européens font tant de cas ? tout l'or des Indes & du Perou donne-t-il à un cœur vertueux cette douce satisfaction qu'y répandent les plaisirs que procure la simple Nature ? Un courtisan , dévoré d'ambition , esclave dévoué aux caprices d'un maître dur & haïr , toujours inquiet , toujours agité sous les lambris dorés qu'il habite , est-il aussi heureux qu'un Arabe , tranquille sous les pavillons de toile , qui , content & satisfait des biens que la terre lui prodigue en abondance , trouve même le secret de forcer la Nature à lui continuer ses dons pendant tout le cours d'une année , sans qu'il ressente les incommodités où tous les hommes

mes

mes qui habitent dans les villes, sont indispensablement assujettis?

APRÈS avoir parlé amplement des mœurs & des coutumes des Arabes, l'Auteur fait un portrait très intéressant du Prince qui les commande. Il le dépeint comme un Héros singulier, dont les qualités & les vertus avoient quelque chose de bizarre. Il dit aussi qu'il étoit assez mauvais Musulman, & qu'il raisonnaît en véritable Philosophe sur le chapitre de Mahomet.

ON trouve par-tout, s'avant Abukibak, quelques hommes qui s'élèvent au-dessus des préjugés de l'enfance, & qui brisent les fers de la superstition; mais le nombre de ces heureux génies est bien petit, eu égard à celui de ceux qui gémissent dans les liens dont ils sont garrotés. Combien y a-t-il d'Arabes qui pensent comme ce Prince? A peine peut-être en trouveroit-on un entre dix mille. Et combien y a-t-il d'Italiens, d'Espagnols & de Portugais, qui ôsent se figurer que les Reliques & les *Agnus*, faits de quelques vieux morceaux de la pantoufle d'un Pape, ont une vertu aussi peu operante, que les vieux souliers de Margot la Ravaudeuse?

EN vérité, sage Abukibak, lorsque j'examine la façon de penser des hommes en général, je suis tenté de croire qu'une force invincible les empêche de faire usage de leur raison, & que cette lumière

naturelle , dont les Philosophes parlent tant , est un don du Ciel qui devient absolument inutile dans la plupart des humains.

J E me sens beaucoup d'inclination à devenir Chef d'une nouvelle Secte janséniste , & à soutenir sur le bon sens ce que les partisans de Jansénius soutiennent sur la grace ordinaire. Elle est donnée à tout le monde ; mais elle devient inutile au salut : il faut une grace efficace , qui n'est accordée qu'à un très petit nombre d'Elus.

I L en est de même de la raison & du bon sens. Tous les hommes en sont doués , sans avoir cependant la puissance de s'en servir , & sans connoître la manière d'en faire usage. Il n'est que quelques génies heureux & favorisés de la Nature , qui reçoivent les qualités supérieures qui font agir cette raison , & qui la retirent de sa léthargie.

J E te salue en *Jabamiab* , & par *Jabamiab*.



Vin du Tome premier.



